

# Das andere Deutschland

Zeugnisse 1958 – 1966



ZDWV

Zentralverband demokratischer Widerstandskämpfer  
und Verfolgtenorganisationen e.V.

Mitglied der FILDIR (Fédération internationale libre des Déportés  
et internés de la Résistance), Paris

Beuel bei Bonn, 1967

[Eingescannt mit OCR-Software ABBYY Fine Reader](#)

Gedruckt in der Bundesdruckerei

**Bo 20823 5. 67**

Heinrich Lübke	4
Karl Ibach	6
Konrad Adenauer	20
Walter Hallstein	24
Conte Lodovico Benvenuti	42
Franz Thedieck	60
Edmond Michelet	70
Johann-Adolf Graf von Kielmansegg	76
Hans-Joachim Unger	90
Paul Peter Nahm	96
Ernst Lemmer	102
Wolf Graf von Baudissin	108
Ludwig Rosenberg	120
Karl Gumbel	132
Waldemar Reuter	142
Fabian von Schlabrendorff	154
Féaux de la Croix	164
Heinrich Freiherr von Lersner	180
Johann Baptist Gradl	188
Fritz Erler	196
Ulrich de Maizière	204
Georg Neemann	214

Dieser Sammelband will davon Zeugnis geben, wie das geistige Erbe derer verstanden und wirksam geworden ist, die in der Zeit des nationalsozialistischen Regimes Widerstand geleistet haben und der Verfolgung ausgesetzt waren. Alle seine Beiträge erinnern an staatsbürgerliche Verpflichtungen, die durch die Taten, Leiden und Opfer dieser Männer und Frauen nachdrücklich ins Bewusstsein gerückt worden sind.

Damals ist vor aller Welt deutlich geworden, dass weder Gewalt noch Verführung den Glauben an die unüberwindliche Kraft der Menschlichkeit, des Freiheitswillens und der Gerechtigkeit zu zerstören vermögen. Diejenigen, die während jener schreckensvollen Jahre ihre Existenz, ja ihr Leben aufs Spiel setzten, handelten in diesem Glauben nach dem Befehl ihres Gewissens. Sie waren erfüllt von der gleichen beispielhaften Gesinnung, die vor und nach ihnen zahllose Menschen bewog, gegen Willkür, Unrecht und Unmenschlichkeit in jedweder Erscheinungsform klare Stellung zu beziehen. Sie erhofften die Verwirklichung einer Lebensordnung, die das Wohl des Einzelnen wie des Ganzen und die fortschrittliche, dem Frieden dienende Zusammenarbeit in der Völkergemeinschaft gewährleistet.

Wir haben das Glück, an der Seite der freien Völker in einem freien, demokratischen und sozialen Rechtsstaat zu leben und zu wirken. Damit ist uns jedoch zugleich die verantwortungsvolle Aufgabe gestellt, unser staatliches Gemeinwesen und unsere Lebensordnung gegen Gefahren von aussen und innen zu sichern und zu festigen. Solange weltweite Spannungen, Krisen und Krieg die Menschheit bedrohen, solange wir uns mit Anzeichen der Unzufriedenheit und radikaler Tendenzen in unserem Volk auseinandersetzen müssen, ist besondere Wachsamkeit notwendig. Hier kann die Entschiedenheit, mit der die Widerstandskämpfer gegen die Mächte des Bösen und für eine bessere Zukunft eingetreten sind, den Weg weisen für pflichtbewusstes, staatsbürgerliches Verhalten und Handeln.

Möge diese Veröffentlichung zum Nachdenken über Wesen und Aufgabe unseres demokratischen Gemeinwesens anregen und die Bereitschaft zum persönlichen Einsatz für seine gedeihliche Entwicklung stärken.

Le présent recueil a pour but de montrer comment a été compris, comment a porté fruit l'héritage spirituel de ceux qui, pendant le régime national-socialiste, y ont fait résistance et ont souffert persécution. Toutes les contributions qui ont été apportées nous rappellent les devoirs civiques dont les actes, les souffrances et les sacrifices de ces hommes et de ces femmes nous ont rendus pleinement conscients.

A cette époque, le monde entier a pu voir que ni la force, ni la séduction ne pouvait détruire la foi en la puissance invincible des sentiments humanitaires, de la soif de liberté et de la justice. Ceux qui, pendant ces années de terreur, ont risqué leur existence, leur vie en fait, ont agi dans cette foi et selon la voix de leur conscience. Ce qui les animait, c'était la même grandeur d'âme que celle qui, avant et après eux, a poussé tant d'hommes à prendre très nettement position contre l'arbitraire, l'iniquité et la barbarie sous toutes leurs formes. Ils espéraient l'avènement d'un règne qui garantirait tant le bien de l'individu et de la communauté qu'une coopération progressiste, au service de la paix, dans la grande famille des peuples.

Nous avons la chance de vivre et d'œuvrer, aux côtés des nations libres, dans un Etat constitutionnel, démocratique et social. Ceci, cependant, nous impose en même temps une tâche qui engage notre responsabilité: celle de protéger et de fortifier notre «res publica», notre existence commune contre les dangers venant de l'extérieur comme de l'intérieur. Tant que tensions, crises et guerre dans le monde menaceront l'humanité, tant que nous devons faire face aux symptômes de mécontentement, de tendances radicales au sein de notre peuple, une vigilance toute particulière s'imposera. C'est là que la résolution avec laquelle les hommes de la résistance ont combattu les puissances du mal, pour un avenir meilleur, peut nous indiquer comment se comporter et agir en citoyen conscient de ses devoirs.

Puisse le présent ouvrage nous inciter à méditer sur la nature et le but de notre Etat démocratique et intensifier en chacun le désir de mettre sa personne au service de sa prospérité et de son progrès.

## Deutscher Widerstand gestern und heute

### Erlebnisse und Tatsachen aus der Zeit der NS-Gewaltherrschaft

Der Widerstand gegen die nationalsozialistische Gewaltherrschaft ist gewiss eines der interessantesten Phänomene der neueren europäischen Geschichte. Man muss diese Bewegung zunächst aus zwei Aspekten sehen: Einmal aus der gesamt-europäischen Geschichtsschau als Widerstand der europäischen Völker gegen Hitlers Kriegsüberfall und gegen die Besetzung der europäischen Länder durch die nazistische Wehrmacht, zum andern aus der Schau von innen, d.h. als Widerstand aus dem deutschen Volke selbst gegen die Tyrannei des Nationalsozialismus.

Diese beiden Aspekte sind sowohl temporär wie auch geschichtsmoralisch von unterschiedlicher Natur. Während die Resistance der europäischen Völker mit der Besetzung des jeweiligen Landes durch die Hitler-Armeen (also hauptsächlich in den Jahren 1940/41) einsetzte und sich moralisch auf die Unterstützung aller nationalen Kräfte aufbauen konnte, hat der Widerstand in Deutschland selbst einen viel früheren Beginn und andere Bedingungen. Genau gesehen setzte er bereits vor 1933, also vor der eigentlichen Machtergreifung Hitlers, ein. Demokratische, antinazistische Kräfte (vornehmlich aus den damaligen Arbeiterparteien, Gewerkschaften und katholischen Organisationen) setzten bereits dem Aufkommen des Nationalsozialismus einen erheblichen Widerstand entgegen.

Dieser Widerstand setzte sich nach der sogenannten Machtergreifung 1933, jetzt natürlich unter ganz anderen Voraussetzungen und Formen, fort. Die demokratischen Kräfte wurden in den Untergrund gedrängt. Die Kämpfe und Bewegungen der nächsten Jahre spielten sich in der Dunkelheit der Illegalität ab und waren somit für die Umwelt selten erkennbar und in ihrem wirklichen Umfang auch bis heute noch nicht völlig erkannt. Die entnervenden Formen der Illegalität liessen an sich keine grosse zusammenhängende Bewegung zu und forderten damit in erster Linie den Gruppen- und Einzelkampf. So stand hinter den Widerstandskämpfern gewöhnlich nicht eine grosse Bewegung und Organisation als moralische und materielle Rückendeckung. Die deutschen Widerstandskämpfer gegen die Nazi-Tyrannei handelten ausschliesslich unter einem sittlichen, weltanschaulichen oder religiösen Gebot. Das Motiv ihres Handelns war eine Forderung ihres eigenen Gewissens; denn niemand konnte ihnen den Widerstand befehlen.

Discours prononcé lors de la manifestation du 30 novembre 1958, dans la Salle plénière de la Diète du Land Rhin septentrional-Westphalie, à Düsseldorf

## La Résistance Allemande hier et aujourd'hui

### Faits et histoires vécues sous la persécution nazie

La résistance contre le despotisme national-socialiste est certainement un des phénomènes les plus intéressants de l'histoire moderne de l'Europe. Il faut tout d'abord considérer ce mouvement sous deux aspects: d'une part du point de vue historique de l'Europe tout entière, en tant que résistance des peuples européens contre l'attaque par surprise d'Hitler et contre l'occupation des pays européens par l'armée nazie; d'autre part du point de vue de l'intérieur, c'est-à-dire en tant que résistance du peuple allemand lui-même contre la tyrannie du national-socialisme.

Ces mouvements de résistance sont de nature différente, aussi bien moralement qu'en ce qui concerne leur naissance et leur durée. Alors que la résistance des peuples européens commença lorsque les armées d'Hitler envahirent les pays respectifs, (donc principalement dans les années 1940/41), et alors qu'elle pouvait se baser moralement sur l'appui de toutes les forces nationales, la Résistance en Allemagne même eut un début beaucoup plus précoce et prit naissance dans d'autres circonstances. Si l'on veut être précis, il faut dire qu'elle commença avant 1933, donc avant l'accession au pouvoir proprement dite d'Hitler. Des forces démocratiques antinazies (provenant particulièrement des partis travaillistes d'alors, des syndicats et des organisations catholiques) opposèrent déjà à la naissance du national-socialisme une résistance importante.

Après la soi-disante accession au pouvoir en 1933, la résistance se poursuivit alors naturellement dans de tout autres conditions et sous d'autres formes. Les forces démocratiques furent obligées de passer à la clandestinité. Les combats et les mouvements des années suivantes se déroulèrent dans l'obscurité de l'illégalité, de sorte que l'entourage ne pouvait que rarement s'en apercevoir et qu'à l'heure actuelle, on n'a pas encore entièrement reconnu leur ampleur véritable. Les exigences de l'illégalité étaient épuisantes et ne permettaient pas la formation d'un grand mouvement cohérent; c'est pourquoi les combats en groupes ou individuels étaient en premier lieu nécessaires. C'est ainsi que, derrière les combattants de la Résistance, il n'y avait pas habituellement un grand mouvement ou une organisation, pouvant leur servir de soutien moral et matériel. Les résistants allemands contre la tyrannie nazie agissaient uniquement suivant des pré-

Dennoch ist dieser Widerstand eine – wenn auch noch immer nicht im verdienten Umfange anerkannte – geschichtliche Tatsache. Kein ernsthafter Geschichtsforscher wird an dieser Tatsache ohne Vermerk vorbeigehen können, obwohl mancherlei Bemühungen von den verschiedensten Seiten unternommen worden sind, den wahren Sachverhalt zu verdecken. Dass dieses von nationalsozialistischen Epigonen zwecks posthumer Rechtfertigung der gefallenen Götzen versucht wird, ist nicht weiter erstaunlich. Verwunderlicher demgegenüber sind schon die diesbezüglichen Bemühungen einiger gewisser Stellen der Alliierten, die nach dem Sieg 1945 versuchten, möglichst alle Zeugnisse des deutschen Widerstandes verschwinden zu lassen oder in ihren Archiven zu verwahren.

Man befürchtete vielleicht, dass der Nachweis eines ernsthaften Widerstandes gegen Hitler im deutschen Volk selbst den Glanz des alliierten Sieges beeinträchtigen könnte. Wahrscheinlich spielte dabei auch etwas Schuldgefühl gegenüber den namenlosen Illegalen eine Rolle, die nie vergessen können, dass 1933/34 wohl zwar englische Flieger, von der nahen holländischen Grenze kommend, die Lager Esterwegen, Börgermoor und Neu-Sustrum in niedriger Höhe überflogen und Aufnahmen machten, während dem jedoch die Staatsmänner die bluttriefenden Hände Hitlers schüttelten.

Obwohl damals die SS-Lagerposten ihre Karabiner auf die niedrigfliegenden Flugzeuge abschossen, entkamen diese, und ihre dokumentarischen Aufnahmen der Greuel in den Lägern konnten der Welt zur Kenntnis gebracht werden. Auch durch Emigranten, entflozene Lagerinsassen und vermittels vieler anderer Nachrichtenkanäle wurde dem Ausland Kunde von dem, was insgeheim in Deutschland geschah. Trotzdem wurden die besten Beziehungen gepflogen, bis zu dem Augenblick, wo das gefräßige Ungeheuer die anderen Mächte selbst anfiel. Aus geschichtlicher Sicht war der Kreuzzug der Verteidiger der Demokratie westlicher und stalinistischer Observanz in erster Linie ein Akt der Selbstverteidigung. Dennoch dürfte die Leistung des deutschen Widerstandes geschichtlich unbestritten sein, und es kommt darauf an, diese Tatsache mehr in das Bewusstsein der Öffentlichkeit dringen zu lassen.

Kein Geringerer, als der frühere britische Ministerpräsident Winston Churchill urteilte in einer Rede im britischen Unterhaus im Herbst 1946 folgendermassen darüber und gab damit dem deutschen Widerstand seine verdiente geschichtliche Anerkennung: «In Deutschland lebte eine Opposition, die quantitativ durch ihre Opfer und eine entnervende internationale Politik immer schwächer wurde, aber zu dem Edelsten und Grössten gehört, was in der politischen Geschichte aller Völker je hervorgebracht wurde. Diese Männer kämpften ohne Hilfe von innen oder von aussen, einzig getrieben von der Unruhe ihres Gewissens. So lange sie lebten, waren sie für uns unerkennbar, da sie sich tarnen mussten. Aber an den Toten ist der Widerstand sichtbar geworden. Ihre Taten und Opfer sind das unzerstörbare Fundament eines neuen Aufbaues. Wir hoffen auf die Zeit, in der dieses heroische Kapitel der inneren deutschen Geschichte seine gerechte Würdigung findet.»

Der Krieg im Untergrund spielte sich in einer noch nie dagewesenen Härte ab. So führten die deutschen Widerstandskämpfer von vornherein einen Kampf in grosser Einsamkeit. Der totalitäre Staat mit seiner erdrückenden Polizeimaschinerie drängte ihnen die Gesetze der Illegalität und Konspiration auf. So entstand ein Dschungelkrieg unheimlichen Ausmasses. Der Kampf wurde mit einer derartigen Erbitterung und Erbarmungslosigkeit geführt, dass dagegen die



ceptes moraux, idéologiques ou religieux. Le motif de leurs actions était une exigence de leur propre conscience; car personne ne pouvait leur ordonner la résistance.

Pourtant cette résistance – même si elle n'a pas toujours été estimée à sa juste valeur – est une réalité historique. Aucun historien sérieux ne pourra passer à côté de cette réalité sans en faire la remarque, bien que, dans des milieux les plus divers, on se soit efforcé de cacher les faits véritables. Ceci n'est pas très étonnant de la part d'épigones national-socialistes qui visaient à une justification posthume des idoles disparues. Par contre, beaucoup plus surprenants sont les efforts entrepris dans ce sens par certains milieux des Alliés qui essayèrent, après la victoire de 1945, de faire disparaître le plus grand nombre possible de témoignages de la Résistance allemande ou de les garder dans leurs archives.

On craignait peut-être que la preuve d'une résistance sérieuse du peuple allemand lui-même contre Hitler puisse faire tort à l'éclat de la victoire des Alliés. Probablement intervenait aussi un certain sentiment de culpabilité envers ces combattants anonymes illégaux. Ceux-ci, en effet, ne peuvent pas oublier que certes, en 1933/34, des avions anglais, venant de la frontière hollandaise proche, survolaient à basse altitude les camps d'Esterwegen, de Boergermoor et de Neusustrum et prenaient des photographies, mais que, pendant ce temps, les hommes d'Etat serraient les mains sanglantes d'Hitler.

Bien qu'alors les sentinelles S. S. des camps aient tiré sur les avions passant à basse altitude, ceux-ci continuèrent leur vol et on put faire connaître au monde les photographies documentaires des abominations des camps. C'est aussi par des émigrants, par des internés évadés et au moyen de beaucoup d'autres sources d'information qu'à l'étranger on fut informé de ce qui se passait en Allemagne. Cependant on entretenait de très bons rapports, jusqu'au moment où le monstre vorace assaillit même les autres puissances. D'un point de vue historique, la croisade des défenseurs de la démocratie, d'observance occidentale et stalinienne, était en premier lieu un acte d'autodéfense. Toutefois, ce que la Résistance allemande a fait devrait être historiquement incontesté et il s'agit de faire pénétrer plus profondément cette réalité dans la conscience du public.

L'ancien premier ministre britannique, Winston Churchill lui-même, a porté sur ce sujet, dans un discours à la Chambre des Communes en automne 1946, le jugement suivant, donnant ainsi à la Résistance allemande une place méritée dans l'histoire: «En Allemagne vivait une opposition qui, en nombre, devenait de plus en plus faible à cause de ses victimes et d'une politique internationale épuisante, mais qui reste un des phénomènes les plus nobles et les plus grands qui se soit jamais produit dans l'histoire politique de tous les peuples. Ces hommes se battaient sans aide intérieure ni extérieure, poussés uniquement par l'agitation de leur conscience. Aussi longtemps qu'ils vécurent, nous n'avons pu les reconnaître, parce qu'ils étaient obligés de se cacher. Mais c'est par les morts que la Résistance est devenue apparente. Leurs actions et leurs sacrifices sont la base indestructible d'une nouvelle édification. Nous espérons que le temps viendra où ce chapitre héroïque de l'histoire intérieure allemande trouvera un juste hommage.»

La guerre clandestine se déroula dans une violence sans précédent. Les résistants allemands menèrent ainsi leur combat, dès le commencement, dans une grande solitude. Avec son système de police écrasant, l'Etat totalitaire leur

berühmt-berüchtigtsten Terrorsysteme vergangener Diktaturen schemenhaft verblassen. Die mit einem fast legendären Nimbus umwobene sibirische Verbannung unter dem Zarismus erscheint wie ein kräftiger Ferienaufenthalt gegenüber den nationalsozialistischen Konzentrationslagern. Die Verfolgungen unter dem Bismarckschen Sozialistengesetz verharmlosen gegenüber den Gestapo-Folterhöllen.

Der in der Dunkelheit und Anonymität der Untergrundbewegung arbeitende Widerstandskämpfer konnte auf keine Hilfe vom Ausland oder von anderen Mächten hoffen. Er war im Wesentlichen auf sich allein gestellt. Ihn erwarteten nicht nach heissem Kampf Anerkennung und Auszeichnung. Er hatte nur wenige Mitstreiter in seinem Gesichtskreis, denn die Gesetze des Untergrunds sind hart und eine grosse Zahl von Mitwissern rächte sich immer bald durch Verrat und Massenverhaftung. «Es ist süss, für's Vaterland zu sterben». Wer im offenen Kampf fällt, hat die Gewissheit, dass ihm Kränze des Ruhmes gewunden werden. Den verwundeten Kämpfer erwarten Blumen und pflegende Frauenhände. Dagegen musste der Illegale jederzeit gewärtig sein, wie ein toller Hund erschlagen und in dunkler Nacht verscharrt oder mit einem Stein am Halse in einem Fluss versenkt zu werden. Selbst sein Andenken wurde mit Beschimpfungen verschmutzt.

Dass unter diesen Umständen doch Männer und Frauen aller Schichten des deutschen Volkes einen heftigen Widerstand geleistet haben und einen unerbittlichen Kleinkrieg gegen die Hitler Tyrannie führten, ist – wie schon Winston Churchill sagte – eines der heroischen Kapitel der Geschichte. Die grosse deutsche Dichterin Ricarda Huch, die selbst aktiv einem Widerstandskreis angehört hat, fand für die Grösse des Opfers diese Worte: «Aus unserer Mitte sind brutale und gewissenlose Menschen hervorgegangen, die Deutschland entehrt und Deutschlands Untergang herbeigeführt haben. Sie beherrschten das deutsche Volk mit einem so klug gesicherten Schreckensregiment, dass nur Heldenmütige den Versuch, es zu stürzen, wagen konnten. So tapfere Menschen gab es eine ganze Anzahl unter uns. Es war ihnen nicht beschieden, Deutschland zu retten, nur für Deutschland sterben durften sie. Wenn wir derer gedenken, die im Kampf gegen den Nationalsozialismus ihr Leben gelassen haben, erfüllen wir eine Pflicht der Dankbarkeit, zugleich aber tun wir uns selbst wohl; indem wir ihrer gedenken, erheben wir uns über unser Unglück.»

Die entnervenden mörderischen Bedingungen des Untergrundkrieges machten somit den deutschen Widerstand zu einem besonderen geschichtlichen Phänomen. Sicherlich ist auch bei den anderen von Hitler unterjochten Völkern Heldenhaftes im Abwehrkampf geleistet worden. Hier handelte es sich jedoch um den Kampf gegen einen fremden Eindringling und Unterdrücker. Ausser einigen verabscheuungswürdigen Quislingen stand die gesamte Bevölkerung den aktiven Widerstandskämpfern zumindest mit heimlicher Sympathie zur Seite. Der deutsche Hitlergegner stand dagegen meistens vereinsamt dem übermächtigen, permanenten, propagandistischen Druck des Nationalsozialismus gegenüber. Dem Gesinnungsfreund, der möglicherweise – unerkant – direkt zur Seite stand, musste er zwangsläufig misstrauen. Täglich und stündlich wälzte sich eine aufdringliche Propaganda über ihn. Der Gegner war im Besitze der Menschen, der Seelen und aller nur denkbaren Argumente. Musste sich demgegenüber der Einzelne nicht wie ein hoffnungsloser Anachronist vorkommen? Alle Argumente, die er der organisierten Lüge und Massenhysterie entgegensetzen konnte, musste er aus

imposait les lois de l'illégalité et de la conspiration. Il s'ensuivit une sorte de guérilla d'une très grande ampleur. Le combat fut mené d'une manière si impitoyable et avec un tel acharnement que les systèmes de terreur, tristement célèbres, des dictatures passées pâlisserent à côté de lui. Au temps des tsars, l'exil en Sibérie, devenu par la suite presque légendaire, paraît être un séjour de vacances fortifiant si on le compare aux camps de concentration national-socialistes. Les persécutions qui suivirent la législation de Bismarck contre les socialistes, perdent leur violence si on les compare aux tortures d'enfer de la Gestapo.

Le combattant de la Résistance, travaillant dans l'obscurité et l'anonymat du mouvement clandestin, ne pouvait espérer aucune aide de l'étranger ou d'autres puissances. Il ne pouvait compter essentiellement que sur lui-même. Après un combat acharné, il ne trouvait ni reconnaissance ni décoration. Il n'avait que peu de compagnons de lutte dans son proche entourage, car les lois de la clandestinité sont dures et un grand nombre de complices se vengeaient souvent par une trahison, entraînant des arrestations en masse. «Il est doux de mourir pour sa patrie. Celui qui meurt sur un champ de bataille, a la certitude que pour lui seront tressées les couronnes de la gloire. Ce sont des fleurs qui attendent le combattant blessé et des mains de femme qui le soigneront. Par contre, le combattant illégal devait s'attendre à chaque instant à être abattu comme un chien enragé, à être enterré par une nuit noire ou à être jeté à l'eau avec une pierre au cou. Même sa mémoire fut souvent déshonorée par des insultes.

Qu'il y ait eu cependant, dans de telles circonstances, des hommes et des femmes de toutes les couches du peuple allemand pour mener une résistance violente et une guerre de guérillas acharnée contre la tyrannie, c'est – comme le disait déjà Winston Churchill – un des chapitres héroïques de l'histoire. La grande romancière et poète allemande, Ricarda Huch, qui eut elle-même une part active dans la Résistance, eut pour la grandeur du sacrifice les paroles suivantes: «Des hommes de chez nous, brutaux et sans conscience, ont déshonoré l'Allemagne et ont causé son déclin. Ils tenaient le peuple allemand sous un régime de terreur si solidement ancré que seuls des héros pouvaient tenter de le renverser. Il y avait parmi nous un grand nombre de ces hommes courageux. Il ne leur avait pas été donné de sauver l'Allemagne, ils ne pouvaient que mourir pour l'Allemagne. Lorsque nous nous souvenons de ceux qui ont laissé leur vie dans le combat contre le national-socialisme, nous accomplissons un devoir de reconnaissance, mais en même temps cela nous fait du bien; car en pensant à eux, nous nous élevons au-dessus de notre malheur.»

Les conditions épouvantables et épuisantes dans lesquelles se déroula la guerre clandestine, ont fait ainsi de la Résistance allemande un phénomène historique particulier. Il est vrai que les autres peuples asservis par Hitler ont eu aussi, dans leur combat de défense, une conduite héroïque. Toutefois il s'agissait ici d'une lutte contre un envahisseur et un oppresseur étranger. Mis à part quelques collaborateurs répugnants, la population tout entière était du côté des résistants actifs, du moins par sa sympathie secrète. Par contre, l'adversaire allemand d'Hitler était – la plupart du temps dans la solitude – opposé à la puissante pression que la propagande national-socialiste exerçait sans cesse sur lui. Il devait par la force des choses se méfier de personnes qui avaient peut-être les mêmes convictions que lui et qui, sans qu'il les connaisse, pouvaient se trouver dans son proche entourage. Nuit et jour, il était poursuivi par une propagande qui ne lui laissait aucun répit. Son adversaire tenait à sa merci les hommes et les âmes, et il possédait tous les arguments qu'on puisse imaginer. En

seinem eigenen Inneren hervorholen, denn er konnte nur selten aufmunternde, stärkende Gespräche mit Gesinnungsfreunden führen und noch viel weniger hatte er eine Zeitung oder einen Rundfunk, die ihn mit geistiger Stärkung versahen.

Die gesprochene Zeitung (unter der Hand) erhielt eine unschätzbare Bedeutung. Noch nicht verbotene Dichter bekamen einen neuen, ungeahnten Wert. Wieviel Kraft liess sich doch aus einer Lektüre von Goethes «Egmont» oder Schillers «Teil» ziehen. Die schon etwas verstaubten Klassiker kamen zu neuer aktueller Bedeutung. Die heimlich verbreitete Nachricht von dem Verbot einer «Don Carlos»-Aufführung, in der der Schauspieler das «Geben Sie Gedankenfreiheit, Sire!» mit allzu deutlicher Betonung ausgerufen hatte, wurde mehr beachtet, als später die lautesten Sieges-Sondermeldungen des OKW. Alles erschien aber wie eine Sisyphus-Arbeit, denn eine Erschütterung des Staatskolosses erschien kaum denkbar. Wenn trotzdem die unglaublichsten Opfer gebracht wurden, so waren das Taten um Deutschland und die Menschheit, die erst von späteren Generationen richtig gewürdigt werden können.

Zunächst war das Bewusstsein für geschichtliches Denken noch zu sehr verschüttet und bei den meisten Deutschen durch subjektive Mitschuldgefühle zu stark überlagert, als dass der antinazistische Widerstand seine gerechte Wertung finden konnte. Die merkwürdige Haltung grosser Teile des deutschen Volkes auch heute noch dem Gedanken des Widerstandes und seinen Männern gegenüber lässt sich am besten an der Beurteilung des heroischen Aufstandsversuches vom 20. Juli 1944 studieren und ablesen. Zweifellos war der 20. Juli der geschichtliche Höhepunkt des deutschen Widerstandes. Aber keineswegs sein einziger Aspekt. Aus naheliegenden Gründen haben die NS-Gewalthaber immer versucht, das Vorhandensein eines inneren Widerstandes zu leugnen und die Aktion des 20. Juli 1944 – deren Tatsache einfach nicht mehr zu leugnen war – als eine vereinzelte Revolte einiger ehrgeiziger adeliger Offiziere abzutun, um somit die Oppositionsbewegung vom Volk zu trennen.

In Wirklichkeit gab es schon seit 1933 – und noch zuvor – Opposition gegen Hitler in den verschiedensten politischen und weltanschaulichen Gruppierungen. Am Anfang stand der Widerstand der Arbeiterschaft, der sehr opferreich war und mit den brutalsten Mitteln unterdrückt wurde. Ein hinhaltender, hartnäckiger Widerstand wurde in kirchlichen Kreisen geübt («Bekennende Kirche», «Katholische Aktion»). Heute wissen wir, dass auch in militärischen Kreisen bereits im Jahre 1938 intensive Bemühungen vorhanden waren, Hitler zu stürzen. (Jugend: Geschwister Scholl-München.) Diese Bewegungen und Bestrebungen kulminierten in dem «20. Juli 1944». Die Aktion war keine Offiziersrevolte, keine Generals-Fronde, kein reaktionärer Putsch sondern ein wahrer «Aufstand des Gewissens», der Sozialisten und Christen, Arbeiter und Intellektuelle, Bürger und Adelige, Geistliche und Soldaten umfasste und damit einen repräsentativen Querschnitt des ganzen Volkes darstellte.

Paradoxe- oder bezeichnenderweise ist die Haltung der Masse des deutschen Volkes gegenüber den Männern des 20. Juli heute noch unsicher. Man weiss nicht, ob man sie als nationale Märtyrer, schändliche Verräter oder bedauernswerte Narren beurteilen soll. Hier treffen wir auf eine unbewältigte Vergangenheit. Die letzten 25 Jahre werden gerne aus dem Gedächtnis gestrichen, weil die Erinnerung daran mit unangenehmen Dingen, mit Ressentiments, mit Schuldgefühlen usw. verknüpft ist. Es ist eine bekannte menschliche Reaktion –

opposition à cela, l'homme isolé pouvait-il avoir l'impression de vivre autrement que dans un anachronisme sans espoir? Il devait puiser dans son for intérieur tous les arguments qu'il pouvait opposer à la propagande mensongère et à l'hystérie de la masse, car il ne pouvait que rarement avoir des conversations encourageantes et fortifiantes avec des personnes qui avaient les mêmes convictions; et il n'y avait presque aucun journal et aucun émetteur de radio qui puissent lui apporter une réconfort moral.

Les nouvelles qui circulaient secrètement de bouche en bouche, prirent une importance très considérable. Les œuvres littéraires dont la lecture n'était pas encore interdite officiellement, prirent une valeur nouvelle et imprévue. Quelle force on pouvait puiser dans la lecture d'«Egmont» de Goethe ou de «Tell» de Schiller! Les classiques, quelque peu passés de mode, reprurent une importance nouvelle et redevinrent actuels. Lorsque secrètement se répandit la nouvelle de l'interdiction d'une représentation de «Don Carlos», au cours de laquelle l'acteur s'était écrié «Donnez-nous la liberté de pensée, Sirel», on y prêta beaucoup plus d'attention qu'on ne le fit plus tard pour les communiqués spéciaux de l'OKW (le commandement suprême de la Wehrmacht) qui annonçait bruyamment les victoires. Tout semblait n'être pourtant qu'un travail de Sisyphe, car ébranler cet Etat colossal paraissait à peine imaginable. Si les résistants cependant firent les sacrifices les plus incroyables, ce fut pour l'Allemagne et pour l'humanité, ce qui ne peut être estimé à sa juste valeur que par les générations futures.

La plupart des Allemands n'étaient pas capables de porter un jugement objectif sur l'histoire, parce qu'ils avaient encore trop profondément le sentiment subjectif d'avoir été complices; c'est pourquoi la Résistance antinazie ne pouvait recevoir un hommage mérité. C'est par le jugement, porté par une partie du peuple allemand sur la tentative d'insurrection du 20 juillet 1944, qu'on peut le mieux étudier et interpréter son attitude étrange, aujourd'hui encore, vis-à-vis de l'esprit de la Résistance et de ses membres actifs. Le 20 juillet 1944 fut sans aucun doute l'apogée historique de la Résistance allemande. Mais ce ne fut en aucun cas son seul aspect. Pour des motifs faciles à comprendre, les despotes national-socialistes ont toujours essayé de nier l'existence d'une résistance intérieure et de faire passer l'action du 20 juillet 1944 – dont on ne pouvait plus nier la réalité – pour une révolte isolée de quelques officiers nobles, afin de séparer ainsi le peuple du mouvement d'opposition.

En réalité, il y avait depuis 1933 – et même avant – une opposition contre Hitler dans les groupements politiques et idéologiques les plus divers. Au début, il y eut la résistance des ouvriers qui fit beaucoup de victimes et qui fut réprimée par les moyens les plus brutaux. Les milieux ecclésiastiques exercèrent une résistance acharnée («Bekennende Kirche», «Katholische Aktion»), Nous savons aujourd'hui que, déjà avant 1938, des milieux militaires ont fait des efforts intenses pour renverser Hitler. (Parmi la jeunesse, il y eut le frère et la soeur Scholl de Munich). Ces mouvements et ces efforts culminèrent le 20 juillet 1944.

L'action n'était pas une révolte d'officiers, une fronde de généraux ou un putsch réactionnaire, mais une véritable «révolte de la conscience» des socialistes et des chrétiens, des ouvriers et des intellectuels, des bourgeois et des nobles, des ecclésiastiques et des soldats, et constituait ainsi une minorité représentative du peuple tout entier.

psychologisch durchaus verständlich – die unbequemen Erinnerungen aus dem Bewusstsein zu verdrängen. Mitschuldgefühle dürfen aber nicht ins Unterbewusstsein verdrängt werden, um dort in psychologischen Tiefen ein abgründiges, gefährliches Dasein zu führen und bei gelegentlichen emotionellen Eruptionen in unkontrollierbarer Weise ans Tageslicht zu treten. Die Komplexe müssen bewusst gemacht, ausgesprochen und bekannt werden. Nur so wird das Festsetzen unfruchtbarer, geschichtlich unendlich nachwirkender Ressentiments vermieden werden.

Das deutsche Volk muss sich zu seiner gesamten Geschichte bekennen, zu den hellen und dunklen Punkten. Nur so kann der notwendige geschichtliche Abstand gewonnen, die Vergangenheit verarbeitet, die Verkrampfungen gelöst und alle Komplexe innerlich überwunden werden. Dann wird auch der Weg frei für eine vorurteilslose Würdigung der Männer des 20. Juli und aller Widerstandskämpfer, die mit ihrer mutigen Tat die Ehre des deutschen Namens retteten und das Tor zur Zukunft aufstießen. Eine bittere Tragik des deutschen Widerstandes wird es immer bleiben, dass er sporadisch blieb und nicht zu einem «lever en masse» führte. Dadurch wird aber die Opfertat seiner Träger und ihre geschichtliche Bedeutung in keiner Weise gemindert. Unzweifelhaft steht aber fest, dass das deutsche Volk durch den mutigen Einsatz dieser Männer und Frauen von dem Vorwurf der Kollektivschuld befreit werden kann. Der deutsche Widerstand hielt die humanitären, freiheitlichen Traditionen unserer Vergangenheit aufrecht und kann somit in eine ehrenvollere Zukunft überleiten. Der wirkliche Umfang des lautlosen Kampfes gegen Hitler lässt sich heute noch nicht völlig übersehen und erfassen. Hier ist noch ein brachliegendes Gebiet für die ernsthafte Geschichtsforschung.

Über 10 Jahre sind nunmehr seit dem Untergang der nationalsozialistischen Gewaltherrschaft vergangen, und 25 Jahre seit der sogenannten Machtergreifung. Neue gewaltige Ereignisse haben sich seitdem abgespielt und die Herzen der Menschen erschüttert. Damit droht die Erinnerung an die Nazityrannei und alle damit zusammenhängenden geschichtlichen Bewegungen zu verblassen. Ausser der schmachvollen Willkürherrschaft Hitlers und seiner Trabanten birgt aber jene Zeit auch so viele Grosstaten menschlichen Opfer- und Widerstandsgeistes, dass diese unbedingt der Nachwelt überliefert werden müssen. Nach dem Zusammenbruch des dritten Reiches gab es in den ersten Jahren eine Schwemme von Erlebnisliteratur, in der die Unterdrückten und Verfolgten durch Berichte ihres eigenen Schicksals versuchten, ihre aufwühlenden Empfindungen und Erlebnisse abzureagieren. Es entstand dazumal eine besondere Gattung, die kurz «KZ-Literatur» genannt wurde. Diese – notwendiger- und verständlicherweise – stark subjektiv betonte Literatur fand nach einem kurzen Run eine schockartige Reaktion und Abwehr in der Öffentlichkeit. Zum Teil handelten die Menschen dabei unbewusst unter dem seelischen Druck der gesamten Ereignisse der vergangenen Jahre und wollten nicht noch mehr durch krasse Erinnerungen belastet werden. Zum andern Teil war diese Abwehr auch ein Produkt der Mitschuldgefühle an den Verbrechen Hitlers.

Heute gehen wir in eine Zeit über, die beginnt, genügend Abstand von jenen verhängnisvoll schrecklichen Jahren zu gewinnen und die es gestattet, jene Epoche und ihre Ereignisse weniger leidenschaftlich zu beurteilen. Damit dürfte es möglich sein, den Standpunkt des sachlichen und unvoreingenommenen Historikers einzunehmen und von da aus die Begebenheiten geschichtlich-wissenschaftlich zu erkunden. Die Erforschung und Geschichtsschreibung des deutschen

D'une manière paradoxale ou caractéristique, le comportement de la masse du peuple allemand envers les hommes du 20 juillet est aujourd'hui encore imprécis. On ne sait pas si on doit les juger comme des martyrs nationaux, comme des traîtres infâmes ou comme des fous à pleindre. Nous tombons ici sur un passé dont on n'est pas encore venu à bout. On a tendance à vouloir oublier les 25 dernières années, parce que le souvenir de ces années est lié à des choses désagréables, à des ressentiments, à des sentiments de culpabilité etc. C'est une réaction humaine bien connue – et psychologiquement tout à fait explicable – que de refouler de la conscience les souvenirs gênants. Mais on ne doit pas refouler les sentiments de culpabilité dans le subconscient, car ils pourraient avoir, dans les profondeurs psychiques, une existence insondable et dangereuse et pourraient, à l'occasion de chocs émotifs, resurgir d'une manière incontrôlable. Il faut attirer l'attention sur ces complexes, pour qu'on en prenne conscience, qu'on en parle et qu'on les reconnaisse. Ce n'est que de cette manière qu'on peut éviter la fixation de ressentiments stériles et ayant une répercussion historique infinie.

Le peuple allemand doit prendre conscience de son histoire et l'accepter tout entière avec ses bons et ses mauvais côtés. Ce n'est que de cette façon qu'on pourra obtenir le recul historique nécessaire, qu'on pourra venir à bout du passé, réduire la tension et vaincre intérieurement tous les complexes. Alors la voie sera libre et on pourra sans préjugés rendre hommage aux hommes du 20 juillet et à tous les résistants qui, par leurs actes courageux, ont sauvé l'honneur du nom allemand et enfoncé la porte de l'avenir. Le fait qu'elle n'ait été que sporadique et qu'elle n'ait pas entraîné une levée en masse, restera toujours un aspect tragique et amer de la Résistance allemande. Mais cela ne diminue en rien la valeur des sacrifices de ses représentants et leur importance historique. Il est incontestable que, grâce à l'engagement courageux de ces hommes et de ces femmes, le peuple allemand peut être délivré de la culpabilité collective qu'on lui a si souvent reprochée. La Résistance allemande a maintenu les traditions humanitaires et libérales de notre passé, pouvant ainsi servir de précurseur pour un avenir plus honorable. Aujourd'hui encore, on ne peut toujours par savoir exactement quelle fut l'ampleur véritable du combat silencieux mené contre Hitler. C'est un domaine encore en friche pour les recherches historiques sérieuses.

Plus de 10 années se sont maintenant écoulées depuis le déclin du despotisme national-socialiste, et 25 années depuis la soi-disante accession au pouvoir. Entre-temps se sont produits de nouveaux événements violents qui ont bouleversé le cœur des hommes. Le souvenir de la tyrannie nazie et de tous les mouvements historiques en relation avec elle menace ainsi de s'effacer. Mais, mis à part le despotisme ignominieux d'Hitler et de ses satellites, cette époque renferme également tant de hauts faits, dus à un esprit humain de résistance et de sacrifice, qu'il faut absolument les transmettre à la postérité. Dans les premières années qui suivirent l'écroulement du troisième Reich, il y eut un afflux de littérature, dans laquelle les opprimés et les persécutés essayaient, par des récits de leurs propres expériences, de se libérer de ce qu'ils avaient vécu et senti, et qui les bouleversait d'ailleurs toujours. Il y eut à cette époque une catégorie de littérature qui fut appelée simplement «littérature des camps de concentration». Après avoir eu un succès de courte durée, cette littérature qui, d'une manière nécessaire et compréhensible, mettait l'accent sur le subjectif, provoqua une réaction de choc et entraîna une attitude de refus

Widerstandes auf breitester Front mit allen öffentlichen und privaten Mitteln und Möglichkeiten in Bewegung zu bringen, tritt als Forderung immer drängender an uns heran. Historiker, Publizisten und Männer des Widerstandes selbst stehen damit vor der dankbaren, vielversprechenden Aufgabe, ein geschichtlich einmaliges und bedeutsames Ereignis literarisch-historiographisch in die Form zu fassen, in der es als ein Denkmal höchsten Menschentums in dunkelster Zeit der Mit- und Nachwelt überliefert werden kann.

Im Gegensatz zu den subjektiven Erlebnisberichten der erwähnten «KZ-Literatur», die gewöhnlich aus dem Blickfeld des Leidenden und Verfolgten geschrieben wurden, wird es jetzt darauf ankommen, jene Epoche aus dem Blickfeld des aktiven Widerstands- und Freiheitskämpfers zu schildern. Damit tritt das KZ mit allen in seinem Begriff enthaltenen Begleiterscheinungen in den Hintergrund und in den Vordergrund rückt der Kampf und die Tat. Es kommt darauf an, die politische Bedeutung des Widerstandes herauszuarbeiten und in Verfolgung dieses Zieles alle nur erreichbaren Quellen zu erschliessen, bevor sie versiegen. Der Zahn der Zeit nagt auch hier gewaltig, und in einigen Jahren wird sicherlich nicht mehr so viel aufzuspüren sein wie heute. Zweifellos ist schon recht verdienstvolle Vorarbeit geleistet worden. Wir erinnern hierbei an Ernst Pecheis «Deutscher Widerstand» und an den «SS-Staat» von Eugen Kogon, in welchem schon zu recht früher Zeit der Versuch unternommen wurde, über den persönlichen Erlebnisbericht hinaus zu einer psychologischen Deutung zu kommen. Besonders erwähnenswert ist auch die Forschungsarbeit von Walter Hammer beim Forschungsinstitut in Brandenburg-Göhrden. Seine schon weit fortgeschrittene Arbeit wurde durch den brutalen Eingriff der SED gestört, die «Det Panoptikum» schliessen liess und Walter Hammer unter Hinterlassung seiner gesamten Arbeitsergebnisse zur Flucht zwang. Jetzt ist er dabei, aus Fragmenten seine Arbeit wieder zusammenzubauen. In mühevoller Arbeit hat er in Hamburg ein Archiv aufgebaut. Als Teilergebnis der dort zusammengetragenen Fakten wurde uns kürzlich das Buch «Hohes Haus in Henkers Hand» (Europäische Verlagsanstalt, Frankfurt) vorgelegt. Ein weiterer beachtlicher Schritt ist das im Rowohlt-Verlag von Günther Weisenborn herausgegebene Buch «Der lautlose Aufstand», das aber auch nur ein Teilversuch sein konnte. Verdienstvoll ist auch die Tätigkeit des «Instituts für Zeitgeschichte» in München.

Diese Arbeit in Angriff zu nehmen dürfte in erster Linie – in Zusammenarbeit mit den europäischen Geschichtslehrern und -forschern – eine Pflicht und Aufgabe der deutschen Bundesrepublik sein, die damit die Wurzeln ihres eigenen Daseins klarlegen könnte. Die Errichtung eines «Wissenschaftlichen Instituts zur Erforschung der Widerstandsbewegung», seine grosszügige Ausstattung und Beschickung mit sachkundigen Mitarbeitern wird ein Anlagekapital sein, das auf weite Sicht reiche politische Zinsen tragen kann. Aber auch die grossen demokratischen Parteien und Organisationen sollten jene Bewegung nicht verleugnen, die ein Vorläufer ihrer eigenen heutigen staatspolitischen Wirkungsmöglichkeit ist und sich an dieser Aufgabe beteiligen. Völlig unzulänglich und im Sinne ernstzunehmender Geschichtsdarstellung strengstens abzulehnen sind natürlich alle jene Berichte und Darstellungen, womit Illustrierte und sonstige Blätter zeitweise ein allzu geduldiges oder auch sensationsbegieriges Publikum zu überschütten beliebten.

Neulich blätterte ich in einer Buchhandlung in neuen Büchern. Dabei fiel mir auch ein Werk über die deutsche Geschichte in die Hände. Dort war der schmie-



du public. D'une part, les hommes réagirent inconsciemment sous l'emprise morale de tous les événements des dernières années, se refusant à porter un poids encore plus lourd de souvenirs frappants. D'autre part, cette attitude de refus était aussi une conséquence des sentiments de culpabilité qu'ils avaient à la pensée des crimes d'Hitler.

Nous atteignons aujourd'hui une époque qui commence à prendre suffisamment de recul par rapport aux années fatalement effroyables, ce qui permet de porter un jugement moins passionné sur cette époque passée et sur ses événements. Il devrait donc être possible de se placer du point de vue de l'historien objectif et impartial et, à partir de là, de sonder historiquement et scientifiquement les faits. Donner un départ aux recherches historiques et à l'historiographie de la Résistance allemande, avec tous les moyens et possibilités publics et privés qui soient disponibles, devient pour nous une exigence de plus en plus urgente. Des historiens, des publicistes et même des combattants de la Résistance ont ainsi pour tâche – tâche qui d'ailleurs n'est pas ingrate mais pleine de promesses – de donner à cet événement significatif, unique dans l'histoire, une forme littéraire et historiographique. Cet événement pourra ainsi être transmis au monde actuel et à la postérité comme un symbole d'humanité très grande dont on fit preuve dans des temps difficiles.

Contrairement aux récits subjectifs vécus de la «littérature des camps de concentration» déjà citée, qui furent presque toujours écrits du point de vue de l'homme qui avait souffert et qui avait été persécuté, il s'agit maintenant de décrire cette époque du point de vue du combattant actif de la résistance et de la liberté. Le camp de concentration avec tous ses phénomènes concomitants passe ainsi à l'arrière-plan et fait place au combat et à l'action. Il s'agit de dégager la signification politique de la Résistance et, dans la poursuite de ce but, d'exploiter toutes les sources accessibles, avant qu'elles ne tarissent. Car le temps fait de grands ravages et, dans quelques années, on ne pourra certainement plus découvrir les faits réels comme on peut le faire encore aujourd'hui. Certes, un travail préliminaire très méritoire a déjà été accompli. A ce sujet, nous rappelons les œuvres d'Ernst Pechel, «Deutscher Widerstand», et d'Eugen Kogon, «SS-Staat», où l'on trouve déjà une tentative de passer du récit personnellement vécu à une interprétation psychologique. Les travaux de recherche de Walter Hammer, à l'institut de Recherches de Brandenburg-Goehrdien, méritent aussi d'être particulièrement mentionnés. Son travail, déjà fort avancé, fut entravé par l'intervention brutale du SED (le parti socialiste unifié allemand de la zone soviétique), qui fit fermer l'institut de recherches et obligea Walter Hammer à prendre la fuite, en abandonnant la totalité des résultats de son travail. A l'heure actuelle, il s'occupe à rassembler les fragments de ses travaux. Au prix d'un travail difficile, il a créé à Hambourg un dépôt d'archives. Comme résultat partiel des faits recueillis, un livre, «Hohes Haus in Henkers Hand» (Europäische Verlagsanstalt, Frankfurt), a été publié récemment. Un autre ouvrage remarquable est celui de Guenther Weisenborn, «Der lautlose Aufstand», paru aux éditions Rowohlt, qui ne pouvait être aussi qu'une tentative partielle. Les activités d'I'«Institut fuer Zeitgeschichte», à Munich, sont également méritoires.

La tâche et le devoir de commencer ce travail devraient donc incomber en premier lieu à la République fédérale d'Allemagne – en collaboration avec les professeurs d'histoire et les historiens européens –, qui pourrait ainsi découvrir

renkomödienhafte Abgang Hitlers folgendermassen geschildert: «Während die Leichen von Adolf Hitler und Eva Braun im Hof der Reichskanzlei wie Fackeln brannten, stand Josef Goebbels dabei und erhob die Hand zum Führergruss». Alle Welt weiss, dass sich dieser makabre Vorgang anders abgespielt hat und dass kein Goebbels dabeigestanden hat. Das hat gewiss auch der Verfasser des besagten neuen deutschen Geschichtsbuches gewusst. Ist das nun armselige Geschichtsklitterung oder bewusste Legendenbildung?! Wie dem auch sei! Ist es nicht höchste Zeit, dass wir uns bemühen, dem deutschen Volk und vor allem unserer heranwachsenden Jugend eine anständige Geschichtsschreibung unserer jüngsten Vergangenheit vorzulegen?!

Der Gedanke und der Geist des Widerstands darf nicht einschlafen. Er ist heute so notwendig wie je. Die Freiheit bleibt bedroht von totalitären Machtgelüsten. Noch regen sich die dunklen Geister der Vergangenheit. Noch immer sind Mörder unter uns. Die «Ehemaligen» sind wohl z. Z. eine isolierte Gruppe und finden kein Echo in der Öffentlichkeit – aber vielleicht gerade deswegen rücken sie untereinander desto enger zusammen und regen sich tüchtig. Der altböse Geist der Gewalt, des Unheils, des Terrors und der Menschenverachtung ist nicht tot und tritt in unserer Welt, in unserer Zeit in vielfältiger Gestalt auf. Dabei ist er keineswegs nur bei einem Volk beheimatet. Das Böse lauert überall und findet auch leicht allorts Helfer. Deswegen gilt es, den Geist des Widerstands wachzuhalten zum Schutz von Menschenwürde, Freiheit und Recht. So möge der Geist, der die Männer und Frauen der Opposition von 1933-1945 beseelte als ein anfeuerndes Beispiel durch eine gerechte und würdige Geschichtsschreibung an die späteren Generationen weitergetragen werden. Sie waren die Wegbereiter, die Pioniere für ein neues Europa. So kann auch für jene hinter uns liegende dunkle und schwere Zeit das grossartige Wort seine Gültigkeit und Bedeutung haben: «Je dunkler die Nacht, desto heller die Sterne!»

les racines de sa propre existence. La création d'un «Institut pour la Recherche de la Résistance» qui serait doté d'un large équipement et où l'on engagerait des experts, serait un capital investi qui, à longue échéance, pourrait rapporter de gros intérêts politiques. Mais également les grands partis et les organisations démocratiques ne devraient pas nier ce mouvement de résistance qui est un précurseur de l'efficacité de leur politique nationale actuelle et ils devraient prendre part à cette tâche. Tous les récits et toutes les descriptions qu'on trouve dans des illustrés ou dans d'autres journaux et qui tendent parfois à inonder un public trop patient ou avide de sensations, sont bien sûr entièrement défectueux; il faut absolument les refuser, car ils ne présentent qu'une historiographie peu sérieuse.

Dernièrement, dans une librairie, je feuilletais des livres parus récemment, lorsque je trouvai par hasard un ouvrage sur l'histoire allemande. Comme dans une mauvaise comédie, la mort d'Hitler y était décrite de la manière suivante: «Pendant que les corps d'Adolf Hitler et d'Eva Braun brûlaient comme des torches dans la cour de la chancellerie du Reich, Joseph Goebbels se tenait là et leva le bras pour saluer le Fuehrer». Tout le monde sait que cet événement macabre se déroula tout autrement et que Goebbels n'était pas présent. L'auteur du livre d'histoire allemande, mentionné ci-dessus, le savait certainement aussi. S'agit-il donc d'une interprétation historique erronée qui serait déplorable, ou bien de légendes inventées consciemment? Peu importe! N'est-il pas grand temps que nous nous efforcions de présenter au peuple allemand et particulièrement à notre jeunesse une historiographie convenable de notre passé le plus récent?

Les idées et l'esprit de la résistance ne doivent pas s'endormir. Ils sont aujourd'hui aussi nécessaires qu'alors. La liberté reste menacée par des convoitises de pouvoir totalitaire. Les sombres fantômes du passé se font encore sentir. Il y a toujours des meurtriers parmi nous. Les «Anciens» constituent à l'heure actuelle un groupe isolé et ne trouvent aucun écho dans le public – mais c'est peut-être justement pour cette raison qu'ils se rapprochent étroitement entre eux et qu'ils sont très actifs. Le démon de la violence, du mal, de la terreur et du mépris de l'homme n'est pas mort et il apparaît dans notre monde et à notre époque sous des formes très diverses. Pourtant on ne le trouve pas que dans un seul peuple. Le démon du mal se tient partout aux aguets et il ne lui est pas difficile de trouver partout des complices. C'est pourquoi il faut maintenir en éveil l'esprit de la résistance pour la sauvegarde de la dignité humaine, de la liberté et du droit. Puisse l'esprit qui anima les hommes et les femmes de l'opposition de 1933 à 1945, être transmis aux générations futures, par une historiographie juste et respectable, comme un exemple stimulant. Ces hommes et ces femmes furent les précurseurs et les pionniers d'une nouvelle Europe. Il est une phrase sublime qui prend toute sa valeur lorsqu'on l'applique à ce passé sombre et difficile: «Plus la nuit est noire, plus les étoiles brillent!»

## Die Pflicht, für die Freiheit einzustehen

Herr Präsident, meine Damen und meine Herren, und ich darf wohl wie Sie, Herr Präsident, auch sagen: Meine lieben Kameraden!

Es ist für mich dieser Kongress, sein Besuch, der Willkommgruss, den ich Ihnen entbiete, in Wahrheit eine Herzensangelegenheit, weil dieser Kongress mich an all' das Entsetzliche erinnert, was über die Welt, was über Europa hinweggegangen ist. Auch erinnert er mich an die schweren Jahre, die ich hinter mir habe. Der Herr Präsident hat in bewegenden Worten von Europa gesprochen und von der Freiheit gesprochen. In der Tat, meine Damen und meine Herren, hat er mit Recht ausgeführt, dass gerade wir Europäer an erster Stelle berufen und verpflichtet sind für die Freiheit in der Welt einzutreten. Und wenn wir die Situation in der Welt überschauen, dann glaube ich, müssen wir uns alle sagen, dass wohl niemals zuvor, sicher seit Jahrhunderten, die Freiheit in der Welt nicht so gefährdet gewesen ist wie sie jetzt ist. Um so grösser ist unsere Pflicht, die Pflicht aller der Völker, die sich der Freiheit erfreuen, die Freiheit zu sichern für ganz Europa und für die ganze Welt.

Ich bin manchmal besorgt, dass die Menschen unserer Tage sich gar nicht klar darüber sind, was der Besitz der Freiheit bedeutet und was der Verlust der Freiheit bedeutet. Und ich glaube, die Tatsache, dass ein solcher Kongress wie der Ihre Zusammentritt, dass er auch bei uns in Deutschland jetzt Zusammentritt, sollte alle mahnen, eine Stunde der Einkehr zu halten und darüber nachzudenken, wie gross das Gut der Freiheit ist und wie glücklich wir sein können, dass wir sie haben, und wie gross unsere Pflicht ist für die Freiheit einzustehen. Es wäre nicht richtig, wenn ich jetzt bei Ihnen einen Überblick gäbe über die Situation in der Welt. Wir alle kennen sie, der eine mehr der andere weniger. Aber ich möchte Ihnen eins sagen, wenn alle Freunde der Freiheit in der Welt und insbesondere die Freunde der Freiheit hier in Europa ihre Pflicht tun, dann wird die Freiheit nicht untergehen, dann wird ihre Fackel brennen und leuchten in der Welt.

Ihr Kongress, auf dem sehr viele und ernste materielle Fragen auch erörtert werden, sollte weit über unsere Mauern hinaus der Welt ein Zeichen dafür sein, was die Freiheit, was der Verlust der Freiheit bedeutet. Ich heisse Sie daher von

## Le devoir de lutter pour la liberté

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs, et comme vous, Monsieur le Président, je me permets de dire: mes chers camarades,

Ce congrès, ma présence ici, les salutations de bienvenue que je vous adresse, tout cela me va vraiment droit au coeur parce que ce congrès me rappelle toutes les horreurs qui sont passées sur l'Europe et sur le monde. Il me rappelle aussi toutes les années difficiles que j'ai vécues. Avec des paroles émouvantes, Monsieur le Président a parlé de l'Europe et de la liberté. En réalité, Mesdames et Messieurs, il a exposé – et il avait raison de le faire – que c'est précisément à nous, Européens, qu'il a été donné de répondre de la liberté dans le monde et que c'est pour nous un devoir. Et si nous jetons un coup d'oeil d'ensemble sur la situation mondiale, je crois que nous devons tous nous dire que jamais auparavant et certainement depuis des siècles, la liberté ne s'est trouvée aussi menacée qu'elle l'est aujourd'hui. D'autant plus grand est donc notre devoir – devoir de tous les peuples qui jouissent de la liberté – de garantir la liberté dans toute l'Europe et dans le monde entier.

Je suis parfois inquiet de voir que les hommes de notre époque ne se rendent pas du tout compte de ce que signifie posséder la liberté et de ce que signifie perdre la liberté. Et je crois que le fait qu'un congrès comme le vôtre se réunisse, et qu'il se réunisse aussi maintenant chez nous, en Allemagne, devrait être pour tous une exhortation à se recueillir et à méditer sur l'importance que revêt la possession de la liberté, sur le bonheur que nous avons de la posséder et sur l'étendue de notre tâche qui est de garantir la liberté. Il n'est pas nécessaire que je vous donne maintenant un aperçu de la situation mondiale. Nous tous, nous la connaissons, les uns mieux que les autres. Mais je voudrais vous dire ceci: si tous les partisans de la liberté dans le monde et en particulier les partisans de la liberté ici, en Europe, font leur devoir, alors la liberté ne déclinera pas, son flambeau brillera et éclairera le monde.

Votre congrès, au cours duquel on discutera également de nombreuses questions matérielles sérieuses, devrait montrer au monde, au-delà de nos murs, ce que signifie la liberté et la perte de la liberté. C'est pourquoi je vous souhaite de tout coeur la bienvenue et je vous assure de notre profond sentiment du

ganzem Herzen willkommen und versichere Ihnen, dass wir ein tiefes Gefühl der Verpflichtung und der inneren Verbundenheit mit Ihnen und mit den Organisationen, die Sie vertreten, haben, und dass das deutsche Volk, davon bin ich überzeugt, dieser Verpflichtung immer eingedenk bleiben wird. Ich begrüße Sie alle herzlich bei uns, und ich wünsche und hoffe, dass die ganze Öffentlichkeit nicht nur bei uns, sondern die Weltöffentlichkeit auf Ihre Stimme, meine Damen und Herren, hören möge.

devoir et d'une solidarité intérieure avec vous et avec les organisations que vous représentez; je vous assure également que le peuple allemand – j'en suis persuadé – n'oubliera jamais ce devoir. Je vous souhaite de tout coeur la bienvenue parmi nous, et je souhaite et espère, Mesdames et Messieurs, que le public, non seulement chez nous mais dans le monde entier, prêterà attention à votre voix.

## Freiheit – schöpferische Kraft Europas

Leiden in Tat zu verwandeln, Trauer in Hoffnung – das ist der tiefste Sinn der Losung, die dieser Tagung von ihren Veranstaltern gegeben worden ist. «Freiheit – schöpferische Kraft Europas», so lautet diese Losung.

Die geschichtliche Lage, in die unsere Generation gestellt ist, ist aber die Tragödie der Freiheit. Vielleicht ist keine Gruppe, keine Organisation so zuständig wie die, die diese Veranstaltung trägt, namens der Zeugen, namens der Märtyrer dieser Tragödie zu sprechen. Deshalb ist es eine grosse und edle Geste, dieses Zusammensein nicht so sehr unter das Zeichen einer bitteren, tief schmerzlichen Erinnerung zu stellen oder unter das Zeichen des Vorwurfs und der Abrechnung. Gelingt es uns wirklich, aus den schrecklichen Erfahrungen jener Tragödie zu lernen, so dürfen wir darin wenigstens eine Frucht des Leidens erkennen, das über die Menschheit verhängt worden ist und noch verhängt ist, über Schuldige und Unschuldige, über Geborene und Ungeborene. Das ist dann gewiss kein Trost, aber es ist eine Zuversicht.

In der Tat: Wir verkleinern das mitfühlende Gedenken an die Tausende und Abertausende unserer Mitmenschen nicht, die als Opfer barbarischer Gewalt ihr Leben liessen, noch das Bekenntnis der Solidarität mit denen, die heute noch unter Zwangsherrschaft leben müssen, wenn wir sagen: Alle materiellen Schäden, alle körperlichen Misshandlungen, alle seelischen Erniedrigungen, alle diese Demütigungen führen letztlich zurück auf die Missachtung des ursprünglichen und unersetzlichen Eigenwerts der Persönlichkeit des einzelnen Menschen. Mit einem andern Wort: Es führt letztlich zurück auf die Zerstörung der Freiheit. Und daher: Als wir, die wir alle diesen Verlust am eigenen Leibe und an eigener Seele erlebt haben, als wir, erfüllt von zorniger Scham, aufbegehren gegen die Erniedrigung, gegen die Verletzung der Menschenwürde, haben wir uns eines geschworen: Wenn die Stunde gekommen sein würde – jene Stunde, an deren Kommen wir nie einen Augenblick gezweifelt haben – unsere ganze Kraft einer neuen Ordnung zu widmen, die auf dem Fundament der Freiheit beruhen sollte. Die Freiheit sollte für uns und in uns zu einer schöpferischen Kraft werden, die unser Handeln bestimmte.



## Liberté – force créatrice de l'Europe

Faire de la douleur une force agissante et du deuil un motif d'espoir – tel est le sens très profond de la devise qui a été donnée à ce congrès par ses organisateurs. Cette devise est: «Liberté – force créatrice de l'Europe».

Or le contexte historique de notre génération, c'est la tragédie de la liberté. Aucun groupe, aucune organisation peut-être n'a autant que l'initiatrice de cette manifestation de titres pour parler au nom des témoins, des martyrs de cette tragédie. Aussi est-ce un geste noble et généreux de ne pas placer essentiellement cette rencontre sous le signe d'un souvenir amer, profondément douloureux, ou sous le signe du reproche et de la vindicte. Si nous parvenons véritablement à tirer la leçon des horribles enseignements de cette tragédie, nous pourrions au moins y voir le fruit de la douleur qui a accablé l'humanité et qui nous accable encore, coupables et innocents, générations présentes et à venir. Ce n'est certes pas une consolation, mais c'est une assurance pour l'avenir.

En effet: ce n'est pas déprécier la pensée émue que nous consacrons aux milliers de nos semblables qui sont tombés victime de la barbarie ni le sentiment de solidarité qui nous unit à ceux qui aujourd'hui encore doivent vivre sous la contrainte, que d'affirmer: tous les dommages matériels, tous les sévices corporels, toutes les dégradations morales, toutes ces humiliations se ramènent en fin de compte au mépris de la valeur originaire et irremplaçable de la personnalité de chaque être humain. En d'autres termes, cela ramène en définitive à la destruction de la liberté. C'est pourquoi lorsque nous tous qui avons éprouvé cette perte dans notre chair et dans notre âme, lorsqu'emplis de honte indignée, nous nous rebellions contre l'avalissement, contre la violation de la dignité humaine, nous avons fait un serment: nous avons juré lorsque l'heure serait venue – cette heure dont nous n'avons jamais douté un seul instant qu'elle viendrait – de consacrer toute notre énergie à instaurer un ordre nouveau qui soit fondé sur la liberté. La liberté deviendrait pour nous et en nous une force créatrice qui commanderait nos actes.

Et si quelque chose mérite le qualificatif d'«européen», c'est bien cette réaction. Le Duc d'Albe demande dans l'Egmont de Goethe: «Que reste-t-il de durable en ce monde?» Et Egmont, à sa dernière heure, de répondre: «La divine liberté».

Wenn aber etwas das Beiwort «europäisch» verdient, dann ist es diese Reaktion. Alba fragt in Goethes Egmont: «Was ist bleibend auf dieser Welt?» Und Egmont, der auf seine letzte Stunde wartet, antwortet: «Die göttliche Freiheit».

Ich sagte, unser Handeln sollte durch sie bestimmt werden. Indem ich darauf den Ton lege, will ich erklären, wie ich die Frage heute hier verstehe, in diesem Kreise. Denn an sich ist die Frage der Freiheit von einer unerschöpflichen Tiefe und Weite, ein unermessliches Feld für den Philosophen, den Soziologen, den Juristen und – ganz gewiss nicht zuletzt – für die praktische Staatskunst. Die Seite, die uns heute besonders angeht, ist aber diese – nicht: was haben wir gedacht, erwogen, gewünscht, gewollt, sondern: was haben wir getan? Und kann das, was wir getan haben, bestehen vor den Forderungen, die wir an uns selbst gerichtet haben; hält es die Konfrontierung mit der stolzen Losung aus: «Freiheit – schöpferische Kraft Europas?» Auch an dieser Begrenzung können wir in dieser Stunde das Thema allenfalls illustrieren, nicht erschöpfen. Da wir also vom Tun sprechen und uns nicht im Bereich der Idee einschliessen, müssen wir und können wir freilich auch sehr konkret sein.

Auch die Freiheit beginnt zu Hause. Lassen Sie mich deshalb zunächst mein Thema für den Bereich dieses Landes verfolgen, demjenigen, in dem sich – innerhalb des Europa diesseits des Eisernen Vorhangs – zu unseren Lebzeiten die Aufgabe stellte, die Freiheit wiederherzustellen. Dass es sich dabei um eine Tat handelte, die zu tun war, nicht um ein Gewährenlassen, ein blosses passives Verhalten, dass es sich demnach nicht bloss darum handelte, dass der Tyrann gestürzt werde, in der Erwartung, der gewünschte Zustand werde sich dann von selbst einstellen – das darf ich als allgemein anerkannt voraussetzen. Denn auch für die Freiheit gilt das berühmte Wort, das Immanuel Kant vom Frieden ausgesprochen hat; auch die Freiheit – wie der Friede – ist kein Naturzustand unter den Menschen, auch sie muss «gestiftet» werden. Was also bedeutet diese Notwendigkeit konkret? Das möchte ich einleitend an zwei Kulturbereichen illustrieren, für die die Freiheit nach einer langen und gefestigten gemeineuropäischen Tradition ein zentraler Wert ist: für das Recht und für die Wissenschaft.

Es wäre ein verhängnisvoller Irrtum gewesen zu glauben, dass die rechtspolitische Therapie in einer blossen Änderung der Verfassung hätte bestehen können – wenn man ein Regime wie das, das es zu ersetzen galt, ein Regime, dessen einziges Merkmal die Willkür war, überhaupt eine Verfassung nennen will. Natürlich war eine demokratische Verfassung zu entwerfen und in Kraft zu setzen. Aber die Wurzel des Übels lag viel tiefer, tief unter der Oberfläche von Verfassungsformen.

Das Recht ist eine Kulturerrscheinung. Dieser Satz, von Josef Kohler gesprochen, war immer wahr – allen biologischen Verknüpfungsversuchen, allen materialistischen Verzweckmässigungen, allen nihilistischen Machtparolen zum Trotz. Und so gibt es keine Veränderung, keine Entwicklung und keine Trübung im kulturellen Bereich, die nicht auch im Recht sichtbar würde. Und umgekehrt gibt es keine Veränderung im Bereich des Rechts, die nicht der Ausdruck einer allgemeinen kulturellen Lage wäre. Es gibt also auch keine Rettung aus kultureller Not und kulturellem Verfall, die nicht zugleich eine rechtliche Heilung wäre.

Die Wurzel des Übels lag in nichts weniger als in einer verfehlten, ja ins Pathologische entstellten Auffassung vom Wesen des Rechts selbst. Der veräterische Satz: «Du bist nichts, dein Volk ist alles» war ein extremes Symptom

Je disais qu'elle devait commander nos actes. En insistant là-dessus, je veux montrer comment je conçois aujourd'hui ce problème, ici devant cet auditoire. Car le problème de la liberté est par lui-même d'une profondeur et d'une étendue inépuisable, c'est un champ immense pour le philosophe, le sociologue, le juriste et – très certainement aussi – pour l'homme politique. Mais ce qui nous intéresse particulièrement aujourd'hui n'est pas de savoir: qu'avons-nous pensé, envisagé, souhaité, voulu, mais: qu'avons-nous fait? Et ce que nous avons fait, est-ce à la mesure de l'impératif que nous nous sommes donné à nous-mêmes; est-ce à la hauteur de la fière devise: «Liberté – force créatrice de l'Europe»? C'est cette délimitation qui nous permettra en cette heure d'illustrer tout au moins le sujet, sans prétendre l'épuiser. Mais comme nous parlons d'action et que nous ne nous enfermons pas dans le domaine des idées, assurément nous devons et nous pouvons être aussi très concrets.

La liberté elle aussi commence chez soi. Aussi commencerai-je par développer mon sujet en parlant de ce pays, celui où – dans l'Europe en deçà du rideau de fer – il a fallu de notre vivant, rétablir la liberté. Qu'il se soit agi en l'occurrence d'un acte à accomplir, et non d'une expectative, d'une attitude purement passive, qu'il ne se soit donc pas agi seulement de voir trébucher le tyran dans l'espoir que la situation souhaitée s'instaurerait alors d'elle-même – je présume que c'est là chose communément admise. Car de la liberté aussi on peut dire ce qu'Emmanuel Kant disait à propos de la paix; la liberté aussi – tout comme la paix – n'est pas un état de nature chez les hommes, elle aussi doit être suscitée. Que signifiait donc concrètement cette nécessité? C'est ce que je voudrais illustrer en recourant à deux domaines de la culture où la liberté prend une valeur cardinale, d'après une longue et solide tradition commune à l'Europe: le domaine du droit et celui de la science.

C'eût été une tragique erreur de croire que le remède destiné à sauvegarder le droit aurait pu consister à modifier simplement la constitution – si tant est qu'un régime comme celui qu'il s'agissait de remplacer, un régime dont la seule caractéristique était l'arbitraire, puisse être assimilé à une constitution. Naturellement il fallait élaborer et mettre en vigueur une constitution démocratique. Mais les racines du mal étaient beaucoup plus loin, bien au delà de la surface des formes constitutionnelles.

Le droit est un phénomène culturel. Cette phrase de Josef Kohler a toujours été vraie, en dépit de toutes les tentatives de subordination à la biologie, de tous les déterminismes matérialistes, de toutes les proclamations nihilistes. Aussi n'est-il aucune modification, aucune évolution ni aucune perturbation du degré de culture qui ne se reflète également dans le droit.

Et inversement il n'est pas de modification dans le domaine du droit qui ne traduise un état général de culture. Quand la culture est en péril ou en décadence, il n'est donc pas non plus de salut qui ne soit en même temps un sauvetage du droit.

La racine du mal n'était rien moins qu'une conception fautive, voire une déformation pathologique de l'essence du droit même. La maxime traîtresse: «Tu n'es rien, ton peuple est tout» a été le symptôme extrême d'un mode de pensée qui voit dans la masse le critère absolu (non sans en faire adroitement le «peuple») et a confirmé de façon effrayante le diagnostic porté par Ortega y Gasset sur «le soulèvement des masses»; et rien ne nous sert d'y reconnaître le travestissement sécularisé d'une maxime théologique: «Tu n'es rien, Dieu est tout». C'est donc

einer Denkweise, die die Masse verabsolutiert (nicht ohne die Schlaueit sie «Volk» zu nennen) und bestätigte auf eine erschreckende Weise die Diagnose Ortega y Gassets vom «Aufstand der Massen»; und es hilft uns gar nichts, wenn wir darin das säkularisierte Missverständnis eines theologischen Satzes erkennen: «Du bist nichts, Gott ist alles». Hier also haben wir anzusetzen und dürfen uns nicht mit der trügerischen Vorstellung beruhigen, dass die Willkür eines Gewaltregimes alles erkläre. Es ist wahr: Da diese Systeme totalitär sind, so gibt es nichts, was sie nicht zum Werkzeug ihrer Zwecke machen. Da sie also alles anfassen, lassen sie alles beschmutzt und entwertet zurück; denn sie haben ja – mit umgekehrten Vorzeichen – die Gabe jenes sagenhaften Königs Midas, in dessen Hand alles, was er anfasste, zu Gold wurde. Auch jene Systeme schaffen sich die Bedingungen ihrer Wirksamkeit nicht völlig neu, sondern sie finden sie vor und beuten sie für ihre Ziele aus.

Was nun bereits vorbereitet, wenn nicht vorgebildet war, war die einseitige Folgerung aus den Lehren der soziologischen Rechtsschule, dass die Wurzeln des Rechtes nur in der sozialen Bedingtheit des menschlichen Denkens liegen. Ich lasse die Verdienste Rudolf von Iherings und seiner Schule unangefochten, wenn ich das sage. Sie hat jedenfalls die Rechtsentwicklung ihrer Zeit richtig gedeutet, wenn sie, insbesondere durch den Mund keines Geringeren als Roscoe Pounds, des Altmeisters der amerikanischen allgemeinen Rechtslehre, in der modernsten Privatrechtsgeschichte den Zug zur «Sozialisierung des Privatrechts» zu erkennen glaubte. Aber zwei Dinge sind doch gewiss: dass der Mensch in absoluter Vereinzelung keiner Rechtsordnung bedarf und dass er ihrer auch nicht bedürfen würde, wenn er nur ein soziales Wesen wäre. Er hat aber auch eine unabhängige, eine individuelle Existenz. Goethe umschreibt sie, indem er Prometheus auf die Frage: «Wie vieles ist dein?» antworten lässt: «Der Kreis, den meine Wirksamkeit erfüllt». Auch das ist eine Realität wie die soziale, und keine Rechtsordnung geht ungestraft daran vorbei. Erst daraus doch, dass aus der Entfaltung der Persönlichkeit einerseits und seiner gesellschaftlichen Einbettung andererseits eine notwendige Spannung entsteht, erwächst das Problem des Rechts.

Dasselbe Zeitalter aber, das die gesellschaftliche Note des Rechts so stark betonte, hat den Zweck zum Mass aller Dinge gemacht. Wir kennen alle die Symptome dieses juristischen Utilitarismus, bis hin zu dem unheimlichen Satz: «Recht ist, was dem Volke nützt.» Der Fehler ist hier nicht, dass überhaupt die Zweckvorstellung in das juristische Denken eingeführt ist; wir können ihrer zur Erfassung der Sinnzusammenhänge des Rechts nicht entraten. Der Fehler ist vielmehr, dass damit die Rechtsidee selbst zur Verfügung menschlicher Zwecksetzung gestellt ist; und das ist die tödliche Gefahr des Positivismus. Der Zweck des Rechts aber ruht in ihm selbst. Das eingeborene Rechtsbewusstsein, das zum Adel des Menschentums ebenso gehört wie der Drang, die Wahrheit zu erkennen, oder wie die Freude am Schönen und das Bedürfnis, das Grosse zu verehren, ist die wahre Quelle des Rechts. Deshalb – in Umkehrung jenes Satzes: «Was Recht ist, nützt dem Volk.»

Sind das die Gründe der Entartung, so konnte die Aufgabe nur lauten, den Menschen in sein ursprüngliches, unabgeleitetes Recht wieder einzusetzen. Es ist hier nicht der Ort, diesen Gedanken in alle seine konkreten Verwirklichungen zu verfolgen; das würde einem vollständigen Katalog der rechtspolitischen Anliegen unserer Zeit gleichkommen. Aber einige grundsätzliche Bemerkungen sind geboten.

ici qu'il faut commencer et nous ne devons pas chercher l'apaisement dans la thèse fallacieuse que l'arbitraire d'un régime de violence explique tout. Il est vrai que, ces systèmes étant totalitaires, il n'est rien qui ne puisse servir d'instrument à leurs desseins. Et comme leur emprise s'étend à tout, ils ne laissent partout que fange et flétrissure; car ils possèdent – à rebours – le don du Roi Midas de la légende, qui transformait en or tout ce que sa main touchait. Ces systèmes eux non plus ne créent pas de toutes pièces les conditions de leur efficacité; ils plient à leurs desseins ce qu'ils ont trouvé.

Ce qui était donc déjà préparé, sinon préfiguré, c'était la conclusion infléchie tirée des doctrines de l'école sociologique du droit, selon laquelle les racines du droit résident uniquement dans le conditionnement social de la pensée humaine. Je ne conteste aucunement pour autant les mérites de Rudolf von Jhering et de son école. Elle a en tout cas interprété correctement l'évolution du droit de son époque, notamment en croyant déceler dans l'histoire récente du droit privé – je pense en particulier ici au grand Roscoe Pound lui-même, le maître de la doctrine générale du droit aux Etats-Unis – la tendance à la «socialisation du droit privé». Deux choses cependant sont certaines: l'homme n'a pas besoin d'un ordre juridique dans l'individualisme absolu et il n'en aurait pas davantage besoin s'il n'était qu'un être social. Mais il a aussi une existence indépendante, une existence individuelle. Goethe la définit ainsi, lorsqu'interrogé sur ce qu'il peut dès lors appeler sien, son Prométhée répond: «Le cercle qu'emplit mon action». Cela aussi est une réalité, au même titre que la réalité sociale et aucun ordre juridique ne peut impunément l'ignorer. Car ce n'est que lorsque l'épanouissement de la personnalité suscite l'inéluctable conflit né de la place de l'homme dans la société, que se pose le problème du droit.

Mais ce même siècle, qui mettait si fortement l'accent sur le caractère social du droit, a érigé la fin en critère de toute chose. Nous connaissons tous les symptômes de cet utilitarisme juridique, jusqu'à cette sentence effarante: «Le droit, c'est tout ce qui profite au peuple». L'erreur ici n'est pas que la finalité préfigurée s'introduise dans la pensée juridique; nous ne pouvons pas nous en passer si nous voulons saisir les tenants et les aboutissants du droit. L'erreur est plutôt que la conception du droit elle-même se trouve mise au service des desseins humains. Et c'est là le danger mortel du positivisme. Car le droit trouve sa fin en lui-même. Le sens inné du droit, qui fait la noblesse de l'humanité au même titre que la recherche de la vérité, l'amour du beau ou le besoin d'honorer la grandeur, c'est là la véritable source du droit. C'est pourquoi on peut inverser la sentence et dire: «Tout ce qui est conforme au droit profite au peuple».

Si telles étaient les raisons de la dégénérescence, la seule tâche n'était que de rétablir l'homme dans son droit originel, intrinsèque. Ce n'est pas ici le lieu de développer cette idée dans toutes ses implications concrètes; cela reviendrait à dresser un catalogue complet des aspirations du droit de notre époque. Mais certaines considérations de principe s'imposent.

Je ne pense pas qu'il soit besoin pour éviter toute méprise de préciser que je ne prône pas ici une sorte de droit privé total. Indubitablement à mesure que les hommes se rendent de plus en plus maîtres du monde qui les entoure – et au siècle de l'atome le rythme devient étourdissant –, il devient toujours plus nécessaire de préserver en commun les assises de notre existence; la tâche débordait souvent les capacités individuelles. Ce qui importe plutôt, c'est de ne pas restreindre sans besoin «le cercle qu'emplit mon action»; et d'empêcher en outre

Ich glaube dem Missverständnis nicht vorbeugen zu müssen, als werde hier einer Art von totalem Privatrecht das Wort geredet. Es kann kein Zweifel darüber sein, dass in dem Masse, in dem die Beherrschung der Umwelt durch den Menschen zunimmt – und sie nimmt im Atomzeitalter in einem atemberaubenden Tempo zu –, auch die Notwendigkeit wächst, die Daseinsvorsorge in gemeinsame Obhut zu nehmen; der Einzelne würde damit vielfach überfordert sein. Worum es geht, ist vielmehr, dass «der Kreis, den meine Wirksamkeit erfüllt», nicht ohne Not eingengt wird; und ferner, dass der Einzelne keiner Willkür ausgesetzt wird, dass also Rechtsregeln gelten für sein Verhältnis zu den Gewalten, denen sein Interesse anvertraut wird.

Ein anderer, nicht minder fundamentaler Irrtum würde sein, wenn man die Anerkennung der Souveränität der menschlichen Persönlichkeit verstünde im Sinne der Unabhängigkeit von rechtlichen Geboten selbst. Nichts kann falscher sein. Die Freiheit, von der hier die Rede ist, ist nirgends – und war nie und nirgends – Freiheit vom Recht; sie ist Freiheit im Recht. Es ist altes Gedankengut europäischen Rechts, dass in jedem Recht ein Pflichtkern enthalten ist, die Pflicht zu rechtem Gebrauch. Darin steckt eine für das Verständnis der Freiheit schlechthin entscheidende Erkenntnis: dass alle Verleihungen von Freiheiten, alle scheinbar nur gewährenden Normen im letzten Grunde Anforderungen der Rechtsordnung sind. Eine naive Erscheinungsform liberalen Wirtschaftsdenkens hat das lange Zeit verdunkelt, wähnend, das wirtschaftliche Leben sei eine Art von rechtlich nicht affiziertem Naturleben. Was hier übersehen ist, ist die Tatsache, dass auch eine Marktwirtschaft nicht einen Augenblick existieren kann ohne Zutun der Rechtsordnung, dass auch das System der Freiheit eine Ordnung ist und keine Anarchie. Von den lebenden deutschen Juristen hat niemand das überzeugender gelehrt als Franz Böhm. Anders ausgedrückt und auf die Ebene des Einzelnen projiziert heisst das: Die Freiheit ist Verantwortung.

Noch etwas ist zu sagen, wenn wir uns fragen: Was hat der Einzelne zu tun? Es betrifft die Vollstrecker des Rechts, seine Hüter. Ich sage bewusst nicht: seine Diener. Denn das Problem ist gerade, ob das Verhältnis dessen, der für die Anwendung des Rechts verantwortlich ist, des Richters vor allem, mit dem Bild vom Diener zutreffend beschrieben ist. Ich bezweifle es, jedenfalls wenn damit der Gehorsam gegenüber dem subjektiven Willen des konkreten Gesetzgebers ausgedrückt werden soll. Der sogenannte rechanwendende Jurist ist Mitgestalter des Rechts, dessen Inhalte er nicht blind reproduziert, sondern als Träger dieses Teils kultureller Tradition selbständig aufnimmt und immerfort in persönlichem Erlebnis erneuert. Jede seiner Handlungen ist eine Entscheidung, birgt ein Werturteil, wiederholt das rechtliche Gebot, in konkreter Gestalt, auch in eigenem Namen und betätigt damit eine persönliche Verantwortung. Das Recht ist also eine Aufgabe, auch für den rechanwendenden Juristen. In der angelsächsischen Rechtsfamilie mit ihrem Case Law liegt das klarer zutage als auf dem europäischen Kontinent, wegen der Rolle, die die Gesetzgebung hier infolge des allgemeinen Kodifikationsstrebens errungen haben. Auch das ist eine Garantie der Freiheit.

Ich wende mich dem Verhältnis der öffentlichen Gewalten zur Wissenschaft zu als dem zweiten für die Aufgabe der Freiheitssicherung besonders charakteristischen Gebiet. Leider liefern auch hier die jüngere Vergangenheit und hinter dem Eisernen Vorhang auch die Gegenwart ein tief bedrückendes Anschauungsmaterial für die konkreten Elemente der Problematik, das wir gern missen möchten.

que l'individu ne soit livré à l'arbitraire, en veillant à ce que ses rapports avec les pouvoirs qui ont la charge de ses intérêts soient régis par des règles de droit.

Une autre erreur non moins fondamentale consisterait à entendre par reconnaissance de la souveraineté de la personne humaine l'indépendance à l'égard des commandements de droit eux-mêmes. Rien ne serait plus faux. La liberté dont il est question ici n'est nulle part – et n'a jamais été nulle part – la liberté de se soustraire au droit; il s'agit de la liberté dans le droit. C'est un vieil adage du droit européen que tout droit comporte une obligation, l'obligation d'en user correctement. C'est là un élément décisif si l'on veut comprendre la liberté bien entendue: toutes les libertés accordées, toutes les normes qui en apparence ne font qu'autoriser ne constituent en dernière analyse que des exigences dérivant de l'ordre juridique. Une transposition naïve de la pensée économique libérale a longtemps masqué cette réalité, en laissant croire que la vie économique était une sorte de vie de nature en marge du droit. Ce que l'on oublie ici, c'est qu'une économie de marché ne peut pas elle non plus exister un seul instant sans l'apport de l'ordre juridique, c'est que le système de la liberté est également ordre et non anarchie. Personne parmi les juristes allemands vivants ne l'a proclamé de façon plus convaincante que Franz Boehm. En d'autres termes et sur le plan de l'individu cela signifie que la liberté est responsabilité.

En nous demandant ce que doit faire l'individu, précisons encore une chose. Elle concerne les exécuteurs du droit, ses gardiens. C'est à dessein que je ne dis pas «ses serviteurs». Car le problème est justement de savoir si la notion de serviteur recouvre bien la situation de celui qui est responsable de l'application du droit, du juge surtout. J'en doute, en tout cas si l'on veut traduire par là l'obéissance à la volonté subjective du législateur concret. Le juriste qui fait application du droit participe à l'élaboration du droit, qu'il ne se contente pas de copier aveuglément, mais qu'en tant que support de cette partie de la tradition culturelle, il assimile de façon autonome et rénove sans cesse dans l'expérience individuelle. Chacun de ses actes est une décision, contient un jugement de valeur, reprend le commandement juridique sous forme concrète, en son propre nom aussi, et engage ainsi une responsabilité personnelle. Le droit est donc une mission, pour le juriste qui applique le droit également. Dans la famille juridique anglo-saxonne, avec son droit jurisprudentiel, on le voit mieux que sur le continent européen, en raison du rôle qu'y ont joué les législations à la suite de l'effort général de codification. Cela aussi c'est une garantie de liberté.

Voyons maintenant la question du rapport entre les pouvoirs publics et la science, qui est le second domaine de prédilection pour la sauvegarde de la liberté. Un récent passé et, derrière le rideau de fer, le présent encore, apportent malheureusement un témoignage profondément accablant des éléments concrets du problème.

Là encore, les possibilités d'ingérences funestes à la liberté ne sont pas créées par les régimes totalitaires, elles leur sont antérieures. La politique s'est toujours préoccupée des conditions du travail scientifique et il n'est même pas inhabituel qu'elle s'occupe elle-même de science.

Quand je parle d'influencer ces conditions, je ne songe pas aux effets indirects – à ceux qui ne résultent pas d'une action délibérée –, bien qu'ils puissent être terribles eux aussi; n'avons-nous pas ressenti les débordements monstrueux de puissance politique jusqu'aux limites de la capacité de résistance de l'homme,

Auch hier werden die Möglichkeiten eines freiheitswidrigen Eingriffs nicht erst durch die Gewaltregime geschaffen, sie werden vorgefunden. Immer hat sich die Politik mit den Bedingungen wissenschaftlicher Arbeit beschäftigt, und es ist auch nichts Aussergewöhnliches, dass sie sich mit der Wissenschaft selbst beschäftigt.

Mit dem Einfluss auf die Bedingungen meine ich nicht die mittelbaren Wirkungen – solche, die nicht geradezu mit der Absicht der Beeinflussung ausgeübt werden –, obwohl auch sie schrecklich sein können; haben wir nicht riesenhafte Übertreibungen politischer Macht erlebt, die die Grenzen des menschlichen Vermögens zum Widerstand erreichen, so nahe, dass bestimmte Gedanken nicht nur nicht mehr ausgesprochen, sondern nicht einmal mehr gedacht werden. Deutlicher sind die beabsichtigten Einwirkungen auf die Bedingungen wissenschaftlicher Arbeit. Beschränkungen des Zugangs zu den Erkenntnisquellen nach allen möglichen, nationalen oder sonstigen Kriterien, rassische oder politische Erfordernisse für die personelle Ergänzung der Wissenschaft, willkürliche Gewährung öffentlicher Mittel usw.

Die Wissenschaft selbst wird Mittel der Politik, wo diese sich ihrer als eines Mittels zur Erreichung ihrer Zwecke bedient – eine der Anwendungsformen des problemreichen Begriffs der Kulturpolitik. Das markanteste Beispiel ist die wissenschaftliche Erziehung von Menschen, die Staatsorgane werden sollen. Noch das beginnende 19. Jahrhundert hatte, unter dem Eindruck, der grossartigen Selbstbefreiung der deutschen Wissenschaft, deren Ruhm ewig an die Namen der Universitäten Halle, Göttingen und Jena geknüpft sein wird, und erfüllt von dem liberalen Geist der Stein-Hardenbergschen Reform, geglaubt, dass auch auf dem Gebiet der wissenschaftlichen Institutionen der Staat immer mehr zurücktreten werde. «Schulen und Universitäten», sagte Schleiermacher, «leiden je länger je mehr darunter, dass der Staat sie als Anstalten ansieht, in welchen die Wissenschaften nicht um ihret-, sondern um seinetwillen betrieben werden, dass er das natürliche Bestreben derselben, sich ganz nach den Gesetzen, welche die Wissenschaft fordert, zu gestalten, missversteht und hindert, und sich fürchtet, wenn er sie sich selbst überliesse, würde sich bald alles im Kreise eines unfruchtbaren, vom Leben und von der Anwendung weit entfernten Lernens und Lehrens herum-drehen». Selbst Wilhelm von Humboldt war überzeugt, dass alles ohne den Staat «unendlich viel besser gehen würde».

Nun, der Staat ist nicht zurückgetreten. Er ist vorgedrungen. Da er sich insbesondere zur Ausbildung seiner Beamten der Wissenschaft bedient, wird er auch zu einer Bewertung der wissenschaftlichen Arbeit veranlasst, im Hinblick auf den Nutzen, den er sich von ihr erwartet. Die aus dem 18. Jahrhundert übernommenen Staatsprüfungen werden beibehalten, Studienpläne werden erlassen, der Zugang zum wissenschaftlichen Studium reguliert. Während aber in allen diesen Fällen in den Vorgang der wissenschaftlichen Arbeit selbst – in Forschung und Lehre also – nicht unmittelbar eingegriffen wird, geschieht dieser direkte Eingriff dort, wo ihr bestimmte Ergebnisse vorgeschrieben, bestimmte Ergebnisse verboten werden – es wird von ihr gefordert, dass sie bestimmte Ergebnisse für wahr halte und als wahr lehre, bestimmte andere nicht für wahr halte und nicht als wahr lehre. Es ist, in moderner Formulierung, die letzte Vollendung des totalen Staates, die uns hier entgegentritt, sein Zugriff auf die innerste Freiheit.



de si près que certaines pensées non seulement ne s'expriment plus, mais même ne se laissent plus concevoir. Plus nettes sont les interventions délibérées dans les conditions du travail scientifique. Limitation de l'accès aux sources de la connaissance en fonction de tous les critères imaginables, nationaux ou autres, conditions raciales ou politiques exigées pour pouvoir compléter ses connaissances, répartition arbitraire des crédits publics, etc.

La science elle-même devient un moyen au service de la politique lorsque celle-ci l'utilise pour atteindre son but – une des formes d'application du concept riche de problèmes de la politique culturelle. L'exemple le plus marquant est celui de l'éducation scientifique des hommes qui doivent devenir les rouages d'un Etat. Le XIX<sup>e</sup> siècle naissant croyait encore, sous l'influence du grand mouvement d'auto-libération de la science allemande, dont la gloire restera éternellement associée aux noms des universités de Halle, de Goettingue, et d'Iéna, et tout empli de l'esprit libéral de la réforme de Stein-Hardenberg, que, dans le domaine des institutions scientifiques aussi l'Etat reculerait sans cesse. «Les écoles et les universités», disait Schleiermacher, «souffrent toujours davantage à mesure que l'Etat les considère comme des établissements où les sciences sont pratiquées non pour elles-mêmes mais pour lui et qu'il méconnaît et paralyse la tendance naturelle de ces établissements à s'organiser totalement en fonction des lois imposées par la science et qu'il craint que, s'il les abandonnait à elles-mêmes, tout tourne bientôt dans le cercle d'un enseignement donné et reçu sans profit, très éloigné de la vie et des applications pratiques». Wilhelm von Humboldt était lui-même convaincu que «tout ira infiniment mieux» sans l'Etat.

Or l'Etat ne s'en est pas dessaisi. Il n'a fait qu'aller de l'avant. Comme il sert de la science en particulier pour la formation de ses fonctionnaires, il est aussi amené à juger le travail scientifique en fonction de l'utilité qu'il en attend. Les examens d'Etat que nous a légués le XVIII<sup>e</sup> siècle sont conservés on publie des programmes, on réglemente l'accès aux études scientifiques.

Mais, tandis que dans tous les cas, on n'intervient pas directement dans le processus du travail scientifique lui-même – dans la recherche et l'enseignement par conséquent –, il y a intervention directe lorsqu'on prescrit à la science de trouver certains résultats et qu'on lui interdit d'en trouver certains autres – on exige d'elle qu'elle tienne certains résultats pour vrais et les enseigne comme tels et qu'elle en tienne d'autres pour erronés et ne les enseigne pas pour vrais. C'est, sous une forme moderne, la perfection dernière de l'Etat totalitaire que nous voyons ici dans sa main-mise sur la liberté intérieure.

S'il est une question qui appelle une réponse témoignant d'une tradition européenne commune, d'une conscience européenne commune des valeurs, c'est celle des rapports entre la politique et la science sur toutes les formes que je viens d'énumérer. Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'idée de la liberté de la science était si bien établie qu'en Allemagne même, les fameux décrets de Carlsbad qui visaient à établir le contrôle de l'Etat sur la vie universitaire n'osent pas donner de l'objet de ce contrôle une autre définition que celle-ci: «Observer soigneusement l'esprit dans lequel les maîtres de l'université font leurs cours publics et privés et orienter ce esprit, sans toutefois interférer directement avec la science et les méthodes pédagogiques, dans une voie salutaire». Cette idée jaillit dès lors en pleine lumière dans les constitutions du XIX<sup>e</sup> siècle. Avec une concision classique, la Constitution de l'Assemblée nationale de Francfort proclame que «la science et son enseignement sont

Wenn es auf eine Frage eine Antwort gibt, die eine gemeinsame europäische Tradition, ein gemeinsames europäisches Wertebewusstsein widerspiegelt, so ist es die in allen diesen Formen gestellte Frage des Verhältnisses der Politik zur Wissenschaft. Schon am Anfang des 19. Jahrhunderts ist der Gedanke der Freiheit der Wissenschaft so gefestigt, dass in Deutschland selbst die berühmten Karlsbader Beschlüsse, die auf die staatliche Kontrolle des Universitätslebens zielen, die Aufgabe der Überwachung nicht anders zu definieren wagen als so: «den Geist, in welchem die akademischen Lehrer bei ihren öffentlichen und Privatvorträgen verfahren, sorgfältig zu beobachten und demselben, jedoch ohne unmittelbare Einmischung in das Wissenschaftliche und die Lehrmethoden, eine heilsame Richtung zu geben». In den Verfassungen des 19. Jahrhunderts bricht dann der Gedanke zu voller Klarheit durch. Die Verfassung der Frankfurter Nationalversammlung formuliert den Satz in klassischer Prägnanz: «Die Wissenschaft und ihre Lehre ist frei.» Er kehrt, mit mancherlei Verdeutlichungen, in allen späteren Verfassungen bis in unsere Tage wieder. Sein letzter Grund ist institutionell, nämlich die Anerkennung der Eigengesetzlichkeit wissenschaftlicher Arbeit, die keinen Weisungen zugänglich ist, oder, wenn man es noch im Stile des deutschen Idealismus formulieren will, der Glaube an die produktive Kraft der Wissenschaft, der Idee.

Auch in Bezug auf die Wissenschaft genügt es nicht, ihr den formalen Schutz eines Verfassungsgrundsatzes zu verleihen. Auch hier muss die Kräftigung des Freiheitsinstinktes von innen dazukommen. Deshalb dürfen die Vertreter der Wissenschaft sich nicht scheuen, wertende Stellungnahmen zu vollziehen, sie dürfen keine Theorie von der sogenannten Voraussetzungslosigkeit der Wissenschaft zum Vorwand ängstlicher Enthaltung in Bezug auf das nehmen, was ihre Arbeit allein letztlich wertvoll macht. Es gibt auch in der Wissenschaft kein «l'art pour l'art». Die Lehre des Rechts soll sich mit dem grossartigen Pathos des Kantischen Wortes erfüllen: «Wenn die Gerechtigkeit untergeht, so hat es keinen Wert mehr, dass Menschen auf Erden leben.» Der Lehrer der Medizin soll sagen, dass es der Sinn der Medizin ist, den Menschen zu heilen und nicht ihn zu kränken, Menschenleben zu retten und nicht sie zu vernichten.

Das ist kein Freibrief für Subjektivismus, gekleidet in den Mantel wissenschaftlicher Autorität. Wir unterscheiden sehr wohl zwischen der Wissenschaft und den Professoren, die ausserdem Politiker sind. Denn das Gesagte gilt nur auf dem Grunde jener Gesetze wissenschaftlicher Arbeit, deren Anerkennung Freiheit der Wissenschaft heisst. Das sind

- ihre Wahrhaftigkeit, d. i. ihr unbedingter Dienst an der Wahrheit;
- ihre Rationalität, d. i. der Gebrauch der Vernunft bis an ihre äussersten Grenzen – keine charismatische Führung und nicht jene von Erlebnisgier und Lebensangst zugleich gepeitschte modische Irrationalität;
- ihre Objektivität, d. i. die Hingabe an die Sache;
- und schliesslich
- ihre Humanität, d. i. die ständige Bereitschaft zur Diskussion. Wissenschaft ist, was ihre Methode anlangt, ein ewiges Gespräch.

Das alles sind Hinweise auf das, was von innen her – von seifen dessen, dessen Freiheit auf dem Spiele steht – geschehen kann und geschehen muss, um die Freiheit zu schützen. Es zeigt auch, dass die Verteidigung zur Betätigung der Freiheit gehört und dass Freiheit zugleich Verantwortung ist: nur der Freie trägt

libres». Cette phrase revient jusqu'à nos jours avec maintes nuances, dans toutes les constitutions ultérieures. Sa fin dernière est institutionnelle, c'est la reconnaissance de l'autonomie des lois du travail scientifique qui ne saurait recevoir d'instructions du dehors ou, pour nous exprimer dans le style de l'idéalisme allemand, la foi dans la force productive de la science, dans la force productive de l'idée.

A la science non plus, il ne suffit pas d'accorder la protection formelle d'un principe constitutionnel. Là encore doit s'ajouter l'appui de l'instinct inné de liberté. C'est pourquoi les représentants de la science ne doivent pas craindre de prendre position, ils ne doivent pas prétexter une extra-temporalité de la science pour observer une réserve angoissée ce qui, en définitive, donne sa seule valeur à leur travail. En science non plus, il n'y a pas d'«art pour l'art». L'enseignement du droit doit trouver son couronnement dans ces éloquents paroles de Kant: «Lorsque sombre la justice, il n'importe plus que des hommes vivent sur la terre. «Le maître de la médecine doit dire que la raison d'être de la médecine est de guérir l'homme et non de le rendre malade, de sauver des vies humaines et non de les anéantir.

Ce n'est pas donner carte blanche au subjectivisme enrobé d'autorité scientifique. Nous savons très bien distinguer entre la science et les professeurs, qui d'ailleurs sont des hommes politiques. Car ce qui a été dit ne vaut qu'en fonction de ces lois du travail scientifique dont la reconnaissance signifie la liberté de la science. Ce sont:

sa véracité, c'est-à-dire sa mise au service absolu de la vérité;

sa rationalité, c'est-à-dire le bon sens appliqué jusqu'à ses limites les plus extrêmes – non pas la grâce d'état, ni cette irrationalité à la mode, exacerbée à la fois par la rage de vivre et l'angoisse de la vie;

son objectivité, c'est-à-dire le dévouement à la cause;

et enfin

son humanité, c'est-à-dire la faculté de se prêter toujours à discussion. La science est, quant à sa méthode, un dialogue éternel.

Tout cela, ce sont des indications sur ce qui peut se faire et doit se faire, du dedans – du côté de celui dont la liberté est en jeu – pour protéger la liberté. Cela montre aussi que la défensive relève de l'exercice de la liberté et que liberté signifie également responsabilité: seul l'homme libre est responsable; tout homme libre est responsable. Alexandre Rustow n'a pas tort, en face de la menace mortelle qui pèse en permanence sur la liberté, de déclarer insuffisante la formule traditionnelle selon laquelle la liberté est un droit et de proclamer la liberté comme devoir.

Cependant, le droit et le devoir d'être libre ne suffisent pas; c'est ce qu'une expérience amère nous a enseigné et ce rude apprentissage dure encore. Les forces d'asservissement peuvent devenir si puissantes que le droit à la liberté de ceux qui le possèdent ne peut plus s'imposer, que leur devoir ne plus être accompli. Mais comme l'anéantissement de la liberté à l'intérieur d'un Etat crée aussi des dangers pour le monde environnant – et quels dangers! – l'humanité en est venue à essayer de soutenir du dehors le citoyen dans la lutte qui l'oppose aux puissances publiques. C'est la raison d'être des efforts déployés pour donner

Verantwortung; jeder Freie trägt Verantwortung. Alexander Rüstow hat nicht unrecht, wenn er angesichts der fortdauernden tödlichen Bedrohung der Freiheit die traditionelle Formulierung der Freiheit als Recht für ungenügend erklärt und die Pflicht zur Freiheit proklamiert.

Recht und Pflicht zur Freiheit genügen indessen nicht; das hat uns eine bittere Erfahrung gelehrt, und noch dauert die harte Lehre an. Die Kräfte der Unfreiheit können so übermächtig werden, dass das Recht zur Freiheit von denen, die es haben, nicht mehr durchgesetzt, dass ihre Pflicht nicht mehr erfüllt werden kann. Da aber die Zerstörung der Freiheit innerhalb eines Staates auch Gefahren für die Umwelt schafft – und welche Gefahren! –, ist die Menschheit zu dem Versuch übergegangen, dem Bürger in seinem Kampf mit den öffentlichen Gewalten von aussen zu Hilfe zu kommen. Das ist der Sinn der Bemühungen, den Menschenrechten zu der inneren verfassungsmässigen Garantie eine internationale Sicherung zu verleihen. Sie sind eine Teilerfüllung des uralten Traums der Menschheit von einer Weltregierung, die mit ihren Organen die Herrschaft des Friedens, von Recht und Gerechtigkeit auf der Erde durchsetzt – als eine Krönung jenes geschichtlichen Ablaufs, in dem die kleineren Einheiten sich zu immer grösseren verdichten. Damit soll zugleich den organischen Schwächen des Völkerrechts, mit seinem übertriebenen Respekt vor der staatlichen Souveränität, abgeholfen werden.

In den Vereinten Nationen findet diese Anstrengung ihren gegenwärtigen verbindlichen Ausdruck. Nicht nur ist ihre Charta die Gebotstafel für die Staaten. Die Menschenrechte, die unter den Grundsätzen und Zielen mit Recht den gleichen Rang haben wie die Vermeidung des Krieges, sind Gegenstand einer zusätzlichen allgemeingültigen Erklärung. Man soll diese Erklärung nicht gering schätzen. Sie gibt den Menschen – als Individuen und als Organe öffentlicher Gewalt – einen moralischen Halt. Sie gewährt den rechtlichen Ordnungen einen Rückhalt, sowohl indem sie die Rechtsgestaltung beeinflusst – viele Verfassungen haben die Anregung der Vereinten Nationen aufgenommen – wie indem sie die Rechtsanwendung anleitet. Sie hat offensichtlich auch eine grosse politische Wirkung: als ein psychologisch bedeutsames Bekenntnis, das die erlaubten Mittel politischer Aktion begrenzt, und als ein gemeinsames politisches Programm, das zugleich das Bewusstsein der Einheit dieser Welt stärken und damit eine integrierende Wirkung ausüben kann.

Die Menschenrechte selbst sind ein Produkt europäischen Denkens, und auf europäischem Boden, in der Französischen Revolution, haben sie ihren stärksten historischen Ausdruck gefunden. Auch der Gedanke, sie international zu sichern, ist nicht nur weltweit in Angriff genommen. Europa hat seine Rolle als Pionier der Freiheit auch hier bewährt. Mir ist der Augenblick unvergesslich, in dem auf dem Europa-Kongress im Haag 1948, aus dem dann der Europarat hervorging, Winston Churchill, Wesen und Ziele der europäischen Bewegung umschreibend, gesagt hat: «Die Bewegung für die europäische Einheit muss eine positive Kraft sein, die ihre Stärke aus unserem Bewusstsein gemeinsamer geistiger Werte ableitet. Sie ist ein dynamischer Ausdruck demokratischen Glaubens, gegründet auf moralische Überzeugungen und beschwingt von einem Sendungsbewusstsein. Im Mittelpunkt unserer Bewegung steht der Gedanke einer Charta der Menschenrechte, von der Freiheit behütet und vom Recht getragen.

Diese Ankündigung hat der Europarat wahr gemacht mit einer Konvention über die Menschenrechte, die bereits von 14 seiner 15 Mitgliedstaaten ratifiziert

un fondement international aux droits de l'homme en sus de la garantie constitutionnelle intérieure. Ils sont la réalisation partielle du rêve millénaire de l'humanité aspirant à un gouvernement universel qui, par ses institutions, impose sur la terre le règne de la paix, du droit et de la justice – comme un couronnement de ce processus historique par lequel les petites unités se regroupent en unités toujours plus importantes. On cherche ainsi à remédier aux faiblesses organiques du droit des gens, avec son respect exagéré de la souveraineté des Etats.

Cette aspiration trouve dans les Nations Unies sa confirmation solennelle. Non seulement sa charte devient le décalogue pour les Etats. Mais les droits de l'homme qui, parmi les buts et principes, occupent à juste titre le même rang que la prévention des guerres, font l'objet d'une déclaration additionnelle de portée générale. Il ne faut pas sous-estimer cette déclaration. Elle apporte aux hommes – en tant qu'individus et que rouages de la puissance publique – une caution morale. Elle donne une assise aux systèmes juridiques, à la fois en influençant la formation du droit – de nombreuses constitutions ont adopté la suggestion des Nations Unies – et en guidant l'application pratique du droit. Elle a visiblement aussi un effet politique notable en tant qu'engagement psychologiquement important qui restreint les moyens autorisés d'action politique et en tant que programme politique commun, qui renforce en même temps la conscience de l'unité de ce monde et peut, en conséquence, aider à l'intégration.

Les droits de l'homme eux-mêmes sont nés de la pensée européenne et, sur le sol européen, c'est dans la révolution française qu'ils ont trouvé leur plus ferme expression historique. Le souci de les garantir sur le plan international n'a pas joué qu'à l'échelle du monde. Ici encore, l'Europe a tenu son rôle de pionnier de la liberté. L'instant reste pour moi inoubliable où, lors du congrès de l'Europe à La Haye, en 1948, congrès qui devait donner naissance au Conseil de l'Europe, Winston Churchill, décrivant le caractère et les buts du mouvement européen, a dit: «Le mouvement pour l'Europe unie doit être un élan tirant sa force de notre conscience de posséder des valeurs spirituelles communes. C'est une expression dynamique de la foi en la démocratie, fondée sur des conceptions morales et inspirée par le sens de la mission à accomplir. Au centre de notre mouvement se trouve l'idée d'une Charte des droits de l'homme, protégés par la liberté et appuyés sur le droit...».

Le Conseil de l'Europe a réalisé cette prophétie en promulguant une convention des droits de l'homme qui a déjà été ratifiée par 14 de ses 15 Etats membres. Elle constitue à un double titre un progrès essentiel par rapport à la déclaration des Nations Unies. Alors que celle-ci ne prévoit aucune procédure, la convention de Strasbourg prévoit la création d'institutions, d'une commission et d'une cour de justice, en sorte qu'un recours juridictionnel est même possible. Et 10 Etats signataires ont accordé aux particuliers un droit de recours auprès de ces institutions; il n'est pas nécessaire que le plaignant passe par le biais de l'Etat dont il est ressortissant. La convention a commencé à être appliquée: sa commission a déjà été saisie de centaines de requêtes émanant pour la plupart de particuliers; un cas est pendant devant la Cour de justice.

Les sceptiques diront: tout cela est bel et bon; il se peut que tout ce qui s'y fait ait plus qu'une importance platonique; mais ce ne sont que les cas extrêmes qui en sont justiciables; l'homme peut recourir à ces moyens dans des cas extrêmes de déni de justice. Mais la vie de tous les jours est-elle vraiment imprégnée de l'idée de liberté, et surtout, l'Europe a-t-elle utilisé les nouveaux moyens

worden ist. Sie bringt zwei wesentliche Fortschritte über die Erklärung der Vereinten Nationen hinaus. Während diese kein Verfahren vorsieht, werden in der Strassburger Konvention Organe geschaffen, eine Kommission und ein Gerichtshof, so dass sogar eine richterliche Behandlung der Klagen möglich ist. Und zehn Unterzeichnerstaaten haben ein Klagerecht der Einzelnen bei diesen Organen eingeräumt; es bedarf nicht des Umwegs über den Staat, dem der Kläger angehört. Mit der Anwendung der Konvention ist begonnen worden: der Kommission liegen bereits Hunderte von Klagen vor, in der Mehrzahl von Einzelpersonen; ein Fall ist beim Gerichtshof anhängig.

Skeptiker werden sagen: all das ist schön und gut; es mag mehr als platonische Bedeutung haben, was hier geschieht; aber es sind doch nur die extremen Fälle, die so erfasst werden; in äusserster Rechtsnot mag der Mensch zu diesen Behelfen greifen. Aber die Ordnung seines täglichen Lebens, ist sie wirklich durchtränkt mit dem Gedanken der Freiheit, und vor allem, hat Europa die neuen Mittel der Gestaltung der europäischen Verhältnisse, hat es insbesondere die neue kontinentaleuropäische Ordnung dazu benutzt, die schöpferische Kraft der Freiheit zu bewahren?

Ich antworte auf diese Frage, indem ich abschliessend die Sonde unserer Gewissensprüfung an diese neue Ordnung anlege. Ich glaube, um es gleich zu sagen, dass sie sich sehen lassen kann, auch und gerade als Freiheitsordnung. Ich wähle als Beispiel die Europäische Wirtschaftsgemeinschaft – man wird mir erlauben, es zu tun. Diese Gemeinschaft erstrebt ein politisches Ziel, die Einigung Europas, mit wirtschaftspolitischen Mitteln, nämlich durch Herstellung einer Wirtschaftsunion. Das heisst, sie stellt nicht nur einen gemeinsamen Markt dar, sondern sie will die Verschmelzung von sechs Nationalwirtschaften zu einer einzigen Gemeinschaftswirtschaft; dazu gehört eine Annäherung, wenn nicht eine Vergemeinschaftung der Wirtschaftspolitiken. Das aber erreicht der Vertrag, indem er neue Freiheiten schafft, Freiheiten der wirtschaftlichen und sozialen Bewegung im Gemeinschaftsraum:

die Freiheit des Warenaustauschs durch fortschreitende Niederlegung aller Handelsschranken;

dazu die sogenannten vier Freiheiten:

Freiheit des Kapitalverkehrs,  
Freiheit der Niederlassung,  
Freiheit des Dienstleistungsverkehrs und  
Freizügigkeit der Arbeitnehmer.

Alle diese Freiheiten sind institutionell und durch Rechtsschutz gesichert. Dazu kommen die koordinierten oder – wie in der Landwirtschafts-, Verkehrs- und der Handelspolitik – die gemeinsamen Wirtschaftspolitiken. Auch sie bedeuten Befreiungen – von den Diskriminierungen nämlich, die in den rivalisierenden nationalen Politiken beschlossen sind. Ja, sie bedeuten noch mehr: eine positive Orientierung wesentlicher Teile der gesamten Wirtschaftspolitik nach dem Gemeinschaftsinteresse und damit die Befreiung aus der Enge nationalstaatlicher Sonderinteressen und ihrer Bedingtheiten.

Dieser kühne Gedanke hat nur gedacht werden können auf dem Grunde einer letztlich im Geistigen verwurzelten europäischen Gemeinsamkeit, und es ist deshalb keine Willkür, sondern der Vollzug des einmal gefassten Entschlusses

de la refonte de la situation européenne, a-t-elle notamment utilisé le nouvel ordre de l'Europe continentale pour sauvegarder la force créatrice de la liberté?

Je répondrai à cette question en faisant porter en conclusion notre examen de conscience sur ce nouvel ordre. Je crois, pour le dire nettement, que nous pouvons être fiers de lui, précisément et surtout comme ordre de la liberté. Je choisirai l'exemple de la Communauté Economique Européenne – on me le pardonnera. Cette Communauté vise un objectif politique, l'unification de l'Europe, par des moyens de politique économique, c'est-à-dire en établissant une union douanière. Cela signifie qu'elle n'est pas seulement un marché commun, mais qu'elle vise à faire fusionner 6 économies nationales en une économie communautaire unique, ce qui implique un rapprochement, sinon une mise en commun des politiques économiques. Mais cet objectif, le traité le réalise en instaurant de nouvelles libertés, des libertés de mouvement économique et social dans le cadre de la Communauté:

liberté des échanges de marchandises par l'élimination progressive de toutes les barrières commerciales;

et ce qu'on a appelé les quatre libertés:

Liberté des mouvements de capitaux,

Liberté d'établissement,

Liberté de circulation des services et

Liberté de circulation des travailleurs.

Toutes ces libertés sont garanties par des institutions et par une protection juridique. Viennent s'y ajouter les politiques économiques coordonnées ou – dans le cas de l'agriculture, des transports et du commerce – communes. Elles aussi signifient une libération – libération des discriminations ancrées dans les politiques nationales rivales. Elles vont même plus loin: elles signifient que des éléments essentiels de la politique économique d'ensemble sont positivement axés sur l'intérêt communautaire et partant elles nous libèrent de l'étroitesse des intérêts nationaux particuliers et de leurs sujétions. Cette idée hardie n'a pu procéder que du sens d'un destin européen commun qui au fond s'enracine jusque dans le spirituel, et il ne faut voir rien d'arbitraire, mais le prolongement d'une résolution qui, une fois prise, est poussée jusqu'à sa dernière conséquence, dans le projet de création d'une université européenne qui sera bientôt, nous l'espérons, l'expression tangible de l'unité de l'Europe étendue aussi au domaine culturel autonome.

Ce qui vaut partout où règne la liberté est également vrai pour cet ordre européen: non qu'il exige des sacrifices – ceux-ci sont largement compensés par les avantages du grand espace économique – mais qu'il impose un sursaut, le sursaut de la concurrence, en particulier pour ceux qui, jusqu'ici, s'étaient confortablement installés derrière les murailles protectionnistes ou les accords restreignant la concurrence.

De grandes choses se feront ainsi, sur le plan politique aussi. Mais la plus grandiose ne sera peut-être même pas qu'il s'agira là, vraisemblablement, lorsque l'œuvre sera achevée, de la plus grande réalisation politique constructive dans le monde d'après la deuxième guerre mondiale, ni que jamais plus un conflit armé ne sera humainement concevable entre les Etats membres. Le résultat le plus grandiose est bien plutôt que tout ce qui aura été accompli aura été mené à bien avec les seuls moyens de la liberté, sans recours à la force, par la persuasion et la négociation.

bis zu seiner letzten Konsequenz, dass auch eine europäische Universität auf dem Programm steht, als hoffentlich bald realisierter Ausdruck der Einheit Europas auch im autonomen kulturellen Bereich. Auch für jene Ordnung ist wahr, was überall gilt, wo die Freiheit herrscht: nicht, dass sie Opfer kostet – diese werden durch die Vorteile des wirtschaftlichen Grossraums weit aufgewogen –, sondern dass sie eine Anforderung bedeutet, die Anforderung des Wettbewerbs, besonders für die, die es sich bisher hinter protektionistischen Mauern oder wettbewerbsbeschränkenden Abreden bequem gemacht hatten.

Grosses wird auf diese Weise erreicht, auch politisch. Vielleicht ist aber das Grösste daran nicht einmal, dass es sich hier, wenn das Werk einmal vollendet ist, wahrscheinlich um die grösste konstruktive politische Leistung handeln wird, die nach dem zweiten Weltkrieg auf der Welt vollbracht wurde, und dass nach menschlichem Ermessen niemals mehr ein kriegerischer Konflikt zwischen den Mitgliedstaaten entstehen kann. Das Grösste daran ist doch wohl, dass alles, was hier geleistet wurde, ganz und gar mit den Mitteln der Freiheit zuwege gebracht wurde, ohne Gewalt, durch Überzeugung und Verhandlung.

Damit will ich diesen Überblick schliessen. Sein Ziel war nicht – ich wiederhole es –, die Summe der gedanklichen Übereinstimmung über das Thema in Europa zu ziehen oder seine wechselvolle Entwicklung durch die Geschichte zu verfolgen. Sein Ziel war, praktisches Handeln in unserer Gegenwart am Massstab des Freiheitsgebots zu messen, eine konkrete politische Betrachtung also. Ihr Ergebnis ist, wie ich meine, eine schöne und ermutigende Feststellung – eine doppelte Feststellung: Die Lebenskraft Europas ist ungeschwächt und unverwüstlich, und sie ist es so lange und nur so lange, wie es die Freiheit als seine eigentliche schöpferische Kraft anerkennt.



C'est ainsi que je terminerai mon tour d'horizon – nécessairement sélectif. Mon propos n'était pas – je le répète – de dresser un bilan de la concordance des vues sur ce point en Europe, ni de retracer son évolution mouvementée à travers l'histoire. Mon propos était de mesurer l'action pratique de notre présent dans l'optique de l'impératif de liberté et donc dans une perspective politique concrète.

La conclusion en est, je crois, une belle et encourageante constatation – une double constatation: la vitalité de l'Europe est intacte et indestructible, et elle l'est, et ne le restera qu'autant que l'Europe verra dans la liberté sa véritable force créatrice.

## Gesamteuropäische Ideale des Widerstandes

Ich betrachte es als ein grosses Glück, dass ich heute Abend hier von unseren gemeinsamen Idealen sprechen darf. Wie Sie wissen, und wie ich Ihnen anschliessend zeigen werde, gibt es zwischen der Europäischen Einigungsbewegung und der Résistance weitreichende und äusserst enge Beziehungen, überdies habe ich heute Abend eine gute Nachricht vernommen, nämlich, die FILDIR werde nächstes Jahr wahrscheinlich ihren Kongress in Strassburg abhalten, im Sitzungssaal des ersten Europäischen Parlaments. Dies kann ein neues Bindeglied zwischen den beiden Organisationen schaffen, ich danke der FILDIR für ihre Initiative.

Und jetzt meine Damen und Herren, erlauben Sie mir, dass ich – wie soll ich sagen – dass ich eine kleine Sünde begehe. Ich möchte einige Worte in deutscher Sprache an Sie richten. Ich habe gesagt, eine kleine Sünde, denn ich kann zu wenig deutsch, um es wagen zu können, eine Rede in deutsch zu halten. Ich wage einige Worte. Es bedarf von meiner Seite einer gewissen Kühnheit, um in der Sprache Kants, Hegels, Schillers, ja eines Goethe – dieses Universalgenie, den Deutschland der Welt geschenkt hat und der oft meine Heimat besucht und sie sehr geliebt hat – zu sprechen. Aber wenn ich die deutsche Sprache ein wenig misshandle, so bitte ich doch meine Zuhörer, die gute Absicht zu erkennen – nämlich dem deutschen Volk seiner Sprache meine Ehrerbietung zu zeigen.

Meine lieben deutschen Freunde, es ist für mich eine sehr grosse Freude, mich an Sie wenden zu dürfen, hier, in der Hauptstadt der Deutschen Bundesrepublik, in einem Lande, das heute ein wahrhaftes Bollwerk gegen den Totalitarismus darstellt. Ich weiss, dass diese Hauptstadt Sie an jene andere Hauptstadt Deutschlands erinnert, die wie eine Insel der Freiheit hervorragt in jenem Teil Deutschlands, wo die Menschenrechte heute nicht mehr respektiert werden. Die beiden Städte Bonn und Berlin haben jedoch heute für uns eine sehr tiefe Bedeutung. Sie legen Zeugnis dafür ab, dass die wahre Stärke eines Volkes nicht in den Waffen liegt, sondern im geistigen Widerstand gegen Gewalt und Ungerechtigkeit. Die wahre Stärke eines Volkes liegt in der Überzeugung, dass die Wahrheit letzten Endes immer den Sieg davonträgt. Gestatten Sie mir bitte jetzt als Italiener einige persönliche Worte an meine deutschen Freunde zu richten.

## Résistance européenne

J'estime que c'est une grande chance pour moi de pouvoir, ce soir, m'entretenir ici de nos idéaux communs. Comme vous le savez, et comme je l'expliquerai plus largement tout à l'heure, les liens entre le mouvement pour l'unification européenne et la Résistance sont profonds et étroits. Ce soir, en plus, j'ai appris une très bonne nouvelle, c'est-à-dire que l'année prochaine, la F.I.L.D.I.R. tiendra probablement, pour le dixième anniversaire de sa création, son Congrès extraordinaire à Strasbourg dans l'hémicycle de la première Assemblée Parlementaire Européenne. Je remercie la F.I.L.D.I.R. de cette initiative; ce sera un lien nouveau qui pourra s'établir entre les deux organisations.

Permettez-moi encore d'adresser une pensée d'amitié et de sympathie à M. le Dr Gerstenmaier, président du Bundestag. C'est une grande joie pour moi de parler dans la Maison qu'il dirige, de parler dans la Maison qui est présidée par un Européen éminent qui fut pendant de longues années membre actif de l'Assemblée Consultative de l'Europe.

Maintenant, Mesdames, Messieurs, laissez-moi – comment dirais-je? – commettre un petit péché. Je voudrais vous adresser quelques mots en allemand. J'ai dit «un petit péché», parce que je connais trop mal l'allemand pour pouvoir oser prononcer un discours en allemand. Mais j'oserai prononcer quelques mots. Il faut, certes, de l'audace de ma part pour parler dans la langue de Kant, de Hegel, de Schiller, et, ajouterai-je, dans celle de Goethe, ce grand génie universel que l'Allemagne donna au monde et qui a longuement visité mon pays qu'il a profondément aimé. Mais, enfin, si je maltraite un peu la langue allemande, je prie mes auditeurs de vouloir bien accéder à mon désir de rendre hommage au peuple allemand et à sa langue.

Meine lieben deutschen Freunde, es ist für mich eine sehr grosse Freude, mich an Sie wenden zu dürfen, hier, in der Hauptstadt der Deutschen Bundesrepublik, in einem Lande, das heute ein wahrhaftes Bollwerk gegen den Totalitarismus darstellt. Ich weiss, dass diese Hauptstadt Sie an jene andere Hauptstadt Deutschlands erinnert, die wie eine Insel der Freiheit hervorragt in jenem Teil Deutschlands, wo die Menschenrechte heute nicht mehr respektiert werden. Die beiden Städte Bonn und Berlin haben jedoch heute für uns eine sehr tiefe Bedeutung. Sie

Unsere beiden Völker sind zusammen in die Abgründe des Irrtums gefallen. Ich möchte die Wünsche aussprechen, dass unsere beiden Völker zusammen an der Spitze des Aufbaus Europas stehen mögen.

Die Tragödie Europas, die Tragödie, in der wir leben, ist nichts anderes als die Folge unserer Fehler, der gemeinsamen Fehler aller europäischen Völker seit 130 Jahren, seit fast 130 Jahren. Ich sage 130 Jahre, weil ich glaube, dass der Kampf, der politische Kampf um Europa und nicht nur die utopischen, ideologischen und akademischen Auseinandersetzungen, dass also der wirkliche Kampf um Europa im 19. Jahrhundert nach dem Niedergang der Napoleonischen Herrschaft begonnen hat. Im Laufe dieser 130 Jahre haben es die Europäer nicht verstanden, den Kampf, ihren Kampf zu gewinnen. Sie haben nicht verstanden, in der geschichtlichen Wirklichkeit Europas das aufzubauen und zu festigen, was wir heute die Ideale des europäischen Widerstandes nennen: Freiheit, Menschenrechte, Wahrung der Menschenrechte in allen Ländern, Niederreißen aller Grenzen und schliesslich die Einigung unseres Kontinents. Wir haben diese Ideale nicht verwirklicht. Welche Folgen ergaben sich daraus? Zwei europäische Kriege, zwei Bruderkriege. Ich wünsche aufrichtig, dass wir eine Lehre aus diesen Ereignissen ziehen, denn wenn wir dieselben Fehler noch einmal begehen, wird es zu einem dritten Weltkrieg kommen.

Gestatten Sie mir, mit Nachdruck meiner Überzeugung Ausdruck zu verleihen, dass die europäische Widerstandsbewegung und die europäische Einheitsbewegung zwei politische, geschichtliche und geistige Faktoren darstellen, die eng miteinander verbunden sind. Europäische Widerstandsbewegung – europäische Einigung, das sind die beiden Schlachten. Das Ideal der Widerstandsbewegung – das Ideal der europäischen Einigung, das sind die beiden Ziele, die wir verwirklichen können und die wir auch erreichen können, wenn wir sie zusammen verwirklichen. Die Einheit Europas ist das politische Ziel, die Ideale der Widerstandsbewegung sind die Seele Europas. Ich möchte Ihnen damit sagen, dass die europäische Widerstandsbewegung, die Sie hier in erlauchtem Kreis vertreten, berühmte Vorkämpfer hat. Es sind die Menschen und die Bewegungen, die in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts für die Freiheit, das Recht und für Europa gekämpft haben. Die erste Hälfte des 19. Jahrhunderts ist die Zeit der nationalen Kämpfe und des ruhmreichen Aufblühens der Idee der Freiheit. Ich glaube, dass ich von Ihnen, einem internationalen Publikum, besser verstanden werde, wenn ich sage, dass es das ruhmreiche Europa der Romantik des 19. Jahrhunderts war, das unsere Vorkämpfer vertraten.

Ich las kürzlich ein Buch – und ich habe es immer wieder gelesen – ein bewegendes Buch, das mich in meiner Überzeugung bestärkt hat, dass zwischen der heutigen Widerstandsbewegung und den romantischen Bewegungen der Nationalisten in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts eine enge Beziehung besteht. Dieses Buch wurde in Italien unter dem Titel «Briefe der zum Tode verurteilten Widerstandskämpfer» von Herrn Einaudi, dem Sohn des ehemaligen Präsidenten der Republik, der auch Herausgeber ist, veröffentlicht. Es ist ein grosser, herrlicher Band, der die letzten Briefe der zum Tode Verurteilten aller Nationalitäten enthält. Es gibt auch Briefe von deutschen Verurteilten darunter, die wirklich wunderbar sind und der Welt Kunde geben von der Wichtigkeit und dem Wert des deutschen Widerstandes gegen die Unterdrückung. Diese Briefe zeugen von einem so starken Glauben, von einem so grossen Idealismus, von einem solch' herrlichen Mut und von einer solchen Hingabe an ihr Ideal, dass man davon ganz benommen ist. Es sind Briefe ohne Hass. Diese Leute sind für ihren Glauben ge-

legen Zeugnis dafür ab, dass die wahre Stärke eines Volkes nicht in den Waffen liegt, sondern im geistigen Widerstand gegen Gewalt und Ungerechtigkeit. Die wahre Stärke eines Volkes liegt in der Überzeugung, dass die Wahrheit letzten Endes immer den Sieg davon trägt. Gestatten Sie mir bitte jetzt, als Italiener, einige persönliche Worte an meine deutschen Freunde zu richten. Unsere beiden Völker sind zusammen in die Abgründe des Irrtums gefallen. Ich möchte die Wünsche aussprechen, dass unsere beiden Völker zusammen an der Spitze des Aufbaus Europas stehen mögen.

Mesdames et Messieurs, j'ouvrirai mon exposé par une considération d'ordre général. C'est plutôt un aveu que je voudrais faire, un aveu que nous tous, nous devons faire: la tragédie de l'Europe, la tragédie dans laquelle nous vivons n'est que la conséquence de nos erreurs, des erreurs communes à tous les peuples européens depuis près d'un siècle et demi. Je dis un siècle et demi parce que je pense que la bataille pour l'Europe, la bataille politique pour l'Europe – non pas seulement celle des utopies, des idéologies, des académies – mais la vraie bataille pour l'Europe, a commencé au XIX<sup>e</sup> siècle après la chute de l'Empire napoléonien. Eh bien! pendant tout ce temps, les Européens ne sont pas parvenus à gagner la bataille qui est la leur. Ils ne sont pas parvenus à établir solidement dans la réalité historique de l'Europe ce que nous appelons, aujourd'hui, les idéaux de la Résistance européenne: la liberté, les droits de l'homme, la sauvegarde des droits de l'homme dans tous les pays, la chute de toutes les frontières et, finalement, l'unification du continent. Nous n'avons pas réalisé ces idéaux. Quelle en fut la conséquence? Elle est là: ce sont deux guerres européennes, deux guerres fratricides. Je voudrais vraiment que nous tirions les enseignements des événements. Si nous retombions dans les mêmes erreurs, nous aurions la troisième guerre mondiale.

Permettez-moi, chers amis, d'affirmer avec conviction que la Résistance européenne et le Mouvement pour l'unification de l'Europe sont deux positions politiques, historiques et spirituelles, étroitement liées l'une à l'autre. La défense des idéaux de la Résistance européenne, l'action pour l'unification européenne – voilà deux objectifs que nous ne pouvons atteindre – voilà deux batailles que nous ne pouvons gagner que si elles sont livrées conjointement. L'unification de l'Europe, voilà le but politique; les idéaux de la Résistance, voilà l'âme de l'Europe. Toutefois, il faut reconnaître que, si la bataille pour l'unification de l'Europe a commencé, il y a cent cinquante ans, c'est-à-dire après la chute de l'Empire napoléonien – il y eut une période pendant laquelle les idéaux européens ont été presque complètement oubliés: une période, pendant laquelle rien n'a été fait pour créer la conscience européenne et pour sauvegarder l'âme de l'Europe. Cette pensée a duré environ trois quarts de siècle, et je dirai que ce fut la période noire. Cette époque sombre pour l'Europe a commencé à peu près (je dis à peu près, parce que, dans les phases historiques qui ne sont pas une pomme à couper en deux moitiés, on ne peut jamais établir une distinction précise) après l'unification de l'Allemagne et de l'Italie, en somme, vers 1870. Mais, en même temps, je crois juste de reconnaître que pendant toute la période du XIX<sup>e</sup> siècle qui a précédé l'époque sombre que j'ai évoquée, les Européens ont cultivé, honoré les idéaux fondamentaux qui sont aujourd'hui les nôtres. L'élite de la Résistance européenne que vous représentez ici, a des ancêtres glorieux: ce sont les hommes et les mouvements qui se sont battus pour la liberté, pour les droits de l'homme et pour l'Europe durant la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle.

storben, aber sie haben nicht gehasst. Solche Gefühle waren es, die die nationalen, liberalen und sozialen Bewegungen des 19. Jahrhunderts inspirierten. Die Versuche, das alte Regime nach der französischen Revolution und dem Sturz Napoleons wieder aufzurichten, scheiterten. Sie brachten tote Ideale in das Bewusstsein der jungen Generationen zurück. Man hatte vergeblich versucht, das höfische Leben eines Ludwig XVI. oder eines Ludwig XVIII. wiederzuerwecken. Denn, was einmal tot ist in der Geschichte, kann nicht wiedergeboren werden. Im Gegenteil, in den Herzen der jungen Generation waren die Ideen lebendig, die die Französische Revolution geboren hatte und denen Napoleon mit seinen Methoden, schlechten Methoden, in der Welt Geltung verschafft hatte. Diese Ideen waren in den Herzen der Jugend noch sehr lebendig. Das Freiheitsideal beherrschte alle. Freiheit, Nationalität, Vaterland, – wobei die Kämpfer, Revolutionäre und Patrioten des 19. Jahrhunderts unter Vaterland eine brüderliche Familie verstanden, die das gleiche Ideal einte. Das ist heute wie gestern das Fundament eines europäischen Bewusstseins. Den Höhepunkt dieser Entwicklung bildete das Jahr 1848, die ruhmreichste Errungenschaft des damaligen Deutschland war das Frankfurter Parlament. Die Revolutionen in Italien, Ungarn, Paris und Wien waren alle Fahnenträger einer einzigen Idee – der Idee, dass die Länder Zusammenarbeiten sollten anstatt sich zu bekämpfen. Doch schon zu jener Zeit begannen sich jene Ereignisse und jene Geisteshaltung abzuzeichnen, die die Welt dazu führten, sich in zwei gegensätzliche Ideologien zu spalten. Europa und Anti-Europa, Widerstand und Nicht-Widerstand, Freiheit und Unfreiheit.

Ich möchte Ihnen einen Abschnitt aus einem Buch vorlesen, der Ihnen die Geisteshaltung der damaligen Zeit verdeutlicht. Sie können tausende solcher Beispiele in der Literatur aller Nationen finden. Es handelt sich um eine Botschaft des französischen Dichters Victor Hugo an den Friedenskongress, an den europäischen Kongress: «Der Tag wird kommen, wo diese beiden riesigen Kontinente, die Vereinigten Staaten von Amerika und die Vereinigten Staaten von Europa – und dies war vielleicht das erste Mal, dass man von den Vereinigten Staaten von Europa sprach – sich über die Meere hinweg die Hände reichen werden, um ihre Erzeugnisse, ihren Handel, ihre Industrien, ihre Kunst und ihren Genius auszutauschen, den Erdball zu entdecken, die Wüsten zu bebauen, die Schöpfung unter den Augen des Schöpfers zu verbessern und die Brüderlichkeit der Völker und die Macht Gottes zu einem grossen Ganzen zusammenzufügen.»

Sicher, dieses Zitat ist etwas pathetisch. Doch es ist das Wort eines grossen Dichters, das die Geisteshaltung einer Epoche beleuchtet und zeigt, dass Nationalität, Vaterland, Freiheit und Demokratie eins waren und gemeinsam im Geist der Völker dieser Epoche lebten. Und es ist tatsächlich diese Epoche, in der die Bewegungen für das junge Europa entstanden sind. Es gab damals, um 1830, ein junges Deutschland, ein junges Italien, ein junges Ungarn, ein junges Spanien, ein junges Frankreich, doch waren alle im gleichen Ideal geeint, das man junges Europa nannte. Es war der Gedanke, dass Europa wirklich eine neue Weltanschauung darstelle. Diese Epoche hat nicht lange angedauert. Es begann eine Zeit, in der die Idee der Solidarität der Völker, der Beachtung der Menschenrechte, des Widerstandes gegen jede Willkür – und dies, liebe Freunde des Widerstandes, ist doch das Grundprinzip, für das wir gekämpft haben, nämlich der Kampf gegen jede Willkür – wo diese Prinzipien in den Hintergrund traten. Es kam eine Zeit, wo man der Ansicht war, man hänge einem Wunschtraum nach, wenn man glaube, die Grenzen niederreißen zu können. Ein anderer Geist, der des Anti-Europa, gegen den wir ankämpften, erwachte, der ein Europa nicht

La première partie du XIX<sup>e</sup> siècle est l'époque des luttes nationales et de l'épanouissement glorieux de l'idée de la liberté. En parlant à un auditoire en majeure partie allemand, je crois que je me ferai peut-être mieux comprendre en disant que c'est la glorieuse Europe romantique du XIX<sup>e</sup> siècle qui reflète les tendances de nos prédécesseurs. J'ai lu et relu récemment un livre émouvant qui m'a confirmé qu'on peut faire un rapprochement entre la Résistance d'aujourd'hui et les mouvements des nationalités dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce livre a été publié en Italie sous le titre: «Lettres des condamnés à mort pendant la Résistance. «Ce livre, un gros volume – publié par le fils de l'ancien Président de la République italienne, M. Einaudi – contient les dernières lettres de Résistants de toutes nationalités condamnés à mort; ce sont entre autres des lettres de condamnés allemands qui sont vraiment magnifiques et qui témoignent au monde de l'importance et de la valeur de la Résistance allemande à l'oppression. Ces lettres qui expriment tant de foi, d'idéalisme, de courage admirable, de détachement de la vie et de dévouement à un idéal, sont des lettres écrites sans aucun sentiment de haine. Ces gens mouraient pour leur foi, mais ils ne haïssaient pas. C'est le même esprit qui animait déjà les mouvements nationaux, libéraux, et, si vous voulez, sociaux, de l'Europe d'avant 1870.

Après la Révolution française, après l'Empire napoléonien, les tentatives de restaurer l'ancien régime avaient échoué: elles évoquaient des idées mortes dans la conscience des nouvelles générations. On avait beau chercher à rétablir le vieux calendrier de la Cour de Louis XVI dans celle de Louis XVIII, les choses mortes dans l'idée ne ressuscitent plus dans la réalité. Au contraire, dans le cœur de la nouvelle génération, les idées qui avaient vu le jour depuis la Révolution française et qu'à sa manière – une très mauvaise manière! – l'Empire napoléonien avait répandues dans le monde, ces idées étaient bien vivantes dans l'esprit des jeunes. L'idée de la liberté dominait les esprits: liberté – nationalité – patrie! – mais les combattants, les révolutionnaires, les patriotes du XIX<sup>e</sup> siècle concevaient les patries comme des familles fraternellement unies dans un même idéal.

Voilà ce qu'était alors, comme aujourd'hui, le fondement de la conscience européenne. C'est le message que les patriotes, les conspirateurs, les combattants, les prophètes de l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle portaient aux peuples européens. Certes, les mouvements nationaux de cette époque étaient dans un certain sens des mouvements nationalistes, mais non pas dans le sens péjoratif que ce terme a pris vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Chaque nation devait être forte, libre et consciente de sa propre mission – mission que chaque nation devait accomplir au service de toute la communauté des nations. Patrie – Liberté – Humanité – Europe – voilà les idées dont les esprits s'inspiraient. La résurrection d'une patrie était considérée comme un chapitre de l'histoire de toutes les patries. Appelées à une mission commune, les patries collaboraient entre elles. Jamais à cette époque-là, les hommes qui voulaient faire renaître leur pays dans la liberté, n'auraient eu l'idée qu'une nation, une patrie pourrait se dresser contre une autre patrie ou qu'un pays aurait pu fonder sa puissance et sa prospérité sur une politique d'agression. Aucune de ces patries renaissantes ne pensait à soumettre le pays voisin, à l'humilier ou à conquérir ses territoires. Toutes ces idées qui sont devenues malheureusement très familières à l'esprit de la politique européenne à la fin du siècle dernier et plus tard, étaient absolument étrangères à l'époque romantique de l'Europe des nations. L'esprit de l'Europe des nations a

durch Aufheben, sondern durch Aufrichten der Grenzen schaffen wollte. Jeder Staat versuchte, seine nationalen Grenzen zu erweitern und die Nachbarnation zu erobern. Es ist schwer zu sagen, warum dies so war. Vielleicht, weil sich nach der deutschen und italienischen Einigung die universellen Ideale, die die europäischen Geister während der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts inspiriert hatten, erschöpft hatten und ihre strahlende Kraft verloren. Eine Zeit begann, die gar kein Verständnis für die vergangene Epoche hatte. Für sie waren die Menschen, die an die grossen Ideale geglaubt hatten, reine Utopisten. Ein eisernes Zeitalter begann, das bald zum Schauplatz eines ungeheuer gefährlichen Vorstürmens wurde. Ich denke an das Zeitalter der nationalen Expansion, und, seien wir ehrlich, es gab damals kein einziges europäisches Land, das nicht von dieser Krankheit befallen war. Es war die Epoche der nationalen Expansion, der kolonialen Eroberungen, der imperialen Konstruktionen, der Politik des Gleichgewichts, die jedoch nichts anderes ausdrückte als gegenseitiges Misstrauen.

Die Allmacht des Staates, die man vom Gesetz der Moral loslöste, wurde eine offizielle Staatsdoktrin, verstanden als vorherrschende, im Gegensatz zu den Rechten der menschlichen Person stehende, allgewaltige Macht. Der Staat sollte das Recht haben, seinen Interessen mit allen Mitteln Geltung zu verschaffen. Sie werden sich denken können, was man über die supranationalen Institutionen dachte. Man betrachtete sie als Gefahr für die staatliche Souveränität und die staatliche Würde. Auf diesem Gebiet wurden in jener Zeit keine Fortschritte gemacht. Der Gedanke an einen dauernden Frieden, dessen wenige Anhänger man mit Ironie überschüttete, wurde als Schwäche derer angesehen, die unfähig waren, sich zu verteidigen. Kunst, Recht, Philosophie und Literatur haben diese neue Auffassung der menschlichen und nationalen Beziehungen unterstützt und die Welt zum extremsten Nationalismus geführt. Man rühmte den Krieg und die Gewalt. Das öffentliche Recht ging den gleichen Weg und fand seine Theoretiker. Ich möchte vollkommen objektiv sein: es gab kein Volk, das davon ausgenommen war. In Deutschland zum Beispiel gab es eine Doktrin des öffentlichen Rechts, die diese Ideen unterstützte. In Frankreich gab es gewisse Leute, die Anhänger einer Rassenpolitik waren. In England gab es einen gewissen Chamberlain, der sich zum Verteidiger der rassistischen Überlegenheit machte, und in Italien versuchte man, wie ich mich erinnere, uns mit Manifesten des italienischen Nationalismus zu vergiften. Damals hatten wir einen grossen Dichter, d'Annunzio – und er ist zweifellos ein grosser Dichter – der in dieser Hinsicht einen verderblichen Einfluss auf die Jugend hatte, indem er ihr ästhetisches Gefallen an der Gewalt, am Krieg usw. vermittelte. In dieser Atmosphäre brach der erste Weltkrieg aus.

In der Zeit zwischen den beiden Weltkriegen feierte wirklich der Anti-Europäer seinen Triumph. Alles, was nur irgend die Einigung Europas verhindern konnte, wurde damals getan. Gewiss – seien wir gerecht, – es gab einige Ausnahmen. Es gab eine Zeit in der Politik, die man die Briand-Stresemann-Ara nennen könnte, es war ein flüchtiger Hoffnungsschimmer. Dies alles hat nicht lange gedauert. Als schliesslich Aristide Briand seinen Vorschlag zur Einigung Europas machte, musste er einen völligen Misserfolg bei den starren Fronten hinnehmen. 1925 hatte es auch einen Versuch gegeben, – die Leute meiner Generation werden sich entsinnen – 1925 hatte der Völkerbund versucht, ein Protokoll zur friedlichen Lösung von Streitigkeiten zur Annahme zu bringen – dies war ein Versuch, den rein nationalen Rahmen zu sprengen – aber auch dies: erfolglos – verworfen – abgewiesen.



connu son apogée autour de 1848. Ce fut l'époque où l'Allemagne connut la glorieuse page de l'assemblée de Francfort, l'époque des différentes révolutions en Italie, en Hongrie, à Paris, à Vienne. C'étaient des révolutions qui étaient surtout les porte-drapeau d'une idée de la liberté, l'idée que les peuples doivent être libres, que les patries doivent collaborer et ne jamais se combattre.

Je voudrais vous lire ici un passage d'un texte qui résume l'esprit de cette époque – on pourrait d'ailleurs trouver des milliers de tels documents dans la littérature de tous les peuples. Celui-ci est un message de Victor Hugo, l'auteur français qui, en 1849, proclama au Congrès de la Paix – qui avait été le congrès de l'Europe:

«Un jour viendra où l'on verra ces deux groupes immenses, les Etats-Unis d'Europe («c'est peut-être la première fois qu'on parlait alors des Etats-Unis d'Europe!») placés l'un en face de l'autre, se tendre la main par-dessus les mers, échangeant leurs produits, leur commerce, leurs industries, leurs arts, leurs génies, défrichant le globe, colonisant les déserts, améliorant la création sous le regard du Créateur et combinant ensemble ces deux forces infinies: la fraternité des hommes et la puissance de Dieu».

Il ya a sans doute un peu de rhétorique dans tout cela, mais ce sont les paroles d'un grand écrivain qui nous traduisent l'esprit d'une époque en nous démontrant que «nationalité», «liberté», «démocratie», étaient unies, vivaient ensemble dans l'esprit de peuple d'alors. Et en effet, c'est à ce moment-là que naquirent les mouvements pour la jeune Europe. Il y eut une «jeune Allemagne» une «jeune Italie», une «jeune Hongrie», une «jeune Espagne», une «jeune Pologne» et toutes ensemble se retrouvaient réunies aux environs de 1830, dans un mouvement qui s'appelait «La jeune Europe». L'idée de l'Europe représentait alors vraiment une nouvelle conception du monde – un nouveau «Weltanschauung».

Malheureusement, cette époque n'a pas duré longtemps. Déjà commençaient à se dessiner les événements et les façons de penser qui ont conduit le monde à se diviser en deux idéologies opposées: l'Europe et l'Anti-Europe, la Résistance et l'Anti-Résistance, la Liberté et l'Anti-Liberté. Un autre courant se développait qui allait refouler vers l'ombre les idées de la solidarité des nations, du respect des droits de l'homme, de la résistance à tout acte arbitraire; c'est-à-dire, les idées qui sont au fond les principes fondamentaux pour lesquels nous nous sommes battus. Le moment venait où l'idée de faire tomber les frontières serait considérée comme une utopie lamentable. Dans notre esprit, l'Europe est la chute des frontières; l'Anti-Europe contre laquelle nous avons combattu n'est pas la chute des frontières, c'est l'effort de chaque Etat en vue de les déplacer pour conquérir le territoire du voisin. Quelle explication nous est-il possible de donner à ce changement de climat? On pourrait dire que, le processus de l'unification italienne et allemande étant consommé, les idées universelles qui avaient dominé les élites européennes durant la première moitié du siècle avaient perdu leur force de rayonnement. Une autre époque commençait qui n'avait aucune estime pour la précédente et qui considérait comme de pauvres utopistes ceux qui croyaient aux grands idéaux universels. Une époque de fer débutait; elle devint bientôt une époque de feu.

Ce fut l'ère des grandes expansions nationales, et je tiens à dire qu'il n'y a pas un seul pays de l'Europe – soyons tous sincères – qui n'ait pas été atteint par ce mal. Ce fut l'époque de l'expansion nationale, de la conquête coloniale, des grandes et superbes constructions impériales, de la politique d'équilibre des

Eine neue Aufrüstung beginnt – und dieses herrliche Europa, dieses grosse Europa – in dem ein Deutschland Aussergewöhnliches zur Philosophie der Welt beigetragen hat, in dem ein Frankreich jahrhundertlang leuchtendes Beispiel gewesen war, in dem es ein England, eine Hochburg des parlamentarischen Lebens und der Freiheit, gegeben hat – ein Italien – erlauben Sie mir, von meiner geliebten Heimat zu sprechen – ein Italien, das in seiner Geschichte so oft seine Noblesse und seinen Grossmut bewiesen hatte, dieses Europa sah sich dem neuen Krieg entgegenschreiten. Es hatte nicht vermocht, eine gemeinsame Sprache zu finden.

20 Jahre der Verblendung, 20 Jahre des Wahnsinns. Wir haben es nicht zu verhindern vermocht. Damals hätten die Europäer diese Parole haben sollen: Widerstand gegen Unterdrückung, Ungerechtigkeit und Tyrannei. Einigkeit und Widerstand! Widerstand und Einigkeit! – das hätte die Parole der Europäer in der Zeit zwischen den beiden Kriegen sein sollen. Doch Europa war zu schwach gegen die Unterdrückung, gegen die drohende Unterdrückung, es hatte keine sittliche Energie – das einzige, was sich Ungerechtigkeit und Tyrannei entgegenzusetzen lässt – und es war dazu noch durch unsinnige Streitigkeiten getrennt.

Wir können also feststellen, dass die Männer, die zwischen 1870 und 1940 die politische Bühne beherrschten, nicht die Vorläufer jener Europäer sind, die heute vor unseren Augen heranwachsen. Ich habe Ihnen ein düsteres, ein pessimistisches Bild unserer Fehler gezeichnet, ich habe eine der Wirklichkeit entsprechende Gewissenserforschung angestellt. Gestatten Sie mir jetzt eine optimistischere Note. Ich bin also überzeugt, dass der «Europäer» heranwächst. Und man muss einsehen, dass wir selbst die Kinder unserer Geschichte sind, und dass die geistige und politische Entwicklungsphase, in der wir uns befinden, uns diesem europäischen Menschentyp, diesem uns teuren europäischen Ideal, nähergebracht hat, man muss doch anerkennen, dass diese Phase eine glücklichere ist, auch wenn man die Folgen unserer Irrtümer und unsere furchtbaren Erfahrungen betrachtet. Eine heilsame Erneuerung macht sich bemerkbar, eine Erneuerung, die im und nach dem zweiten Weltkrieg begann. Wir haben dem Wiederaufleben der hohen Werte, der Freiheit und des Rechts beigewohnt, die während der Zeit zwischen den beiden Weltkriegen in Vergessenheit geraten waren, und die während des zweiten Weltkrieges mit Füßen getreten wurden. Und damals, während des zweiten Weltkrieges, hat der Gedanke eines Vereinigten Europas wieder Auftrieb bekommen. Man kann wohl sagen, dass die erste europäische Literatur aus der Feder der Widerstandskämpfer stammt.

In Frankreich wurde kurz nach dem Weltkrieg ein schönes Buch veröffentlicht, in dem die Botschaften der Widerstandskämpfer aufgezeichnet sind. Die Verfasser dieser Botschaften sind Europäer aus allen Nationalitäten, aus allen Ländern, die sich damals noch bekämpften. Die Föderalistische Europa-Bewegung, die Europa-Union, entstand ungefähr im Jahre 1941 – und war in den Kerkern der Résistance. Die Widerstandskämpfer, die Deportierten und Internierten haben die europäische Frage aufgeworfen.

In der ersten Botschaft der Föderalistischen Bewegung, 1941, hiess es – und es waren ihre Anschauungen, ihre Ideen, denn im Grunde sind es immer die «Ideen», die die Welt bewegen und die Nationen leiten –: «Die Trennungslinie zwischen den Anhängern des Fortschritts und den Anhängern der Reaktion liegt nicht mehr in der formalen Unterscheidung zwischen Demokratie, Liberalismus

forces entre pays qui, potentiellement, se considéraient déjà comme des ennemis, et qui considéraient donc comme une éventualité naturelle de se faire la guerre. A l'époque romantique dont j'ai parlé, l'esprit libéral des conspirateurs, des patriotes, des chefs nationaux était, comme je l'ai dit, dominé par l'idée que chaque pays devait poser ses propres problèmes nationaux, mais les poser toujours en termes valables pour l'Europe tout entière et pour toute la communauté des peuples. Mais à l'époque de fer, les idéologies évoluaient dans le sens du matérialisme le plus poussé et le plus froid. Et cela a eu des répercussions même dans la littérature, dans la philosophie et dans le droit. La noblesse de l'action, l'action créatrice, dégénérait en pur activisme. On commençait à honorer le dieu ou la déesse «force». Le culte de la force qui, dans l'époque précédente, avait été repoussé, commençait à trouver ses prêtres, ses évêques et ses philosophes. La toute-puissance de l'Etat considéré comme dégagé de la loi morale, devenait une doctrine presque officielle. L'Etat était conçu comme une puissance dominante, comme une entité toute puissante par rapport aux droits de la personne humaine et dégagé de toute norme universelle. L'Etat devait avoir le droit de faire prévaloir ses intérêts par n'importe quel moyen. D'ailleurs, on considérait les instances supranationales comme des atteintes à la souveraineté de l'Etat et à sa dignité.

Il n'y a donc eu aucun progrès dans la construction d'une communauté supranationale en ce temps-là. Et l'idée de la paix perpétuelle qui avait quelques adeptes que l'on tournait en ridicule, était considérée comme une forme de faiblesse pour des peuples capables de se défendre. Et l'art, le droit, la littérature ont contribué à cette nouvelle conception des rapports entre les hommes et les peuples et à pousser tout le monde vers le nationalisme le plus exacerbé. Il y eut l'éloge de la belle guerre, de la violence nécessaire. Et le droit public suivait – et trouvait ses théoriciens. Je dois être complètement objectif: il n'y a pas un peuple qui se soit soustrait à ce courant. Si, par exemple, la doctrine allemande du droit public a donné une importante contribution à ces idées, il faut bien reconnaître qu'en France le racisme a eu un précurseur en la personne au Comte Arthur de Gobineau et qu'en Angleterre Houston Stewart Chamberlain se fit l'apôtre de la supériorité raciale. En Italie, je me rappelle que dans ma jeunesse on cherchait à nous empoisonner avec les «manifestes du nationalisme», et nous avons eu d'Annunzio qui est sans doute un grand poète, mais qui, à ce point de vue, a eu une influence néfaste sur la jeunesse en lui inspirant le goût du côté esthétique de la violence et de la belle guerre.

C'est donc dans un tel climat qu'a éclaté la première guerre mondiale. Comme le dit l'Evangile, l'arbre avait donné ses fruits. Quand on crée un tel climat dans lequel la force presque religieuse des grands principes et la fraîcheur de l'idéalisme perdent tout leur rayonnement, on arrive fatalement à la guerre. Vous me permettez, ce soir, de ne pas être un diplomate et de vous dire tout ce que je pense, comme doivent le faire tous les Résistants. Ehl bien, quand la première guerre mondiale a éclaté, un phénomène intéressant s'est produit. Pendant quelque cinquante ans, on avait méprisé et ridiculisé les grands idéaux de droit, de justice, de fraternité. Mais, au moment où il a fallu mobiliser les peuples et les amener à accomplir le suprême sacrifice, on a évoqué ces mêmes grands idéaux, parce que, pour entraîner les peuples, pour enflammer les cœurs, les grandes idées seules sont valables. On a donc tiré de l'oubli les principes que nous, les anti-fascistes, les libéraux, les Résistants, les ingénus de l'idéalisme, avions

und einem mehr oder minder ausgeprägten Sozialismus, heute gibt es eine ganz andere Trennungslinie. Auf der einen Seite stehen diejenigen, die den politischen Kampf noch nach althergebrachter Weise betrachten, d.h. zur Erringung der politischen, nationalen Macht, diese gehören, ohne es zu wissen, zu den Reaktionären. Auf der anderen Seite stehen diejenigen, deren Hauptziel die Schaffung eines festgefügtten, supranationalen Staates ist, und die die nationalen Kräfte in diese Richtung lenken. Und wenn sie in ihrem Land an die Macht gelangen, so werden sie diese für die Schaffung des supranationalen Staates einsetzen.»

Und das Korn der Wahrheit, das die Männer der Résistance in die blutenden Ackerfurchen des alten Europa gesät hatten, trug später Frucht. Nach dem Krieg begann man also mit dem Marshall-Plan, mit der O.E.E.C., mit dem Wahrzeichen des neuen Europa, mit dem Europa-Rat. Es folgte die Europäische Gemeinschaft für Kohle und Stahl, die Europäische Wirtschafts-Gemeinschaft und die Europäische Atom-Gemeinschaft, der Atlantikpakt, mit seinem Prinzip der kollektiven Sicherheit, die Europäische Konvention der Menschenrechte, der Gerichtshof zur Wahrung der Menschenrechte – all diese Verwirklichungen sind recht eigentlich die Früchte jenes Samens.

Ich möchte Ihnen nun die Hauptmerkmale des Europäers aufzeigen, die er nach den in der Résistance gesammelten Erfahrungen haben sollte und auch hat, sowie sein ideologisches Erbe. Ich glaube, man muss zunächst einen ganz einfachen, einen ganz klaren Grundsatz aufstellen: Europa ist kein Vertrag, Europa ist keine diplomatische Kombination, Europa ist nicht einmal dieses oder jenes Wirtschaftssystem, ja nicht einmal diese oder jene Verfassungsform. Europa ist die neue Auffassung von den Beziehungen der Menschen und Völker. Europa ist da, wo man sich bewusst wird, dass die Europäer gemeinsame Probleme haben, dass die Probleme eines jeden Volks die ganze europäische Gemeinschaft angehen, dass gemeinsame Lösungen gesucht, dass die Grundlagen gemeinsam verwaltet werden müssen, damit niemand mehr «alleine davonkommt». Wir haben alle dasselbe Schicksal – dies ist die erste Voraussetzung eines europäischen Bewusstseins. Ich glaube, wenn sich die Staatsmänner, die Parlamente sich dieser Tatsache bewusst wären, wenn niemand mehr danach trachten würde, einen Alleingang zu versuchen, wenn niemand mehr so hirnverbrannt wäre, wieder in autarkischen und nationalistischen Bahnen zu denken, dann wäre der europäische Geist Wirklichkeit.

Die Europäer dürfen nicht glauben, die nationalen Werte würden in einem Vereinten Europa an Bedeutung verlieren. Im Gegenteil: Jede Nation soll zum gemeinsamen Aufbau mit ihrem Erbe, mit ihrer Tradition, mit ihrer Erfahrung beitragen. Die Vaterlandsliebe des europäischen Bürgers beruht ja auf der Überzeugung, dass jede Nation einen Auftrag zu erfüllen hat – und dass dieser Auftrag innerhalb des gemeinsamen Ziels der europäischen Familie liegen muss.

Die Europäer und die europäischen Widerstandskämpfer sind friedliebend und wollen Frieden. Sie wissen, dass die gerechte Sache ohne Anwendung von Gewalt voranschreitet. Deshalb ist jede Art von Revanche- oder Eroberungsgeist, jede Art von Imperialismus aus den Gedanken der Europäer und der Widerstandskämpfer verbannt. Der Europäer leugnet, dass es ein «Gesetz des Stärkeren» gibt, denn er hat es erfahren, dass es sich gegen alle und gegen jeden wendet. Aber, und hier gilt es aufzupassen, auf diese Prinzipien bauend, verwechselt er doch den Friedenswillen nicht mit einem Pazifismus um jeden Preis – um welchen

toujours cultivés et cultivons encore et c'est ainsi qu'ont été proclamés entre autres les 14 Points de Wilson. Vous vous souvenez des termes nobles de ce document! C'est encore la preuve de la puissance des grandes idées et de la force de la vérité. Mais, une fois la guerre terminée, ces mêmes principes, qui étaient typiquement européens et qui puisaient leur source dans notre idéologie, furent de nouveau abandonnés et on retomba immédiatement dans la vieille ornière; c'est ainsi que la seconde guerre mondiale fut préparée avec une précision quasi scientifique. C'est une chose triste à dire, mais au fond nous sommes tous responsables de ce qui arrive autour de nous. Aucun de nous ne peut se dissocier de sort de son propre pays, ou, si vous le voulez, nous sommes tous les artisans de ce qui arrive dans notre siècle, par nos œuvres et même par nos omissions. Je dirais que notre génération, à ce point de vue, est responsable de ce qui est arrivé entre les deux guerres.

Cette période a été vraiment le festival de l'Anti-Europe. Tout a été fait, pendant cette période, pour empêcher de s'unifier.

Pour être objectif, il faut reconnaître qu'il y a eu la tentative Briand-Strese-mann. Mais cela a été une espérance qui n'a pas duré. Quand Aristide Briand, en 1929, présenta son projet d'unification européenne, il essuya un échec total. Une autre tentative a été faite dès 1925: la S.D.N. avait préparé un protocole pour le règlement pacifique des différends. C'était une tentative pour sortir la politique européenne des conceptions purement nationales. Mais cette fois-ci encore, la tentative fut vaine. Comme je l'ai dit: c'est l'Anti-Europe qui a triomphé. Dans chaque pays régnait la formule chacun pour soi, chacun chez soi. Si j'évoque tout cela, c'est parce qu'il faut bien que nous en tirions les enseignements pour le présent et pour l'avenir. Disons toute la vérité. Les vaincus et les pays insatisfaits pensaient à la revanche, les grands vainqueurs ne pensaient qu'à la consolidation perpétuelle du «statu quo». Toute idée de solidarité, de communauté internationale était absente. On se lança sur la voie du réarmement. Cette Europe magnifique – où il y a eu une Allemagne qui a donné une contribution extraordinaire à la pensée du monde, une France qui a rayonné pendant des siècles, une Grande-Bretagne qui est le foyer de la liberté et de la vie parlementaire, une Italie qui, dans son histoire a tant de pages empreintes de noblesse et de génie – a été lancée une fois de plus sur la voie de la guerre. Cette Europe n'avait pas su trouver un langage commun. Les petits pays se querellaient entre eux; c'étaient des querelles incroyables à propos de choses insignifiantes. On se souvient que la Pologne se querellait avec la Tchécoslovaquie, la Roumanie avec la Hongrie et puis la Hongrie avec la Tchécoslovaquie. Et le danger était là pour tous, et il n'y en avait pas qu'un seul; il y avait deux dangers dictatoriaux qui menaçaient tous les pays. C'était vraiment le règne de l'Anti-Europe: les droits de l'homme, les libertés fondamentales furent piétinés, et, ce faisant, des parties importantes furent retranchées de la vie européenne, non seulement importantes au point de vue géographique, mais aussi au point de vue historique et spirituel. Ce furent vingt années d'aveuglement, vingt années de folie. Nous n'avons pas su les éviter. A ce moment-là, le mot d'ordre des Européens aurait dû être celui-ci: résistance à l'oppression, à l'injustice et à la tyrannie. Unification! S'unifier et résister! Résister et s'unifier! Voilà ce qu'aurait dû être le mot d'ordre de l'Europe d'entre-les-deux-guerres. L'Europe, au contraire, a été faible devant l'oppression et la menace, dépourvue de l'énergie morale qui est la seule qui puisse s'opposer à l'injustice et à la tyrannie, et de plus, divisée par des querelles insensées.

Preis auch immer! Ein solcher Pazifismus könnte zur Schwächung des Willens und zum Verzicht auf jegliches Ideal führen. Diese Philosophie akzeptieren die Europäer nicht! Denn im Grunde ist dies nicht eine Philosophie der Résistance, sondern des Nicht-Widerstehens. Ich glaube nicht, dass die Europäer diese Philosophie akzeptieren: Sie haben gelernt, zwischen der Macht und der Gewalt zu unterscheiden. Sie wissen, dass die Macht, wird sie zur Vernichtung der Freiheit und zur Missachtung der Menschenrechte gebraucht, den Namen «Gewalt» verdient. Aber wenn die Macht zur Verteidigung der Freiheit angewandt wird, so ist dies ein Akt des Gehorsams gegenüber einer höheren sittlichen Forderung. Deshalb kann ein Volk auch dann noch Widerstand leisten, wenn es keine Waffen mehr besitzt, und die Freunde der Résistance wissen das. Nur der Wille zählt, die Überzeugung, dass jeder von uns seine Lebensauffassung verteidigen muss, und dass er sein Leben nicht retten und dabei seine Seele verlieren darf.

Wir sind der festen Meinung, dass auf dem Gebiet der Verfassungslehre die wesentliche Aufgabe Europas in der Wahrung der Menschenrechte liegt. Nicht die Demokratie soll die Menschenrechte wahren, nein, wir müssen die Menschenrechte wahren, weil sie Bedingung und Voraussetzung der Demokratie sind. Dort, wo die Menschenrechte mit Füßen getreten werden, gibt es keine Demokratie. Wir müssen all die Unterscheidungen lassen: die wahre Demokratie, die falsche Demokratie, die echte Demokratie, die unechte Demokratie. Es gibt nur eine einzige Demokratie, nämlich da, wo die Menschenrechte respektiert werden. Wo dies nicht der Fall ist, gibt es keine Demokratie.

Wir müssen für eine Sache kämpfen, die den Menschen über sich selbst, über die Nation hinausführt. Der Geist des Europäers muss, wie der Geist des Künstlers auf sein Kunstwerk, stets auf etwas Höheres gerichtet sein. Gewiss, in den schweren Stunden, die wir durchleben, haben wir das Recht, beunruhigt zu sein, aber der wahre Mut ist der: handeln, selbst wenn Grund zur Verzweiflung besteht. Diesen Grund müssen wir kaltblütig eingestehen, ja er muss unsere Widerstandskraft stärken. Der Europäer darf in der heutigen Zeit nicht so leben, als ob die uns umgebenden Wirbelstürme uns verschonen würden. Die schlimmste Haltung ist, in der Erwartung zu leben, in der Hoffnung, dass schon nichts passieren wird. Machen wir uns keine Illusionen! Die Dinge kommen nicht von selbst in Ordnung! Wir Europäer sollten nach so vielen Erfahrungen wissen, dass die Ereignisse unsere Bereitschaft, die Gegenwart eines jeden von uns fordern. Man muss seine Fahne wählen, sein Aktionsfeld. Man muss sich, wenn es not tut, für seinen Glauben, für seine Fahne blossstellen. Diese Vorliebe für ein gewisses Wagnis, diese Einsatzfreudigkeit werden uns vor dem bewahren, was der Franzose als «Katzenjammer» (und der Deutsche als «Weltschmerz») zu bezeichnen pflegt, ich würde es «Traurigkeit» nennen. –

Jeder Tag trägt uns eine Arbeit auf, und mit der Arbeit bringt uns jeder Tag neue Hoffnung. Natürlich wird es uns nie gelingen, etwas Vollkommenes zu leisten. Das Böse und das Gute werden immer da sein, aber wir fühlen uns allen Menschen zu Dank verpflichtet, die durch ihr Opfer uns ein Leben in Freiheit geschenkt haben. Und wir schulden Ihnen Dank, Freunde der Résistance, Internierte und deportierte Freunde. Wir sind Ihnen dankbar für die Opfer, die sie gebracht haben. Auf Grund dieser Opfer können und dürfen wir noch in diesem Europa, in dem Gut und Böse nebeneinander bestehen, das Gute bejahen und das Böse verneinen, nach unserem Gewissen leben und ohne Zwang unseren Idealen dienen.

Nous pouvons donc conclure que les hommes qui ont dominé la scène politique durant les années 1870 à 1940 ne sont pas les précurseurs de l'homme européen qui se forme aujourd'hui sous nos yeux. Je vous ai brossé un tableau assez sévère, assez pessimiste de nos fautes, et fait un examen de conscience, je crois, réaliste.

Maintenant, permettez-moi une note optimiste: l'homme européen est en train de se former. Il faut bien reconnaître que nous sommes les fils de notre histoire et que la phase d'évolution spirituelle et politique à laquelle nous sommes arrivés et qui nous a conduits un peu plus près de cet homme européen, de cet idéal européen que nous cultivons, est aussi le résultat de nos erreurs et de nos terribles expériences. C'est un renouveau salutaire qui est en train de se faire, un renouveau qui s'est manifesté pendant et après la seconde guerre mondiale. Nous avons assisté à une reprise de certaines valeurs, la valeur de la liberté, la valeur du droit, qui avaient été oubliées dans la période d'entre les deux guerres et piétinées affreusement pendant la seconde guerre mondiale.

Comme militant de l'Europe, permettez-moi de vous rappeler à tous que c'est justement pendant la période de la Résistance que l'idée de l'Europe unie a repris son essor. On peut bien dire qu'une littérature européenne est née de la plume des Résistants. Un beau livre, dans lequel sont résumés les messages des Résistants, a été édité en France tout de suite après la guerre. Leurs auteurs sont de toutes nationalités, de tous les pays qui, à cette époque, se battaient entre eux. Le mouvement fédéraliste pour l'Europe est né à peu près en 1941 et il est né dans les cachots de la Résistance. Ce sont des Résistants, ce sont des déportés, ce sont des internés qui ont reposé le problème européen.

Pardonnez-moi si je ne résiste pas à la tentation de vous lire quelques passages de cette littérature qui est si émouvante.

En 1941, le mouvement fédéraliste présentait son premier message par lequel il lançait sa théorie, son idéologie: au fond, ce sont toujours les idées qui font bouger le monde et conduisent les nations; dans ce premier message, il est dit:

«La ligne de division entre les partis du progrès et les partis de la réaction ne réside plus dans la distinction formelle entre démocratie, libéralisme ou socialisme plus ou moins poussé; aujourd'hui, il y a une ligne de division complètement différente. D'un côté, il y a ceux qui conçoivent encore la lutte politique selon la vieille formule, c'est-à-dire comme la conquête du pouvoir politique national. Ceux-ci, sans le savoir, sont du côté de la réaction. De l'autre côté, il y a ceux qui voient comme but essentiel la création d'un Etat supra-national solide et cherchent à enrôler les forces populaires dans cette direction. Et s'ils peuvent conquérir le pouvoir dans leur pays, ils useront de leur pouvoir pour créer l'Etat supra-national.»

En 1943, nous sommes en pleine guerre, en pleine Résistance, et ce sont des livres, des pamphlets qui circulent par la voie clandestine. Ce mouvement fédéraliste énonçait encore sa théorie, ses principes: «Nous ne voulons pas être un nouveau courant politique. Le mouvement fédéraliste ne dit pas aux dirigeants et aux militants des mouvements politiques qui se battent pour la liberté, pour la justice économique, le libéralisme, le socialisme, la justice sociale, il ne dit pas aux chefs de ces mouvements qu'ils doivent s'occuper seulement de l'Europe. Non, ce que nous disons, c'est que la justice sociale, la liberté et la prospérité

ne seront jamais réalisées, si un ordre politique nouveau n'est pas établi auparavant. Si nous nous préoccupons seulement des problèmes politiques et sociaux dans un seul pays, toutes les causes de l'impérialisme, du totalitarisme et de la guerre ne seront pas éliminées.»

Et enfin, il y a un autre passage encore qui est intéressant. A l'heure actuelle, nous avons sous les yeux le drame, la tragédie, le martyr de la nation hongroise. Or, les fédéralistes de la Résistance énoncèrent pendant la dernière guerre un principe qui peut paraître révolutionnaire, mais qui, à mon avis, s'avère toujours valable: «Le principe de la non-intervention dans certaines questions intérieures des Etats (écrivaient-ils), est en contradiction avec la dépendance réciproque des intérêts et avec la solidarité qui doit unir tous les peuples de notre continent. C'est encore une conséquence du principe funeste de la souveraineté nationale absolue. Nous proclamons que personne n'a le droit de pendre ses enfants avec l'excuse qu'il le fait chez soi.»

Evidemment, le vieux principe du chacun-pour-soi répugnait à la conscience des Résistants européens.

Je citerai encore le passage d'un journal clandestin français de 1943: «Ceux qui se battent pour la liberté, ne se battent pas pour la grandeur nationale ou impériale de tel ou tel pays. Nous sommes des idéalistes incorrigibles. Nous croyons faire notre guerre pour des idéaux plus hauts. Nous n'imaginons pas de voir se substituer au règne de certaines puissances fascistes le règne d'autres puissances qui seraient encore enfermées dans leurs alliances, et sourdes aux difficultés du monde. Nous sommes des rêveurs», disait le journal, «mais, dans cette Europe menacée, nous avons forgé notre patrie secrète en vue d'une plus grande patrie humaine».

J'ai cité ces passages pour montrer qu'il revient à l'honneur de la Résistance d'avoir fait entendre aux peuples européens les premières voix qui les rappelaient à leur devoir de reconnaître la communauté de leurs destinées. Et le bon blé de la vérité qui avait été jeté par les Résistants dans les sillons ensanglantés de la vieille Europe a donné son grain. Je ne vais pas ici vous faire une conférence sur les réalisations européennes; d'autres orateurs l'auront déjà fait: après la guerre sont nées d'éminentes réalisations: le Plan Marshall, l'O.E.C.E., le Conseil de l'Europe, la Communauté du Charbon et de l'Acier, la C.E.E., la Communauté atomique, le principe de la sécurité collective qui est inscrite dans le Pacte Atlantique, la Convention Européenne de Sauvegarde des Droits de l'Homme. Cela signifie que nous assistons à la naissance de l'homme européen comme à une nouvelle création spirituelle, avec une nouvelle physionomie. L'homme nouveau qui doit préparer l'avenir de la nouvelle génération est en train de naître. Je vous prie de me laisser y croire.

Je vais maintenant pour terminer, vous exposer des vues tout à fait personnelles.

Je voudrais vous esquisser les traits fondamentaux de la physionomie de l'homme européen et tel qu'il est sorti des expériences de la Résistance.

Tout d'abord, je crois qu'il faut établir un principe très clair et très simple: l'Europe n'est pas un Traité, l'Europe n'est pas une combinaison diplomatique, l'Europe n'est pas même tel ou tel autre régime ou constitution – l'Europe, c'est une nouvelle conception des rapports entre les hommes et entre les peuples.



L'Europe est là où l'on prend conscience du fait les Européens ont des problèmes communs – que les problèmes de chaque peuple sont communs à toute la famille européenne, qu'il faut chercher des solutions communes à ces problèmes, qu'il faut mettre toutes les ressources en commun. Nous sommes tous liés à la même destinée, voilà la première donnée de la conscience européenne. Je crois que, dans la mesure où nos hommes d'Etat, nos parlements, ont présenté à l'esprit cette donnée où personne ne cherche à se sauver seul, où l'on est prêt à brûler ces derniers vaisseaux qui peuvent encore conduire chacun de nos pays sur la voie de l'autarisme et du nationalisme, on pourra dire que la conscience européenne est née.

Quels sont alors les traits caractéristiques de la nouvelle Europe?

Primo: Les Européens ne doivent plus vivre isolés. Au contraire, chaque nation doit apporter à la construction commune son propre patrimoine, sa propre tradition, sa propre expérience. Mais le patriotisme du citoyen européen est fondé, je le répète, sur la conviction que chaque nation a une mission à accomplir dans le cadre de buts communs à toute la famille européenne.

Secundo: Les Européens et les Résistants européens aiment, évidemment, après tant d'expériences malheureuses, la paix et veulent la paix. Ils savent que les idées justes marchent de l'avant sans avoir besoin de recourir à la force. Voilà pourquoi tout esprit de conquête, d'impérialisme, de revanche doit être étranger à l'esprit des Européens et des Résistants. L'homme européen renie la loi du plus fort, parce qu'il sait – il en a fait l'expérience – qu'elle joue contre tous et contre chacun. Mais là, il faut faire attention! Sur la base de ces mêmes principes, l'Européen ne confond pas la volonté de paix avec le pacifisme à tout prix – et à n'importe quel prix. Un tel pacifisme risque de conduire à l'affaiblissement des volontés et à la renonciation à tout idéal. Les Européens n'acceptent pas une telle philosophie qui, au fond, serait non pas la philosophie de la Résistance, mais de la Non-Résistance. Ils ont appris à distinguer la force de la violence et savent que la force, quand elle est employée pour étouffer la liberté et les droits de l'homme, mérite le nom de violence. Mais, lorsque la force est employée pour défendre la liberté, elle n'est, amis de la Résistance, qu'un acte d'obéissance à une loi morale supérieure. C'est pourquoi un peuple peut être résistant, même s'il est désarmé, et vous, amis de la Résistance, vous le savez. Ce qui compte, c'est la volonté, la conviction que chacun d'entre nous doit défendre sa propre raison de vivre et ne pas sauver sa vie en perdant son âme.

Tertio: Dans ce même ordre d'idées, nous, Européens, nous n'acceptons plus, et les Résistants n'acceptent plus, la soumission passive aux faits accomplis. Les faits accomplis ne sont jamais une source de droit. Nous n'acceptons pas le culte de la réalité telle qu'elle est. Nous repoussons le faux réalisme qui peut être le masque de la faiblesse morale et de l'asservissement. Nous sommes persuadés que, dans toutes les circonstances, les limites entre le possible et l'impossible se déplacent sous l'impulsion de la foi et de la volonté.

Et voilà pourquoi, en matière de politique constitutionnelle, nous sommes convaincus que la sauvegarde des droits de l'homme reste la tâche essentielle de l'Europe nouvelle. Ce n'est pas la démocratie qui doit sauvegarder les droits de l'homme. Nous devons sauvegarder les droits de l'homme, parce qu'ils sont la condition et les prémisses de la démocratie. Il n'y a pas de régime démocratique

là où les droits de l'homme sont piétinés. Il faut bien que nous abandonnions toutes ces distinctions: la «vraie» démocratie, la «réelle» démocratie, la démocratie «progressiste» etc. Il n'y a qu'une seule démocratie, c'est celle où les droits de l'homme sont respectés. Là où ils ne le sont pas, la démocratie n'existe pas. Telle est bien notre conviction.

Enfin, je voudrais encore vous dire ce que devrait être un des traits de l'homme européen, de l'homme de la Résistance qui est l'homme sorti de toutes ces terribles expériences. Je me souviens d'un discours du Recteur du Collège d'Europe de Bruges, M. Brugmans. Je ne saurais pas vous le répéter textuellement, mais je voudrais vous donner la substance de ce qu'il a dit lors de la séance de clôture d'une réunion de son Collège en s'adressant à plusieurs centaines de jeunes gens: l'homme européen d'aujourd'hui, tout comme les Résistants, ne doit jamais avoir peur. On ne doit jamais avoir peur, parce que la peur, même dans les circonstances les plus difficiles et les plus dangereuses n'est qu'une perte d'énergie, une perte de substance. La seule peur qui puisse être salutaire, ce n'est pas la peur de perdre sa vie, mais c'est plutôt la peur de perdre son temps. Et on perd toujours son temps, quand on ne se pas pour une cause universelle. Nous, Européens d'aujourd'hui, sortis de la Résistance, nous ne devons plus penser seulement à nous-mêmes, à notre situation personnelle et même à la situation de notre pays. Nous devons nous battre pour une cause qui dépasse les individus et les nations. L'esprit de l'homme européen doit être tourné toujours vers quelque chose de plus grand, comme l'esprit de l'artiste est tourné vers une création nouvelle. Certes, dans les heures difficiles que nous traversons, nous avons le droit d'être inquiets, mais le vrai courage, c'est d'agir malgré les raisons de désespoir, raisons que nous devons admettre froidement et qui doivent être une donnée capable d'alimenter notre résistance. L'homme européen se refuse à vivre à l'heure actuelle, comme si les cyclones qui nous entourent n'étaient là pour faire exception en sa faveur. La pire des attitudes, c'est de vivre dans l'expectative, en espérant que rien ne se passera. Ne nous faisons pas d'illusions! Les choses ne s'arrangent pas d'elles-mêmes, les choses ne s'arrangent pas toutes seules! Nous devons savoir, nous, Européens, après tant d'expériences, que les événements attendent notre présence et la présence de chacun de nous.

Il faut choisir son drapeau, son champ d'action, se compromettre, si c'est nécessaire, pour sa foi et pour son propre drapeau. C'est le goût d'un certain risque, c'est le goût de l'action qui éviteront que nous tombions dans ce que le Français appelle le «cafard» et que j'appellerai la tristesse. Permettez-moi de vous rappeler qu'il y a un fameux roman où une Française parlait de la tristesse; je crois qu'il a été traduit dans toutes les langues, y compris l'allemand. Eh bien! je pense qu'il ne faut jamais dire «Bonjour» à la tristesse. Il ne faut jamais la saluer d'un certain sourire. Chaque jour nous apporte son œuvre et, avec son œuvre, chaque jour nous apporte son espérance. Évidemment, nous n'arriverons jamais à faire des choses parfaites; le mal et le bien seront toujours là, mais nous nous sentons redevables envers tous les hommes qui, par leur sacrifice, nous permettent d'être encore libres. Et nous vous sommes redevables, amis de la Résistance, amis internés et déportés, nous vous sommes reconnaissants de vos sacrifices. Ce sont vos sacrifices qui nous permettent encore dans cette Europe, où le bien et le mal sont présents, de dire «oui» au bien, et «non» au mal, de vivre selon notre conscience et de servir sans contrainte notre idéal.

## Was bedeutet uns der 20. Juli heute?

### Schuldbeladene Vergangenheit – Tragische Gegenwart – Glücklichere Zukunft

Wenn wir uns heute und hier zu einer Feststunde am 20. Juli zusammenfinden, geht es uns zunächst um das ehrende Gedächtnis jener Männer und Frauen, die im Widerstand gegen Hitlers Gewaltherrschaft ihr Leben liessen. Wir ehren die deutschen und nichtdeutschen Opfer des nationalsozialistischen Terrors. Wir ehren vor allem jene Toten und auch die Lebenden, die den Mut und die Kraft hatten, dem nationalsozialistischen Regime die Stirn zu bieten und in das Rad der Geschichte einzugreifen, um – notfalls auch mit dem Tyrannenmord – dem unheilvollen Gang der Dinge Einhalt zu gebieten.

Unser Gedenken ist auch ein Danken. Dank an jene, die vor der Welt mit ihrer Tat und mit ihrem Tod von dem anderen Deutschland Zeugnis ablegten – von dem anderen Deutschland, das nicht mit dem Unrecht und dem Reich der niederen Dämonen identisch war. Dass sich das Kollektivurteil über Deutschland und die Deutschen auflöste und einem gerechteren Urteil Platz gewährte, ist dem Opfermut, der politischen Entschlossenheit und vor allem der lauterer Gesinnung der Männer und Frauen des deutschen Widerstands, ihnen voran die Teilnehmer am Attentat vom 20. Juli, zu verdanken.

Wir wissen, dass der deutsche Widerstand im Urteil der Welt zunächst recht zwiespältig bewertet wurde. Erst, als sich der Schleier der Tarnung verzog und auch die von den Nationalsozialisten geschaffene Legende von der «Clique der ehrgeizigen Verschwörer» zusammenbrach, wandelte sich in der westlichen Welt auch das Bild vom deutschen Widerstand. Kein Geringerer als Churchill hat, zwei Jahre nach dem Juli-Attentat, vor dem britischen Unterhaus dem deutschen Widerstand ein zeitloses Denkmal gesetzt mit den Worten: «In Deutschland lebte eine Opposition, die durch ihre Opfer und entnervende internationale Politik immer schwächer wurde, aber zu dem Edelsten und Grössten gehört, was in der politischen Geschichte aller Völker hervorgebracht wurde. Diese Männer kämpften ohne eine Hilfe von innen oder aussen – einzig getrieben von der Unruhe ihres Gewissens. Solange sie lebten, waren sie für uns unsichtbar und unerkennbar, weil sie sich tarnen mussten. Aber an den Toten ist der Widerstand sichtbar geworden. Diese Toten vermögen nicht alles zu rechtfertigen, was in Deutschland geschah. Aber ihre Taten und Opfer sind das Fundament des neuen Aufbaues.»

## Le 20 juillet – que signifie-t-il aujourd'hui pour nous?

### Les crimes du passé – Un présent tragique – Un avenir plus heureux

Si nous nous sommes réunis ici, aujourd'hui 20 juillet, pour une fête commémorative, il s'agit d'abord pour nous d'honorer la mémoire des hommes et des femmes qui laissèrent leur vie dans la résistance contre le despotisme d'Hitler. Nous rendons honneur aux victimes allemandes et non-allemandes de la terreur national-socialiste. Nous rendons particulièrement honneur aux morts et aussi aux vivants qui eurent le courage et la force de faire front au régime national-socialiste et d'intervenir dans le cours de l'histoire, pour arrêter le déroulement funeste des événements – même au besoin par le meurtre du tyran.

Notre commémoration est aussi un remerciement, un remerciement à ceux qui, devant le monde entier, par leurs actions et par leur mort, ont rendu témoignage de l'autre Allemagne, de l'Allemagne qui n'était pas identique à l'injustice et qui n'était pas le refuge d'ignobles démons. Le jugement collectif porté sur l'Allemagne et sur les Allemands a fait place peu à peu à un jugement plus équitable: et cela, nous le devons au courage – allant jusqu'au sacrifice –, à la fermeté sur le plan politique et surtout aux sentiments sincères des hommes et des femmes de la Résistance allemande, et particulièrement de ceux qui prirent part à l'attentat du 20 juillet.

Nous savons que le monde a tout d'abord porté des jugements très différents sur la Résistance allemande. Mais lorsque le voile du camouflage se souleva et que prit fin la légende inventée par les national-socialistes qui affirmaient que tout était l'œuvre d'une «clique de conjurés ambitieux», alors seulement l'idée qu'on se faisait de la Résistance allemande se transforma aussi dans le monde occidental. Deux ans après l'attentat de juillet, Winston Churchill lui-même, devant la Chambre des Communes, donna à la Résistance allemande une place méritée dans l'histoire en disant: «En Allemagne vivait une opposition qui, en nombre, devenait de plus en plus faible à cause de ses victimes et d'une politique internationale épuisante, mais qui reste un des phénomènes les plus nobles et les plus grands qui se soit jamais produit dans l'histoire politique de tous les peuples. Ces hommes se battaient sans aide intérieure ni extérieure, poussés uniquement par l'agitation de leur conscience. Aussi longtemps qu'ils vécurent, nous n'avons pu les reconnaître, parce qu'ils étaient obligés de se cacher. Mais

Wo immer man des Opfertodes gedenkt, stellt sich die Frage nach dem Sinn des Opfers. Die Männer und Frauen des deutschen Widerstands starben in einer Zeit, in der Sterben von einer ganzen Nation abverlangt wurde – in einer Zeit, die von Massentod und Massenmord gekennzeichnet ist. Millionen starben auf den Schlachtfeldern Europas, gaben ihr Leben auf den Weltmeeren hin, verbrannten in den Bombennächten, fielen einem erbarmungslosen Terrorsystem zum Opfer.

Den Sinn dieses Sterbens von Soldaten, Zivilpersonen, Gefangenen und anderen Opfern zu ergründen, heisst in das Metaphysische vorzudringen und die Frage nach dem Sinn des Werdens und Vergehens überhaupt zu stellen. Freilich, wir sehen in dem Sterben von Millionen auch nicht nur pure Sinnlosigkeit. Hat doch diese schwere Erfahrung alle daran beteiligten Völker geläutert, und sind doch in der europäischen Verständigung und Versöhnung schon Früchte einer tiefgreifenden und beständigen Geisteswandlung zu erblicken.

Das Sterben der Männer des deutschen Widerstands verschliesst sich nicht der verbindlichen und täglich wiederholbaren Sinndeutung. Hier haben Beste und Edelste unserer Nation – Adel in des Wortes eigentlicher Bedeutung – bewusst Gefahr und Tod auf sich genommen. Ein starker sittlicher Impetus, tiefe religiöse Gläubigkeit – das waren bei den meisten, und aufrichtige selbstlose patriotische Empfindungen bei allen Männern und Frauen des Widerstands die wirklichen Antriebskräfte.

Ein beredtes Zeugnis ist der Abschiedsbrief des Grafen Peter Yorck von Wartenburg an seine Mutter: «Dich darf ich versichern, dass kein ehrgeiziger Gedanke, keine Lust nach Macht mein Handeln bestimmte. Es waren lediglich meine vaterländischen Gefühle, die Sorge um mein Deutschland, wie es in den letzten zwei Jahrtausenden gewachsen ist, das Bemühen um seine innere und äussere Entwicklung, die mein Handeln bestimmten. Deshalb stehe ich auch aufrecht vor meinen Vorfahren, dem Vater und den Brüdern. Vielleicht kommt doch einmal die Zeit, wo man eine andere Würdigung für unsere Haltung findet, wo man nicht als Lump, sondern als Mahnender und Patriot gewertet wird.»

Der Tod für das Vaterland ist aller Romantik bar. Fraglich ist uns des Horaz Gesang «Dulce et decorum est pro patria mori» – süss ist der Tod auch für das Vaterland gewiss nicht. Und auch Hölderlin kann uns hier nicht leiten: «Umsonst zu sterben lieb ich nicht. Doch lieb ich zu fallen am Opferhügel fürs Vaterland». Und vollends bedenklich stimmt uns angesichts der Dimensionen des Opfers des Dichters Vers: «Dir ist, Liebes, nicht einer zu viel gefallen.» Freilich, dieses Dichterwort ist in einer Zeit entstanden, in der auch nicht die kühnste dichterische Prophetie ausgereicht hätte, um sich die Perfektion der Zerstörung von Menschenleben auszumalen.

Wir zögern, selbst dem Wort Friedrich Schillers zu folgen: «Das Leben ist der Güter höchstes nicht». In unserer Zeit und in einer Welt, wo so gnadenlos über «Lebenswert» und «Lebensunwert» entschieden wurde, ist das Leben, das einzelne und kleine Menschenleben, der Güter höchstes doch. Um so höher ist jede Opferbereitschaft, jede männliche Gesinnung zu bewerten, die für ein Ideal, für ein erstrebenswertes Ziel das eigene Leben einzusetzen gewillt ist. Und hier ist uns Schiller wieder verbindlich: «Und setzet ihr nicht das Leben ein, nie wird euch das Leben gewonnen sein.»

c'est par les morts que la Résistance est devenue apparente. Ces morts ne peuvent pas justifier tout ce qui s'est passé en Allemagne, mais leurs actions et leurs sacrifices sont la base d'un nouvel édifice.»

Chaque fois que l'on commémore ceux qui ont sacrifié leur vie, on se demande que est le sens du sacrifice. Les hommes et les femmes de la Résistance allemande moururent à une époque où l'on réclamait la mort de toute une nation – à une époque qui est caractérisée par la mort et les meurtres en masse. Des millions d'hommes moururent sur les champs de bataille d'Europe, donnèrent leur vie sur les océans, moururent sous les bombardements nocturnes, ou furent victimes d'un système de terreur impitoyable.

Etudier le sens de la mort de soldats, de civils, de prisonniers et d'autres victimes, cela reviendrait à pénétrer dans le domaine de la métaphysique et à poser en somme la question de la signification du devenir et de la mort. Certes, nous ne considérons pas non plus la mort de millions d'hommes comme une absurdité. Car cette expérience difficile a purifié tous les peuples qui y ont participé et l'entente ainsi que la réconciliation européennes sont les fruits d'un changement profond et durable des idées.

Chaque jour, on peut interpréter de nouveau la mort des hommes de la Résistance allemande. Les meilleurs et les plus nobles de notre nation – noble au sens propre du mot – ont accepté consciemment le danger et la mort. La plupart des hommes et des femmes de la Résistance allemande furent poussés par une forte impulsion morale, par une profonde croyance religieuse et tous obéirent à des sentiments patriotiques sincères et désintéressés.

La lettre d'adieux du comte Peter Yorck von Wartenburg à sa mère est un témoignage éloquent: «Je voudrais que tu sois sûre que mes actions n'ont été déterminées par aucune pensée ambitieuse ou par un désir de pouvoir. Ce sont uniquement mes sentiments patriotiques, mes soucis pour l'Allemagne, pour l'Allemagne telle qu'elle est devenue aujourd'hui après deux millénaires, et pour son évolution intérieure et extérieure, qui ont guidé mes actions. C'est pourquoi j'ai bonne conscience vis-à-vis de mes ancêtres, de mon père et de mes frères. Le jour viendra peut-être où notre comportement sera apprécié d'une autre manière, où nous ne serons plus traités comme des vauriens mais comme des patriotes.»

La mort pour la patrie est dépourvue de tout romantisme. Nous trouvons contestable ce vers d'Horace: «Dulce et decorum est pro patria mori» – mais il n'est certainement pas doux de mourir, même lorsqu'on meurt pour sa patrie. Nous ne pouvons pas non plus prendre pour idée directrice cette parole d'Hoelderlin: «Je n'aimerais pas mourir pour rien. Mais j'aimerais mourir pour la patrie, sur le champ de bataille. «Et si nous réfléchissons à l'ampleur du sacrifice, nous restons tout à fait pensifs devant ce vers du poète: «Pour toi, ô ma chère patrie, il n'y a pas eu un seul sacrifice de trop. «Il est vrai que ce vers fut écrit à une époque où même la prophétie poétique la plus audacieuse n'aurait pas suffi à dépeindre la perfection avec laquelle on anéantit plus tard les vies humaines.

Nous hésitons même à accepter cette parole de Friedrich Schiller: «La vie n'est pas le souverain bien. «A notre époque – et dans un monde où l'on décidait sans pitié si quelqu'un était «digne» ou «indigne de vivre»–, la vie, la vie modeste de chaque individu, est pourtant le souverain bien. Il faut donc estimer à une grande valeur chaque acte de dévouement, les convictions de tous les

Jedoch ist es mit dem ehrenden Gedächtnis und mit der Sinndeutung des Opfertodes nicht getan. Es stellt sich uns die Frage, was bedeutet uns der 20. Juli heute? Es sei mir erlaubt, hier eine etwas ausgreifende Betrachtung einzuflechten.

Den geschichtlich interessierten Betrachter überrascht gelegentlich die Relativität historischer Abstände. 15 Jahre liegt jetzt die Währungsreform zurück – sie ist Geschichte. Und ebenso viele Jahre sind seit dem Beginn der Blockade Berlins und der alliierten Luftbrücke vergangen – auch diese Ereignisse sind Geschichte und sind doch zugleich unmittelbare, fortwirkende und tagesbezogene Gegenwart. Vor 19 Jahren fassten die Armeen der westlichen Verbündeten an der französischen Westküste Fuss und überrannten den deutschen Atlantikwall – wir empfinden es als ein Stück Geschichte in der Kette der grossen Weltgeschichte, abgeschlossen und von wirklich historischer Tragweite. Und zum gleichen Zeitpunkt ebenfalls vor 19 Jahren, spielten sich die Ereignisse ab, die wir als den 20. Juli bezeichnen – ebenfalls Geschichte, abgeschlossen und unwiderrufflich, aber doch wie kaum ein anderes Ereignis in unserer Gegenwart wirkend und sich dem Bewusstsein der Nation einprägend.

Hier wirkt noch ein Umstand mit, dass diese drei Daten aus unserer jüngsten Geschichte: der 20. Juli, der 17. Juni und der 13. August sich als Kalenderdaten fest dem Bewusstsein eingepägt haben – Nationale Gedenktage besonderer Art. An diesen Kalendertagen wird nichts Erhebendes gefeiert jährt sich kein glorifizierbares Ereignis – kein Unabhängigkeitstag, kein Sturm auf die Bastille, kein Victory Day und auch kein Jahrestag der Oktoberrevolution, kein Kaiser-Geburtstag und auch nicht mehr – *horrible dictu* – ein «Tag der Machtergreifung». Hier kehren vielmehr Jahr für Jahr Daten wieder, die das Unerfüllte und Unerreichte im Ringen um Einheit und Freiheit widerspiegeln, die in uns Scham erwecken und uns zugleich Verpflichtung auferlegen: schuldbeladene Vergangenheit und tragische Gegenwart – wir müssen sie für eine glücklichere Zukunft bewältigen.

Wenn wir immer wieder erfahren, wie sehr in unserer Zeitgeschichte Vergangenheit und Gegenwart im zeitlichen Ablauf und in der Kausalität verklammert sind, liegt es nahe, den 20. Juli und den Volksaufstand vom 16./17. Juni zueinander in Beziehung zu setzen. Gemeinsam ist beiden Geschehnissen der Aufstand gegen die Macht, die Empörung der Menschenwürde und des Freiheitswillens gegen die Tyrannei. Beide Ereignisse haben dies gemeinsam: dass sie der Welt zeigten, dass das Schema vom Untertanengeist der Deutschen und von ihrer Anpassungsbereitschaft an die jeweiligen Machtverhältnisse nicht stimmt.

Freilich, es gibt auch Unterschiede grundsätzlicher Natur: Das Attentat gegen Hitler am 20. Juli 1944 war die letzte Konsequenz einer moralischen und politischen Opposition. Die daran beteiligten Männer waren verantwortungsbewusste und verantwortungsbereite Persönlichkeiten des öffentlichen Lebens: Offiziere und hohe Beamte, Gewerkschaftsführer und Geistliche, demokratische Politiker und Publizisten, Konservative, Sozialisten und Liberale; einig in den Maximen freiheitlich-demokratischer und rechtsstaatlicher Gemeinschaftsordnung. Sie waren nach eingehenden Planungen und theoretischen Vorbereitungen zu ihrem Entschluss gekommen, durch einen Staatsstreich die Tyrannei in Deutschland zu beenden und die Grundlagen für eine neue staatliche und nationale Ordnung zu schaffen.

hommes qui sont prêts à risquer leur propre vie pour un idéal, pour un but digne d'être atteint. Et cette fois, par contre, nous sommes en accord avec Schiller, lorsqu'il écrit: «Et si vous ne risquez pas votre vie, la vie ne vous sera jamais acquise.»

Pendant nous ne devons pas nous contenter d'honorer les morts par notre souvenir et de vouloir découvrir la signification de leurs sacrifices. Il faut que nous nous posions la question: que signifie pour nous, aujourd'hui, le 20 juillet? Permettez-moi maintenant d'ouvrir une parenthèse et de faire quelques considérations détaillées.

Un observateur intéressé par l'histoire peut être parfois surpris de voir que le recul historique peut être très relatif selon différents événements. 15 ans se sont déjà écoulés depuis la réforme monétaire; elle fait partie de l'histoire. Autant d'années se sont écoulées depuis le début du blocus de Berlin et du pont aérien des Alliés; ces événements aussi font partie de l'histoire, et pourtant, ils appartiennent en même temps au présent immédiat, ils continuent d'agir sur l'actualité. Il y a 19 ans, les armées alliées débarquaient sur la côte occidentale française et s'emparaient des positions allemandes; nous considérons cet événement comme un maillon dans la chaîne de l'histoire mondiale, comme un événement achevé et d'une portée vraiment historique. A la même époque, il y a également 19 ans, se déroulaient des événements que nous appelons simplement le 20 juillet; ils font également partie de l'histoire, ils sont achevés et ineffaçables, mais pourtant, comme aucun autre événement, ils agissent sur le présent et se gravent dans la conscience de la nation.

A ce propos, il faut ajouter que trois dates de notre passé récent, le 20 juillet, le 17 juin et le 13 août, se sont gravées dans la conscience de la population; ce sont des journées commémoratives nationales d'un genre particulier.

Au cours de ces journées, on ne célèbre pas un événement solennel ou l'anniversaire d'un événement glorieux; on ne fête pas une journée d'indépendance, la prise de la Bastille, le «Victory Day», l'anniversaire de la révolution d'octobre ou l'anniversaire de l'empereur, et on ne fête pas non plus – «horribile dictu» – la «journée de la prise de pouvoir». Ces journées reflètent plutôt tout ce qui n'a pas été réalisé et atteint dans la lutte pour l'unité et la liberté, elles éveillent en nous de la honte et en même temps, elles nous imposent un devoir: il nous faut triompher d'un passé chargé de crimes et d'un présent tragique pour un avenir meilleur.

Lorsqu'on remarque combien, dans notre histoire contemporaine, le passé et le présent sont liés dans le temps et dans la causalité, on est prêt à établir un rapport entre le 20 juillet et le soulèvement populaire du 16 et 17 juin. Ces deux événements ont en commun le soulèvement contre le pouvoir, la révolte contre la tyrannie, au nom de la dignité humaine et de la liberté. Ils ont montré l'un et l'autre au monde que l'on se fait une fausse idée de l'esprit de soumission des Allemands et de leur faculté d'adaptation à toutes les formes de pouvoir.

Certes, il y a également des différences de nature fondamentale: l'attentat contre Hitler, le 20 juillet 1944, était l'ultime conséquence d'une opposition morale et politique. Les hommes qui y ont participé, étaient des personnalités de la vie publique, conscientes de leurs responsabilités et prêtes à les assumer: des officiers et de hauts fonctionnaires, des dirigeants syndicalistes et des ecclésiastiques, des hommes politiques démocrates et des publicistes, des conservateurs, des socialistes et des libéraux qui étaient unis par une opinion commune



Anders der Volksaufstand vom 16. und 17. Juni 1953. Das Wort von der Spontaneität dieser Erhebung ist so oft wiederholt worden, dass man es vermeiden möchte. Nichts von Planungen, nichts von Vorbereitungen: 80 Bauarbeiter von der Stalinallee protestierten gegen die Arbeitsnormen, und ihre Demonstration weitete sich in Stunden zu einer wahren Volkserhebung aus. Hier hat es keine Führer gegeben, und die Männer, die der Augenblick an die Spitze der Erhebung gestellt hatte, traten später in die Anonymität der unendlich vielen, die dabei waren, zurück. Man denke an die Szene vor dem Haus der Ministerien am 16. Juni, als sich ein Namenloser zum Sprecher der Erhebung machte: «Kollegen, es geht hier nicht mehr um die Normen und um die Preise. Es geht hier um mehr. Das ist eine Volkserhebung. Wir wollen frei sein ... Wir fordern freie und geheime Wahlen.»

Mögen sich diese beiden für unsere jüngste Geschichte so zentral wichtigen Geschehnisse in der Form der Entstehung und des Ablaufs unterscheiden, sie gehören thematisch zusammen, als Empörung des Freiheitswillens, als Aufstand gegen den inneren Feind im eigenen Volk. Das sind auch die Triebkräfte des ungarischen Volksaufstands vom Oktober und November 1956 gewesen, dessen wir uns erinnern, wenn von der Kontinuität des Widerstands gegen die Diktatur die Rede ist. Es ist keine historische Konstruktion, sondern eine zutreffende Interpretation des zeitgeschichtlichen Sachverhalts, wenn man einen Bogen schlägt vom deutschen und ausländischen Widerstand gegen die nationalsozialistische Gewaltherrschaft, über den 20. Juli 1944 und den Volksaufstand vom 17. Juni 1953 bis zu den Herbstereignissen in Polen und Ungarn im Jahre 1956. Es gibt eine Kontinuität des europäischen Widerstands gegen Diktatur und Unmenschlichkeit. Unser Gedenken an die freiheitlichen Regungen in unserem Volk schliesst die Anteilnahme an den Freiheitsbewegungen anderer unterdrückter Völker mit ein.

Diese Ereignisse – der 20. Juli, der 17. Juni und der ungarische Freiheitskampf – sind ein ständiges Menetekel für uns, die Freiheit, in der wir leben, nicht als etwas Selbstverständliches hinzunehmen, sondern als eine sich täglich neu stellende Aufgabe. Die Freiheit unseres staatlichen Neubeginns nach aussen und innen zu behaupten und die Einheit und Freiheit für das ganze, ungeteilte Deutschland wiederzugewinnen – das ist nicht nur die Lebensfrage unseres Volkes, sondern auch das Vermächtnis des 20. Juli.

Wir wissen, dass es nach dem totalen Zusammenbruch von 1945 ein schwerer Verlust für den staatlichen Neubeginn gewesen ist, dass die politischen Persönlichkeiten, deren Leben in dem dunklen Hinrichtungsraum von Plötzensee oder unter den Schüssen der SS-Kommandos endete, an dem Wiederaufbau nicht teilnehmen konnten. Um so mehr sollten wir uns der Gesinnung und dem Gewissen der Männer des 20. Juli verpflichtet wissen.

Aus dem zeitlichen Abstand ist es naheliegend und leicht, die Haltung und Entscheidung der Männer des 20. Juli als moralisch richtig und moralisch konsequent zu bewerten. Das Sittengesetz und die Verantwortung des Geistes hätten den Aufstand gegen die Gewaltherrschaft vorgeschrieben. Jedoch, bei dieser Betrachtungsweise darf man die deutsche Situation und die Situation des deutschen Widerstands im Besonderen nicht ausser Betracht lassen. Die deutsche Kriegführung war im Sommer 1944 in harter Bedrängnis, die Ostgrenze des Deutschen Reiches war von der Roten Armee fast erreicht, der Luftkrieg spielte sich seit

sur les principes d'un ordre social constitutionnel, libéral et démocratique. Après avoir fait des projets minutieux et des préparations théoriques, ils avaient pris la décision de mettre fin, par un coup d'Etat, à la tyrannie en Allemagne et de créer les bases d'un nouvel ordre politique et national.

Le soulèvement populaire du 16 et du 17 juin 1953 est de nature différente. On a évoqué tant de fois le caractère spontané de cette révolte que je voudrais éviter d'en parler. Rien n'était projeté, rien n'était préparé: 80 ouvriers en bâtiments de la «Stalinallee» protestèrent contre les normes du travail et leur manifestation se transforma en quelques heures en un vrai soulèvement populaire. Il n'y avait pas de meneurs, et les hommes que le hasard, ce jour-là, avait placés à la tête du soulèvement, redevinrent plus tard aussi anonymes que tous ceux qui avaient pris part à la révolte avec eux. Il suffit par exemple de penser à la scène qui se déroula devant le siège des ministères, le 16 juin, lorsqu'un inconnu se fit le porte-parole de tous ceux qui participaient au soulèvement: «Camarades, il ne s'agit plus maintenant des normes de travail et des prix. Il s'agit de choses plus importantes. C'est le peuple qui se soulève. Nous voulons être libres ... Nous revendiquons le secret des suffrages et le droit de voter librement.»

Ces deux événements qui sont de grande importance pour notre passé récent, présentent des différences: ils sont survenus et se sont déroulés différemment; mais ils sont pourtant en liaison étroite, car ils représentent l'un et l'autre une révolte contre le manque de liberté et un soulèvement contre l'ennemi qui se trouvait dans le peuple même.

Ce sont également ces facteurs qui sont à l'origine du soulèvement populaire hongrois d'octobre et de novembre 1956 dont nous nous souvenons lorsqu'il est question de la continuité de la résistance contre la dictature.

Si l'on traçait un arc de cercle qui ait pour point de départ la résistance allemande et étrangère contre le despotisme national-socialiste et qui, reliant le 20 juillet 1944 et le soulèvement populaire du 17 juin 1953, aboutisse aux événements de l'automne 1956 en Pologne et en Hongrie, il ne s'agirait pas d'une construction historique mais d'une interprétation exacte des faits de l'histoire contemporaine. Il y a une continuité de la résistance européenne contre la dictature et la cruauté. Lorsque nous nous souvenons des élans libéraux de notre peuple, nous pensons aussi à tous les autres peuples opprimés qui ont participé aux mouvements pour la liberté.

Ces événements – le 20 juillet, le 17 juin et la lutte hongroise pour la liberté – sont pour nous un avertissement constant du destin: il ne faut pas que nous considérions la liberté dans laquelle nous vivons, comme quelque chose de naturel, mais comme un devoir qui se renouvelle chaque jour.

Il faut qu'à l'intérieur et à l'extérieur de notre pays, nous nous portions garants de la liberté de notre nouvel Etat et que nous parvenions à ce que l'Allemagne tout entière recouvre la liberté et l'unité: ce n'est pas seulement une question vitale pour notre peuple, mais c'est aussi le testament du 20 juillet.

Nous savons qu'après la débâcle totale de 1945, cela a été pour le nouvel Etat une grande perte de ne pas pouvoir compter au nombre de ses fondateurs les personnalités politiques qui moururent dans la chambre d'exécution de Ploetzensee ou sous les balles des commandos S. S. Nous devrions savoir que nous avons des engagements d'autant plus grands envers les hommes du 20 juillet et envers leurs convictions.

Jahr und Tag auch über und auf deutschem Boden ab. Äusserste Konzentration der militärischen, politischen und wirtschaftlichen Mittel und Kräfte schien das Gebot der Stunde zu sein. So tat sich jedem Beteiligten, insbesondere den mit militärischer Verantwortung Belasteten, die schwere Frage auf, ob nicht die Verschwörung und der Staatsstreich den Interessen des in einen Velfrontenkrieg verwickelten Vaterlandes in höchstem Masse abträglich sein müsste.

Die Teilnehmer des 20. Juli haben sich der Frage gestellt und haben sie verneint. Nicht die Fortsetzung des aussichtslosen Krieges konnte das Ziel der deutschen Politik sein. Es müsste vielmehr – wie es in dem für den Fall des Gelingens der Aktion vorgesehenen Aufruf an das deutsche Volk hiess – «der Hoffnungslosigkeit, dass dieser Krieg noch endlos weitergehen müsse, ein Ende gemacht» werden.

Die am 20. Juli Beteiligten haben auch die Gefahr auf sich genommen, dass ihr Handeln zu einer neuen Dolchstoss-Legende entstellt wird. Wir haben es ja erlebt, dass radikale Kreise hier eine Ansatzmöglichkeit für nationalistische Agitation suchten. Die öffentliche Meinung hat ihnen eine deutliche Abfuhr gegeben, und es bedarf keiner weiteren Darlegung, dass der Kriegsverlauf zum Zeitpunkt des Attentats vom 20. Juli der deutschen Seite nicht mehr die geringste Chance bot, den Krieg noch zu gewinnen.

Unsere Zeit ist desillusioniert, ermüdet und geläutert; sie verträgt keine Heldenverehrung. Doch sie braucht Leitbilder, sie kann auf Gestalten, die Vorbild und Beispiel sind, nicht verzichten. Es ist nicht nötig, dass sie mit ihrem Namen aus der Gemeinsamkeit der Gesinnung und der Tat heraustreten. Hier steht der Einzelne für das Ganze, und hinter der Gemeinschaft von Kampf und Sterben tritt der Einzelne namenlos zurück.

Wie könnte man für die Gesinnung und das Gewissen der Männer vom 20. Juli schönere Worte finden, als Albrecht Haushofer in den «Moabiter Sonetten»:

«Nicht einer, der des eignen Vorteils dachte, nicht einer, der gefühlter Pflichten bar, in Glanz und Macht, in tödlicher Gefahr, nicht um des Volkes Leben sorgend wachte.»

Mein verehrter verstorbener Freund Jakob Kaiser, mit dem ich in der Zeit des Widerstands so eng verbunden war, sagte im Jahre 1946 auf einer Kundgebung in Düsseldorf: «Wir haben mit unserem Leben gegen Hitler gestanden. Wir möchten mit unserem Leben für ein besseres Deutschland stehen.» Die Rettung des Lebens kann für die überlebenden Männer und Frauen nur den Sinn haben, dieses Leben der ständigen inneren und äusseren Erneuerung unseres Volkes und unseres Staates zu widmen. Wenn wir uns alle nach besten Kräften bemühen, an der Schaffung einer Ordnung unseres öffentlichen Lebens mitzuwirken, die den hohen Idealen der Märtyrer des 20. Juli gerecht wird, dann ist ihr Leben und Sterben nicht umsonst gewesen.

Grâce à l'intervalle de temps qui nous sépare de ces événements, il nous est facile de reconnaître que le comportement et la décision des hommes du 20 juillet sont moralement justes et conséquents. La loi morale et l'esprit de responsabilité auraient de toute façon prescrit le soulèvement contre le despotisme. Cependant, si l'on considère les choses ainsi, on ne doit pas perdre de vue la situation en Allemagne et particulièrement la situation de la Résistance allemande. Au cours de l'été 1944, l'Allemagne était dans une situation fâcheuse, l'Armée rouge avait presque atteint la frontière orientale du Reich et, depuis longtemps déjà, la guerre aérienne se déroulait au-dessus du territoire allemand. Il fallait procéder d'extrême urgence à une concentration des moyens et des forces militaires, politiques et économiques. C'est ainsi que tous ceux qui prirent part au 20 juillet, particulièrement les responsables militaires, se heurtèrent à un grave problème: la conjuration et le coup d'Etat ne seraient-ils pas tout à fait contraires aux intérêts de la patrie, engagée dans une guerre sur plusieurs fronts?

Ceux qui ont participé au 20 juillet, se sont posés la question et ils y ont répondu négativement. La politique allemande ne pouvait avoir pour but la poursuite d'une guerre sans issue. Comme le disait l'appel à la population allemande – appel qui devait être lancé au cas où l'entreprise serait couronnée de succès –, il fallait plutôt «mettre fin au désespoir de voir cette guerre se poursuivre indéfiniment».

Ceux qui prirent part au 20 juillet, ont également couru le risque de voir leur action qualifiée de coup de poignard dans le dos. Nous avons vu par exemple comment des mouvements radicaux essayèrent de l'utiliser comme point de départ d'une agitation nationaliste. L'opinion publique a nettement refusé de les suivre et je pense n'avoir plus besoin de m'étendre sur le fait qu'à l'époque de l'attentat du 20 juillet, l'Allemagne n'avait plus la moindre chance de gagner la guerre.

Notre époque ne se nourrit plus d'illusions, elle a été purifiée et est devenue réaliste; elle ne tolère pas qu'on adore des héros. Pourtant elle a besoin d'avoir un idéal, elle ne peut pas se passer de modèles et d'exemples. Il n'est pas nécessaire qu'on les connaisse par leur nom et qu'ils se distinguent ainsi de ceux qui agissent et pensent comme eux. L'individu représente le tout, et, toujours dans l'anonymat, il reprend sa place au sein de la communauté de combat et de sacri- ??

Pour rendre hommage aux hommes de 20 juillet, à leur conscience et à leurs opinions, il n'y a pas de plus belles paroles que celles d'Albrecht Haushofer dans les «Moabiter Sonetten»: «Ils étaient tous désintéressés; qu'ils soient des hommes considérés, qu'ils encouraient un mortel danger, ou qu'ils n'aient pas ressenti l'appel du devoir, ils veillèrent tous avec soin sur leur peuple.»

Mon très cher ami défunt, Jakob Kaiser, avec qui je fus très lié à l'époque de la Résistance, prononça les paroles suivantes au cours d'une réunion publique à Dusseldorf, en 1946: «Nous avons mis notre vie en jeu dans la lutte contre Hitler. Nous voudrions la mettre en jeu dans la lutte pour une Allemagne meilleure. «La vie des hommes et des femmes qui ont survécu aux événements de juillet 1944, ne peut avoir un sens que s'ils la consacrent au renouvellement intérieur et extérieur perpétuel de notre peuple et de notre Etat. Si nous nous efforçons de contribuer le plus possible à la création, dans notre vie publique, d'un nouvel ordre qui tienne compte du grand idéal des martyrs du 20 juillet, alors leur vie et leur mort n'auront pas été inutiles.

## Auch die Deutschen litten um der Freiheit willen

### Die Frucht der Prüfung ist ein neues Europa

Ich muss mich zuerst herzlich und aufrichtig entschuldigen. Ich würde gern auf deutsch, in Ihrer Sprache sprechen. Aber ich muss es französisch tun. Ich habe in Deutschland mehr als zwei Jahre zugebracht in einer Zeit, die wir vergessen wollen. Ich dachte bei Ihnen zu sein für drei Wochen, für vier Wochen. Aber es lohnte sich deswegen nicht, deutsch zu lernen. Aber wenn sich das noch einmal wiederholen sollte, dann verspreche ich Ihnen, ich würde deutsch lernen. Aber das wird sich ja nun nicht wiederholen. Die freie Vereinigung der Deportierten und Widerstandskämpfer, die deutsche Abteilung, wollte, dass zur Teilnahme an dieser ergreifenden Feier des 20. Juli ein französischer Deportierter Ihnen sein Zeugnis überbringen sollte, ein französischer Deportierter, der zu dem gehört, was man den Widerstand nannte, den Widerstand, der verspottet und verhöhnt wurde und unter der Führung von General de Gaulle stand. Ich bringe Ihnen jetzt das Zeugnis dieses französischen Staatschefs.

20. Juli 1944. Dachau, Konzentrationslager, das älteste und berühmteste, fast das Vorbild aller anderen. Betrachtung und erster Gedanke. Die Geschichtsforscher haben vielleicht noch nicht alles gesagt, was sie zu diesem Thema als elementares Zeugnis bringen sollten. Am 20. Juli 1944 im Konzentrationslager wie Dachau waren schon länger als zehn Jahre Deutsche, echte Deutsche, litten schwer in diesem Pandämonium, dem man eine Beschreibung geben könnte, auf die ich nicht zurückkommen will. Viel schlimmer noch als die verbrecherische Seite dieser unvergesslichen Sache war doch noch viel ärger das Geistlose, das Dumme, das Sinnlose dieses ganzen, dieser schliesslich Kafka-Haltung, dieser Sinnlosigkeit im Ganzen.

Als wir kamen und die Polen und die Tschechen und die Balten und die Belgier und die Holländer, die Spanier und dann schliesslich wir Franzosen, als wir kamen, das Schauspiel, das wir dort bekamen, war so sinnlos, da waren Menschen, Brüder, Deutsche, die bezeugten es, als Zeugen in diesem Lager. Und sie standen als Zeugen für Werte, die wir nicht preisgeben. Und fragen Sie mich jetzt, welche Werte das waren, dann lassen Sie mich sagen, jetzt an dem Gedenktag des 20. Juli 1944 erinnere ich Sie an den Wortlaut eines der ersten Aufrufe, die wir

## Les Allemands, eux aussi, ont souffert pour la liberté

### Le fruit de cette épreuve est une nouvelle Europe

Il faut tout d'abord que, sincèrement et de tout coeur, je vous présente mes excuses; j'aurais bien voulu m'exprimer en allemand, dans votre langue. Mais il faut que je le fasse en français. J'ai passé plus de deux ans en Allemagne, à une époque que nous voulons oublier. Je pensais passer dans votre pays trois ou quatre semaines, et cela ne valait pas la peine d'apprendre l'allemand. Si cela devait se reproduire un jour, alors je vous promets que j'apprendrais l'allemand. Mais cela ne se reproduira jamais.

L'association libre des déportés et des combattants de la Résistance, la section allemande, voulait qu'au cours de cette fête commémorative émouvante du 20 juillet, un déporté français vous apporte son témoignage, un déporté français qui appartenait à ce qu'on appelait la Résistance, cette Résistance tant de fois bafouée qui était placée sous le commandement du général de Gaulle. Je vous apporte maintenant le témoignage de ce chef d'Etat français.

20 juillet 1944. Dachau, camp de concentration, le plus ancien et le plus célèbre, presque le modèle de tous les autres. Considération et première pensée. Les historiens n'ont sans doute pas encore dit sur ce sujet tout ce qu'ils devraient apporter comme témoignage élémentaire. Le 20 juillet 1944, dans un camp de concentration comme celui de Dachau, il y avait déjà depuis plus de dix ans des Allemands, de vrais Allemands qui souffraient péniblement dans ce pandémonium dont on pourrait donner une description sur laquelle je ne veux pas revenir. Cependant il y avait un aspect encore beaucoup plus grave que le côté criminel de cette réalité inoubliable, à savoir le caractère insensé et bête de toutes ces choses, en un mot l'absurdité même comme on la trouve chez Kafka.

Lorsque les Polonais arrivèrent, puis les Tchèques, les Baltes, les Belges, les Hollandais, les Espagnols et enfin nous, les Français, le spectacle qui s'offrit à nos yeux était vraiment absurde: il y avait là des hommes, des frères, des Allemands qui, par leur présence dans ce camp, étaient la preuve même de cette absurdité. Et ils représentaient des valeurs que nous ne voulions pas sacrifier. Si vous me demandiez maintenant de quelles valeurs il s'agissait, je vous dirais alors qu'aujourd'hui, en cette journée commémorative du 20 juillet 1944, je voudrais vous rappeler le texte d'un des premiers appels que nous avons lancé dans

in der damaligen Zone noch verbreitet haben. Und was sagte nun dieses Flugblatt, das wir mit gewissen Gefahren nur verbreiten konnten? Es sagte ganz einfache Sachen, sehr konkrete elementare Sachen. Das waren die Dinge, über die wir nicht verhandeln konnten, von denen wir nichts preisgeben konnten.

Es handelte sich darum, zu wissen, ob wir frei würden weiter leben können, ob wir des Morgens aufstehen könnten, ohne auf uns gerichtet das Auge der Polizei zu fühlen, zu einer Arbeit gehen zu können, die man selber gewählt hatte, die nicht durch Zwangsarbeitsdienst in einem Arbeitslager geleistet wurde. Wir wollten wissen, ob wir die Regierung kritisieren könnten, ob wir Zeitungen lesen könnten, denen wir glauben könnten oder nicht, die aber nicht im Chor auf Befehl logen, dass wir uns verheiraten könnten, ohne vorher dem Tierarzt zur Besichtigung vorgeführt zu werden. So wollten wir leben. Wir wollten unsere Kinder nach unseren Gedanken erziehen können, und wir wollten vor ihnen alles aussprechen können, was man denkt, und auch noch mehr, ohne die Gefahr zu laufen, an die Polizei verraten zu werden; wir wollten ein Menschenleben führen und nicht ein würdeloses Herdendasein. Es waren die Forderungen der Freiheit und der Weltanschauung des Vaters und Grossvaters. Unsere Kameraden, die Deportierten, Nicht-Deutsche und Deutsche.

Welche Ergebnisse ziehen wir nun aus diesem 20. Juli Der 20. Juli ist nicht der Gedenktag eines Sieges. Der 20. Juli war für niemanden ein Siegestag, aber vielleicht noch wertvoller. Es ist der Tag, an dem wir ein Licht gesehen haben, ein ganz schwaches Licht, aber es war das erste Licht am Ende eines langen Tunnels, dieses Licht, das in den Augen unserer deutschen KZ-Kameraden leuchtete. Es war der Tag, an dem man sich an das Wort des Dichters erinnern kann, dass es Nacht sein muss, um an die Schönheit des Lichtes zu glauben. Und nun möchte man die Frage stellen, ob das Opfer, das die, die den 20. Juli gemacht haben, ob das Opfer völlig umsonst war, zwecklos. Ich glaube es nicht. Dieses furchtbare Opfer ist verstanden worden.

Die Wirklichkeit, die dieser unerhörten Prüfung gefolgt ist, diese Wirklichkeit ist Europa. Es ist der Name, den die Jungen, die uns folgen, ebenso aussprechen wie wir. Es sind die Nachfolger derer, die das Europa der Konzentrationslager gekannt haben, die jetzt davon sprechen. Sie diskutieren und streiten sich fast um Worte, ob Europa integriert werden soll oder ob es ein Europa der Vaterländer sein soll, ob es eine Konföderation oder ein Bündnis sein soll. Das möchte ich Einzelheiten nennen. Sicher, die Spezialisten müssen auch dazu ihre Meinung sagen. Sie müssen daran arbeiten, was Europa von morgen sein wird. Aber ich betone nachdrücklich, dass dieses Europa von morgen leben wird aus den Empfindungen derer, die am Morgen nach dem 20. Juli wieder angefangen haben, aufzuatmen und Hoffnung zu haben.

Wir kennen die Gefahren des totalitären Systems, seine Drohungen und seine Folgen, die kennen wir alle. Es ist eine furchtbare Herrschaftsform. Es war vielleicht das einfachste, mit offenem Visier Widerstand zu leisten. Aber vielleicht war es noch schwerer, geheim Widerstand zu leisten. Dieses totalitäre Regime, das wir in Westeuropa gesehen haben, worin besteht denn das? Diese Herrschaftsform besteht noch auf der anderen Seite des Vorhangs, den Churchill den Eisernen Vorhang nannte. Wir hören diesen gequälten Aufschrei, den wir von Radio Budapest gehört haben, diesen Aufschrei aus Ungarn an Europa. Viele unserer Kameraden, die mit uns diese Erfahrung gemacht haben, sie haben jetzt

ce qui était alors la zone. Et que disait donc ce tract que nous ne pouvions distribuer sans un certain danger? Il disait des choses simples, des choses élémentaires et très concrètes. Et ces choses, nous ne pouvions pas les négocier, nous ne pouvions en rien les sacrifier.

Il s'agissait de savoir si nous pourrions continuer à vivre en toute liberté, si nous pourrions nous lever le matin sans nous sentir suivis par les regards de la police, si nous pourrions faire un travail choisi par nous-mêmes, un travail que nous ne serions pas forcés d'exécuter dans un camp de travail. Nous voulions savoir si nous pourrions critiquer le gouvernement, si nous pourrions lire des journaux auxquels nous pourrions ajouter foi, et non des journaux mensongers parce qu'ils en avaient reçu l'ordre, si nous pourrions nous marier sans être auparavant présentés au vétérinaire en vue d'un examen. C'est ainsi que nous voulions vivre. Nous voulions pouvoir éduquer nos enfants selon nos idées et pouvoir dire devant eux tout ce que nous pensions, et même plus, sans courir le danger d'être dénoncés à la police; nous voulions mener une vie humaine et non une existence grégaire dépourvue de dignité. Pour cela, il fallait avoir la liberté et la conception du monde qu'avaient nos pères et nos grands-pères. Si nos camarades, les déportés, Allemands et non-Allemands se souviennent de ce pandémonium des hivers 1941, 1942, 1943, ils se rappelleront qu'il y eut un grand nombre d'hommes qui rendirent témoignage de notre conception de la vie.

Quelles sont donc les conclusions que nous tirons de ce 20 juillet? Le 20 juillet n'est pas la commémoration d'une victoire. Le 20 juillet ne fut pour personne un jour de victoire, mais il eut peut-être encore plus de valeur. Car c'est le jour où nous avons vu une lumière, une lumière très faible, mais c'était la première lumière à la sortie d'un long tunnel, cette lumière qui brillait dans les yeux de nos camarades allemands des camps de concentration. C'est le jour où l'on a pu se rappeler les paroles du poète: il faut qu'il fasse nuit pour que l'on puisse croire à la beauté de la lumière. Et maintenant, on pourrait se demander si le sacrifice de ceux qui ont «fait» le 20 juillet, fut un sacrifice entièrement inutile. Je ne le crois pas. Ce sacrifice épouvantable a été compris.

La réalité qui découla de cette épreuve sans précédent, cette réalité, c'est l'Europe. C'est le nom que les jeunes générations prononcent comme nous. Ce sont les descendants de ceux qui ont connu l'Europe des camps de concentration, qui parlent maintenant de l'Europe. Les discussions deviennent presque des querelles lorsqu'il s'agit de savoir si l'Europe doit être intégrée ou si elle doit être une Europe des patries, si elle doit être une confédération ou une alliance. Je considère ceci comme des détails. Certes, les spécialistes doivent aussi exprimer leur opinion à ce sujet. Ils doivent travailler à ce que sera l'Europe de demain. Mais je tiens à souligner que cette Europe de demain prendra sa source dans les sentiments de ceux qui, au lendemain du 20 juillet, ont pu de nouveau respirer et ont recommencé à espérer.

Nous tous, nous connaissons les dangers d'un régime totalitaire, ses menaces et ses conséquences. C'est un effroyable système de pouvoir. Le plus simple était sans doute d'opposer résistance ouvertement. Mais peut-être était-il plus difficile d'opposer résistance clandestinement. Où trouve-t-on encore ce régime totalitaire que nous avons vu en Europe occidentale? Il existe encore au-delà du rideau que Churchill appelait le rideau de fer. Nous entendons ces cris de souffrance que nous transmettait Radio Budapest, cet appel de la Hongrie à



wieder den Weg ins Konzentrationslager antreten müssen, ins Konzentrationslager, das sie kurz vorher verlassen hatten.

Aber Europa wächst, Europa wird. Die, die diese Erfahrung gemacht haben, sind es sich selber schuldig, sind es ihren Kindern schuldig, Europa in Freiheit zu machen. Und deshalb bin ich auf den Appell unserer deutschen Freunde hierhergekommen, um zu sagen, worin wir glauben, dass Europa besteht. Wir haben in den letzten Wochen erhebende Stunden in Paris, in Rouen, in Bordeaux, in Reims gesehen und erlebt. Das sind Taten, die in der Geschichte eingeschrieben bleiben werden. Die werden in der Geschichte des jungen Europa eingetragen, diese Geschichte des jungen Europa, die durch soviel Unglück, durch soviel Leid und Elend gesucht werden musste.

Wir denken daran, dass einer der Vorwürfe, der Beschimpfungen, die uns Franzosen als schwersten Vorwurf trafen, das war: Franzosen haben keine Disziplin. Wir wissen es, dass wir nicht diese Tugenden der Deutschen haben. Aber wir sind Menschen von Herzen. Und nach dieser tragischen Reihe von Erlebnissen ist es nunmehr Zeit, die Folgerungen daraus zu ziehen, und die Folgerung heisst Europa.

Daran müssen wir, die einen wie die anderen, arbeiten. Und dazu müssen wir die Jungen, die uns nachfolgen, einladen und auffordern, ob unsere Kinder nun hier sind und uns hören oder ob sie einmal nach Reims und Chartres und Bordeaux kommen werden, um das zu besuchen, was wir Franzosen bei euch in Deutschland sehen möchten, und nicht als Besucher in Konzentrationslagern.

l'Europe. Beaucoup de nos camarades qui avaient fait avec nous cette première expérience, ont dû reprendre maintenant le chemin des camps de concentration, ces camps qu'ils avaient quittés depuis peu.

Mais l'Europe grandit, l'Europe est en train de se faire. Ceux qui ont fait l'expérience des camps de concentration, ont pour devoir, envers eux-mêmes et envers leurs enfants, de faire l'Europe dans la liberté. C'est pour cela que je suis venu ici à l'appel de mes amis allemands; c'est pour vous dire en quoi nous croyons que l'Europe consiste. Au cours des dernières semaines, nous avons vécu à Paris, Rouen, Bordeaux et Reims des heures émouvantes. Ce sont des faits qui resteront écrits dans l'histoire. Ils seront inscrits dans l'histoire de la jeune Europe, cette histoire de la jeune Europe qu'il a fallu chercher à travers tant de malheurs, de souffrances et de misères.

On a reproché aux Français de n'avoir pas de discipline; c'est un des reproches, une des insultes qui nous a le plus touchés. Nous savons que nous ne possédons pas cette vertu allemande. Mais nous sommes des hommes de coeur. Et il est maintenant grand temps de tirer les conséquences de cette succession d'événements tragiques: la conclusion, c'est l'Europe. Il faut que tous, les uns comme les autres, nous bâtissions l'Europe. Et c'est pourquoi, que nos enfants soient maintenant ici et nous écoutent ou bien qu'ils viennent un jour à Reims, à Chartres et à Bordeaux pour visiter ce que nous Français, nous aurions aimé visiter chez vous en Allemagne, mais non en tant que visiteurs des camps de concentration, il nous faut engager et exhorter les jeunes générations à poursuivre ce but, à bâtir l'Europe.

## Der Soldat und der 20. Juli 1944

### Das Recht des Widerstands gegen den das Recht brechenden Gewalthaber

Wenn irgendwo und irgendwann aus irgendeinem Anlass der 20. Juli 1944 in einem Gespräch, in einem Vortrag, in einer Diskussion auftaucht, so mache ich jedenfalls eine sich immer wieder bestätigende Feststellung. Es gibt dann mit Sicherheit Menschen – und es sind nicht wenige –, die fragen: «Muss denn immer wieder darüber geredet werden? Kann man nicht endlich diese Dinge auf sich beruhen und sein lassen, was sie sind, eine Episode der Geschichte? Wir glauben ja gern, dass es eine heroische, eine notwendige Episode war, dass die Männer und Frauen aus edlen und hochstehenden Motiven handelten, aber...», und dann folgt eine ganze Reihe von «Aber». Menschen, die so etwas sagen, sind meist ältere Menschen in dem Sinne, dass sie damals bereits erwachsen waren.

Jüngere aber, wenn sie mehr wissen als die Tatsache des Aufstandsversuchs und das Datum – und viele wissen das kaum – sind meist nur in einem historischen Sinne interessiert, fragen zwar nach dem Ablauf, aber wenig nach den geistigen Grundlagen, nach innerer Bedeutung, nach dem ihnen mit dem 20. Juli gegebenen Vermächtnis, neigen aus dem naturgemässen Fehlen der eigenen Anschauung heraus dazu, Widerstand als etwas allzu Selbstverständliches anzusehen. Beide Gruppen sind auch unter den Soldaten der Bundeswehr zu finden, und ich meine, man sollte mit ihnen darüber reden.

Ich will heute und hier keine Gedenkrede zum Tage der deutschen Erhebung halten. Ich möchte als Soldat der Bundeswehr und als ein Mann, der damals als Soldat den Weg zum Widerstand in Auseinandersetzungen mit sich selbst und mit anderen Schritt für Schritt gefunden hat, versuchen, in Kürze etwas zu dem Besonderen zu sagen, das in der Thematik «Der Soldat und der 20. Juli», genauer ausgedrückt «Der deutsche Soldat und der 20. Juli» enthalten ist.

Etwas besonderes ist es schon, wenn man die Aufgabe des Soldaten bedenkt, wenn man das Gesetz von Befehl und Gehorsam erkennt und anerkennt, unter dem der Soldat als einziger Bürger im Staat steht und stehen muss. Das Treueverhältnis des Soldaten zum Dienstherrn ist ebenso etwas Besonderes, nicht im Grundsätzlichen, aber dadurch, dass er der Träger der bewaffneten Macht des

## Le Soldat et le 20 juillet 1944

### Le droit à la Résistance contre l'autorité violant le droit

Lorsque, pour une raison ou pour une autre, il est question du 20 juillet 1944 au cours d'un entretien, d'une conférence ou d'une discussion, je fais chaque fois la même constatation. Il est des gens en effet – et ils sont nombreux – qui demandent: Faut-il donc toujours ressasser ces choses-là? Ne peut-on enfin les délaissier et les considérer comme ce qu'elles sont: un épisode de l'Histoire? Nous voulons bien croire que c'était un épisode héroïque et nécessaire, que les motifs qui ont fait agir les hommes et les femmes étaient nobles et sublimes, mais... Et ici, suit toute une série de «Mais». Les gens qui tiennent un tel langage sont dans la plupart des cas des personnes d'un certain âge en ce sens qu'ils étaient déjà adultes à l'époque.

Or, la plupart des jeunes, si toutefois ils connaissent le fait de la tentative de la révolte et sa date – et beaucoup même l'ignorent complètement – ne sont intéressés que par l'aspect historique. Ils s'enquièreent sur le déroulement des événements, mais ne s'interrogent pas sur les bases spirituelles, sur la signification profonde, sur le testament que le 20 juillet devrait constituer pour eux; ils ont tendance à considérer la Résistance comme quelque chose de trop évident, car ils n'en ont, après tout, aucune expérience personnelle.

Ces deux groupes de personnes se retrouvent également parmi les soldats de la Bundeswehr et je pense qu'il faudrait aborder le problème avec eux.

Je n'ai pas l'intention de faire ici un discours commémoratif à l'occasion de la journée du soulèvement allemand. Je voudrais plutôt essayer de dire brièvement quelque chose sur le caractère particulier que revêt le sujet: «Le soldat et le 20 juillet», ou plus exactement: «Le soldat allemand et le 20 juillet». Je me place en tant que militaire de la Bundeswehr et aussi en tant qu'homme qui, à l'époque, comme soldat n'a trouvé que pas à pas, à travers les luttes intérieures et extérieures, la voie menant à la Résistance.

C'est sans doute quelque chose de particulier lorsqu'on songe à la mission du soldat, lorsqu'on réalise et on accepte la loi de l'ordre et de l'obéissance à laquelle est soumis, et doit être soumis, un seul citoyen dans l'Etat: le soldat. Les liens de fidélité existant entre le soldat et la Nation sont, eux aussi, quelque chose

Staates ist. Besonders schliesslich und dies nicht zuletzt ist die Situation, in der der Soldat im Kriege steht, heute nicht mehr dadurch, dass der Tod ihn jede Minute bedroht, denn der Tod greift auch hinter die Fronten, aber dadurch, dass sein Auftrag der Kampf mit der Waffe gegen den angreifenden äusseren Gegner ist.

So ist es wohl selbstverständlich und erklärlich, wenn Verständnis und Erörterung des Problems des Widerstands unter Soldaten auf mancherlei besondere Hemmnisse stossen. Dabei gewinnen von den an sich für alle geltenden Grundfragen zwei für den Soldaten ihr eigenes zusätzliches Gewicht, die Fragen nämlich: Gibt es ein Recht auf Widerstand? Kann oder muss ein gegebenes Widerstandsrecht in eine Pflicht zum Widerstand übergehen?

Natürlich werfen diese Fragen neben dem politischen zunächst und zuerst den moralischen Aspekt auf. Über ihn ist viel gesagt, geschrieben und diskutiert worden, und er ist zweifellos der entscheidende. Ich möchte mich aber heute dem Problem einmal von einer anderen Seite her nähern, wobei dieser Weg gerade für einen Soldaten vielleicht etwas ungewöhnlich erscheinen mag, aber er ist zu wenig bekannt, dabei aufschlussreich und im Übrigen letztlich auch zum Moralischen führend. Die von mir aufgeworfene Frage ist nämlich, wie es schon im Wort liegt, auch eine rechtliche. Wenn ich mich an das fast verzweifelte Bemühen erinnere, zu erkennen, was man nun eigentlich dem von aussen und innen gefährdeten Volke und Staate schuldig sei – und das nationalsozialistische System verstand es meisterlich, in der «grossen Maskerade des Bösen, das in so vielen ehrbaren und verführerischen Verkleidungen erschien», wie Dietrich Bonhoeffer es zu Ende des Jahres 1942 ausdrückte, einen immer wieder in Gewissenskonflikte zu treiben –, dann kann ich jedenfalls für mich und, wie ich glaube, auch für viele andere sagen, dass ich mir damals nicht darüber klar war, dass es so etwas wie ein Recht auf Widerstand gab und immer gibt.

Dabei finden wir im abendländischen Rechtskreis, dass das Recht des Widerstands gegen den das Recht brechenden Gewalthaber so gut wie überall und immer anerkannt war und ist. Diese Anerkennung, ja Kodifizierung, hat in den Staaten angelsächsischen Rechts und auch in Dänemark praktisch bis heute keine Unterbrechung gefunden, wohl aber auf dem Kontinent, im Zeitalter des Absolutismus, wobei sie in Frankreich durch die Revolution von 1789 wieder zum Leben kam und lebendig geblieben ist. Ich bin kein Jurist, und so dürfen Sie von mir hierzu keine tiefergehenden juristischen Betrachtungen erwarten. Ich begnüge mich mit dem Hinweis, dass es ein voll ausgebildetes mittelalterliches Widerstandsrecht gab, gewachsen aus den drei Wurzeln eines bereits vormittelalterlichen germanischen Volksrechts, eines feudalen Widerstandsrechts des Lehnsstaates und eines von der Kirche entwickelten Widerstandsrechts, wie es Kern schon 1915 in seiner Schrift «Gottesgnadentum und Widerstandsrecht» überzeugend dargelegt hat. Es gibt auch mehr als eine feierliche Beurkundung dafür, deren früheste wohl die «Strassburger Eide» anlässlich des karolingischen Staatsvertrags von 842 zwischen Ludwig dem Deutschen und Karl dem Kahlen sind. Diese Strassburger Eide gehen auch gerade den Soldaten an, denn sie wurden von Soldaten gegenüber ihren Königen geschworen. Jeder der beiden königlichen Brüder entbindet seine Gefolgsleute von Treue und Gehorsam für den Fall, dass er den Vertrag verletze. Daraufhin, und auch die Reihenfolge ist wichtig, leistet jedes der beiden Heere den Eid, seinem Herrn die Gefolgschaft und die Hilfe zu versagen, wenn er selbst seinen Eid bricht. Später finden wir im «Sachsenspiegel» des Eike von Repgow, um nur noch eine Beurkundung zu erwähnen, an zwei

de particulier, non au point de vue du principe, mais parce que le soldat est le porteur de la force armée de l'Etat. Enfin, et ce n'est pas là la moindre des constatations, le soldat, en cas de guerre, se trouve dans une situation bien particulière; aujourd'hui ce n'est pas tellement que la mort le menace à chaque moment, car la mort fait ses ravages aussi derrière les fronts, mais c'est que sa mission est une lutte, les armes à la main, contre l'attaque de l'ennemi extérieur.

Ainsi il va de soi que la compréhension et la discussion du problème de la Résistance se heurtent à différentes sortes d'obstacles particuliers aux militaires. Et parmi les questions fondamentales valables en principe pour tous, deux prennent une importance accrue aux yeux du soldat, à savoir: Y a-t-il un droit à la Résistance? Et si l'on admet l'existence de ce droit, s'ensuit-il un devoir à la Résistance?

Ce problème touche, en dehors du côté politique, surtout et d'abord l'aspect moral. On en a beaucoup parlé, écrit et discuté; c'est cet aspect qui est le plus important. Or, aujourd'hui j'aimerais aborder cette question sous un autre angle qui peut paraître assez exceptionnel à un soldat, mais cette optique, trop peu connue, est pleine d'enseignements et débouche, en fin de compte aussi sur l'aspect moral. La question que je pose présente également un aspect juridique. Je me rappelle les efforts presque désespérés pour reconnaître ce qu'on doit au peuple et à la Nation menacés de l'intérieur et de l'extérieur – et le régime national-socialistes avait d'une façon magistrale vous créer sans cesse des cas de conscience dans le cadre de la «grande mascarade du mal qui se présentait dans tant de déguisements honnêtes et tentants», comme l'exprimait Dietrich Bonhoeffer fin 1942; je peux dire alors, en ce qui me concerne et je crois pouvoir l'affirmer au nom de beaucoup d'autres, que je ne me suis pas rendu compte qu'il existait quelque chose comme un droit à la Résistance et qu'il existera toujours.

Or, nous constatons que le droit occidental, reconnaît presque partout et toujours le droit à la résistance contre l'autorité voilant le droit. Cette reconnaissance, parfois même codifiée, n'a pratiquement pas été interrompue jusqu'à ce jour dans les Etats de droit anglo-saxon et au Danemark, contrairement à ce qui s'est passé sur le Continent à l'ère de l'absolutisme. En France, elle a été restaurée par la Révolution de 1789 et y est toujours vivace. Je ne suis pas juriste et ne peux donc vous soumettre des remarques juridiques approfondies à ce sujet. Je me contente de vous rappeler qu'un droit à la Résistance pleinement formé existait au Moyen Age, qui reposait sur les trois racines juridiques suivantes: le droit populaire pré-moyenâgeux, le droit à la Résistance de l'Etat féodal, et le droit à la Résistance élaboré par l'Eglise, comme Kern l'a déjà exposé en 1915 d'une façon convaincante dans son traité «Royauté de droit divin et droit à la Résistance».

Il en existe plus d'un de ces documents solennels dont les plus anciens sont probablement les «Serments de Strasbourg», faits lors du Traité d'Etat carolingien de 842 entre Louis le Germanique et Charles le Chauve. Ces serments concernent surtout le soldat, car ils ont été prêtés par des soldats vis-à-vis de leurs rois. Chacun de ces deux frères royaux déliait sa suite, du serment de fidélité et d'obéissance, au cas où il violerait lui-même le Traité. Ensuite seulement, et la succession des choses est également importante, chacune des deux armées prêtait le serment de ne pas apporter leur aide et soutien à leur souverain lorsque celui-ci aurait violé son serment. Plus tard, dans le «Sachsenspiegel» d'Eike von

Stellen Widerstandsrecht und Widerstandspflicht verankert, einmal als individuelles Recht, zum anderen als das Recht einer Mehrzahl von «Gerichtsunterworfenen».

Hier wie überall im Widerstandsrecht ist der Grundgedanke der Herrschaftsverwirklichung, wenn der Herrscher durch seine Handlungen das Recht, unter dem auch er steht, bricht. Die Treuepflicht des Führers und des Geführten ist eine gegenseitige. Die der Treuepflicht des Gefolgsmanns immanente Gehorsampflicht erlischt, wenn der Herrscher seine Treuepflicht zur Wahrung der bestehenden Rechtsordnung nicht mehr erfüllt. Das Kirchenrecht differenziert hier noch zwischen dem «*tyrannus quo ad titulum*», dem Herrscher, der ungesetzlich auf den Thron gelangt ist, und dem «*tyrannus quo ad executionem*», dem Herrscher, der zwar gesetzmässig den Thron bestiegen hat, der aber ungesetzlich regiert, als dessen Schulbeispiel mir Hitler erscheint.

Im Gebiet des Heiligen Römischen Reiches Deutscher Nation wurde dieses Recht auf Widerstand immer unsichtbarer. In der Praxis erlosch es im 17. Jahrhundert mit dem Aufkommen der absolutistischen Fürstenstaaten und verschwand auch aus der Theorie, als in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts sich in Deutschland der Rechtspositivismus durchsetzte. Für diesen war nur noch das staatlich gesetzte Recht Recht, nicht mehr aber das Naturrecht. So kam es, dass, als Deutschland nach 1933 durch vom immer mehr zum Organ der Partei werdenden Staat gesetztes «Recht» ein Unrechtsstaat wurde, dieser Vorgang und seine Gefährlichkeit nur von wenigen und nur allmählich erkannt wurde. Das Volk aber und auch die Breite seiner Intelligenzschichten standen dieser Entwicklung mehr oder weniger blind und hilflos gegenüber, auch der Jurist, auch der Theologe und erst recht der Soldat.

Gerade für den deutschen Soldaten wäre die Problemstellung eine andere, die Entschlussfassung eine leichtere gewesen – und deshalb habe ich diesen kurzen Blick in die Rechtsgeschichte getan –, wenn er das Bewusstsein eines für ihn existierenden Widerstandsrechts gehabt hätte. Er hatte es nicht, und so hatte auch das Problem des Eides für den Soldaten im «Dritten Reich» eine sozusagen einseitige Bedeutung. Der Gedanke der Eidesentbindung, wenn der, dem der Eid geschworen war, seine aus dem eigenen Eid hervorgehenden Verpflichtungen nicht nur brach, sondern sogar in ihr Gegenteil verkehrte, konnte damals dem Soldaten nur kommen, wenn er sich, wie Stauffenberg, um ihn stellvertretend auch für andere zu nennen, erschüttert durch seine Erkenntnis, in schweren inneren Kämpfen dazu durchrang.

Dass Stauffenberg, wie viele andere vom 20. Juli, ein gläubiger Christ war, führte mich dazu, die moraltheologische Seite des Widerstands und der Eidesbindung wenigstens zu erwähnen. Wer darüber mehr wissen will lese die Arbeiten von Angermaier und Pribilla für die katholische, von Iwand, Wolff und Künneth und auch das Buch «Römer 13» von Meinhold für die evangelische Theologie, um nur einige Namen zu nennen.

Es erscheint mir notwendig, an dieser Stelle dreierlei hinzuzufügen:

1. Im heutigen deutschen Staatsrecht finden wir in zwei Länderverfassungen Festlegungen über das Widerstandsrecht, in der Bremischen und der Hessischen. In der letzteren heisst es im ersten Absatz des Artikels 147: «Widerstand gegen verfassungswidrig ausgeübte öffentliche Gewalt ist jedermanns Recht und Pflicht.» Interessant und im Sinne der Historie ironisch wirkt es, wenn wir in

Repgow, pour ne citer qu'un seul autre document, il est, à deux reprises, question du droit à la Résistance et du devoir à la Résistance, d'une part comme droit individuel, et d'autre part, comme droit d'un groupe d'«assujettis au tribunal».

L'idée principale est, ici comme partout ailleurs dans le droit à la Résistance, celle de la déchéance du pouvoir lorsque des actes du souverain violent le droit auquel il est astreint lui-même. Le devoir de fidélité est un devoir réciproque de la part du gouvernement et du gouverné. Le devoir à l'obéissance immanent au devoir de fidélité s'éteint lorsque de souverain ne remplit plus son devoir de fidélité au respect de l'ordre juridique existant. Le droit ecclésiastique distingue ici encore entre le «*tyrannus quoad titulum*», le souverain qui a accédé au trône d'une façon illégale, et le «*tyrannus quoad executionem*», le souverain qui, après avoir accédé au trône légalement, règne d'une façon illégale, dont Hitler me semble être l'exemple classique.

Sur le territoire du Saint-Empire romano-germanique, ce droit à la Résistance devient de plus en plus faible. Dans la pratique, il s'éteignit au 17<sup>e</sup> siècle, lorsque les Etats absolutistes des princes se formaient; et il disparut même de la théorie lorsque pendant la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle le droit positif se frayait son chemin en Allemagne. Ce dernier ne reconnaissait comme valable que le droit fixé par l'Etat, et non le droit naturel. Ainsi il s'explique, lorsque, après 1933, l'Allemagne devenait de plus en plus un Etat d'injustice par suite du «droit» fixé par l'Etat qui tendait à n'être plus qu'un simple organe du parti, qu'il y avait seulement peu de personnes qui se rendaient compte, et ceci lentement, de cette évolution et du danger que celle-ci comportait. Le peuple cependant, ainsi que la grande majorité de ses couches intelligentes, y compris le juriste, le théologue et surtout le militaire, assistaient à cette évolution plus ou moins aveuglément et sans aucune réaction de défense

Pour le soldat allemand surtout, le problème se serait posé d'une façon différente, et la décision aurait été plus facile à prendre s'il s'était rendu compte qu'un droit à la Résistance existe, et c'est pourquoi j'ai jeté un bref coup d'oeil sur l'histoire du droit. Il n'en avait pas conscience, et le problème du serment, lui aussi, n'avait, pour ainsi dire, qu'une signification unilatérale pour le soldat du «III<sup>e</sup> Reich». L'idée d'être délié du serment du moment que celui à qui le serment avait été prêté, non seulement violait les devoirs contractés par son propre serment, mais les déviait même en sens opposé – cette idée ne pouvait naître chez le soldat que si, bouleversé par son expérience, il était arrivé, après de graves luttes intérieures, à cette conclusion, tel Stauffenberg pour ne citer que ce nom représentatif de bien d'autres.

Le fait que Stauffenberg était, comme beaucoup du 20 juillet, un chrétien convaincu, m'a incité au moins à mentionner l'aspect de théologie morale de la Résistance et des liens créés par le serment. Celui qui aimerait s'informer plus en détail peut consulter, entre autres, les écrits d'Angermaier et de Pribilla pour la théologie catholique, et d'Iwand, de Wolff et de Künneth ainsi que le livre «Roemer 13» de Mainhold pour la théologie protestante.

3 remarques me semblent s'imposer ici:

1) Dans le droit constitutionnel actuel de la République Fédérale d'Allemagne nous rencontrons des dispositions concernant le droit à la Résistance dans les constitutions de deux Länder, de Brême et de Hesse. Au premier alinéa de l'art. 147 de cette dernière, on peut lire: «La Résistance contre le pouvoir public qui



der am 31. Januar 1947 erlassenen Verfassung des heute nicht mehr existierenden Landes Mark Brandenburg lesen: «Gegen Gesetze, die gegen Moral und Menschlichkeit verstossen, besteht ein Widerstandsrecht.» Hierzu, wie überhaupt zur Frage des Widerstandsrechts, gibt es eine wichtige Arbeit des früheren Professors für öffentliches Recht der Universität Giessen, Heyland, in der er das Widerstandsrecht des Volkes im neuen deutschen Verfassungsrecht untersucht und auf die ich mich mehrfach gestützt habe.

2. In einem nach den Grundsätzen freiheitlicher demokratischer Lebensordnung aufgebauten und regierten Rechtsstaat, wie es die Bundesrepublik ist, stellt sich die Frage nach Widerstand nicht.
3. Die Frage der Ausübung des Rechts auf Widerstand und damit auch die Frage der Pflicht zum Widerstand stellt sich nur in der historischen Ausnahmesituation, nur in dem, was die Juristen den «äussersten Fall» nennen; wenn also eine «rechtliche Organisation des Widerstands» nicht mehr möglich ist, mit anderen Worten, wenn alle anderen Mittel sich als vergeblich erwiesen haben, dann tritt die Ausnahmesituation für das Ganze ein und wird für den Einzelnen, der sie erkennt, zur wohl immer unterschiedlichen inneren Grenzsituation. Gerade dies bitte ich nicht aus dem Auge zu verlieren.

Aber noch einmal zurück zur Frage des Eides. Wir müssen klar erkennen, dass die bindende Kraft des Soldateneides im Rechtsstaat nicht angetastet werden darf. Die Grenze liegt dort, wo es sich, wie gegenüber Hitler, um einen Cäsareneid handelt, wo das höherwertige Rechtsgut nur noch durch Verletzung des geringeren geschützt werden kann, wo die geschichtliche Ausnahmesituation gegeben und als solche erkannt ist.

Um mit dem ersten Bundespräsidenten Theodor Heuss zu sprechen: «Es war das Gespenstische, dass in dem Treueid auf Hitler die religiöse Formel ‚Bei Gott‘ aufgenommen war.» Hitler wollte damit, den moralischen Gehalt des Eides perfide ausnutzend, den Soldaten bis in die Tiefe seines Gewissens auch dort binden, wo er nicht mehr kontrolliert werden kann. Er, der Gewissenlose, der das höhrende Wort von den «lächerlichen Fesseln einer sogenannten Humanität» gesprochen hatte, wollte den Gewissenhaften ganz in seine Gewalt bekommen, im Handeln wie in der Gesinnung. In Wirklichkeit aber hatte Hitler, um Heuss noch einmal zu zitieren, «eine zerbrechende Kraft einmontiert», denn der Eid bei Gott findet seine Grenze gegenüber Menschen darin, dass die Verpflichtung vor Gott über die Verpflichtung vor Menschen geht.

Wenn wir nun also davon ausgehen, dass es grundsätzlich ein Widerstandsrecht gibt, sollen wir dann folgern, dass jeder Soldat – von ihm sprechen wir heute – ohne Weiteres, blindlings und nach seinem blossen Belieben dieses Recht praktisch verwirklichen, also Widerstand ausüben darf, nur wenn er glaubt, von einem Tyrannen geführt, von einem Unrechtssystem regiert zu werden? Diese Frage rührt an die unverrückbaren Grundlagen des Soldatentums, an das Gesetz von Befehl und Gehorsam, ohne welches eine Armee im Frieden nicht bestehen, im Kriege nicht kämpfen kann.

Hier wiederhole ich, dass das Recht zum Widerstand nur praktikabel wird in einer Ausnahmesituation, wie sie im «Dritten Reich» entstanden war. Hier war durch das nationalsozialistische System von Jahr zu Jahr zunehmend der Staat zum Unrechtsstaat geworden, dessen Kennzeichen das Gesetz gewordene Unrecht,

s'exerce d'une façon contraire à la constitution, est un droit et un devoir pour tous». Il est intéressant, et ce semble être une ironie de l'Histoire, de lire dans la constitution entrée en vigueur le 31.1.47 du Land «Mark Brandenburg» qui n'existe plus aujourd'hui: «Contre des lois qui sont contraires à la morale et à l'humanité, il existe un droit à la Résistance. «En ce qui concerne cette question et plus généralement le problème du droit à la Résistance, il y a un traité important de l'ancien professeur de droit public à l'Université de Giessen, M. Heyland, qui étudie le droit à la Résistance du peuple dans le nouveau droit constitutionnel allemand, traité sur lequel je me suis basé à plusieurs reprises.

2) Dans un Etat de droit qui fonctionne et qui a été organisé selon les principes d'un ordre de vie démocratique et libre, telle la République Fédérale, le problème du droit à la Résistance ne se pose pas.

3) La question de l'exercice du droit à la Résistance, et en même temps donc du devoir de résister, ne se pose qu'en situation d'exception, historique, ce que les juristes appellent le «cas extrême», c'est-à-dire lorsqu'une «organisation légale de la Résistance» n'est plus possible. Autrement dit, lorsque tous les autres moyens se sont avérés inefficaces, nous nous trouvons en face d'une situation d'exception; elle présente pour celui qui s'en rend compte une situation intérieure marginale individuelle. C'est surtout ceci que je vous demanderais de ne point perdre de vue.

Mais revenons encore à la question du serment. Nous devons nous rendre compte clairement que l'engagement qui s'exprime dans le serment prêté par le soldat ne doit pas être mis en question dans un Etat de droit. La limite se trouve là, comme dans le cas de Hitler, où il s'agit d'un serment prêté à un César, où le bien supérieur ne peut être sauvegardé qu'en portant atteinte au bien moindre, où il s'agit d'une situation historique exceptionnelle, et où elle est reconnue comme telle.

Pour le dire avec les paroles du premier Président de la République Fédérale, Théodore Heuss: «Ce qui était monstrueux, c'est que dans le serment de fidélité prêté à Hitler se trouvait la formule religieuse «avec l'aide de Dieu.»» Hitler comptait ainsi, exploitant la valeur morale du serment d'une façon perfide, lier le soldat jusqu'au plus profond de sa conscience, même là où il n'existe plus aucun contrôle par l'extérieur. Lui, le sous-conscience, qui avait prononcé la parole sarcastique «des chaînes ridicules d'une soi-disant humanité «voulait subjugué entièrement, tant dans son action, que dans sa manière de penser, celui qui se laissait guider par sa conscience. Or, en réalité, Hitler avait, pour citer à nouveau Heuss, «incorporé une force destructrice», car le serment prêté en appelant Dieu à témoin, trouve sa limite vis-à-vis des hommes dans le fait que l'engagement devant Dieu est supérieur à celui pris devant les hommes.

Si nous prenons donc comme point de départ qu'en principe un droit à la Résistance existe, devons-nous en déduire que chaque soldat – car c'est de lui dont nous parlons aujourd'hui – peut, sans plus, aveuglément, et à son propre gré mettre en pratique ce droit, donc exercer de la Résistance, du moment qu'il est persuadé d'être mené par un tyran, d'être gouverné par un régime d'injustice? Cette question touche les bases immuables des principes militaires mêmes, la loi de l'ordre et de l'obéissance, sans laquelle une armée ne peut exister en temps de paix et ne peut lutter en temps de guerre.

Ici je répète que le droit à la Résistance ne peut être appliqué que dans une situation exceptionnelle, telle qu'elle s'était formée au «Troisième Reich». Ici le

das Verbrechen, der verbrecherische Befehl und schliesslich auch militärische Befehle wider die gute deutsche soldatische Tradition waren. Aber selbst auf einem solchen Hintergrund muss, so meine ich, die Verwirklichung des an sich gegebenen Widerstandsrechts, also die Ausübung des Widerstands in im Übrigen sehr verschiedenen und abgestuften Formen, von einigen Voraussetzungen abhängen.

Diese Auffassung finden Sie in den von mir erwähnten moraltheologischen Arbeiten, aber auch in einem grundlegenden Gutachten des ersten Präsidenten des Bundesgerichtshofs, Weinkauff. Ich darf einige Sätze hieraus zitieren:

«Wie überall sonst im Recht gilt bei der Ausübung des Widerstandsrechts zunächst der Grundsatz der Güterabwägung... Weiter muss ich ... ein klares und sicheres Urteil darüber haben und mir zutrauen dürfen, dass und warum die Staatsführung so sehr gegen Recht und Pflicht verstösst, dass der gewaltsame Widerstand dagegen erforderlich und unerlässlich ist sowie ein Urteil darüber, in welchem Grade Widerstand notwendig ist... Besonders gesteigert wird die Verantwortung, wenn sich der Widerstandsakt im Kriege vollzieht ... Ich darf weiter im allgemeinen Widerstand nur leisten, wenn ich einigermaßen die begründete Hoffnung haben darf, dass mein Widerstand die Sache zum Besseren wenden wird. *Aliqua spes eventus* wurde von der Widerstandslehre immer gefordert ... In äusserster Lage allerdings kann – auch bei geringer, unsicherer Hoffnung auf äusseren Erfolg – das blossе Aufrichten eines Fanals, eines weithin leuchtenden Zeichens dafür, dass sich überhaupt noch Kräfte... gegen die Herrschaft des Bösen zu erheben wagen, den Widerstand rechtfertigen. Das kann Erfolg ... genug sein. Auch ein solcher Erfolg kann geschichtlich ins Weite wirken.»

Soweit Weinkauff. Das gleiche meint Künneth, wenn er als Voraussetzungen abgestufte Verantwortlichkeit, sachkundige Einsicht, Möglichkeit der Realisierung nennt.

Es gibt also nicht nur ein Widerstandsrecht, sondern auch Kriterien für seine Ausübung. Die Abgrenzungen zu finden ebenso wie die Voraussetzungen zu prüfen kann immer und nur in der Gewissensentscheidung des Einzelnen und im Einzelfall geschehen. Man kann also zwar das Widerstandsrecht stipulieren, aber die Widerstandspflicht nur, indem man sie als Pflicht zur Gewissensentscheidung auffasst, aus der das jeweilige Handeln dann entspringt.

Was geht nun aus dem, was ich bisher versucht habe darzulegen, für den Soldaten hervor? Doch wohl das, dass für die grosse Masse der Soldaten im «Dritten Reich» vom General bis zum Grenadier sich die Frage der Ausübung des Widerstands gar nicht stellen konnte, ja, nicht durfte, schon im Frieden nicht, erst recht aber nicht im Kriege. Das heisst also, dass diejenigen Soldaten, die in gutem Glauben und in gutem Gewissen ihre Pflicht taten, deshalb keinerlei Vorwurf, keine noch so geringe Abwertung ihres sittlichen Verhaltens treffen darf. Das heisst weiter, dass der Soldat ohne die genannten Voraussetzungen Widerstand durch Aktion nicht ausüben darf.

Um ein mögliches Missverständnis auszuschalten: Nichteinverständnis mit einem dienstlichen oder taktischen Befehl gibt keine Berechtigung zum Ungehorsam oder zum Widerstand. Es kann jedoch durchaus Anlass zu einer in richtiger Form

système national-socialiste avait de plus en plus, d'année en année, transformé l'Etat dans un Etat d'injustice qui se caractérisait par l'injustice devenue loi, le crime, l'ordre criminel, et enfin même des ordres militaires contraires à la bonne tradition militaire allemande. Mais même devant une telle toile de fond, l'application du droit à la Résistance, existant en valeur absolue, l'exercice donc de la Résistance, qui se manifeste d'ailleurs sous des formes très diverses et nuancées, doit, à mon avis, dépendre de certaines conditions.

Vous retrouverez ce point de vue dans les écrits sur la théologie morale que je viens de mentionner, mais aussi dans une expertise fondamentale du premier président de la Cour suprême de la République Fédérale, M. Weinkauff. Je me permets d'en citer quelques phrases:

«Comme partout ailleurs dans le domaine du droit, c'est le principe de l'évaluation des biens en cause qui doit présider lorsqu'il s'agit de se servir du droit à la Résistance ... Ensuite je dois être capable de me rendre compte d'une façon claire et sûre du fait et de la raison pour laquelle le gouvernement ne respecte pas le droit et ses devoirs, à un point tel que la Résistance violente s'impose et devient indispensable; et je dois pouvoir juger quel degré de Résistance convient ... La responsabilité est accrue tout particulièrement lorsque l'acte de résistance a lieu pendant la guerre ...

De plus, je ne dois, en général, avoir recours à la Résistance que si, dans une certaine mesure je peux avoir l'espoir fondé que ma Résistance améliorera l'état des choses. «Aliqua spes eventus» a toujours été proclamé par la théorie sur la Résistance ...

Dans une situation extrême cependant, la seule mise en place d'un fanal, la preuve éclatante visible de loin, qu'il y a encore des forces qui osent se lever contre le règne du mal, peut justifier la Résistance, même si l'espoir d'un succès extérieur est mince et incertain. Ceci peut déjà constituer un succès suffisant; et même un tel genre de succès peut avoir des influences très étendues sur l'Histoire. «Fin de citation de Weinkauff.

Künneht vise la même chose lorsqu'il pose comme conditions: une responsabilité nuancée, un jugement compétent, et la possibilité de réalisation.

Il n'existe donc pas seulement un droit à la Résistance, mais aussi des critères pour l'exercer. Il incombe à chacun et pour chaque cas individuel de prendre une décision selon sa conscience en ce qui concerne les limites à respecter et l'examen des conditions à observer. On peut donc stipuler le droit à la Résistance, mais le devoir de la Résistance ne peut l'être que dans la mesure où on le considère comme une obligation de prendre une décision selon sa conscience qui dicte ensuite l'action à entreprendre. Je ne suis pas du tout sûr qu'on puisse et doive faire dépendre le devoir de la Résistance de situations définies et concrètes, comme c'est le cas dans la Constitution du Land Hesse (art. 146, alinéa 2). De toutes les façons, il ne doit alors s'agir que des situations qui se laissent définir sans aucune équivoque et dont les limites peuvent être tracées clairement.

Que ressort-il de tout ce que j'ai essayé jusqu'à maintenant d'exposer pour le soldat? A mon avis, il en ressort le fait que la grande masse des soldats au «Troisième Reich», du général au soldat de deuxième classe, n'a pas pu, et n'a pas eu le droit de se poser la question de l'exercice de la Résistance, que ce soit en temps de paix, et, à plus forte raison, en temps de guerre. Ce qui signifie donc qu'on ne doit pas ou sous-estimer leur attitude morale, ou faire le moindre

und den gegebenen Bestimmungen entsprechend abzugebenden Einwendung sein. Das Nichtbefolgen eines als solchen erkannten rechtswidrigen oder gar verbrecherischen Befehls ist ein vom Rechtsstaat gewährtes Recht, nicht aber Ausfluss des Widerstandsrechts. Die Nichtdurchführung eines sinnlos oder unvollziehbar gewordenen Befehls, der als solcher klar erkannt wird, ist gute deutsche soldatische Tradition, wobei jeder Einzelne die Verantwortung für sein Handeln und dessen Folgen zu tragen hat. Denken Sie dabei nicht nur an York, sondern auch an Marwitz, an Seydlitz bei Rossbach oder an den Grafen Sponeck 1941 auf der Krim. Kaiser Wilhelm I., als er noch Prinz Wilhelm war, hat einmal einem General gesagt: «Seine Majestät hat Sie nicht deshalb zum Offizier gemacht, damit Sie einfach nur alle Befehle ausführen, sondern damit Sie auch wissen, wann Sie Befehle nicht ausführen müssen.» Vom Feldmarschall Graf Moltke stammt das Wort: «Gehorsam ist ein Prinzip. Der Mann steht über dem Prinzip.» Gehorsam und Nichtgehorsam schliessen einander im tiefsten Kern nicht aus. Es sind die Situationen, in denen der eine oder das andere gilt, die einander ausschliessen.

Wenn ich bisher, ohne es besonders zu betonen, vornehmlich von dem Soldaten gesprochen habe, der in der damaligen Situation stand, dem Soldaten in Hitlers Reich also, so ist zu sagen, dass dies alles auch für den Soldaten von heute und morgen gilt. Für diesen kommt aber noch eine Fragestellung hinzu, die verborgen in dem bisher Gesagten mitschwingt. Es ist die Frage, ob und inwieweit der 20. Juli eine Norm setzt oder setzen sollte, und, damit verbunden, ob und inwieweit die Männer des 20. Juli, im engeren Sinne meines Themas die Soldaten unter ihnen, für den Soldaten Vorbilder sein können – so wie es andere Soldaten, auch solche des letzten Krieges, sind, die, aus welchen Gründen auch immer, nicht vor die Frage des Widerstands gestellt wurden.

Als Vorgang kann der 20. Juli sicher keine Norm setzen, ganz einfach deswegen, weil niemals ein Verhalten in einer Ausnahmesituation eine Norm setzen kann. Das aussergewöhnliche Extrem kann nicht die Regel des täglichen Handelns sein. Wohl aber können und sollen die Soldaten des 20. Juli Vorbilder des Soldaten von heute sein, denn sie handelten aus ihrem Wissen nach ihrem Gewissen im Bewusstsein ihrer Verantwortung und setzten ihr Leben dafür ein. Welch bessere Vorbilder kann es geben? Die Bundeswehr hat diese Frage schon lange und ohne Einschränkung bejaht. Ich erinnere an die Worte des ersten Generalinspektors, General Heusinger: «Ihr Geist und ihre Haltung sind uns Vorbild!» Ich erinnere an das, was General Foertsch als jetziger Generalinspekteur vor zwei Jahren und was der Bundesminister der Verteidigung, von Hassel, erst vor kurzem gesagt haben.

Der 20. Juli bedeutet aber, wenn wir ihn richtig verstehen, noch mehr als die verpflichtende und vorbildliche Tat. Seine inneren Probleme sind zeitlos, sie bestehen auch für uns angesichts des Charakters der Epoche, in die wir hineingestellt sind, angesichts der totalitären Unterdrückung, in welcher der eine, und der totalitären Bedrohung, unter welcher der andere Teil Deutschlands lebt. Hintergrund und Vordergrund in einem war damals und ist heute das totalitäre System an sich, welches uns alle bedroht, mit physischer Vergewaltigung wie mit der Vergewaltigung des Gewissens.

So wenig der 20. Juli als Modellfall für die Zukunft gelten kann, so sehr hat er eine wegweisende Bedeutung. Einer unserer grossen Historiker, Prof. Hans Rothfels aus Tübingen, sagte einmal: «Es sind damals in der Grenzsituation

reproche à ces soldats qui, en bonne foi et conscience ont rempli leur devoir. Cela veut dire aussi, que le soldat n'est pas autorisé à faire de la Résistance en recourant à l'action, sans que les conditions ci-dessus soient remplies.

Afin d'éviter tout malentendu précisons que le fait de ne pas être d'accord avec un ordre reçu ou un ordre tactique, ne justifie pas la désobéissance ou la Résistance. Ceci peut cependant très bien donner lieu à une objection présentée en bonne et due forme et selon les dispositions en vigueur. L'Etat de droit accorde le droit de ne pas exécuter un ordre reconnu comme contraire à la loi ou voire criminel, mais il ne s'agit nullement ici d'une conséquence du droit à la Résistance. La non-exécution d'un ordre insensé ou devenu inexécutable reconnu comme tel clairement, résulte d'une bonne tradition militaire allemande, où chacun doit assumer sa responsabilité pour ses actes et les conséquences qui en découlent. Songez dans cet ordre d'idées à York, et aussi à Marwitz, Seydlitz à Rossbach ou au Comte Sponeck en Crimée en 1941. L'Empereur Guillaume I, lorsqu'il était encore le prince Guillaume, a dit un jour à un général: «Sa Majesté ne vous a pas fait officier pour que vous exécutiez tout simplement tous les ordres reçus, mais pour que vous sachiez également à quel moment vous ne devriez pas exécuter les ordres.» Et c'est le Maréchal Comte Moltke qui a dit: «L'obéissance est un principe. L'homme est au-dessus du principe. «L'obéissance et la désobéissance ne s'excluent pas par définition; mais ce sont les situations dans lesquelles l'une ou l'autre sont de mise, qui s'excluent mutuellement.

Sans l'avoir souligné spécialement, j'ai parlé jusqu'à maintenant essentiellement du soldat tel qu'il vivait dans les conditions d'antan, donc du soldat sous le régime hitlérien. Je dois ajouter que tout ceci est valable également pour le soldat d'aujourd'hui et de demain. Quant à ce dernier, s'y ajoute cependant, un problème qui était plus ou moins latent dans l'exposé qui précède. C'est la question de savoir si, et dans quelle mesure, le 20 juillet constitue ou non une norme et, en liaison étroite avec ce problème, si, et dans quelle mesure, les hommes du 20 juillet, et en particulier les soldats figurant parmi eux – et ici je restreins le cadre de mon sujet – peuvent représenter des exemples pour le soldat, comme le sont d'autres soldats, même de la dernière guerre qui, pour quelque raison que ce soit, n'étaient pas confrontés avec le problème de la Résistance.

Le 20 juillet en tant qu'acte ne peut certainement pas constituer une norme, pour la bonne raison qu'un comportement dicté par une situation exceptionnelle ne peut devenir norme. L'extraordinaire ne peut constituer la règle de l'action quotidienne. Par contre, les soldats de 20 juillet peuvent et doivent être des exemples pour les soldats d'aujourd'hui, car, poussés par leur conscience, ils ont agi en conformité avec elle, pleinement imbus de leur responsabilité, au risque de leur vie. Peut-il exister meilleurs exemples? La Bundeswehr a depuis longtemps répondu à cette question, et ceci sans réserve. Je vous rappelle les paroles du premier Chef d'Etat-Major des Forces Armées, le Général Heusinger: «Leur esprit et leur attitude constituent un exemple pour nous!» et je vous rappelle ce que le Général Foertsch, l'actuel Chef d'Etat-Major des Forces Armées a dit, il y a deux ans, et ce que le Ministre de la Défense, M. von Hassel, vient de déclarer, il y a peu de temps.

Le 20 juillet, si nous en saisissons bien la portée, ne représente pas seulement l'acte exemplaire qui oblige. Les problèmes qu'il soulève ne sont pas liés à une

Möglichkeiten und Umwertungen vorgelebt und vorgestorben worden, die potentiell zum Wesen der Zeit gehören, in der wir existieren. Es sind das die Möglichkeiten und Umwertungen im Sinne einer internationalen Frontbildung des Menschlichen gegen das Unmenschliche.»

So verstanden haben die Worte von Theodor Heuss an alle Deutschen am Ende seiner Ansprache zum zehnjährigen Gedenktag des 20. Juli für den deutschen Soldaten eine grundlegende Bedeutung: «Das Vermächtnis ist noch in Wirksamkeit, die Verpflichtung noch nicht eingelöst.»

époque, car ils se posent à nous également étant donné le moment où nous vivons, marqué par l'oppression totalitaire dont souffre une partie de l'Allemagne et la menace totalitaire dans laquelle vit l'autre. C'est le système totalitaire en tant que tel qui constitue, aujourd'hui comme par le passé, la toile de fond et le premier plan en même temps, système dont nous devons redouter le viol physique et celui de la conscience.

Bien que le 20 juillet ne puisse servir comme «cas-modèle» pour l'avenir, il a cependant une signification-guide. Un de nos grands historiens, le professeur Hans Rothfels de Tuebingen a dit un jour: «Alors, dans des situations-limites, des hommes ont vécu et sont morts pour des idées et des transmutations de valeurs qui virtuellement font partie de l'essence-même de l'époque à laquelle nous vivons. Ce sont des idées et des transmutations dans le sens de la formation d'un front international de l'humain contre l'inhumain. «Envisagées de cette façon, les paroles de Théodore Heuss adressées à tous les Allemands à la fin de son allocution à l'occasion de la journée commémorative du 20 juillet ont une importance fondamentale: «Les effets du legs courent toujours, les obligations n'en sont pas encore remplies.»



## Dienst an der Freiheit – Tragende Idee unseres Lebens

Meine sehr verehrten Damen und Herren, liebe Kameraden! Die Stunde will ich stellen unter das Wort von Augustinus, dass die Liebe über die Sphäre der Ratio sich erhebt, sie, die mehr als alle Vernunft beseligt. Die Liebe zum Menschen war es auch, die dem deutschen Offizier, dem Politiker, dem Gläubigen die Kraft gab, sich zu erheben gegen das Verbrechen der nazistischen Jahre, gegen den Brudermord, und ihr Leben für die ewigen Rechte des Menschen hinzugeben. Mit gefesselten Händen schrieben sie den Abschiedsbrief an ihre Lieben. Nach ihrem Liebesgesetz forderte das höchste Gut, die Freiheit, den höchsten Einsatz. Die Hingabe ihres Lebens als Protest war ihr summum bonum. Was soll dieser Haltung gegenüber das heutige sinnlose Debattieren über den Nutzen, die fehlende Geschicklichkeit, die routine d'action vom 20. Juli, diese späte rationale Fragestellung? Was alles wird nun, wo es so leicht ist, erwogen und gemunkelt? Was alles wird den Männern nachgesagt an Organisationsfehlern, am Wählen des falschen Augenblicks?

Erkennen wir doch endlich, dass es keinerlei gleiche Grundlagen geben kann für diese beiden so verschiedenen Bereiche, einem Idealismus der Freiheit Platons oder des Christentums und einem positivistischen Materialismus, dem sich zu oft als Begleiter ein mehr oder weniger getarnter Atheismus zugesellt. Diesem Phänomen, das die Männer und Frauen des 20. Juli darstellen, gesellt sich ein zweites hinzu. Ohne jede Verbindung mit den Oppositionellen des 20. Juli bildete sich in München ein Kreis junger Dozenten und Studenten. Ihre Führer waren die Geschwister Scholl. Sie wollten auf ihre Weise den Sturz des nationalsozialistischen Regimes herbeiführen, ohne nach dem unmittelbaren Erfolge ihres gefährvollen Unternehmens zu fragen – sie starben alle unter dem Beil – veranlassten sie mit unsäglichem Mühen eine über Monate dauernde Flugblatt- und Versammlungsaktion, über deren Geist das Ende 1943 verbreitete Flugblatt endgültig aussagt. Dieses Flugblatt schloss mit dem Satz: Der deutsche Name bleibt für immer geschändet, wenn nicht die deutsche Jugend endlich aufsteht, rächend und sühnend zugleich ihre Peiniger zerschmettert und ein neues, geistiges Europa aufrichtet. Unser Volk steht im Aufbruch gegen die Verknechtung Europas durch den Nationalsozialismus.

Die profiliertesten Köpfe dieser beiden Bewegungen des Kreises des 20. Juli und der Münchener Scholl-Gruppe, Klaus Graf Stauffenberg und Alexander

## Le devoir de servir la liberté – L'idée fondamentale de notre vie

Mesdames, Messieurs, chers camarades. Je voudrais que cette journée ait pour idée directrice les paroles de Saint Augustin: l'amour s'élève au-dessus de la sphère de la raison, il anime plus que la raison. C'est aussi l'amour des hommes qui donna à l'officier allemand, à l'homme politique, au croyant, la force de se soulever contre les crimes des années nazies, contre le fratricide, et de donner leur vie pour défendre les droits éternels de l'homme. C'est avec les mains liées qu'ils écrivirent leur lettre d'adieu aux êtres qui leur étaient chers. D'après leur loi d'amour, le souverain bien, c'est-à-dire la liberté, exigeait l'enjeu le plus gros. Le don de leur vie comme protestation était leur «sommum bonum». Et si l'on considère ce comportement, on peut se demander ce que signifient les discussions insensées qui ont lieu à l'heure actuelle sur l'utilité, sur le manque d'ahibleté, sur la «routine d'action» du 20 juillet, ce que signifient ces questions rationnelles que l'on se pose rétrospectivement. Aujourd'hui qu'il est si facile de le faire, on analyse et on présume beaucoup de choses! On reproche aux hommes du 20 juillet d'avoir fait des erreurs d'organisation, d'avoir choisi le mauvais moment!

Il faut que nous comprenions enfin que deux domaines aussi différents que le sont l'idéalisme de liberté de Platon ou du christianisme et un matérialisme positiviste auquel s'associe trop souvent un athéisme plus ou moins dissimulé, ne peuvent en aucune façon avoir des fondements semblables. Un deuxième phénomène s'associe à celui que représentent les hommes et les femmes du 20 juillet. A Munich se constituait un cercle de jeunes étudiants et de professeurs qui n'avaient aucun rapport avec les opposants du 20 juillet et qui avaient pour chefs le frère et la soeur Scholl. Ils voulaient provoquer à leur manière l'effondrement du régime national-socialiste. Sans se demander si leur entreprise pleine de danger – ils moururent tous sous la guillotine – aurait un succès immédiat ou non, ils organisèrent avec d'énormes difficultés une action de distributions de tracts et de réunions qui dura pendant plusieurs mois. Le tract qui fut distribué à la fin de l'année 1943, donne un aperçu définitif de l'esprit qui animait cette action. Ce tract se terminait par cette phrase: «Le nom allemand restera déshonoré à jamais, si la jeunesse allemande ne se soulève pas enfin, si, par esprit de vengeance et à la fois d'expiation, elle n'écrase pas ses bourreaux et si elle ne

Schmorell, wären in diesem Jahre 45 und 55 Jahre alt. Sie ständen also, hätten sie überlebt, heute als tätige Menschen unter uns, und wir müssten ihnen Rede und Antwort stehen über die Gründe, die uns hier zusammengeführt haben. Zu allen Zeiten haben Staaten und Völker sich bemüht, den unbegrenzten Lauf der Zeit zu skandieren, in dem sie Zeremonien, Feiertage und Feierstunden schufen oder gar anordneten. Nicht immer haben sie hierbei eine glückliche Hand gehabt. Die Wirkungslosigkeit ihres Handelns zeigt sich stets, wenn nur Erinnerung die Stunde beherrscht. Wir meinen, dass ein solcher Tag in erster Linie der Selbstkontrolle des eigenen Handelns dienen sollte, einer Selbstkontrolle, der als Massstab die Leistungen der Menschen zuzuordnen sind, deren wir gedenken. Nur wenn es sich herausstellt, dass das Ideal, dem die Toten dienten, auch noch heute die tragende Idee unseres Lebens ist, haben wir das Recht zu einer solchen Feierstunde.

Ich sage, die tragende Idee unseres Lebens, sie ist und bleibt der Dienst an der Freiheit, an der Freiheit nicht als einem verschwommenen Begriff, sondern einer an die Selbstdisziplin gebundenen Freiheit, die sich zur Aufgabe macht, die Freiheit für sich zu fordern, die man dem Mitmenschen bereit ist zu geben. Diese Freiheit ist aber heute im selben Masse gefährdet wie in den Tagen des 20. Juli 1944. So wie damals der Nationalsozialismus versuchte, die Menschen in Mitteleuropa zu versklaven, so verfolgt der Kommunismus in unseren Tagen dasselbe Ziel. Es hat damals wie heute nicht an Versuchungen gefehlt, dieses verbrecherische Ziel zu verschleiern. Damals wie heute sind Menschen diesem Trug zum Opfer gefallen. Damals wie heute glauben viele Menschen, dass der Kampf um die Freiheit sie nicht berührt. Während die damals aufgelegte Reserve noch verständlich erscheinen kann, weil die Auswirkungen dieser verbrecherischen Systeme für viele nicht eindeutig erkennbar waren, so ist es heute aber niemandem möglich, die Entschuldigung des ‚ich weiss nicht‘ in Anspruch zu nehmen. Die Millionen Opfer des Nationalsozialismus die Versklavung der freien Völker im europäischen Osten sprechen eine unüberhörbare Sprache. Wir, die überlebenden aus diesen Jahren des Kampfes, des Kampfes gegen den Nationalsozialismus, haben die Pflicht, der Welt zu sagen: Folgt dem Beispiel unserer Toten, wenn ihr der Entwicklung der Menschheit dienen wollt!

Wie leicht wird es uns im freien Westen gemacht, diesen Dienst zu leisten. Die geistigen und die materiellen Erfolge unserer Lebensordnung müssten auch die Saumseligen und Unbelehrbaren unter uns ansprechen. Trotzdem müssen wir ein Heer Abseitsstehender beklagen. Der Rechtspositivismus herrscht in unserer Rechtspflege und produziert unverständliche Urteile. Mangelnde Selbstkritik und mangelnde Fähigkeit zur Reue schaffen Situation in unserem Staat, in denen auch wir als Vorkämpfer der neuen Ordnung unglaubwürdig werden könnten. Der überwiegende Teil unseres Volkes, unter ihm manch ehemaliger Gegner, der nach innerer Einkehr den Weg zu uns gefunden hat, steht heute mit uns in einer Front. Diese Tatsache veranlasst uns ganz besonders, jene Dinge zu nennen, die noch bereinigt werden müssen, geben sie doch allen jenen einen billigen Vorwand, die in der Mittelzone unter einem totalitären Regime erneut Verbrechen auf Verbrechen türmen. Nur wenn wir uns am 20. Juli, dem Tage der deutschen Erhebung, in Wort und Tat zu den Männern des 20. Juli bekennen, ist zu erwarten, dass wir das Gewissen jener in der Mittelzone ansprechen, die noch imstande sind, zu hören. Sie sollten sich die Männer des 20. Juli zum Vorbild nehmen und an das Wort von Weizsäcker denken: «Wer sich opfert oder geopfert wird, hat die

bâtit pas une nouvelle Europe spirituelle. Notre peuple est en train de se révolter contre l'asservissement de l'Europe par le national-socialisme.»

Les membres les plus marquants de ces deux mouvements – du cercle du 20 juillet et du groupe Scholl de Munich –, le comte Klaus Stauffenberg et Alexander Schmorell, auraient cette année respectivement 55 et 45 ans. S'ils avaient survécu, ils seraient donc aujourd'hui parmi nous des hommes actifs, et il nous faudrait leur rendre compte des raisons qui nous ont conduits à nous rassembler ici. De tout temps, les Etats et les peuples se sont efforcés d'interrompre la course illimitée du temps en créant et en fixant des cérémonies, des jours fériés et des journées commémoratives. Mais ils n'ont pas toujours eu de succès. Car cette entreprise se montra toujours inefficace lorsqu'une telle journée n'était dominée que par le souvenir. Nous pensons qu'une telle journée doit en premier lieu donner à chacun la possibilité d'exercer sur ses propres actions un contrôle qui doit prendre pour norme les actions des hommes dont nous nous souvenons. S'il apparaît que l'idéal qui était celui des morts, est encore aujourd'hui l'idée fondamentale de notre vie, alors seulement nous avons le droit de nous rassembler pour une telle journée commémorative.

Je viens de dire: l'idée fondamentale de notre vie. Elle est et reste notre devoir de servir la liberté, non pas la liberté en tant que vague concept, mais une liberté liée à une discipline de soi-même: l'homme a pour tâche de réclamer pour soi la liberté qu'il est également prêt à donner à son prochain. Mais cette liberté est aujourd'hui aussi menacée qu'elle l'était à l'époque du 20 juillet 1944. A cette époque, le national-socialisme essaya d'asservir les hommes d'Europe centrale; de nos jours, le communisme poursuit le même but. A l'époque nazie comme aujourd'hui, on a souvent essayé de masquer ce but criminel. A cette époque comme aujourd'hui, des hommes ont été les victimes de cette imposture; à cette époque comme aujourd'hui, beaucoup d'hommes ont cru que le combat pour la liberté ne les concernait pas. On peut peut-être comprendre l'attitude réservée dont beaucoup de personnes firent preuve à l'époque nazie, parce qu'elles ne distinguaient pas clairement les conséquences de ces systèmes; mais aujourd'hui, personne n'a la possibilité de faire valoir l'excuse de son ignorance. Car il n'est pas possible d'ignorer les millions de victimes du national-socialisme et l'asservissement des peuples de l'Europe orientale. Nous qui avons survécu à ces années de combat contre le national-socialisme, nous avons le devoir de dire au monde: suivez l'exemple de nos morts, si vous voulez contribuer à l'évolution de l'humanité!

Servir la liberté est une tâche qui nous est rendue facile dans l'Ouest libre. Les succès spirituels et matériels de notre ordre de vie devraient intéresser également tous les insouciantes et tous ceux qui s'obstinent dans une opinion. Il nous faut cependant déplorer un grand nombre de personnes qui ont d'autres convictions. Le droit positif est le principe de notre juridiction et il est à l'origine de jugements incompréhensibles. Le manque d'autocritique et l'incapacité de se repentir créent dans notre Etat des situations dans lesquelles même nous, pionniers du nouvel ordre, nous ne pourrions plus être dignes de foi. La plus grande partie de nos concitoyens – et parmi eux, beaucoup de nos anciens adversaires qui, après une conversion, ont trouvé le chemin qui mène vers nous – est aujourd'hui à nos côtés. Cette réalité nous engage tout particulièrement à nommer certaines choses qui doivent être encore réglées, parce qu'elles servent de prétexte à tous ceux qui dans la zone soviétique, sous un régime totalitaire,

Potenz der Überlegenheit des Sieges erworben, eines Sieges, der nicht nur errungen werden muss für den versklavten deutschen Teil Europas, seiner Früchte sollten auch alle jene schweigenden Nachbarvölker im Osten Europas teilhaftig werden, die die Freiheit genauso lieben wir und mit deren Eliten wir gemeinsam gegen den Nationalsozialismus gekämpft haben.»

Lassen Sie mich, meine Damen und Herren, mit einem Gedicht eines der unseren, einem Gedicht Albrecht Haushofers, zu meinen Kameraden sprechen:

Du Toter, denkst du der Gefährten auch.  
Heut' war mir wieder, zwischen Traum und Wachen,  
als hört' ich dein vertrautes, tiefes Lachen,  
als fühlt ich an der Wange deinen Hauch.  
Du hast soviel geschaut, gespürt, geahnt.  
Hast früh mit früher Wandlung dich verbündet.  
Hast mir noch dunkle Mühsal streng verkündet.  
Ist nun auch mir der Weg zum Strom gebahnt?  
Ich bin bereit, zu bleiben und zu gehen.  
Es leben nicht mehr viele, die mich halten.  
Der Toten sind die tieferen Gewalten.  
Ich fühle dich im Boot als Fergen stehen.  
Ich fühle deine Hand sich grüssend heben.  
Du schweigst? Soll ich dir folgen oder leben?

commettent crime après crime. Nous ne pouvons espérer faire appel à la conscience de ceux qui, dans la zone soviétique, sont encore en mesure de nous entendre, que si, le 20 juillet, le jour du soulèvement allemand, nous nous déclarons, en paroles et en actes, partisans des hommes du 20 juillet. Ils devraient prendre pour modèle les hommes du 20 juillet et penser aux paroles de Weizsäcker: «celui qui se sacrifie ou qui est sacrifié, a gagné la puissance de supériorité de la victoire», une victoire qui ne doit pas être remportée seulement pour la partie allemande asservie de l'Europe. Les fruits de la victoire doivent aussi profiter à tous les peuples silencieux de l'Est de l'Europe qui aiment la liberté autant que nous et dont les élites ont lutté avec nous contre le national-socialisme.

Mesdames et Messieurs, permettez-moi de terminer par ce poème d'un des nôtres, un poème d'Albrecht Hauhofer, que j'adresse à mes camarades:

O toi qui es mort, penses-tu encore à ton camarade?  
J'ai cru aujourd'hui, entre le rêve et la réalité,  
Entendre ton rire profond et familier  
Et sentir sur ma joue le souffle de ton haleine.  
Tu as vu, éprouvé et pressenti tant de choses.  
Très tôt tu as changé le sens de ta vie.  
Tu m'as annoncé beaucoup de souffrances.  
Mon chemin vers toi est-il préparé?  
Je suis prêt à rester et à partir,  
Car il n'y a plus beaucoup d'hommes qui me retiennent.  
Les morts m'appellent plus fort que les vivants.  
Je sens que tu es le maître du bateau.  
Je sens que tu lèves le bras pour saluer.  
Tu ne dis rien? Dois-je te suivre dans la mort ou dois-je continuer à vivre?

Rede in der Feierstunde am 20. Juli 1964

## Das mahnende Beispiel ist geblieben

Die Bundesregierung fühlt sich dem Geist des 20. Juli verpflichtet

Mein erstes Wort sei ein Dank dafür, dass es eine deutsche Erhebung gegeben hat; dass Sterne in der deutschen Nacht sichtbar geworden sind; dass auf den letzten Blättern unserer Geschichte vor 1945 nicht nur Himmler und Auschwitz stehen, sondern auch Namen und Wollen von Männern, die entschlossen waren, Drangsal und Tod vom eigenen Volk und dem bedrängten Teil der Menschheit zu nehmen; Männer, die aller Welt bewiesen haben, dass Hitler nicht mit Deutschland identisch ist.

Sie haben nicht aus Lust am Abenteuer konspiriert. Sie waren aus dem Gewissen genötigt, um der Ehre des Vaterlandes und des Lebens von Millionen Deutschen und Nichtdeutschen willen die Hand gegen ein System zu erheben, das sich selbst ausserhalb des Rechtes und der Moral gestellt und damit gerichtet hatte, ein System, das mit anderen Mitteln nicht mehr zu fällen war.

Die Verschworenen waren keine Landsknechte, denen die Rebellion im Blute lag. Ihrem Wesen nach eher Antirevolutionäre, haben sie versucht, die moralische Legalität bis zum äussersten zu wahren. Von Skrupeln beladen trachteten sie, möglichst ohne Blut auszukommen – obwohl sie wussten, dass sie es mit rücksichtsloser diabolischer Machtfülle aufnahmen. Sie waren Patrioten und Humanisten im besten Sinn. Sie waren Menschen und als solche nicht frei von Unvollkommenheiten. Was sie früher aus Herkunft, Irren und Zögern getan oder unterlassen haben mögen: sie haben es getilgt durch die Entschlossenheit zur erlösenden Tat. Wo ist jener, der so ohne Makel wäre, dass er einen Stein werfen dürfte? Wer ohne Makel ist, nur weil ihm Versuchung, Anfechtung und Nötigung erspart geblieben sind, hat daraus allein keine Legitimation zu überheblicher Kritik.

Der 20. Juli 1944 war nicht der erste Plan. Vor Ausbruch des Krieges hatten erfolgversprechende Vorbereitungen keinen Ansatzpunkt zur Durchführung gefunden. Denn Hitler vermochte im entscheidenden Augenblick grosse aussenpolitische Erfolge einzuheimsen. Einige Zeit vorher hätte der zehnte Teil von ihnen genügt, den bedrängten demokratischen Kräften über die Krise zu helfen. Wer es erlebt hat, weiss, wie Hitlers Erfolge die Widerständler und Einsichtigen mit Niedergeschlagenheit und Verzweiflung geschlagen haben. Die Warner

## L'exhortation de l'exemple demeure

J'aimerais commencer par des paroles de gratitude, gratitude qu'il y ait eu un soulèvement allemand, que des étoiles aient apparu dans la nuit allemande, que sur les dernières pages de notre histoire avant 1945 ne soient pas seulement gravés les noms d'Hitler et d'Auschwitz, mais aussi les noms et les actes des hommes qui étaient décidés de libérer leur peuple et la partie de l'humanité opprimée, de leurs tribulations et de la mort, et qui ont prouvé au monde entier qu'Hitler et l'Allemagne ne sont pas identiques.

Ces hommes n'ont pas conspiré par goût d'aventure. C'était leur conscience qui, pour sauver l'honneur de la patrie et la vie de millions d'Allemands et de non-Allemands, les obligeait à lever la main contre un régime qui vivait en dehors de la loi et de la morale et s'était donc ainsi condamné lui-même: on ne pouvait plus abattre un tel système avec d'autres moyens.

Ces hommes n'étaient pas, non plus, des lansquenets nés pour la rébellion. Dans leur for intérieur étant plutôt des anti-révolutionnaires, ils ont essayé de rester dans la légalité morale le plus longtemps possible. Pleins de scrupules, ils ont tenté d'aboutir sans effusion de sang – tout en sachant qu'ils luttaient contre une puissance diabolique et brutale. Ils étaient des patriotes et des humanistes dans le meilleur sens du terme. Ils étaient des hommes et, en tant que tels, entachés d'imperfections. Si, par le passé, ils ont pu commettre des actes imparfaits ou des omissions – dûs à leur origine, à leurs erreurs ou à leurs hésitations –, ils se sont rachetés par leur décision d'entreprendre l'acte rédempteur. Quel est celui qui se sent suffisamment innocent pour leur jeter une pierre? ... Celui qui est sans tache uniquement parce que les tentations et les pressions l'ont épargné, n'est pas pour autant habilité à formuler des critiques arrogantes.

Le 20 juillet n'était pas le premier plan. Avant la guerre, des préparatifs prometteurs n'avaient pu être mis en œuvre, car Hitler avait pu remporter, à des moments décisifs, de grands succès en matière de politique extérieure. Peu de temps avant, un dixième de ces succès aurait suffi pour aider les forces démocratiques en détresse, à surmonter la crise. Celui qui l'a vécu sait combien les succès d'Hitler ont abattu et désespéré les résistants et les esprits judicieux. Les



sahen sich Lügen gestraft. Lähmung suchte sie heim – und Blendung befahl das Volk. Die Männer des 20. Juli samt denen, die vor ihnen wagten und starben, haben mehr als den Tod auf sich genommen. Sie mussten sich durch die Schluchten des Zweifels quälen, durch den inneren Kampf zwischen Eid und Gewissen, zwischen formaler und sittlicher Pflicht. Schliesslich waren sie öffentlicher Schändung preisgegeben. Die gegen sie gerichteten Verfahren sind mit allen Mitteln der moralischen Vernichtung und satanischer Bestialität buchstäblich veranstaltet worden.

Alles Furchtbare war ihnen zugedacht – aber eins konnte nicht erreicht werden: das innere Zerbrechen. Sie blieben Charaktere in den Olbergstunden, am Pranger und im Sterben. Ihre Abschiedsbriefe sind Dokumente der seelischen Grösse, der nicht posierenden Vaterlandsliebe und des ruhigen Gewissens. Zum Zweiten ein Wort der Hochachtung. Die Märtyrer haben nicht nur den Sturz der Tyrannis erstrebt. Sie haben mehr über den Gehalt der neuen Zeit nachgesonnen als über die technische Planung des den Weg der Rettung freimachenden Unternehmens. Sie hatten die Saat vorbereitet: die rechtlichen und staatsphilosophischen Fundamente für eine Zeit des moralischen und staatlichen Wiederaufbaues lagen bereit. Europa war in die Planung einbezogen. Wir wissen nicht alles, was vorgeschlagen und durchleuchtet worden ist. Aber was wir wissen, nötigt uns Achtung ab. Sie wollten eine sittliche Erneuerung, nicht nur eine Änderung der Verwaltungstechnik. Sie mühten sich um die Sanierung einer missbrauchten, betrogenen und vergewaltigten Nation und um Verständnis bei einer aufgebrachten Welt. Nach der Pervertierung der Autorität und der Strapazierung jeden Ordnungsprinzips hielten sie Rezepte der Heilung bereit.

Die Macht war ihnen ebenso wie die Tat des 20. Juli nur ein Mittel des Erbarmens mit dem Volk, dessen Bedürfnis nach einer moralisch fundierten Autorität und einer ausgewogenen Ordnung ihnen offenbar geworden war. Autorität sollte auf Vertrauen beruhen und nur von solchen Männern ausgeübt werden, deren Lauterkeit, Selbstlosigkeit und Können erprobt waren. Sie proklamierten in der vorbereiteten Regierungserklärung «die Wiederherstellung der vollkommenen Majestät des Rechts». Der Staat sollte von Ehre und Tugend gehütet werden. Diese Formulierungen mögen uns heute zu ethisch, ja zu romantisch erscheinen. Das Bild von Staat, Recht und Pflicht war unter den damaligen Verhältnissen gedacht, auf einen Übergang zugeschnittenen und folglich auf eine Therapie des gesteuerten Klimawechsels ausgerichtet.

Für diese Männer war die Revolution ein lästiges Werk für Stunden. Es sollte die Bevölkerung nicht in Mitleidenschaft ziehen und kein Chaos erzeugendes Vakuum entstehen lassen. Ordnung sollte den Terror nahtlos ablösen. Soviel Ethos und Rücksicht auf andere mussten freilich die eigenen Risiken und Nachteile steigern. Sie haben das gewusst und sind dennoch den Weg der Rücksicht gegangen. Nicht nur ihnen ist der Erfolg versagt geblieben. Auch uns! Wir beklagen das Schicksal der Wagenden und stellen fest: Die gemordeten Frauen und Männer des Widerstandes fehlen uns heute. Sie fehlen in Staat, Heer und Gesellschaft. Wir vermissen sie schmerzlich. Manche Mängel unserer Tage sind zurückzuführen auf die sadistische und gezielte Vernichtung von Kräften pflichtbewusster Gesinnung und gediegener Schulung.

Dieses Schicksal hat nicht nur uns getroffen. Die Elite aller Völker, die in die Gewalt des Unmenschentums gefallen waren, ist dezimiert worden. Die Blutopfer der jüdischen Europäer sind ohne Beispiel. Wir bekunden ihnen und ihren hier

donneurs d'avertissements se voyaient infliger un démenti. Ils se sentaient paralysés – et le peuple, lui, était frappé d'aveuglement.

Les hommes du 20 juillet et tous ceux qui, avant eux, ont risqué leur vie et sont morts, ont subi plus que la mort. Ils ont dû traverser les abysses du doute, ainsi que la lutte intérieure entre le serment et la conscience, entre le devoir formel et le devoir moral. A la fin, ils étaient livrés au déshonneur public. Les procès qu'on leur a intentés étaient littéralement organisés avec tous les moyens de la suppression morale et de la bestialité satanique. On leur a fait subir tout ce qu'il y avait de plus terrible – mais on n'a pas pu briser leur âme. Ils ont gardé leur grandeur dans cette «agonie du Mont des Oliviers», au pilori, et dans la mort. Leurs lettres d'adieu sont des documents de grandeur d'âme, de vrai amour de la patrie, et de la conscience tranquille.

En deuxième lieu, j'aimerais exprimer mon estime. Les hommes du 20 juillet n'ont pas seulement essayé d'abattre la tyrannie; ils ont réfléchi plus aux fondements de cette nouvelle ère qu'à l'exécution technique de l'entreprise ouvrant la voie du salut. Ils avaient préparé la nouvelle semence: les bases juridiques et philosophiques pour la période du rétablissement de la morale et de la reconstruction de l'État, étaient élaborées. Dans leurs projets ils avaient englobé l'Europe. Nous n'avons pas connaissance de tout ce qui a été proposé et discuté. Mais le peu que nous savons nous oblige à leur exprimer notre estime. Ils voulaient un renouveau moral, pas seulement une modification de la technique administrative. Ils ont travaillé pour le rétablissement d'une nation violée, qui avait été dupe et dont on avait abusé, et ils ont essayé de regagner la confiance d'un monde indigné. Après la période de la perversité de l'autorité et de la violation des principes de base, ils avaient des projets pour la remise en ordre. Le pouvoir, tout comme l'acte du 20 juillet, n'était pour eux qu'un moyen de pitié pour venir en aide à un peuple qui avait visiblement besoin d'un ordre équilibré et d'une autorité fondée sur la morale. L'autorité devait se baser sur la confiance et être exercée seulement par des hommes dont l'intégrité, le dévouement et les facultés avaient fait leur preuve. Dans leur déclaration gouvernementale préparée à l'avance, ils proclamaient le «rétablissement de la majesté complète du droit». De telles formules peuvent nous sembler, aujourd'hui, un peu trop imprégnées d'éthique ou même de romantique. Les conceptions de l'État, du droit, et du devoir étaient en fonction des conditions d'alors et valables pour une période de transition, de changement de climat politique dirigé.

Pour ces hommes, la révolution était une œuvre ennuyeuse de quelques heures. Ils ne voulaient pas que la population en souffre, et qu'il y ait un vide générateur de chaos. L'ordre devait succéder sans soudure à la terreur. Tant de considérations éthiques et de ménagements pour les autres devait obligatoirement augmenter les risques et inconvénients pour eux-mêmes. Ils l'ont su et ont quand même poursuivi dans leur voie.

Ils n'ont pas eu de succès. Nous non plus. Nous déplorons le sort de ceux qui ont tout risqué, et constatons: Les hommes et femmes de la Résistance qui ont été assassinés nous manquent aujourd'hui dans l'État, dans l'Armée, et dans la Société. Ils nous font douloureusement défaut. Certaines insuffisances de notre société actuelle sont dues à la suppression sadique et dirigée de forces pleinement conscientes de leur devoir d'une formation solide. Nous ne sommes pas seuls à avoir été frappés par ce sort. L'élite de tous les peuples tombés sous le joug des barbares, a été décimée. Les massacres des juifs européens sont sans

anwesenden Repräsentanten nicht nur unsere konventionelle Anteilnahme. Wir teilen ihren Schmerz und verstehen ihre Empörung. Wir schliessen ihre Opfer ein in diese Stunde des Gedenkens, der Trauer, der Hoffnung, der Achtung und der Mahnung.

Zum letzten ein Wort der Mahnung. Die Blutzeugen des deutschen Widerstandes stammen aus allen Schichten des deutschen Volkes und aus allen Gegenden Deutschlands. Sie unterscheiden sich jedoch in ihren Grundanschauungen. Zum Beweis brauche ich nur zwei zu nennen, mit denen ich in den heissen Kampfjahren vor 1933 in Berührung gekommen war: Bolz, Leuschner; der eine ein biederer sozialbürgerlicher Zentrumsmann, der andere ein sozialdemokratischer Gewerkschaftler. Und doch stimmten sie überein in Motiv und Ziel und verkörperten damit einen spektakulären Querschnitt des Volkes. Sie fochten für Recht und Würde der Persönlichkeit, für Gewissens- und Koalitionsfreiheit und für die Rettung des Volkes vor den unauslotbaren Tiefen der anrollenden Katastrophe. Wenn sie auch scheiterten: das mahnende Beispiel ist geblieben. Motiv und Ziel mögen auch uns einig machen, unser Vaterland zu lieben; seine Einheit mit friedlichen Mitteln wiederherzustellen; die Verständigung mit den Nachbarn zu suchen; Deutschland als eine Schicksalsgemeinschaft aller Stände und nicht als Interessenhaufen zu sehen; die Freiheit nicht nur zu geniessen, sondern durch Opfer zu erhalten und wachsen zu machen; die Achtung der Persönlichkeit in zuverlässiger gegenseitiger Toleranz zu verankern; jeder Diskriminierung Anderer und jedem Kollektivurteil zu widerstehen; schon den Anfängen eines Neo-Nationalismus zu wehren und schliesslich eine Verniedlichung des Schrecklichen nicht zuzulassen.

Die bittere Erfahrung lehrt: es gibt keine Neutralität gegenüber der Barbarei und ihren Vorläufern. Wer nicht gegen sie ist, fördert sie. Zu wenig gegen sie getan zu haben, kann ebenso schlimm sein, wie untätig geblieben zu sein. So wenig der Bürger ohne den Staat zu existieren vermag, so wenig kann der Staat funktionieren, dessen Bürger ihre Pflichten vernachlässigen oder die demokratische Freiheit als Freibrief für Egoismen auffassen. Wir sind gewarnt! Wir können nicht abermals vorgeben, wir seien ahnungslos gewesen. Die Verantwortung liegt vor Gott und der Welt auf uns. Die Bundesregierung, in deren Auftrag ich die Teilnehmer grüsse, hat sich nicht nur durch ihren Aufruf, die Kranzniederlegung und die Teilnahme an der heutigen Feierstunde zu den Blutzeugen des deutschen Widerstandes bekannt. Sie fühlt sich in ihrem Denken und Handeln dem Geist des 20. Juli verpflichtet. Sie bekundet den Opfern und ihren Angehörigen ihre Ehrfurcht und stellt sie uns allem zum Vorbild.

exemple. Ce ne sont pas seulement des condoléances conventionnelles que nous leur exprimons ainsi qu'à leurs représentants ici, mais nous partageons leur douleur et comprenons leur indignation. Nous incluons leurs victimes dans cette heure de commémoration, de tristesse, d'espoir, d'estime, et d'avertissement.

Je terminerai par un mot d'avertissement. Les martyrs de la Résistance allemande appartiennent à toutes les couches du peuple allemand et à toutes les régions de l'Allemagne. Ils se distinguaient cependant dans leurs vues fondamentales. A titre d'exemple, je ne cite que deux parmi eux avec qui j'ai eu contact dans les années de chaude lutte avant 1933: Bolz et Leuschner. L'un fut un brave homme social-bourgeois du centre, l'autre un syndicaliste social-démocrate. Et pourtant, ils étaient unis dans leurs mobiles et dans leurs buts et incarnent ainsi un clivage représentatif du peuple. Ils luttèrent pour le droit et la dignité de l'homme, pour la liberté de la conscience et de la coalition, et pour sauver le peuple des incommensurables misères de la catastrophe qui s'annonçait. Certes, ils ont échoué; mais leur exemple nous reste et nous exhorte à ce que les mobiles et les buts nous rendent unis, c'est-à-dire, aimer notre patrie, rétablir son unité avec des moyens pacifiques, chercher le rapprochement avec nos voisins, considérer l'Allemagne comme une communauté de destin de toutes les couches sociales et non comme un rassemblement de groupes de pression, pas seulement jouir de la liberté mais la sauvegarder par des sacrifices et la faire croître, baser l'estime de la personne sur la tolérance mutuelle et fidèle, combattre toute discrimination et tout jugement collectif, s'opposer à toute velléité de renaissance du néo-nationalisme, et enfin, ne pas admettre qu'on minimise la terreur.

L'expérience amère nous enseigne: il n'y a pas de neutralité vis-à-vis des barbares et de leurs précurseurs. Celui qui n'est pas contre eux, les favorise. Ne pas avoir fait assez contre eux, peut être aussi désastreux que de ne rien avoir fait du tout. Au même titre que le citoyen ne peut exister sans l'Etat, celui-ci ne peut fonctionner si ses citoyens négligent leurs devoirs et considèrent la liberté démocratique comme un sauf-conduit pour leurs égoïsmes. Nous sommes avertis! Nous ne pouvons plus prétendre de n'avoir rien su. Nous portons la responsabilité devant Dieu et devant le monde. Le gouvernement fédéral, au nom duquel je salue cette assemblée, s'unit aux martyrs de la Résistance allemande non seulement par son appel public, le dépôt de la gerbe et la participation à cette soirée commémorative; mais il se sent lié à l'esprit du 20 juillet dans ses conceptions et dans ses actes. Il présente ses respects aux victimes et à leurs familles, et les donne en exemple à nous tous.

## Im Auftrag ihres Gewissens

### Die Tat der Opfer des 20. Juli 1944

Kein Volk kann sich seine Zukunft sichern, das einer Stellungnahme zu den erschütternden Begebenheiten seiner Vergangenheit aus dem Wege geht. Zu den erschütternden Begebenheiten unserer jüngeren Vergangenheit zähle ich den 20. Juli 1944, aber auch den 17. Juni 1953 und den 13. August 1961. Ein Volk, das versuchen würde, in der Sphäre unerwarteten Wohlergehens und vermeintlicher Sicherheit nach vorne flüchten zu können, würde die Grundlage seiner Existenz zerstören. Man hört oft, uns Deutschen fehle das revolutionäre Temperament vieler anderer Völker. Die Geschichte zeigt, dass diese Meinung – zuzeiten Vorwurf, zuzeiten Ausdruck der Bewunderung – zu sehr vereinfacht. Das revolutionäre Temperament der Völker äussert sich verschieden. Die grossen Revolutionsbewegungen unserer Geschichte sind im 16. Jahrhundert in den blutigen Bauernkriegen nur mühsam erstickt worden. Was im weiteren Ablauf unserer Geschichte geschah, unterstreicht das andersartige revolutionäre Temperament unseres Volkes ebenso wie sein revolutionäres Unglück. Das Aufbegehren gegen die Reaktion des frühen 19. Jahrhunderts mündete in die revolutionären Bewegungen der Jahre 1848 bis 1850. Hier entstand die Forderung nach der deutschen Einheit in Freiheit. Ob die Ereignisse im November 1918 Folge einer Revolution oder Folge des Zusammenbruchs gewesen sind, ist umstritten. Die sogenannte Machtübernahme Hitlers am 30. Januar 1933 war demgegenüber zweifellos nicht das Ergebnis einer revolutionären Bewegung. Dann hätten sich andere Kräfte durchgesetzt als die, die Deutschland zerstörten und eine Welt in Trümmer zerشلugen.

Der 20. Juli 1944 nimmt angesichts all dessen eine Sonderstellung ein, er war nicht von Revolutionären im bisher üblichen Sinne des Wortes getragen. Hohnvoll schrieb vor Jahren die kommunistische Presse von bürgerlichen und adeligen Dilettanten. Diesen Hohn weisen wir zurück. Die Männer und Frauen, die im Widerstand gegen Hitler ihr Leben liessen, sind mehr gewesen als Revolutionäre im überlieferten Sinne dieses Wortes. Die heute vor 20 Jahren sich erhoben, vornehmlich jene Männer aus unserem deutschen Soldatentum, mit ihnen führende Persönlichkeiten der freiheitlichen Arbeiterbewegung von einst und eines freiheitlichen Bürgertums, handelten aus Gewissensnot gegen ein System, in dem der Mensch nicht mehr Mensch sein sollte und konnte. Sie standen unter dem Zwang

## Victimes pour la liberté

### Les victimes du 20 juillet 1944 ont agi suivant leur conscience

Un peuple ne peut pas garantir son avenir s'il refuse de prendre position vis-à-vis des événements bouleversants de son passé. Au nombre des événements bouleversants de notre passé récent, je compte le 20 juillet 1944, mais aussi le 17 juin 1953 et le 13 août 1961. Un peuple qui essaierait d'aller se réfugier dans la sphère d'une prospérité inespérée et d'une prétendue sécurité, détruirait les fondements de son existence. On entend souvent dire que nous les Allemands, nous n'avons pas le tempérament révolutionnaire de beaucoup d'autres peuples. Mais l'histoire montre que cette opinion – qui est parfois un reproche et parfois l'expression de l'admiration – simplifie beaucoup trop. Le tempérament révolutionnaire des peuples s'exprime de différentes façons. Les grands mouvements révolutionnaires de notre histoire n'ont été étouffés que difficilement au 16<sup>me</sup> siècle, dans les sanglantes guerres de paysans. Ce qui se passa ensuite au cours de notre histoire, fait ressortir le tempérament révolutionnaire différent de notre peuple, de même que sa malchance révolutionnaire. La révolte contre la réaction du début du 19<sup>me</sup> siècle aboutit aux mouvements révolutionnaires des années 1848 à 1850.

C'est à cette époque qu'on commença à revendiquer l'unité allemande dans la liberté. Les événements de novembre 1918 ont-ils été la conséquence de la débâcle ou la conséquence d'une révolution? Cela fait l'objet de controverses. Par contre, la soi-disante arrivée au pouvoir d'Hitler, le 30 janvier 1933, n'était certainement pas le résultat d'un mouvement révolutionnaire. Car alors ce sont d'autres forces qui se seraient imposées et non celles qui détruisirent l'Allemagne et qui firent du monde un amas de décombres.

En face de tout cela, le 20 juillet 1944 occupe une position spéciale: il ne fut pas l'œuvre de révolutionnaires, au sens jusqu'ici usité du terme. Il y a des années, la presse communiste, pleine de mépris, parla de dilettantes bourgeois et nobles. Nous récusons ce mépris. Les hommes et les femmes qui ont laissé leur vie dans la résistance contre Hitler, ont été plus que des révolutionnaires au sens traditionnel du terme. Ceux qui se soulevèrent il y a aujourd'hui 20 ans – particulièrement ces hommes de l'armée allemande et avec eux, des personnalités éminentes du mouvement de travailleurs libéral de cette époque et de la bourgeoisie libérale – ont agi, poussés par leur conscience, contre un système dans

des Gewissens, wie wir alle, die wir nicht in der Emigration waren, die wir hier im Lande jene schreckliche Zeit durchstehen mussten. Und erst als das ganze Verhängnis in seiner überdimensionalen Grösse sichtbar wurde, da griffen Männer ein, die zunächst ohne innere Beziehung zum System ihre Pflicht getan hatten. Sie griffen ein, weil sie mit ihrem Weitblick und mit ihrem Mut dazu sahen, dass das Vaterland dem Abgrund entgegenrollte. Ihr Versuch, dieses Verhängnis aufzuhalten, scheiterte. Trotz und gerade wegen dieses Scheiterns bezeugen wir an diesem 20. Jahrestage vor den anwesenden Hinterbliebenen der Opfer des 20. Juli 1944 unsere grosse Ehrfurcht vor dem Tod ihrer Väter, ihrer Mütter, ihrer Geschwister und ihrer Kinder für das Vaterland. Darauf haben sie einen Anspruch, den ich als Mitglied einer Regierung, deren Chef heute in den Morgenstunden am Mahnmal der Opfer des Nationalsozialismus den Kranz der Bundesregierung niederlegte, unterstreichen darf. Die Bundeswehr erwies heute ihre Ehrenbezeugung durch das Stellen der Wache zur Erinnerung an ihre Kameraden, die als gute Soldaten und gute Deutsche handelten und starben.

Viele handelten nicht. Ihnen soll kein Vorwurf gemacht werden. Ich bin sicher, im Sinne der Hinterbliebenen zu sprechen, wenn ich erkennen lasse, wie schwer die persönliche Entscheidung jedes Einzelnen unter einer blutigen Diktatur ist und damals war, so oder so zu handeln. Hier wollen wir keinen Riss schaffen in der inneren Haltung und dem Empfinden unseres Volkes. Aber wir alle sind verpflichtet, ich spreche es noch einmal aus, den Männern des 20. Juli 1944 und den tapferen Frauen in dieser Stunde erneut unsere Ehrfurcht zu bezeugen.

Unsere ausländischen Freunde, die aus Ländern kommen, die von deutschen Truppen besetzt waren, und, noch viel schlimmer, von deutscher Gestapo gepeinigt wurden, wären heute nicht unter uns, wenn nicht der 20. Juli 1944 ihnen gezeigt hätte, dass auch in diesem Volk das Gewissen weiter schlug, auch in diesem Volk die Menschen da waren, die der Freiheit das letzte Opfer brachten. Ja, die Ersten oder mindestens unter den Ersten, die nach dem Zusammenbruch, nach dem totalen Zusammenbruch und der totalen Verachtung unseres Volkes in der Welt den Weg zu uns fanden, und denen, die es wert waren, die Hand zu reichen, das waren die Deportierten in den Internierungslagern der nationalsozialistischen Zeit, das waren die Widerstandskämpfer in den Ländern, wo sie im Namen unseres Volkes unterdrückt wurden. Ihnen gilt mein Dank, dass sie auch heute an dieser Feierstunde teilnehmen. Es kann gewiss nicht alles in 19 oder 20 Jahren vergessen sein. Und es wäre auch nicht gut, wenn alles in die Vergessenheit geriete. Aber ihre Teilnahme lässt doch erkennen, dass sie die grosse Wandlung dieser Epoche mit uns verstanden haben, dass sie mit uns alle Völker, die die gleichen Werte der Rechtsstaatlichkeit, der sittlichen Staats- und Gesellschaftsordnung in Europa teilen, heute in der Gemeinschaft der europäischen Nationen zusammenführen wollen.

Ich spreche über den Äther, über diesen Saal hinaus zu meinen Mitbürgern in Stadt und Land, um ihnen zu sagen, dass die Männer und Frauen um den 20. Juli 1944 nicht gestorben sind, damit wir vergessen, was es bedeutet, in Freiheit und Sicherheit leben zu dürfen. Ich glaube, es kann auch von dieser Stelle aus, gerade vor dieser Versammlung der Sorge Ausdruck gegeben werden, dass alles, was wir an Menschenrecht und Bürgerwürde besitzen, einmal wieder verlorengehen kann, wenn wir uns nicht der schicksalhaften Bindungen und Mahnungen bewusst bleiben. Das, was so unendlich viel wert ist, begreift man in der Regel erst dann, wenn man es nicht mehr besitzt.

lequel l'homme ne devait et ne pouvait plus être un homme. Ils étaient contraints par leur conscience, comme nous tous qui n'étions pas en émigration et qui étions obligés de surmonter cette époque épouvantable ici, dans le pays. Et lorsqu'ils s'aperçurent de l'ampleur démesurée de la catastrophe, des hommes intervinrent, des hommes qui d'abord, sans avoir de rapports étroits avec le système, avaient fait leur devoir.

Ils intervinrent parce que, grâce à leur prévoyance et aussi grâce à leur courage, ils s'étaient aperçus que la patrie était au bord de l'abîme. Leur tentative d'empêcher cette catastrophe fut un échec. Malgré et précisément à cause de cet échec, en ce jour du 20<sup>me</sup> anniversaire et en présence des parents des victimes du 20 juillet 1944, nous témoignons notre plus grand respect pour leurs pères, pour leurs mères, pour leurs frères et soeurs, pour leurs enfants qui moururent pour la patrie. Ils ont droit à ce respect et je voudrais le souligner en tant que membre d'un gouvernement dont le chef a déposé ce matin la couronne du gouvernement fédéral devant le monument aux victimes du national-socialisme. La Bundeswehr a rendu aujourd'hui les honneurs, en montant la garde en souvenir de ses camarades qui agirent et moururent comme de bons soldats et comme de bons Allemands

Beaucoup n'agirent pas. On ne doit leur faire aucun reproche. Je suis sûr de ne pas exprimer une opinion contraire à celle des parents des victimes si je dis que, sous une dictature meurtrière, il est et il était autrefois difficile pour chacun de prendre une décision, d'agir d'une manière ou d'une autre. Nous ne voulons pas provoquer de rupture dans l'attitude et dans les sentiments de notre peuple. Mais nous tous, nous avons le devoir – je le redis encore – de témoigner une nouvelle fois aujourd'hui notre respect pour les femmes et les hommes courageux du 20 juillet 1944.

Nos amis étrangers, venant de pays qui furent occupés par les troupes allemandes, et, ce qui est encore plus grave, qui connurent les tortures de la Gestapo allemande, ne seraient pas aujourd'hui parmi nous, si le 20 juillet 1944 ne leur avait pas montré que notre peuple aussi avait encore une conscience, que dans notre peuple aussi, il y avait des hommes qui sacrifièrent leur vie pour la liberté. Ceux qui, parmi les premiers, vinrent vers nous après la débâcle, après la débâcle totale, après que le monde entier nous eut exprimé son mépris, ceux qui vinrent vers nous pour tendre la main à ceux qui en étaient dignes, ce furent les déportés des camps d'internement de l'époque national-socialiste, ce furent les combattants de la Résistance des pays où ils avaient été opprimés au nom de notre peuple. Je les remercie d'être, eux aussi, présents aujourd'hui en cette journée commémorative. En 19 ou en 20 ans, on ne peut certainement pas tout oublier. Et ce ne serait pas bien si tout semblait dans l'oubli. Mais leur participation nous montre qu'ils ont compris avec nous la grande transformation de cette époque et qu'ils veulent avec nous réunir aujourd'hui dans la communauté des nations européennes tous les peuples qui, en Europe, partagent les mêmes valeurs, les valeurs d'un Etat constitutionnel, d'une structure d'Etat et d'une structure sociale conformes à l'éthique.

Au-delà de l'éther, au-delà de cette salle, je m'adresse à mes concitoyens de tout le pays pour leur dire que des hommes et des femmes ont sacrifié leur vie le 20 juillet 1944 et que, pour cela, nous ne devons pas oublier ce que signifie pouvoir vivre en liberté et en sécurité. Je crois qu'ici, précisément devant cette assemblée, je peux exprimer un souci, à savoir que nous pouvons reperdre un jour



Als Bundesminister für die gesamtdeutsche Not stehe ich vor Ihnen, um mit meinen Worten zugleich Ihre Gedanken ostwärts auf das traurige Los jener 16 Millionen Landsleute zu lenken, die ohne ihre besondere Schuld noch unter der schweren Hypothek dessen stehen, was die Männer und Frauen vom 20. Juli von unserem Volk fernhalten wollten. Sie sind bis auf den heutigen Tag nicht in den Genuss der Freiheit und Menschenrechte gekommen, weil eine Diktatur eine andere ablöste. Ich will diese Stunde nicht missbrauchen zu einer Polemik mit dem Regime in dem nicht unabhängigen Teil unserer Heimat. Auch Kommunisten sind in dieser schwarzen Epoche unseres Lebens damals für ihre Gesinnung in den Tod gegangen; aber ob sie wohl ahnten, dass einmal ihre Nachfahren die gleiche Missachtung des Menschen und seines Wertes zeigen würden, wie das heute jenseits der traurigen Trennungslinie geschieht? Das kann ich nur fragen! Unter uns weilt ein junger Märtyrer, Lothar Böttcher, der mit 18 Jahren wegen Verteilung von West-Berliner Zeitungen zum erstenmal und mit 20 Jahren zum zweitenmal und dann mit 10 Jahren Zuchthaus wegen Verteilung von Flug-schriften verurteilt wurde. Er hat auch seinen Freiheitskampf mit seinen Freunden geführt. Er hat vom 19. bis zum 29. Lebensjahr den schönsten Teil seines Lebens hinter den Zuchthausmauern eines anderen Regimes verbringen müssen! Er soll, der vor drei Wochen erst nach voller Abbüßung seiner Strafe als West-Berliner in die Freiheit entlassen wurde, wissen, dass wir in dieser Stunde auch seiner und seiner ungezählten Kameraden, die aus Gesinnungsgründen, aus religiösen und politischen Gründen hinter Zuchthausmauern schmachten müssen, von dieser Stelle aus gedenken!

In den kommunistischen Blättern Ost-Berlins ist der 20. Juli mit keinem Wort erwähnt worden. Das finde ich ganz in Ordnung! Ich beklage mich nicht darüber, denn der Respekt vor dem Menschentum und seiner Würde ist nicht zu teilen! Ganz gleich, wo und wie sie verletzt wird, es bleibt ein Vergehen gegen die Menschlichkeit, das die Täter brandmarkt, ob sie Nationalsozialisten waren oder Kommunisten sind.

Meine Damen und Herren, das erschütternde Geschehen vor 20 Jahren hat offenbart, dass es auch in Zeiten der tiefsten Bedrückung und Not Deutsche gibt und hoffentlich immer geben wird, die ihr ganzes Handeln in ihrem Leben, in ihrem Beruf und in der Politik in erster Linie vom Gewissen bestimmen lassen. Die Opfer des 20. Juli 1944 handelten im Auftrage ihres Gewissens. An ihm und nicht an der Macht werden die Zeiten gemessen.

tous les droits de l'homme et la dignité de citoyen que nous possédons, si nous ne restons pas conscients des engagements et des avertissements du destin. Lorsqu'une chose est infiniment précieuse, on ne s'en rend compte qu'après l'avoir perdue.

En tant que ministre fédéral pour «la misère panallemande», je suis ici pour attirer également votre attention sur le triste sort des 16 millions de compatriotes de l'Est qui, sans être particulièrement coupables, sont aujourd'hui encore sous le joug dont les hommes et les femmes du 20 juillet voulaient libérer notre peuple. Jusqu'à présent ils n'ont pas pu jouir de la liberté et des droits de l'homme, parce qu'une dictature fit place à l'autre. Mais il serait déplacé que je me lance maintenant dans une polémique sur le régime en vigueur dans la partie non-indépendante de notre patrie. Autrefois, à cette époque sombre de notre vie, il y eut aussi des communistes qui moururent pour leurs convictions; mais pouvaient-ils alors pressentir que leurs descendants mépriseraient un jour l'homme et ses valeurs, comme cela se produit aujourd'hui au-delà de la triste ligne de démarcation? Je vous le demande! Parmi nous se trouve un jeune martyr, Lothar Boettcher, qui fut condamné une première fois à l'âge de 18 ans pour avoir distribué des journaux de Berlin-Ouest et une deuxième fois, à l'âge de 20 ans, à 10 ans de réclusion pour avoir distribué des tracts.

Lui aussi a mené avec ses amis un combat pour la liberté. De l'âge de 19 ans à l'âge de 29 ans, il a passé la plus belle période de sa vie derrière les murs d'une prison d'un autre régime. Il y a 3 semaines seulement, il a été libéré, en tant que Berlinoise de l'Ouest, après avoir purgé sa peine; et nous voulons qu'il sache nous avons aujourd'hui une pensée pour lui et pour ses innombrables camarades qui pour leurs convictions, pour des raisons religieuses et politiques, sont obligés de souffrir derrière les murs d'une prison.

Dans les journaux communistes de Berlin-Est, le 20 juillet n'a pas été mentionné. C'est très bien! Je ne m'en plains pas, car cela prouve que le respect pour l'humanité et pour la dignité humaine ne peut pas être partagé. Cela reste un crime contre l'humanité – peu importe où et comment on lui porte atteinte –, un crime qui marque ses auteurs, qu'ils soient national-socialistes ou communistes. Les événements bouleversants qui se sont déroulés il y a 20 ans, ont montré que même à une époque de profonde détresse et de misère, il y eut – et espérons-le, il y aura toujours – des Allemands qui firent dépendre de leur conscience toutes leurs actions, que ce soit dans leur vie, dans leur profession ou dans la politique. Les victimes du 20 juillet agirent selon leur conscience. C'est la conscience et non la force qui restera toujours déterminante.

## Soldaten dienen ohne Prestige

### Unauflöslicher Zusammenhang zwischen Politik und Ethik

Die ehrenvolle Aufforderung, hier vor Ihnen zu sprechen, wäre schwerlich an mich ergangen, noch hätte ich sie annehmen mögen, wenn nicht auch und gerade Soldaten an hervorragender Stelle Leben und berufliche Existenz im deutschen Widerstand gegen Hitler eingesetzt hätten. Gleich manchem anderen, hätte auch ich nie wieder die Uniform anziehen wollen, wenn es nicht jene Soldaten gegeben hätte, die entgegen allen damals geltenden Begriffen und im Gegensatz zur überwiegenden Zahl ihrer Kameraden und Mitbürger «das Nessushemd anzogen», wie Henning von Tresckow es in einem seiner letzten Briefe ausdrückt. Ich darf wörtlich zitieren: «Wer in unseren Kreis getreten ist, hat damit das Nessushemd angezogen. Der sittliche Wert eines Menschen beginnt erst dort, wo er bereit ist, für seine Überzeugung sein Leben hinzugeben.»

Die Entscheidung dieser Menschen für Freiheit, Menschenwürde und Recht alles, selbst den Vorwurf ehrlosen Verrates, auf sich zu nehmen und das Risiko der Niederlage des eigenen Volkes der Fortdauer oder gar dem Sieg des Unmenschlichen vorzuziehen, ja, schliesslich die Tat ohne Aussicht auf praktischen Erfolg zu wagen, begründete meine Hoffnung auf freiheitlich gesonnene Streitkräfte in einem neuen Staate. Hier war eine Gewissensentscheidung getroffen worden, die ihre Rechtfertigung allein aus dem Gesetz sittlicher Verpflichtung bezog. Damit war ein Vorbild bester soldatischer Überlieferung vorgelebt, an das man würde anknüpfen können.

Aber auch neben Herrn Ludwig Rosenberg, dem Vorsitzenden des Deutschen Gewerkschaftsbundes, könnte ich nicht in Unbefangenheit sprechen, wenn nicht Gewerkschaftsführer und Offiziere im Widerstand nebeneinandergestanden hätten, wenn es nicht die Freundschaft zwischen Leber und Stauffenberg, Schulenburg und Leuschner gegeben hätte. Das gleiche gilt für die Beziehung von uns Soldaten der Bundeswehr zu allen freiheitlichen Kräften unseres Volkes, die aus religiösen, sogenannten rassistischen, politischen oder gesellschaftlichen Motiven unter der Gewaltherrschaft gelitten oder sich geopfert haben. Es gilt darüber hinaus für unser Verhältnis zu ihren Kindern, die heute als Kameraden und Untergebene in unseren Reihen stehen.

In gemeinsamer Frontstellung gegen das Unrecht setzten sich die Männer und Frauen des Widerstandes über alle fiktiven Schranken überkommener Vorurteile

## Soldats, serviteurs sans prestige

### L'impossibilité de séparer politique et morale

L'invitation qui m'honore de prendre la parole ce soir devant vous, ne m'aurait probablement pas été adressée et je n'aurais pas osé l'accepter, si ce n'avaient pas été aussi et surtout des soldats, et leurs meilleurs éléments, qui ont risqué leur vie et leur existence professionnelle dans la résistance contre Hitler. Comme beaucoup d'autres, je n'aurais plus voulu porter l'uniforme, s'il n'y avait pas eu ces soldats qui, à l'encontre de toutes les notions alors valables et contrairement à la grande majorité de leurs camarades et concitoyens, ont «revêtu la tunique de Nessus», ainsi que l'exprime Henning von Tresckow dans une de ses dernières lettres. Permettez-moi de le citer: «Celui qui est entré dans notre cercle a revêtu la tunique de Nessus. L'homme ne fait preuve d'une véritable grandeur éthique qu'au moment où il est prêt à donner sa vie pour sa conviction.»

L'origine de mon espoir de disposer, dans le nouvel Etat, de forces armées éprises de liberté, se trouve dans la décision de ces hommes et de ces femmes: décision de tout accepter, y compris le reproche de trahison, pour la sauvegarde de la liberté, de la dignité de l'homme, et du droit, de préférer le risque de la défaite de leur propre peuple à la continuation ou même au triomphe de l'inhumain, et même de risquer en vain l'acte désespéré. Ce cas de conscience a été résolu sur la seule base de la loi éthique. C'est ainsi que nous a été fourni un exemple digne de la meilleure tradition militaire et sur lequel on pourrait se fonder à l'avenir.

Mais je ne pourrais pas, non plus, parler sans complexes à côté de M. Ludwig Rosenberg, le Président de la Fédération des Syndicats allemands, si les leaders syndicaux et les officiers n'avaient pas lutté la main dans la main et s'il n'y avait pas eu l'amitié entre Leber et Stauffenberg, entre Schulenburg et Leuschner. La même chose est vraie en ce qui concerne l'attitude des soldats de la Bundeswehr vis-à-vis de toutes les forces de notre peuple éprises de liberté, qui ont souffert sous la tyrannie ou qui se sont sacrifiées pour des motifs religieux, raciaux, politiques, ou idéologiques. Et le même état d'esprit préside à nos relations avec leurs enfants qui se trouvent aujourd'hui dans nos rangs comme camarades et subordonnés.

Conscients que les valeurs essentielles de la vie peuvent être défendues et sauvegardées seulement en commun, les hommes et les femmes de la résistance

und Gegnerschaften hinweg in der Erkenntnis, dass die lebensentscheidenden Werte nur gemeinsam zu verteidigen und zu wahren sind. Sie haben in leidvoller Erfahrung entschieden, wo die Grenzlinie verläuft und welchen Kräften wir alle – auch wir Soldaten von heute – in Wirklichkeit verbunden und verpflichtet sind.

„die einzige Spaltung, die es in Deutschland geben darf, ist die zwischen anständig und unanständig ...», schreibt Goerdeler in seiner Denkschrift für die Generalität vom März 1943 und interpretiert «anständig» als Kräfte, die weder reaktionär noch radikal oder illusionistisch sind. Dieses Wort sollte uns allen zu Herzen gehen und uns helfen, die schmerzlichen Fronten von damals, da sich die Welt in Widerständler und Nichtwiderständler teilte, zu überwinden. Goerdeler und die anderen Verschwörer fühlten sich selbst zum aktiven Handeln verpflichtet, verkannten dabei aber nicht, dass es viele Deutsche gleichen Geistes gab, die aus Mangel an Übersicht oder an Gelegenheit nicht bis zum Widerstand vorstießen, jedoch versuchten, in ihren Verantwortungsbereichen das Unrecht zu mildern.

Für diese Klärung können wir gar nicht dankbar genug sein, und ich meine, es ist ein wesentlicher Sinn solcher Gedenktage, sich dieses Vermächtnisses zu erinnern, um es auch in den natürlichen Erscheinungen und Reibungen des Alltags zu beherzigen. In den Jahren meiner Arbeit in integrierten Stäben der NATO, insbesondere als Kommandeur der einzigen Ausbildungsstätte für zivile und militärische Führungskräfte des Bündnisses, habe ich täglich gespürt, wieviel wir den Männern und Frauen des deutschen Widerstandes verdanken, die in tödlicher Bedrohung das lebten, was uns heute so leicht über die Lippen geht. Unter den Lehrgangsteilnehmern des NATO Defense College, mit denen ich mich jeweils während eines halben Jahres um die Grundlagen des Bündnisses mühe, sind stets mehrere, deren Angehörige oder die selbst die Willkür des Dritten Reiches erfuhren. Manche Familien wurden, ohne in Kriegshandlungen verwickelt zu sein, «ausgemerzt», wie es in der NS-Terminologie hiess. Wie sollte ich mit ihnen Zusammenleben, mit ihnen über die gemeinsame Verteidigung von Freiheit und Recht sprechen, und wie könnte ich glaubwürdig die Forderungen des Bündnisses vertreten, wenn nicht auch deutsche Soldaten gegen Unfreiheit und Unrecht aufgestanden wären? Sie haben gemeinsam mit allen Kräften des Widerstandes ein Zeichen aufgerichtet für das andere Deutschland, als dessen Erben allein wir heute als verlässliche Partner angesehen werden.

Ich spreche zwar hier nicht im Namen der Bundeswehr – dazu gibt mir meine jetzige Verwendung keine Berechtigung. Doch sei es mir gestattet, als «Staatsbürger in Uniform» einige persönliche Gedanken zur Bedeutung des 20. Juli 1944 und des Widerstandes überhaupt für den Beruf des Soldaten darzulegen. Im Zuge der Revolutionen, welche die alten Ordnungen aushöhlten und fiktiv werden liessen, verlor auch die Gesittung vergangener Tage ihre tragende Kraft. Dieser Tatbestand erklärt die Wehrlosigkeit so vieler Idealisten gegenüber den Verlockungen des Nationalsozialismus.

Dass wir heute noch nicht genügend allgemeinverbindliche neue Begriffe, Symbole und Wertvorstellungen finden und entwickeln konnten, beunruhigt uns alle – am allermeisten den, der mit Menschenführung zu tun hat. Immerhin, eins ist nach den leidvollen Erfahrungen der jüngsten Vergangenheit zur gemeinsamen Erkenntnis aller Einsichtigen geworden: erneute Flucht in eine Ideologie kann uns nicht aus dem Dilemma helfen. So bequem die Selbstaufgabe

se sont unis dans leur combat contre l'injustice, tout en transcendant les frontières fictives des préjugés et rivalités périmés. Se fondant sur leur expérience douloureuse, ils ont fixé dans leur conscience des limites personnelles et ont arrêté les lignes de force auxquelles nous nous sentons tous – y compris les soldats d'aujourd'hui – réellement et profondément liés.

«... Le seul départ admissible en Allemagne, est celui existant entre l'intégrité et la malhonnêteté...», c'est ce qu'écrit Goerdeler dans son mémoire de mars 1943, à l'attention des généraux. Il définit l'intégrité comme un état d'esprit qui n'est ni réactionnaire, ni radical, et sans illusion. Nous devrions tous porter cette parole dans nos cœurs, et celle-ci devrait nous aider à franchir les barrières douloureuses, dressées lors de la division du monde en résistants et non-résistants. Goerdeler et les autres conjurés se sentaient appelés à l'action, mais ils n'ignoraient pas qu'il y avait nombre d'Allemands de même esprit qui, par manque de vue d'ensemble ou d'occasion, ne joignaient pas la résistance, tout en essayant cependant de diminuer, dans leur propre domaine, l'injustice.

C'est là une précieuse mise au point pour laquelle nous devons être reconnaissants; et je crois que le sens profond des journées commémoratives devrait être de se rappeler ce testament pour l'exécuter également dans la vie courante et dans les frictions de tous les jours. Au cours de mes années de travail dans les états-majors intégrés de l'OTAN, et surtout dans mes fonctions de commandeur du seul collège pour la formation des cadres civils et militaires de l'alliance, j'ai senti, chaque jour à nouveau, combien nous sommes redevables aux hommes et aux femmes de la Résistance qui ont vécu, sous la menace de la mort ce dont nous parlons si facilement aujourd'hui. Parmi les participants aux cours du «Nato Defense College», durant lesquels j'essaie d'élaborer pendant 6 mois les bases de l'alliance, se trouvent toujours des gens qui, dans leur propre personne ou dans leur famille ont subi les actes arbitraires du III<sup>e</sup> Reich. Certaines familles, nullement mêlées aux actes guerriers, étaient «liquidées», d'après la terminologie nazie. Comment pourrais-je vivre avec ces gens, parler avec eux de la défense commune, de la liberté et du droit, et comment pourrais-je être exigeant au nom de l'alliance, s'il n'y avait pas eu aussi des soldats allemands qui se sont levés contre l'oppression et l'injustice? Ils ont, en commun avec toutes les forces de la Résistance, dressé un fanal pour l'autre Allemagne dont nous seuls sommes les héritiers à qui le monde fait confiance.

Bien que je ne parle ici pas au nom de la Bundeswehr – mon affectation actuelle ne m'y autorise pas – permettez-moi, en ma qualité de «citoyen en uniforme», de vous présenter quelques idées personnelles concernant l'importance du 20 juillet 1944 et de la Résistance en général, pour le métier de soldat. Au cours des révolutions qui ont miné les ordres établis, les valeurs éthiques et morales d'alors ont perdu également de leur force. Ceci explique que tant d'idéalistes étaient sans défense vis-à-vis des séductions du national-socialisme.

Le fait que nous n'avons pas pu encore trouver de nouvelles valeurs, symboles et conceptions en nombre suffisant, nous inquiète tous, et particulièrement les meneurs d'hommes. Néanmoins, une chose est devenue claire pour tous, après les expériences douloureuses du passé: ce n'est pas une nouvelle évasion vers une idéologie qui peut nous sortir du dilemme. Pour certains, il peut sembler facile de s'adonner à un système totalitaire et sembler séduisant de participer à sa grande puissance. Certes, – mais personne ne sait mieux que nous, les Allemands, de quelles pertes de substance humaine doit être payée une telle sécurité forcée.

in einem totalitären System und so verführerisch die Teilhabe an ihrer überwältigenden Macht auch manchen erscheinen mag – niemand weiss besser als wir Deutschen, mit welchen Opfern an menschlicher Substanz dergleichen Zwangsgeborgenheit bezahlt wird. Für denjenigen, der nicht daran zweifelt, dass nur freiheitlich-rechtsstaatliche Wege zu gesichertem, menschenwürdigem Dasein führen, für den kann es auch keinen ernsthaften Zweifel daran geben, dass allein freiheitliche Traditionen bei diesem Beginnen helfen können. Solche Überlieferungen gibt es in der deutschen Geschichte in grosser Zahl, wenn sie auch leider nur selten bestimmenden Einfluss gewannen.

Im Widerstand gegen den Nationalsozialismus finden sie zum erstenmal zusammen und verkörpern sich in den vielen Frauen, Männern, Alten und Jungen aus allen Stämmen, Berufen, Schichten, aus fast allen politischen Lagern und Weltanschauungen. Die Breite dieser Traditionen entspricht dem Pluralismus, die gemeinsame Front gegen das Unfreiheitliche und die Entscheidung für das Menschliche den Aufgaben unserer Zeit. In ihrer Vielfalt des Fierkommens, der Motive und des Verhaltens bieten sie jedem, der nicht totalitärem Denken verfallen ist, das ihm gemässe Vorbild.

Der Gedanke allerdings, den Soldaten der Bundeswehr in innerer Beziehung zum Widerstand zu sehen, hat von Anfang an vielfältige Bedenken ausgelöst. Wie sollten Streitkräfte – so fragen viele –, in deren Ethos Staatstreue eine zentrale Bedeutung haben muss, gerade im Widerstand, das heisst im Kampf gegen die gesetzte Ordnung, geeignete Vorbilder finden? Dazu ist Folgendes zu sagen: Wir haben uns im Laufe der letzten 150 Jahre daran gewöhnt, dem Soldaten lediglich konservative Überlieferungen zuzubilligen. Es griff jedoch an die Wurzel ethisch verstandenen Soldatentums, als Hitler die Ordnung absolut setzte und damit – ganz unkonservativ – jeden sittlichen Massstab leugnete. Diese Ordnung «der Normen auf Abruf», wie sie neulich einmal genannt wurde, zersetzte allmählich alle menschlichen Beziehungen. Ihre letzte Konsequenz fand sie in der Buchhalterei der KZs und der Kameraderie ihrer Bewacher.

Eine ähnlich geartete Gewaltherrschaft lastet nach wie vor auf den Deutschen und den anderen Völkern jenseits der Demarkationslinie. Auch wir sind dieser Drohung nicht ein für allemal enthoben. Um eine nochmalige «Machtergreifung» totalitärer Prägung zu verhindern, schloss sich die Bundesrepublik Deutschland der freien Welt an. Über den Wert ihrer Bundeswehr als Verteidiger des freien Teils eines geteilten Vaterlandes entscheidet der freiheitliche Geist ihrer Soldaten; nur er gewährleistet die Staatstreue, die heute trägt.

Andere Einwände kommen von Menschen, die den Soldaten noch immer im glanzvollen Gehege von ehedem sehen und ihn daher in einer rein militärischen Umwelt und Wertordnung halten möchten. Für sie gilt noch immer allein die Überlieferung der Kaserne, nur die Tradition des Schlachtfeldes, von dem fraglos leuchtende Vorbilder für Tapferkeit, Opfermut und entsagenden Gehorsam abzuleiten sind. Aber genügen diese Vorbilder in einer Zeit, da die Entscheidung täglich auf anderen «Schlachtfeldern» als dem der militärischen Auseinandersetzung vorweggenommen wird; da in der Welt, aus der der Soldat kommt und die er verteidigt, die hergebrachten dynastischen Bindungen nicht mehr, die nationalen nur noch bedingt gelten; wo auch militärischer Krieg und soldatischer Kampf durch die Atomwaffen ganz anderen, zum Teil neuen Gesetzen unterliegen? Und hier ein sehr direkte Frage: War es nicht gerade die Tragik des Soldaten im Dritten Reich, dass sich diese Tugenden so missbrauchen liessen

Celui qui est persuadé que, seules les normes de la liberté et de la constitutionnalité de l'Etat sont garantes d'une vie en sécurité digne de l'homme, ne doute pas que ce sont seulement des traditions de liberté qui peuvent être à la base de cette nouvelle existence. De telles traditions existent en grand nombre dans l'histoire allemande, bien que malheureusement, elles n'aient eu que trop rarement une influence décisive.

C'est dans la Résistance que ces tendances se joignent pour la première fois, et elles sont incarnées dans ces nombreux hommes et femmes, jeunes et vieux, de toutes les couches sociales, professions, régions, de presque tous les camps politiques et idéologiques. La diversité de ces traditions correspond au pluralisme de notre temps; le front commun pour la liberté et l'option pour les valeurs humaines correspondent aux tâches que le présent nous pose. La variété d'origines, de mobiles, et d'attitudes des Résistants offre à tous ceux qui ne chérissent pas des idées totalitaires un exemple personnalisé.

L'idée, cependant, de voir le soldat de la Bundeswehr sous l'angle de la Résistance, s'est dès le début heurtée à de multiples oppositions. Comment – demande-t-on – les forces armées dont la morale est basée sur la fidélité à l'Etat, pourront-elles trouver des exemples valables justement dans la Résistance, c'est-à-dire, dans la lutte contre l'ordre établi? Pour répondre à cette question, permettez-moi de vous rappeler qu'au cours des dernières 150 années nous avons pris l'habitude d'élever le soldat dans des traditions uniquement conservatrices. Lorsqu'Hitler, être absolu, établissait un ordre arbitraire – d'une façon nullement conservatrice – et niait ainsi toute valeur morale, la racine de l'éthique militaire était touchée. Cet ordre basé sur des «normes révocables», comme on les a appelées naguère, désintégrait peu à peu toutes les relations humaines. La comptabilité inhumaine dans les camps de concentration et la camaraderie de leurs gardiens en apparaissent comme les pires conséquences.

Les Allemands et les autres peuples de l'autre côté de la ligne de démarcation continuent à souffrir d'une tyrannie semblable. Nous-mêmes, nous ne sommes pas pour toujours à l'abri de cette menace. Afin d'éviter qu'une nouvelle prise du pouvoir de caractère totalitaire puisse se produire, la République Fédérale s'est jointe au monde libre. C'est l'esprit de liberté de ses soldats qui est le critère pour la valeur de la Bundeswehr en tant que défenseur de la partie libre d'une patrie divisée. C'est lui seul qui est le garant de la fidélité à l'Etat bien comprise.

D'autres objections émanent de personnes qui continuent à voir le soldat dans son auréole d'autrefois et qui aimeraient donc le maintenir dans une atmosphère purement militaire. Pour eux, seules sont valables les traditions de la caserne, des champs de bataille, qui ont certes donné des exemples brillants de courage, d'esprit de sacrifice et d'obéissance inconditionnelle. Mais ces exemples sont-ils suffisants, à une époque où la décision est prise chaque jour sur des champs de bataille autres que militaires, à une époque où, dans la société qui a produit le soldat et que ce dernier défend, les relations dynastiques traditionnelles ne sont plus valables, à une époque où les valeurs nationales ne le sont plus qu'en partie, à l'époque enfin où, à cause des armes atomiques, même la guerre militaire et la lutte du soldat sont soumises à d'autres lois, en partie nouvelles? Et ici une question très directe: n'était-ce pas là justement le tragique du soldat dans le III<sup>e</sup> Reich que ces vertus aient pu être exploitées d'une façon si abusive au grand dam de la Wehrmacht, du peuple, et du monde? Le soldat ne doit-il pas chercher à



zum Unheil der Wehrmacht, des Volkes und der Welt, und muss nicht auch der Soldat nach Bezugspunkten ausserhalb seines beruflichen Verantwortungsbereiches suchen, um nie wieder in die ausweglose Lage zu geraten, wo Verantwortung Ungehorsam, wo Treue zum Volk Untreue gegenüber dem Staat und wo Gewissen Widerstand fordert?

Bedenken entspringen endlich der Vorstellung – ich bin versucht zu sagen dem Wunschdenken –, als sei Überlieferung ein mechanischer Vorgang, der keinen Spielraum zur freien Entscheidung lasse: dass die Bundeswehr also ohne Weiteres alle Wesenszüge der Wehrmacht als Tradition aufnehmen müsse. Ein Blick in die Geschichte lehrte indessen, dass vitale, zukunftsbezogene Generationen ihre Vorbilder zumeist im Gegensatz zu ihren Vätern wählen. So liessen beispielsweise die preussischen Reformer vieles aus der Zeit Friedrichs des Grossen fast unbeachtet, die Generation um Roon dagegen übersah geflissentlich des Königs liberale Haltung. Die Entscheidung für diese oder jene Tradition hat – das ist meine tiefe Überzeugung – wenig mit Gesichtspunkten der Vergangenheit, dagegen viel mit unseren Vorstellungen von Gegenwart und Zukunft zu tun. Traditionen sind nicht Selbstzweck noch Ornament; mit ihrem Angebot an beispielhaften Haltungen und Erfahrungen aus der Vergangenheit helfen sie Völkern, Gruppen, Berufen und Einzelnen die Aufgaben von heute zu lösen.

Nach Lage und Aufgabe braucht die Bundeswehr Traditionen, die sie in selbstverständliche Beziehung zu den vielfältigen Problemen hochtechnisierter Streitkräfte inmitten einer Industriegesellschaft setzen, sie als Teil der Exekutive in den freiheitlichen Rechtsstaat einfügen und den Zugang in die internationale Zusammenarbeit öffnen. Dass bei diesem komplizierten Integrationsprozess weder vortechnisch-patriarchalische, nationalistische, obrigkeitsstaatliche noch totalitäre oder wertfreie Überlieferungen stützen können, liegt auf der Hand. Erlauben Sie mir, noch etwas zu verdeutlichen, was ich mir von freiheitlichen Traditionen für die Soldaten von heute und morgen verspreche.

«Einig sein und wieder aufbauen», schrieb Leuschner einen Tag vor seiner Hinrichtung. Und als er zum Galgen geführt wurde, sagte er seinen – unseren – Gefährten in Zeichensprache nur das eine Wort «Einigkeit!» Für den Bestand unserer pluralistischen Gesellschaft und unseres freiheitlichen Rechtsstaates ist es entscheidend, ob sich in allen Lebensbereichen und Institutionen Menschen finden, die klar erkennbaren Leitlinien folgen und sich beispielhaft mit bestimmten Verantwortungen identifizieren. Für solch ein Leben hält die Geschichte des Widerstands leuchtende Vorbilder bereit.

Soldaten fällt es infolge ihrer Berufstradition und Aufgabe schwer, den oft umständlichen und widersprüchlichen Prozess politischer Meinungsbildung und Entschlussfassung zu bejahen und die wachsame Kritik der Öffentlichkeit als notwendiges Korrektiv anzuerkennen. Im Blick auf die mögliche äusserste Gefahr sind wir geneigt, formale Ordnung und Einheitlichkeit als Werte an sich zu überschätzen. Hier sind die Erfahrungen des Widerstandes hilfreich, weil sie die Alternative zu unserer Grundordnung mit all ihren Konsequenzen für den Soldaten aufzeigen, aber auch veranschaulichen, welch beglückende Vielfalt die auf den ersten Blick so verwirrende Gesellschaft birgt.

Mit der Entscheidung für freiheitliche Traditionen schwindet das Unbehagen gegenüber dem bestürzenden Wandel unserer Zeit, der Weg zu positiven, vorwärtsgreifenden Lösungen öffnet sich. Damit wird auch jener eigentümliche Kulturpessimismus gegenstandslos, der die tiefe Wandlung der Lebensbedingungen

se laisser guider par des valeurs immuables en dehors de son domaine professionnel, afin de ne plus jamais se trouver en face du dilemme, où la responsabilité exige de la désobéissance, où la fidélité au peuple exige l'infidélité vis-à-vis de l'Etat, et où la conscience exige la Résistance?

Certaines objections enfin découlent de l'idée – j'aimerais presque dire du désir – que la tradition n'est qu'un processus mécanique qui ne laisse pas de liberté, et que la Bundeswehr devrait donc endosser tous les caractères de la Wehrmacht. L'histoire prouve cependant que des générations, pleines de vitalité et tournées vers l'avenir, choisissent leur exemple en général en opposition avec leurs pères. Ainsi les réformateurs prussiens négligeaient-ils beaucoup de choses du temps de Frédéric le Grand; la génération de Roon par contre passait sous silence l'attitude libérale du roi. L'option pour telle ou telle tradition n'est que peu influencée – c'est ma conviction profonde – par des points de vue du passé; elle est plutôt dictée par les idées et l'image que nous nous faisons du présent et de l'avenir. Les traditions ne sont ni une fin en soi, ni une décoration. Mais c'est le grand choix qu'elles offrent au point de vue attitude et expérience du passé, qui aide les peuples, groupes professionnels et individus, à résoudre les problèmes d'aujourd'hui.

Dans sa situation actuelle et avec les tâches qui lui sont assignées, la Bundeswehr a besoin de traditions pour qu'elle puisse prendre la place qui lui est propre dans la société industrielle, confrontée avec les problèmes des forces armées hautement techniques. Elle a besoin de ces traditions pour qu'elle puisse s'insérer en tant que partie de l'exécutif dans l'Etat constitutionnel et accéder à la coopération internationale. Il est évident que des traditions non-techniques, patriarcales, nationalistes, totalitaires, ne peuvent pas être utiles dans ce processus difficile d'intégration. Permettez-moi de préciser encore davantage ce que j'attends des traditions de liberté pour les soldats d'aujourd'hui et de demain.

A cause de leur tradition professionnelle et de leur mission, les soldats éprouvent des difficultés à accepter le processus souvent compliqué et plein de contradictions qui est à la base de la formation de l'opinion politique et de toute prise de décision, ainsi qu'à reconnaître, comme un contrepoids nécessaire, la critique du public toujours en éveil. La perspective du danger extrême, toujours possible, fait que nous avons tendance à surestimer les valeurs de l'ordre formel et de l'uniformité. Ici les expériences de la Résistance peuvent nous aider, car elles montrent l'alternative à notre ordre de base avec toutes ses conséquences. Mais elles illustrent aussi l'heureuse diversité que possède cette société qui paraît si confuse de prime abord.

Si nous nous décidons pour les traditions de la liberté, le malaise en face des changements rapides de notre époque se dissipe, et nous apercevons la voie vers des solutions positives tournées vers l'avenir. De cette façon, le pessimisme si particulier dans le domaine de la culture et de la civilisation («Kulturpessimismus») perd sa raison d'être, pessimisme qui qualifie de décadence le changement profond de nos conditions de vie et de nos sentiments vitaux, et qui enseigne aux soldats le mépris des valeurs qu'ils sont tenus à défendre. La discussion sur l'éducation et la formation n'est possible qu'à partir d'une conception de l'homme qui est basée sur la liberté. Une éducation libérale n'engendre pas l'obéissance passive, mais demande une co-responsabilité. Elle ne rend pas esclave mais libre, et correspond ainsi aux exigences auxquelles doivent répondre les forces armées techniques d'aujourd'hui, dans une bataille serrée.

und damit unseres Lebensgefühls so gern als Verfall deklariert und den Soldaten das verachten heisst, was gerade zu verteidigen ihm aufgetragen ist. Allein vom freiheitlichen Menschenbild her lässt sich die Diskussion über Erziehung und Ausbildung führen. Freiheitliche Erziehung reduziert nicht zum passiven Gehorsam, sondern entfaltet zur Mitverantwortung; sie macht nicht hörig, sondern mündig und entspricht damit den Anforderungen des aufgelockerten Gefechts technisierter Streitkräfte.

Im Verständnis rechtsstaatlicher Ethik stehen dem strengen Anspruch des Befehlenden auf unverzüglichen und gewissenhaften Gehorsam das Recht und die Pflicht zu Gehorsamsverweigerung gegenüber, wo Höheres auf dem Spiele steht. Dadurch wird soldatische Existenz für sittlich begründete Menschen erst möglich. Sollte es sich erweisen, dass Sittlichkeit und Rechtsstaatlichkeit mit dem militärischen Sachzweck unvereinbar ist, dann stünden wir vor der erschreckenden Tatsache, dass der Soldat ausserhalb der Ordnung steht. Zu dieser Frage gab Beck in seinem Aufruf an die militärische Führung folgende Antwort: «Es stehen hier letzte Entscheidungen über den Bestand der Nation auf dem Spiel. Die Geschichte wird diese Führer mit einer Blutschuld belasten, wenn sie nicht nach ihrem staatspolitischen Wissen und Gewissen handeln. Ihr soldatischer Gehorsam hat dort eine Grenze, wo ihr Gewissen und ihre Verantwortung die Ausführung eines Befehls verbietet.»

Wir müssen noch ein anderes sehen. Die Furchtbarkeit moderner Waffen hat den Krieg aus dem Instrumentarium vernünftiger Politik gestrichen. Damit fällt dem Soldaten die Abschreckung zu. Von seiner Entschlossenheit, notfalls den Angreifer mit in die totale Katastrophe zu reissen, hängt gegenwärtig der militärische Friede in Europa und damit die Existenz unserer Welt ab. Noch wird es manchem nicht leicht, diese Wandlung zu bejahen; zu begreifen, dass dieser hohe Grad an Verteidigungsbereitschaft entwickelt werden muss – ohne die Erwartung, das Gelernte anzuwenden und darin den Flöhepunkt der soldatischen Laufbahn zu sehen. Hier wird ein schlichteres, subtileres Dienen, ein Verzicht auf äusserliches Prestige gefordert, das sich nur aus einem neuen Verhältnis an Verantwortung, Recht und Frieden leiten lässt.

Um uns noch einmal die Aktualität dieser Tradition für unsere Einfügung in das internationale Bündnis vor Augen zu stellen, möchte ich Goerdeler anführen, der in seinem Friedensplan vom Herbst 1943 den Zusammenschluss der europäischen Völker zu einem Staatenbund mit europäischer Wehrmacht fordert: «Jeder europäische Krieg ist glatter Selbstmord. Die Zeit ist reif, diesen idealen Gedanken in die Wirklichkeit zu übersetzen, weil mit ihm die realen Interessen übereinstimmen.»

Der Widerstand legt manche vor-, das heisst übernationale Fundamente europäischen Völkerlebens wie Christentum, Humanismus, Naturrecht, frei. Damit nahm er Traditionen auf, die einem zusammenwachsenden Europa angemessen sind. Dieser Aufstand, der im Grunde eine grossartige – die deutsche Revolution für die Wiederherstellung des abendländischen Menschenbildes im technischen Zeitalter war, hat den unauflöselichen Zusammenhang von Politik und Ethik wieder ins Bewusstsein gehoben. Dadurch konfrontiert er uns mit der Grundfrage unserer Zeit, der alle Möglichkeiten – weltanschauliche und technische – zur physischen und psychischen Vernichtung der Menschheit in die Hand gegeben sind. Ich meine, wir Deutschen – Soldaten und Nichtsoldaten – haben allen

La morale bien comprise dans un Etat constitutionnel ne connaît pas seulement le devoir de l'obéissance sans faute, mais admet aussi le droit et le devoir de refuser cette obéissance, lorsque des valeurs plus importantes sont en jeu. C'est ainsi seulement que des hommes profondément marqués par des valeurs morales peuvent supporter leur condition de soldat. Si jamais il s'avérait que les valeurs éthiques et l'Etat constitutionnel sont incompatibles avec le but militaire, nous serions confrontés avec le fait inquiétant que le soldat se trouve en dehors de l'ordre établi. Dans son appel aux leaders militaires, Beck donnait une réponse à cette question: «Ici sont en jeu des décisions extrêmes, relatives à la vie de la nation. L'histoire chargera ces leaders d'une dette sanglante s'ils n'agissent pas selon leurs connaissances politiques et leur conscience. Leur obéissance de soldat s'arrête là où la conscience et la responsabilité leur interdisent l'exécution d'un ordre. «Il y a aussi autre chose. La terreur des armes modernes fait que la guerre n'est plus un instrument d'une politique raisonnable. Ainsi le soldat a la mission de la paix militaire en Europe, et l'existence de notre monde dépend de sa ferme décision d'entraîner, le cas échéant, l'agresseur dans la catastrophe totale. Certains ont encore des difficultés à admettre ce changement, à comprendre que ce haut degré de disponibilité défensive est indispensable – sans qu'il y ait l'espoir d'appliquer un jour la théorie et de vivre ainsi le point culminant de la carrière militaire. Ici on demande des services plus modestes, plus subtils, une renonciation à un prestige extérieur, qui sont possibles seulement sur la base d'une nouvelle attitude vis-à-vis de la responsabilité, du droit, et de la paix.

Afin de vous démontrer encore une fois l'actualité de cette tradition, en ce qui concerne notre incorporation dans l'alliance internationale, j'aimerais citer Goerdeler qui, dans son plan de paix d'automne 1943, réclame l'union des peuples européens dans une fédération d'Etats, avec une armée européenne: «Toute guerre européenne est un pur suicide. Le temps est mûr, de traduire cette idée dans la réalité, car l'idée est en harmonie avec les intérêts réels.»

La Résistance faisait réapparaître les bases de la vie européenne, bases qui ne connaissent pas de frontières, telles les valeurs chrétiennes, l'humanisme, le droit naturel. La Résistance s'est ainsi orientée sur des traditions qui sont indispensables à une Europe naissante. Ce soulèvement qui était dans le fond une magnifique – l'unique – révolution pour le rétablissement de l'image de l'homme occidental à l'heure de la technique, a remis en lumière le rapport indissoluble existant entre la politique et l'éthique. Ainsi, ce soulèvement nous a confronté avec la question fondamentale de notre temps, qui a à sa disposition tous les moyens-aussi bien idéologiques que techniques – pour la destruction physique et psychologique de l'humanité. Je trouve que nous Allemands – soldats ou pas – ont toutes les raisons d'être fiers de cet événement dans notre histoire et de regarder avec gratitude ces hommes qui, en opposition mortelle avec le «Zeitgeist», le système, et leur environnement, ont porté haut le flambeau de la liberté. Cette fierté au sujet de ce soulèvement des consciences nous fait acquiescer aussi une optique plus juste en ce qui concerne notre récent passé.

Rarement dans l'histoire il était aussi difficile de définir les facteurs décisifs du présent. Mais, rarement aussi, il était aussi dangereux de suivre une image fautive. Des souvenirs et des traditions ne constituent certes pas un moyen magique pour dominer la vie – surtout pas aujourd'hui. Mais pour trouver notre voie et de nouvelles possibilités, il me semble indispensable d'assumer nos responsabilités à n'importe quel moment et dans n'importe quelles conditions. «Etre unis et

Grund, stolz auf dieses Ereignis unserer Geschichte zu sein und mit Dankbarkeit auf diese Menschen zu blicken, die im tödlichen Gegensatz zu Zeitgeist, System und Umwelt ein Fanal für die Freiheit aufrichteten. Im Stolz auf diesen Aufstand der Gewissen gewinnen wir auch das rechte Verhältnis zur jüngsten Vergangenheit.

Selten in der Geschichte war es so schwer, sich über die bestimmenden Faktoren der Gegenwart klarzuwerden; aber es war wohl auch noch nie so gefährlich, einem falschem Bilde zu folgen. Erinnerungen und Traditionen sind gewiss kein Zaubermittel zur Bewältigung des Lebens – am allerwenigsten in unserer Zeit. Doch scheint es mir für die Bestimmung des eigenen Standortes und zum Aufspüren neuer Möglichkeiten wesentlich, dass wir uns auf breiter Front und unter den verschiedensten Vorzeichen unseren Verantwortungen stellen.

reconstruire», a écrit Leuschner un jour avant son exécution. Et lorsqu'on l'a amené à l'échafaud, il n'a dit à ses camarades – nos camarades –, et en s'exprimant avec des signes, qu'une seule parole: «UNITE». Pour que notre société pluraliste et notre Etat constitutionnel et libre puissent vivre, il est indispensable que, dans tous les domaines et institutions, il y ait des hommes qui s'orientent sur des principes nettement définis et assument, d'une façon exemplaire, certaines responsabilités. Pour une vie comprise de cette façon, l'histoire de la Résistance offre des exemples éclatants.

## Gemeinsam im Glauben an Recht und Freiheit

### Der 20. Juli Symbol des Widerstandes gegen das Unrecht und den Terror

Ist es schon lange her? Ist es so kurze Zeit? 20 Jahre – was sind sie im Leben der Völker, was bedeuten sie im Ablauf der Zeiten? Was bedeuten sie jenen, die heute mit Entsetzen noch auf jene Tage zurückblicken? Für die einen sind sie vielleicht nicht mehr als ein Zeitabschnitt ihrer Jugend, an dessen Anfänge sie sich kaum erinnern. Für die anderen sind sie furchtbarer Rückblick in eine Zeit, die sie noch heute mit Schrecken und Entsetzen erfüllt.

Der 20. Juli 1944 – der Tag, den man den Tag des Aufstands des Gewissens nennt, er jährt sich heute zum zwanzigsten Male. Heute vor 20 Jahren geschah es, heute vor 20 Jahren wagte man endlich den Schlag, den man so lange vorbereitet, den man so oft vertagt, der immer wieder versucht und nun endlich verwirklicht werden sollte. Die tragische und quälende Geschichte dieses Tages berichtet von dem Heldentum von Menschen aller Schichten und Gruppen des deutschen Volkes, die der Tyrannei ein Ende, dem Massenmord ein Veto und dem Wahnsinn Einhalt gebieten wollten. Sie berichtet von dem furchtbaren Verlauf dieses erregenden Tages, von seinen Triumphen und seiner Niederlage und den Gewissensqualen aufrechter ehrenhafter Männer, die den Namen Deutschland von dem Blutbad der Schande rein und sauber waschen wollten, die ihr Leben wagten und ihr Leben verloren, um unsterbliches Vorbild zu sein.

Wer die Geschichte dieses Tages liest, wer mit heissem Herzen und nüchternem Geist den Ablauf dieses 20. Juli 1944 verfolgt, der wird das quälende Gefühl nicht los, das das Herz zusammenkrampfen lässt – das furchtbare Gefühl des zu Wenig und zu Spät. Der verzweifelte Versuch, die wahnsinnige Bestie, die Volk und Menschheit in das Verderben stürzte, zu beseitigen, misslang; und wie in einer griechischen Tragödie nahm das Schicksal seinen furchtbaren Verlauf. Die Tat, die das Morden beenden sollte, erstickte in einem Meer von Blut. Die Männer, die die Mörder beseitigen wollten, standen als Opfer vor dem widerlichsten Mörder in der Richterrobe. Was das Ende des Schafotts sein sollte, endete auf dem Schafott. Eine Welle von Blut, Unrecht, Gewalt, Terror und Entsetzen erfüllte ein gequältes Volk. Die Lumperei und Verleumdung, die Feigheit und die Gemeinheit feierten ekelerregende Triumphe. Das war das Ende einer grossen mutigen Tat, eines verzweifelten Aufschreies gegen das Unmenschliche. Das war das Ende dessen, was am 20. Juli 1944 geschah.

## Unis dans la croyance dans le droit et la liberté

### Le 20 juillet 1944, symbole de la résistance à l'iniquité et à la terreur

Y a-t-il déjà si longtemps? Y a-t-il pourtant si peu de temps? ... 20 ans – qu'est-ce que cela dans la vie des peuples, dans la suite de l'histoire? Que signifie ce laps de temps pour ceux qui sont actuellement sur leur trentaine, et pour ceux qui se souviennent encore, avec effroi, de ces jours? Pour les uns, ce n'est peut-être qu'une période de leur jeunesse dont les débuts s'estompent. Pour les autres, c'est une rétrospective affreuse d'une époque qui les remplit encore aujourd'hui de terreur et d'horreur.

Le 20 juillet 1944 – le jour qu'on appelle le jour du soulèvement des consciences, ce renouvelle pour la vingtième fois aujourd'hui. Il y a 20 ans aujourd'hui, on osait enfin frapper le coup décisif, si longuement préparé, si souvent remis et tenté, et qui devait enfin être réalisé. L'histoire tragique et douloureuse de ce jour conte l'héroïsme des hommes de toutes les couches sociales et de tous les groupes de notre peuple qui voulaient mettre fin à la tyrannie, aux massacres, et à la folie. Elle parle du déroulement affreux de ce jour fascinant, de ces triomphes et défaites, des cas de consciences d'hommes droits et honorables, qui voulaient laver le nom de l'Allemagne souillée de sang et de honte, et qui risquaient leur vie jusqu'à la perdre étant ainsi pour nous un exemple immortel.

Celui qui lit le récit de ce jour et suit, avec le cœur chaud et l'esprit froid, le déroulement de ce 20 juillet 1944, ne perd pas cette sensation douloureuse qui fait serrer le cœur – sensation du «pas assez» et du «trop tard». La tentation de supprimer la folle bête qui entraînait le peuple et monde dans l'abîme, échouait. Et, comme dans une tragédie grecque, le destin amorçait sa course. L'acte qui devait mettre fin aux meurtres, était étouffé dans une mer de sang. Les hommes qui voulaient liquider les meurtriers se trouvaient les victimes, en face du plus répugnant meurtrier en robe de juge. Ceux qui devaient mettre fin à l'échafaud, y laissaient leur vie. Une vague de sang, d'injustice, de force, de terreur et d'horreur remplissait un peuple tiraillé par la douleur. C'était le triomphe écœurant des canailles, de la calomnie, de la lâcheté, et de la bassesse. C'était la fin d'un grand acte courageux, d'un cri désespéré contre l'inhumain. C'était la fin de ce qui s'est passé le 20 juillet 1944.

Est-ce une raison suffisante pour se rassembler ici et commémorer cette journée dans tout le pays? Y a-t-il encore un sens au rappel de ces faits, 20 ans



Ist das ein Grund, sich hier zusammenzufinden und im ganzen Lande dieses Tages zu gedenken? Hat es einen Sinn, nach 20 Jahren sich dieser Vorgänge zu erinnern? Es ist wahrlich kein Triumph des Rechtes und der Freiheit, den wir hier festlich begehen können. Es ist ein Tag, der eher zur Trauer als zur Erhebung Anlass gibt. Und doch! Dieser Tag darf nicht vergessen werden. Er darf aus der Geschichte unseres Volkes nicht ausgelöscht werden, wie manche es sicherlich wünschen. Er darf nicht verstummen, der Aufschrei der Gequälten vom 20. Juli – er soll uns verfolgen bis in die Ewigkeit – solange dieses Volk lebt – solange Menschen für die Freiheit ringen –, solange sie immer wieder in Gefahr ist. Denn dieser 20. Juli steht für mehr als diese eine grosse sichtbare Tat. Er ist mehr als der Tag, an dem der Aufstand des Gewissens zur sichtbaren Tat wurde. Jene Männer, die am 20. Juli 1944 handelten, jene, die aus allen Kreisen unseres Volkes gemeinsam endlich zur Waffe griffen, jene Edelsten unseres Volkes, sie standen und stehen für ungezählte Namenlose, die vor 1933 und nachher ihr Leben opferten für die Freiheit, für die Menschenwürde, für das Recht. Denn dieser 20. Juli wird zum Symbol des Widerstandes gegen das Unrecht und den Terror überhaupt. Dieser Tag wird durch die Tat zur leuchtenden Flamme, in deren Widerschein die Konturen des endlosen Zuges jener sichtbar werden, die in den Jahren des Grauens ihr Leben der Freiheit opferten. In den 12 Jahren des Schreckens wütete die Mordmaschine des Hitler-Regimes unerbittlich und unermüdlich. Tausende von Menschen wurden in jedem Jahr auf dem Schafott und am Galgen hingerichtet, in Konzentrationslagern zu Tode gepeinigt, in sadistischer Weise gemartert und gequält. Millionen wurden verschleppt, vergast, ermordet und zertreten. Das unfassbare Grauen dieses Mordsystems, begleitet von den Jubelschreien einer hysterischen Masse, die Degradierung des Menschen und die Vergötzung des Wahnsinns, alles das war und bleibt der Hintergrund, auf dem sich die Tragödie des 20. Juli abspielte. Ohne diese Erkenntnis verliert diese Tat ihren Sinn. Als isoliertes Ereignis bleibt sie ihrer Bedeutung entkleidet.

Der Aufstand führender Offiziere und kühner Bürger aus allen Kreisen unseres Volkes wird nur dann sinnvoll und verständlich, wenn er auf diesem Hintergrund gesehen wird. – Es waren Männer aus Familien ältester Tradition – Männer und Frauen aus der Arbeiterschaft – Männer und Frauen aus allen Schichten des Bürgertums – Männer der Kirchen und Männer des Geistes, ein Querschnitt durch die wirkliche Elite unseres Volkes, der sich vor dem 20. Juli fand und am 20. Juli handelte. Sie gingen gemeinsam in den Kampf für die Freiheit – sie endeten gemeinsam nach verlorenem Kampf. Das war kein isoliertes Geschehen. Dieser 20. Juli war sichtbares Symbol für eine furchtbare, grossartige, schaurig-gewaltige, trotzig behauptung menschlicher Verantwortung inmitten einer entmenschten Welt.

Wie hatte das alles begonnen? «Die restlose Organisierung der Dummheit», wie es der junge Reichstagsabgeordnete Kurt Schumacher nannte, war einer fanatischen Horde gelungen. Der Ungeist und die Brutalität, die Feigheit und der dazu gehörige Terror hatten ein Volk erfasst, und alles, was menschlich fühlte, gerecht empfand und freiheitlich dachte, zum Untergang verurteilt. Ethisches Gesetz und göttliches Gebot, Moral und Recht, alles, was die Menschheit in ihrem Leidensweg in den Jahrtausenden aus dem Gesetz des Urwalds befreit hatte, galt nichts mehr. Mystische Zauberformeln und Kulte der Medizinmänner, Götzen und Götzendienst verlangten Blutopfer und schufen einen Rückfall in eine Barbarei, wie sie in der Geschichte der Menschheit in diesem Ausmass unbekannt war. Und so

après? Il ne s'agit, hélas, pas d'un triomphe du droit et de la liberté que nous pourrions célébrer ici. C'est un jour qui incite davantage à la tristesse qu'il ne provoque des sentiments de joie.

Et pourtant! Ce jour ne doit pas être oublié. Il ne doit pas être rayé de l'histoire de notre peuple comme certains le souhaitent sans doute. Le cri des martyrs du 20 juillet ne doit pas s'estomper, il doit nous poursuivre jusqu'à l'éternité, tant que ce peuple vit, tant que des hommes luttent pour la liberté, et tant que celle-ci est sans cesse menacée. Car le 20 juillet signifie davantage que ce grand acte; c'est plus que la journée où le soulèvement des consciences s'est traduit dans les faits. Ces hommes qui ontagi le 20 juillet 1944, issues de toutes les couches sociales de notre peuple, ont enfin pris les armes d'un commun élan; ce sont les plus nobles de notre peuple et représentent ceux qui n'ont pas de nom et dont le nombre ne se chiffre pas, ceux qui ont donné leur vie avant 1933 et après, pour la liberté, la dignité de l'homme, le droit. Car, ce 20 juillet devient le symbole de la Résistance contre l'injustice et la terreur en général. Ce jour devient une grande flamme dont les reflets font se dessiner les silhouettes de ces colonnes sans fin qui marchaient vers la mort pour la liberté. Pendant les 12 ans de terreur, la machine meurtrière du régime hitlérien a fonctionné sans pitié et sans arrêt. Des milliers d'hommes étaient assassinés, chaque année sur l'échafaud, pendus, martyrisés jusqu'à la mort, dans les camps de concentration, d'une façon sadique et bestiale. Des millions ont été déportés, tués par les gaz, assassinés, piétinés. La terreur inconcevable de ce système meurtrier accompagnée des cris de joie d'une masse hystérique, la dégradation de l'homme et l'adoration de la folie, tout cela était et restera la toile de fond devant laquelle se déroulait la tragédie du 20 juillet. Si on ne s'en rend pas compte, ce jour et cet acte perdent leur sens. Si on considère cet acte comme un événement isolé, il perd de son importance.

Le soulèvement de ces officiers supérieurs et de ces citoyens courageux de toutes les couches de notre peuple, reprendre tout son sens seulement lorsqu'il sera replacé dans ce contexte. Ces hommes appartenaient aux plus anciennes familles, à la classe ouvrière, à tous les milieux bourgeois, religieux, et intellectuels – bref, c'était un échantillon parfait de la véritable élite de notre peuple qui s'est réuni avant le 20 juillet et qui est entré en action ce jour-là. Ils ont lutté, main dans la main, pour la liberté, et ils sont morts ensemble après la défaite. Ce n'était pas un événement isolé. Ce 20 juillet était le symbole visible pour le maintien effrayant et grandiose, puissant et obstiné, de la responsabilité humaine au milieu d'un monde inhumain.

Comment tout cela avait-il commencé? Une bande fanatique avait réussi «l'organisation absolue de la bêtise», comme l'appelait le jeune député du Reichstag, M. Kurt Schumacher. Un peuple aveuglé adorait la négation de l'esprit, la brutalité, la lâcheté, et la terreur qui l'accompagne. Et il avait condamné à mort tous ceux qui manifestaient des sentiments d'humanité, de justice, de liberté. La loi éthique et les commandements divins, la morale et le droit, toutes ces valeurs qui avaient libéré l'humanité de la loi de la jungle, au cours des millénaires de souffrances, ne comptaient plus. Des formules magiques et des cultes mystiques de chefs de tribu, les faux dieux et l'idolâtrie réclamaient des sacrifices sanglants; ils ont créé un retour dans la barbarie, comme l'humanité ne l'avait jamais vu dans son histoire. Et c'est ainsi que s'est produite une chose terrifiante: un peuple aveuglé acclamait le faux dieu. Une cohorte sans âme

geschah das Furchtbare: Ein verblendetes Volk jubelte den Götzen zu. Eine entmenschte Horde trieb mit Entsetzten Spott. Und die Menschen sahen zu, wie zahllose Mitmenschen in den Konzentrationslagern verschwanden, wie Hunderttausende ermordet wurden, wie das Henkerbeil stumpf wurde vom Blut der Ermordeten. Sie wandten sich ab, sie wollten nichts wissen, sie waren hart und kalt gegenüber den Qualen ihrer Mitmenschen, sie waren durch Terror und Furcht zu willenlosen Werkzeugen des Wahnsinns geworden. Sie berauschten sich an scheinbaren Erfolgen, sie wollten nicht wahrhaben, dass das alles ihren eigenen Untergang vorbereitete – sie waren wie mit Blindheit geschlagen!

Wenn wir heute die alten Filme sehen, die aus jenen Tagen stammen, wir können es nicht mehr verstehen, so wie wir es damals verstanden. Nicht einmal die Wut packt uns mehr wie in jenen Tagen, wenn wir die kreischende Stimme des wahnsinnigen Verführers und die hysterisch jubelnden Menschen sehen. Alles erscheint uns so fremd, vieles beinahe lächerlich, und doch – alles das war einmal furchtbare Wirklichkeit! Die Gespenster dort auf den Bildschirmen waren schreckliche Wirklichkeit. Der Jubel war tatsächlich! Die Angst war wahrhaftig! Das Grauen war lebendig! Wer kennt noch ihre Namen, wer weiss noch wer sie waren und wo sie starben?

Seit den ersten Tagen dieses Wahnsinns bluteten Tausende und aber Tausende für die Freiheit und die Menschlichkeit. Es waren zuerst und vor allem jene, die aus innerster Tradition und tiefster Überzeugung nie und niemals Frieden mit Unrecht machen wollten. Es waren vor allem und zuerst jene, die in der Arbeiterbewegung schon vor 1933 im Reichsbanner, in den Gewerkschaften, in den Parteien mit heiligem Hass gegen die Bestialität und die Unmenschlichkeit gekämpft hatten. Viele von ihnen waren schon vor dem 30. April 1933 Opfer des Nazi-terrors geworden. Viele hatten wir schon zu Grabe getragen, erschossen, ermordet und geschunden von den Banden der sogenannten nationalen Erhebung. Und in den düsteren Jahren des tausendjährigen Reiches waren es immer wieder – und vor allem – Arbeiter, Angestellte und Beamte, Männer und Frauen des werktätigen Volkes, die den Hauptteil der Blutzeugen für die Freiheit und das Recht stellen mussten.

In diesem furchtbaren Staat, in dem man nicht ermordet wurde, ohne vorher registriert zu werden, in dieser Maschinerie des Abscheulichen, registriert ein Gestapo-Bericht vom 10. April 1939, dass an diesem Tage wegen politischer Vergehen in Haft waren:

162'734 Schutzhäftlinge (in Konzentrationslagern)  
27'369 politisch Angeklagte  
112'432 politisch Verurteilte.

Und ferner wird berichtet, dass 66,5 Prozent der sogenannten Illegalen aus der Arbeitnehmerschaft stammen. Sie, die Illegalen, waren jene, von denen Otto Wels in seiner letzten grossen Rede im Reichstag sagte: «Wir grüssen die Verfolgten und Bedrängten. Wir grüssen unsere Freunde im Reich. Ihre Standhaftigkeit und Treue verdienen Bewunderung. Ihr Bekennermut, ihre ungebrochene Zuversicht verbürgen eine hellere Zukunft.»

An jenem 23. März 1933 konnte er noch nicht ahnen, welches Schicksal den «Verfolgten und Bedrängten» bevorstand. Das Unmass von Unmenschlichkeit und Verbrechen war tatsächlich damals unvorstellbar. Der Schrei «Freiheit», der zehntausende Mal von den Stufen des Schafotts erscholl, sollte trotzdem nicht

jouait avec la terreur. Les hommes assistaient à la disparition de leurs voisins dans les camps de concentration, à l'assassinat de centaines de milliers de gens; ils coyaient la hache du bourreau s'engluer du sang des assassinés. Ils se sont détournés, ils ne voulaient rien savoir, ils étaient durs et froids en face des souffrances de leurs voisins, ils étaient devenus, par la peur et la terreur, l'instrument docile de la folie. Ils se grisèrent de faux succès, ils ne voulaient pas entendre que tout cela préparait leur propre ruine. Ils étaient frappés d'aveuglement!

Lorsque nous voyons les anciens films de ces jours-là, nous ne pouvons plus les comprendre comme autrefois. Ce n'est même plus la colère qui nous envahit comme autrefois, lorsque nous entendons la voix criarde du séducteur fou et voyons la masse hystérique en liesse. Tout semble si étrange presque ridicule, et pourtant, tout cela était la réalité. Les spectres de l'écran étaient l'horrible réalité, de même que la peur et la terreur. Qui se souvient encore de leurs noms; qui sait encore qui ils étaient et où ils sont morts?

Depuis les premiers jours de cette folie, des milliers et milliers d'hommes ont versé leur sang pour la liberté et l'humanité. C'étaient tout d'abord et surtout ceux qui, par tradition et conviction profonde, ne voulaient jamais cesser leur lutte contre l'injustice. C'étaient tout d'abord et en particulier ceux qui, déjà avant 1933 avaient lutté dans le mouvement ouvrier, dans la «Bannière du Reich», et au sein des syndicats et des partis, avec une haine sacrée pour la bestialité et l'inhumain. Beaucoup parmi eux étaient devenus victimes de la terreur nazie, avant même le 30 avril 1933. Nous avions déjà enterré beaucoup des nôtres, fusillés et martyrisés par les bandes du soi-disant soulèvement national. Et pendant les années sombres du Reich millénaire, c'étaient toujours et surtout les ouvriers, employés, et fonctionnaires, des hommes et des femmes du peuple, parmi lesquels se recrutaient la plupart de combattants pour la liberté et le droit.

Dans cet Etat horrible où l'on n'était pas assassiné sans avoir été enregistré au préalable, un rapport de la Gestapo du 10 avril 1939 indique qu'en ce jour étaient détenus pour délits politiques:

162.734 personnes en détention préventive

27.369 accusés politiques

112.432 condamnés politiques.

De plus, on y lit que 66,5% des soi-disant illégaux appartenaient à la couche des ouvriers et des employés. C'étaient ceux dont Otto Wels disait, dans son dernier grand discours au Reichstag: «Nous saluons les persécutés et opprimés. Nous saluons nos amis dans le Reich. Leur fermeté et leur fidélité méritent l'admiration. Leur courage et leur confiance inébranlable sont les garants d'un meilleur avenir.»

En ce 23 mars 1933, on ne pouvait pas encore se douter du sort réservé aux «persécutés et opprimés»! Les dimensions de l'inhumanité et des crimes étaient alors en effet inimaginables. Le cri de «liberté» qui, des dizaines de milliers de fois a jailli des marches de l'échafaud, ne devait cependant pas s'étouffer. Sans cesse renouvelés, sous de multiples formes, des groupes plus ou moins importants se formaient au nom de la Résistance, réunissant des hommes et des femmes de la classe ouvrière. Sans cesse ils étaient les victimes de la trahison et des sbires du régime. Mais, sans cesse, le miracle des consciences continuait à se

erstickt werden. Immer wieder in hunderttausendfacher Gestalt fanden sich Männer und Frauen aus der Arbeiterschaft in Gruppen und Grüppchen zum Widerstand zusammen – immer wieder wurden sie Opfer des Verrats und der Häscher des Regimes. Aber das Wunder des Gewissens offenbarte sich immer erneut. Tausende fielen in diesem furchtbaren Kampf, Tausende traten in Lücken, die der Henker schuf. Immer erneut, immer in anderer Form – immer mit dem gleichen festen Glauben an das Recht und den schliesslichen Sieg des Rechtes nahmen sie den aussichtslosen Kampf auf.

Hier zeigte sich in grossartiger Weise, was eine beinahe hundertjährige Tradition des Kampfes für Freiheit und Recht vermag. Hier offenbarte sich das Edelste und Grösste, was die Arbeiterbewegung in allen diesen Jahrzehnten geschaffen hatte. Hier zeigte sich, was Gewerkschaftler aus allen Gruppen – ob christlich – ob sozialistisch – ob Hirsch-Dunker für immer und ewig verbindet –, der Glaube an das Recht und die Menschenwürde, die heilige Liebe zur Menschheit, der Hass gegen jedes Unrecht und jede Gewalt, der unbeugsame Geist der Freiheit!

Wie erbärmlich, diese Menschen – diese Edlen, diese Braven – als Materialisten zu beschimpfen, wie es jene taten, die sich am Gut der Ermordeten bereicherten, die als staatlich bestellte Leichenfledderer das ekelhafteste Geschäft betrieben, das es jemals unter Menschen gab. Wenn es in dieser Zeit, in der man an der Menschheit verzweifeln konnte, überhaupt etwas gab, das uns den Glauben an das Gute, das Unsterbliche in der Menschheit erhalten konnte, so waren es diese Helden, die in Schlichtheit und ohne Pathos ihrem Gewissen folgten, ohne zu fragen, welcher furchtbare Lohn sie erwartete. Sie, die selbst bedrängt und in Gefahr, den Bedrängten und Gefährdeten halfen, sie, die inmitten des Wahnsinns ihrem Gewissen treu blieben, sie, die unerschüttert ihren Weg bis zum bitteren Ende gingen – sie sind die wahren Helden jener 12 Jahre! So fanden sie sich, die Arbeiter und Angestellten mit den Bürgern und Kirchenmännern, die Sozialisten und Christen, die Gläubigen und die Ungläubigen im gemeinsamen Glauben an das Recht, an die Freiheit, an die Menschenwürde. Wie lächerlich wurde da auf einmal alles das, was sie bisher trennte, wie gut verstanden sie sich, die sich vorher so töricht bekämpft hatten.

Der Opfergeist dieser Menschen, die selbstverständliche Bereitschaft, Mensch zu sein und trotz allem zu bleiben – dieses Erlebnis darf nicht vergessen werden, es muss ewig Beispiel bleiben für jeden Alltag unseres Lebens. Denn nicht nur in Zeiten des Grauens sollten wir erkennen, was uns eint, nicht nur hinter Gittern und Stacheldraht sollten wir unser gemeinsames Sehnen und unsere gemeinsame Verpflichtung erleben, sondern täglich und überall – in unseren Auseinandersetzungen und unseren Streitigkeiten ebenso wie in unserem Tun und Lassen. Denn die Verketzerung des anderen ist der erste Schritt zur Barbarei und das Wort: Sei Freund dem Andern – er ist wie Du! mehr als nur ein schöner Spruch. Der Offizier aus altem Adelsgeschlecht wusste plötzlich, wo er allein wahre Freunde fand, wenn es um das ewige Recht und die wirkliche Wahrung der Ehre ging. Der Bürger entdeckte das Gemeinsame, das ihn mit dem anderen im Kampf um jene Werte verbindet, die nicht in Zahlen und Prozentsätzen auszudrücken sind. Der Arbeiter entdeckte den Menschen in jenen, die er oft nur als Gegner und nie als Partner sah. Und der Priester fand in dem Ungläubigen mehr Glauben als in so manchem seiner Brüder. Diese grosse, herrliche Gemeinschaft, die den Begriff des Menschen im besten Sinne darstellt, sie wuchs in den Konzentrationslagern,

reproduire: des milliers tombaient dans cette lutte atroce, des milliers comblaient les trous causés par le bourreau. Sans cesse, sous une autre forme – mais toujours avec la même foi ancrée dans le droit et la victoire finale du droit, ils reprenaient la lutte désespérée.

Ici, nous avons vu, d'une manière éloquente, la valeur d'une tradition presque centenaire de lutte pour la liberté et le droit. Ici, s'est révélé le côté le plus noble et le plus élevé, créé par le mouvement ouvrier durant les dernières décades. Ici, l'évidence s'est faite que les syndicalistes de toutes tendances – chrétiens, socialistes ou partisans de Hirschi-Duncker – sont unis pour toujours dans leur foi dans le droit et la dignité de l'homme, l'amour sacré pour l'humanité, la haine pour l'injustice et la violence, l'esprit immuablement épris de liberté.

Quelle preuve debassesse que d'injurier ces hommes – ces êtres nobles et courageux – comme étant des matérialistes, ainsi que le faisaient ceux qui se sont enrichis avec les biens des assassinés, eux, qui, détrousseurs de cadavres à la solde de l'Etat, ont exécuté la besogne la plus répugnante qui soit. Si dans cette période, où il fallait désespérer de l'humanité, il y avait quelque chose qui pût maintenir en nous la foi dans le bien, l'immortel de l'humanité, c'étaient bien ces héros qui, en toute simplicité et sans pathos, suivaient leur conscience, sans demander quel horrible salaire les attendait. Ce sont eux, qui eux-mêmes opprimés et en danger, aidaient les opprimés, eux qui au milieu de la folie sont restés fidèles à leur conscience, eux qui ont poursuivi leur chemin, imperturbables, jusqu'à l'issue affreuse – c'est eux qui sont les véritables héros de ces 12 années! Ainsi les ouvriers et les employés étaient unis avec la bourgeoisie et les ecclésiastiques, les socialistes et les chrétiens, les croyants et les athées dans leur foi commune dans le droit, la liberté, la dignité de l'homme. Combien devenaient soudain futiles les choses qui les avaient séparés auparavant! Combien était grande la compréhension mutuelle de ceux qui s'étaient combattus si puérilement avant!

L'esprit de sacrifice de ces hommes, leur volonté d'être d'abord hommes et de le rester en dépit de tout, doivent être un exemple éternel pour chaque jour de notre vie. Car ce n'est pas seulement dans des périodes de terreur où nous devrions nous rendre compte de ce qui nous unit, ce n'est pas seulement derrière des grilles et des barbelés où nous devrions vivre les mêmes aspirations et les mêmes obligations, mais tous les jours et partout – aussi bien lors de nos querelles et disputes que dans toute notre conduite. Décrier autrui est le premier pas vers la barbarie. Et l'adage «aime ton frère, il est comme toi», est plus qu'une belle phrase. L'officier de la vieille noblesse soudain savait où trouver ses vrais amis lorsqu'il s'agissait de sauvegarder le droit éternel et l'honneur. Le bourgeois découvrirait ce qu'il avait en commun avec ceux qui, à ses côtés, luttèrent pour ces valeurs qui ne peuvent s'exprimer en chiffres et pourcentages. L'ouvrier découvrirait le côté humain dans ceux qu'il considérait souvent seulement comme des adversaires et jamais comme des partenaires. Et le prêtre trouvait davantage de foi auprès de l'athée que chez beaucoup de ses frères. Cette grande et magnifique communauté qui incarne l'homme au meilleur sens du mot, est née dans les camps de concentration, les prisons et les groupes de Résistance – elle représentait le plus grandiose événement dans cette époque sombre. Elle était et reste le flambeau rayonnant au milieu des ténèbres.

Si je ne cite ici que quelques noms, c'est qu'il est impossible de faire mention de tous les noms. Il y en a plusieurs milliers, et il est même impossible de citer

den Zuchthäusern und Widerstandsgruppen – sie war das grossartigste Erlebnis dieser dunklen Zeit. Sie war und bleibt die strahlende Fackel inmitten der Finsternis.

Wenn hier nur diese wenigen Namen genannt werden, so deshalb, weil der Versuch, alle uns auch nur bekannten Namen aufzuzählen, hier ein unmögliches Beginnen wäre. Es sind ihre Tausende und aber Tausende, - und allein jene, die in führenden Stellungen in den Gewerkschaften tätig waren, und ihre Treue mit dem Leben bezahlten, kann man hier unmöglich bei Namen nennen. Sie stehen in einer Reihe mit denen, die das Schicksal vor dem letzten Opfer bewahrte, mit Jakob Kaiser und Hans Böckler, und jenen vielen, die in der Zeit des Nazi-regimes erbittert den Widerstand organisierten, immer wieder in Zuchthäuser und Konzentrationslager kamen und doch – wie durch ein Wunder – dem letzten Schrecken entgingen. Sie alle, die in diesen Jahren das Opfer für die Freiheit wagten, sind uns Vorbild und Ansporn zugleich. Ihre Namen zu nennen ist nicht möglich; denn es sind Zahllose, oft Namenlose, die in diesen Jahren still und ohne Aufsehen das höchste Opfer brachten. Nur wenige sind es, deren Namen für immer als Märtyrer für alle jene genannt werden, die aus der Arbeiterschaft ihr Leben für Recht und Freiheit gaben. Sie kamen aus allen gewerkschaftlichen Gruppen, die Sozialisten Wilhelm Leuschner, Carlo Mierendorf, Julius Leber, Theodor Haubach und Fritz Husemann, die christlichen Gewerkschafter Bernhard Otte, Bernhard Letterhaus, Max Habermann, Franz Leuninger und Heinrich Körner.

Sie und ihre ermordeten Freunde waren es, die in ständiger Verbindung mit den in der Emigration lebenden Kameraden Pläne für den Aufbau einer neuen, geeinten und wahrhaft freien Gewerkschaftsbewegung entwarfen, die dann schliesslich nach dem Ende des Schreckens Wirklichkeit werden konnte. Sie sind die eigentlichen Väter des stolzen, freien und unabhängigen Deutschen Gewerkschaftsbundes, der zur starken Stütze dieses jungen demokratischen Staates wurde. Er wurde in jenen Tagen, in Kümmernis und Dunkelheit geboren – er ist das heilige Vermächtnis jener Märtyrer der Freiheit.

Was aber – so fragen wir uns – bedeutet uns alles das heute? Ist es nur grossartige und furchtbare Geschichte? Hat es uns heute noch etwas zu sagen? Ist es etwa vergleichbar mit den Totenfeiern, die man so oft an den Stätten der Kriegsoffer abhält, wo leider so selten von der Zukunft und so oft von der glorreichen Vergangenheit gesprochen wird? Ist dieses Heldentum des 20. Juli und das, wofür es Symbol sein kann, mehr als nur einer der vielen Gedenktage? Wehe uns, wenn diese Opfer und die Ursachen dieser Opfer vergessen werden! Wehe uns, wenn sich dieser Tag in die Reihe der üblichen Gedenktage einreihet! Wir wären der Opfer nicht würdig, die in Strömen von Blut die Freiheit – unsere Freiheit – zu erkaufen suchten. Nicht die Tatsache, dass Ungezählte ihrem Gewissen bis in den Tod treu geblieben sind, ist das Entscheidende an diesem Tag; er muss uns mahnen, dass niemals wieder das furchtbare Blutopfer für die Freiheit gefordert werden darf. Er muss unser Gewissen wach halten, bevor es zum Märtyrertum gezwungen wird. Er muss uns gegenwärtig sein, jeden Tag, jede Stunde, überall und jederzeit!

Denn die Organisierung der Dummheit ist immer wieder möglich. Die Barbarei ist auf dieser Erde längst nicht ausgestorben. Und schon erheben sich Propheten des Ungeistes und des Hasses, die uns glauben machen wollen, dass ja alles gar nicht so schlimm war. Sie handeln mit den Millionen Toten, wie sie früher mit

nommément tous ceux qui avaient des positions-clés dans les syndicats, et ont payé de leur vie leur fidélité. Ils se trouvent au même rang que ceux à qui le destin a épargné l'extrême sacrifice, par exemple, Jakob Kaiser et Hans Boeckler, en compagnie de tous ceux qui se sont acharnés à organiser la Résistance sous le régime nazi, et qui étaient jetés en prison et dans les camps de concentration, et qui ont pu cependant – comme par miracle – échapper à la fin atroce. Eux tous qui n'ont pas hésité devant le sacrifice pour la liberté constituent un exemple et un stimulant pour nous. S'il nous est impossible d'évoquer ici leurs noms, c'est que ceux qui ont accepté le suprême sacrifice sans beaucoup de bruit, sont légion et souvent sans nom. Je me contenterai de citer quelques noms de martyrs représentatifs parmi tous ceux de la classe ouvrière qui ont donné leur vie pour le droit et la liberté. Ils appartenaient à tous les groupes syndicaux: les socialistes Wilhelm Leuschner, Carlo Mierendorf, Julius Leber, Theodor Haubach, et Fritz Husemann; les syndicalistes chrétiens Bernhard Otte, Bernhard Letterhaus, Max Habermann, Franz Leuninger, et Heinrich Körner.

C'était eux et leurs amis assassinés qui, en contact étroit avec leurs camarades dans l'émigration, établissaient des plans pour la construction d'un nouveau mouvement syndical uni et vraiment libre, plans qui ont fini par se traduire dans la réalité après la fin des terreurs. C'est eux les véritables pères de la fière fédération des syndicats allemands, libre et indépendante, qui est devenue un des piliers importants de ce jeune Etat démocratique. Celle-ci est née dans ces jours de souffrances et de ténèbres, elle est le testament sacré de ces martyrs pour la liberté.

Quelle signification a, pour nous, tout cela, aujourd'hui? N'est-ce pas tout simplement de l'histoire – grandiose et effrayante certes? S'agit-il d'un apport réel, comparable à ces hommages rendus si souvent devant les tombeaux des morts, victimes de la guerre, où, hélas, il est si rarement question de l'avenir et si souvent du passé glorieux? Cet héroïsme du 20 juillet et les choses dont il peut être le symbole, exigent-ils plus qu'une de ces nombreuses journées commémoratives? Malheur à nous, si ces victimes et les causes de ces victimes tombent dans l'oubli! Malheur à nous, si ce jour devient un de ces jours commémoratifs comme les autres. Nous ne serions pas dignes des victimes qui ont essayé d'acheter la liberté – notre liberté – dans des fleuves de sang. Ce que ce jour comporte de plus important ce n'est pas le fait que d'innombrables hommes sont restés fidèles à leur conscience, mais il doit surtout nous rappeler que plus jamais il faut admettre un tel sacrifice à prix de sang pour la liberté. Ce jour doit contribuer à maintenir notre conscience éveillée avant qu'elle soit obligée de devenir martyre; il doit être présent dans notre esprit, partout et à tous les moments!

Car nous ne sommes jamais à l'abri de «l'organisation de la bêtise». La barbarie est loin d'être morte sur cette terre. Déjà les faux prophètes prêchant la haine élèvent leur voix pour nous faire croire que tout cela n'était pas si grave. Ils marchandent avec les millions de morts comme ils ont marchandé autrefois avec les montres volées aux assassinés. Ils invoquent des ordres donnés par le diable; et qui peut oser affirmer qu'il n'y aura plus jamais d'hommes capables de tout, en état de sujétion.

Après la suppression du règne de l'horreur, le danger de sa renaissance n'est pas écarté pour autant. C'est seulement en défendant la liberté tous les jours, en étant prêt à chaque instant et partout, à couper la tête au serpent de l'inhumain dès son apparition, que l'humanité sera à l'abri de la terrifiante grandeur des



den geraubten Uhren der Ermordeten handelten. Sie berufen sich auf Befehle, die ihnen der Teufel gab, und wer wagt zu beschwören, dass es nicht wieder Menschen geben könnte, die im Befehlsnotstand zu allem fähig wären?

Mit der Beseitigung der Herrschaft des Grauens ist die Möglichkeit des Grauens nicht aus der Welt geschafft. Nur wer die Freiheit täglich verteidigt, nur wer bereit ist, der Schlange der Unmenschlichkeit jeden Tag und überall beim ersten Erscheinen den Kopf abzuschlagen, kann der Menschheit die furchtbare Grösse der Märtyrer für die Freiheit ersparen. Nicht Hass zu predigen ist unser Anliegen. Wachsamkeit aber ist das, was diese Erfahrung lehren muss. Denn der Mensch ist nicht geboren, um Märtyrer zu sein. Was uns jene Männer und Frauen an Mut und Gesinnung am 20. Juli und den Jahren vor- und nachher gezeigt haben, ist nicht das Verhalten des durchschnittlichen Menschen. Eben darum ist es ja bewunderenswert und so achtungsgebietend. Der Mensch ist nicht zum Helden geboren. Er ist nicht geschaffen, ständig vor Entscheidungen gestellt zu werden, die ihn zwischen Ehrlosigkeit und Tod wählen lassen. Ist erst die Bestie der Unmenschlichkeit entfesselt, herrscht erst der Terror und die Grausamkeit ungehemmt, so ist es zwar leicht, Heldentum zu verlangen, aber recht schwer, ein Held zu sein.

Es kann auch nicht der Sinn der Geschichte sein, immer wieder Märtyrer und Blutopfer zu fordern. Und es darf gewiss nicht die Regel sein, dass die nachfolgenden Geschlechter immer wieder aus den furchtbaren Erlebnissen erneut die alte Lehre zu ziehen haben, dass es besser ist, Unrecht zu verhindern, als Unrecht zu erleiden. Wenn dieser Tag mehr sein soll als nur einer von vielen Gedenktagen, so muss er uns aufrufen, alles zu tun, damit dieses oder ähnliches niemals wieder möglich wird. Die Toten, deren Namen wir in Ehren halten, die Opfer, vor denen wir uns in Ehrfurcht beugen, wären umsonst gestorben, wenn wir nicht aus ihrem Aufstand des Gewissens die Lehre zögen, dass unser Gewissen immer und jederzeit hellwach bleibe, damit den Anfängen gewehrt werde! Nicht Kränze und Gedenkreden sind es, die wir diesen mutigen Männern und Frauen schulden. Wir schulden ihnen einen wachsamen Geist und unerschrockenen Mut, ein lebendiges Gewissen, das uns drängt, Freiheit, Menschenwürde und Recht jederzeit und rücksichtslos gegen uns selbst und gegen andere zu verteidigen – ehe es zu spät ist.

martyres pour la liberté. Nous ne voulons pas prêcher la haine; mais l'expérience du passé doit nous enseigner la vigilance. L'homme n'est pas fait pour être martyr. Le courage, le caractère de ces hommes et femmes, leur attitude lors du 20 juillet et dans les années avant et après, ne sont pas donnés à l'homme moyen. C'est pour cela qu'ils méritent d'autant plus d'admiration et d'estime. L'homme n'est pas né pour être héros. Il n'est pas fait pour être confronté sans cesse avec des décisions qui lui laissent simplement l'alternative entre le déshonneur et la mort. Une fois que la bête de l'inhumain est déchaînée, que la terreur et l'épouvante régissent, il est facile de parler d'héroïsme, mais difficile d'être soi-même un héros.

De plus, le sens de l'histoire ne peut être d'exiger toujours à nouveau des martyrs et des sacrifices sanglants. Et il ne faut pas ériger en règle que les générations à venir doivent nécessairement passer par des expériences atroces pour dégager la vieille leçon enseignant qu'il vaut mieux prévenir l'injustice que de la subir. Si cette journée veut être plus qu'une journée commémorative comme tant d'autres, elle doit nous lancer l'appel de tout faire pour que de pareilles choses ne puissent plus jamais se produire. Les morts dont nous gardons en honneur les noms, les victimes devant lesquelles nous nous inclinons en hommage, auraient donné leur vie en vain si nous ne tirions pas, de la révolte de leurs consciences, la leçon que notre conscience doit toujours et partout être en garde contre toute adversité naissante. Ce ne sont pas des couronnes et des discours que nous devons à ces hommes et ces femmes courageux: nous leur devons un esprit vigilant et un courage intrépide, une conscience en éveil qui nous pousse à défendre, à tout moment et sans indulgence pour nous-mêmes et les autres, le droit, la liberté, et la dignité de l'homme – avant qu'il ne soit trop tard.

## Der Widerstand – eine Verpflichtung

### Wachsamkeit ist der Preis der Freiheit

Wir haben uns hier versammelt, um des Tages der deutschen Erhebung, des 20. Juli 1944, zu gedenken.

Der zeitliche Abstand, der uns von den Ereignissen jenes Tages trennt, wird immer grösser. Nun sind es bereits 21 Jahre, die seitdem vergangen sind. Zugleich wird die Erinnerung an das, was sich damals abgespielt hat, blasser. Auch wächst eine Generation heran, die darüber nicht mehr viel oder überhaupt nichts mehr weiss. Zudem: wer feiert schon eine Niederlage und einen missglückten Aufstand? Haben wir nicht erst vor kurzem einen Zwiespalt der Gefühle beobachtet, als sich das Datum des deutschen Zusammenbruchs und der bedingungslosen Kapitulation zum 20. Male jährte?

Es ist also durchaus Grund gegeben, die Frage nach der Berechtigung und nach dem Sinn dieser Gedenkfeier erneut zu stellen und darüber nachzudenken.

Es wäre ein falscher Ausgangspunkt, die Tat des Grafen Stauffenberg und seiner Mitverschworenen – diesen Versuch der gewaltsamen Beseitigung des Tyrannen – für sich allein zu betrachten. Die Erhebung war kein spontanes Ereignis, kein jäher Aufbruch. Der 20. Juli 1944 war vielmehr der Höhepunkt und zugleich der Kulminationspunkt des deutschen Widerstands gegen ein totalitäres System. Dieser Widerstand ist am 20. Juli für alle sichtbar in Erscheinung getreten. Er war sehr vielen, wohl den meisten Zeitgenossen, bis dahin verborgen geblieben. Seine Geburtsstunde hatte jedoch viel früher geschlagen. Er setzte bereits ein, als sich die Nationalsozialisten 1933 der Macht im Staate bemächtigt hatten. In dem verpflichtenden Bewusstsein ihrer Verantwortung für das öffentliche Wohl fanden sich deutsche Männer und Frauen zusammen, die – ihrem Gewissen folgend – zum Widerstand gegen den Missbrauch der Demokratie, gegen die Missachtung der Menschenwürde, gegen den Rassenwahn und gegen die rücksichtslose Machtbesessenheit der Gewaltherrscher entschlossen waren.

«Wenn es nach uns ginge, so wollten wir uns lieber nicht in diesen Kampf ... mit hineinreissen lassen; wenn es nach uns ginge, so wollten wir lieber nicht immer auf unserer Sache bestehen müssen ..wenn es nach uns ginge, so zögen wir uns heute lieber als morgen zu den Stillen im Lande zurück... Aber es geht

## La résistance – un engagement

### La vigilance est le meilleur garant de la liberté

Nous nous sommes réunis ici pour commémorer la journée du soulèvement allemand du 20 juillet 1944.

L'intervalle de temps qui nous sépare des événements de cette journée, devient de plus en plus grand. Déjà 21 ans se sont écoulés et le souvenir de ce qui s'est passé alors, pâlit avec le temps. Maintenant, une génération grandit qui, sur ces événements, ne sait plus grand-chose ou même plus rien du tout. Du reste, qui se plaît à célébrer une défaite ou un soulèvement manqué? N'avons-nous pas observé tout récemment une divergence des sentiments lors du vingtième anniversaire de la débâcle allemande et de la capitulation sans conditions?

Nous avons donc suffisamment de raisons qui nous engagent à nous interroger de nouveau sur la signification et sur la justification de cette fête commémorative, et à y réfléchir.

Ce serait prendre un faux point de départ que de considérer l'action du comte Stauffenberg et de ses conjurés hors de son contexte – cette action par laquelle ils essayèrent de supprimer le tyran par la violence. Ce soulèvement ne fut ni un événement spontané ni une révolte subite. Le 20 juillet 1944 fut plutôt l'apogée, le point culminant de la résistance allemande contre un système totalitaire. Le 20 juillet, cette résistance se révéla à tous. Jusque-là, elle était restée cachée aux yeux de la plupart des contemporains. Pourant, elle avait pris naissance beaucoup plus tôt. Elle se constitua lorsqu'en 1933 les national-socialistes s'emparèrent du pouvoir de l'Etat. Ayant pris conscience de leur responsabilité à l'égard du bien public, des hommes et des femmes du peuple allemand se réunirent et, n'écoutant que leur conscience, ils se décidèrent à opposer résistance à l'abus que les tyrans faisaient de la démocratie, à leur mépris de la dignité humaine, à leur folie raciale et à leur désir brutal de puissance.

«Si cela dépendait de nous, nous préférions ne pas nous laisser entraîner dans ce combat ... ; si cela dépendait de nous, nous préférions ne pas être toujours obligés d'insister sur notre cause ... ; si cela dépendait de nous, nous préférions nous retirer dans le silence, aujourd'hui plutôt que demain ... Mais justement – Dieu soit loué – cela ne dépend pas de nous ... Nous sommes placés

eben – Gott sei Dank – nicht nach uns... Wir sind vor die Entscheidung gefordert, wir können nicht ausweichen ..es heisst Entscheidung, es heisst Scheidung der Geister.»

Diese Sätze stammen aus einer Predigt Dietrich Bonhoeffers aus dem Sommer 1933.

Die deutsche Widerstandsbewegung war nicht exklusiv. Sie war nicht Sache einer Partei, einer Klasse, eines Standes, einer Berufsgruppe – in ihr waren vielmehr alle Schichten unseres Volkes vertreten. Vielgestaltig waren auch die Formen des Widerstands: er reichte von der schweigenden Obstruktion bis zum lauten Protest, vom Rücktritt bis zur Hilfe für Verfolgte, von der Denkschrift bis zur Gewaltanwendung. Nicht jeder Widerstand endete tödlich; aber er war stets mit Gefahr, Verfolgung und Leid verbunden. Der Erfolg ist ihm versagt geblieben.

Die Vermessenheit und die Hybris der nationalsozialistischen Machthaber und der Widerstand, der ihnen entgegengesetzt und dessen Fanal die Erhebung des 20. Juli wurde, sind ohne Beispiel in unserer Geschichte. Beides zusammen ist viel mehr als eine flüchtige Episode in unserer nationalen Vergangenheit, mit der sich nur noch Historiker zu beschäftigen hätten. Hitler hat Deutschland in das tiefste Unglück seiner Geschichte gestürzt, das fortwirkt und dessen Ende wir nicht zu erkennen vermögen. Auch Widerstand muss fortwirken. Er hat eine hehre und gegenwärtige Bedeutung für die Überlebenden und für die nachwachsende Generation. Er ist der stets sich erneuernde Aufruf an uns, den Geist der Freiheit zu bewahren und für die Freiheit einzutreten, wie es jene taten, die in aussichtsloser Lage den Mut zum Widerstand gegen die Tyrannei fanden. Ihr Vermächtnis verpflichtet uns, für die Würde des Einzelnen und für die Menschenrechte, für eine gerechte und soziale Ordnung zu kämpfen.

Aus dem Regierungsprogramm der Männer des 20. Juli stammen folgende Kernsätze:

«Erste Aufgabe ist die Wiederherstellung der vollkommenen Majestät des Rechts.»

«Wir wollen die Grundlagen der Sittlichkeit wiederherstellen, und zwar auf allen Gebieten des privaten wie des öffentlichen Lebens.»

«Die zerbrochene Freiheit des Geistes, des Gewissen, des Glaubens und der Meinung wird wiederhergestellt.»

Dieser Geist und die Haltung der Männer und Frauen des deutschen Widerstands waren Richtpunkte für uns bei der Neuordnung und dem Aufbau unseres Gemeinwesens, das wir stellvertretend zugleich für die von uns getrennten Brüder und Schwestern geschaffen haben. Wir werden dieser Richtpunkte noch lange bedürfen. So, meine ich, hat diese Feierstunde, die von der Demut des Erinnerns getragen werden soll, ihre tiefe Berechtigung. Der 20. Juli ist kein Erinnerungsdatum allein für diejenigen, die unmittelbar dabei gewesen und der Hölle der Verfolgung und der Rache entronnen sind.

Unsere Jugend hat den 20. Juli nicht selbst erlebt. Welches Bild – so frage ich – macht sie sich von den Vorgängen und von den Zusammenhängen, welches Urteil bildet sie sich? Ich habe eingangs schon gesagt, dass es damit nicht gut bestellt ist. Die Jugend ist schlecht und unzulänglich unterrichtet.

Es ist daher für die, die mit dabei waren, eine der vornehmsten Aufgaben, der jungen Generation, die heute bereits an der Verantwortung für den Staat teilhat – die 21jährigen, die bei den Bundestagswahlen zum ersten Mal zur Wahlurne

devant une décision à prendre, nous ne pouvons nous dérober ... ; il faut se décider, il faut que chacun se décide.»

Ces phrases sont tirées d'un sermon que prononça Dietrich Bonhoeffer pendant l'été 1933.

Le mouvement allemand de résistance n'était pas exclusif. Ce n'était pas l'affaire d'un parti, d'une classe, d'un groupe professionnel. Au contraire, la Résistance était constituée par des représentants de toutes les couches sociales de notre peuple. La résistance se manifestait également sous des formes variées: elle allait de l'obstruction silencieuse aux protestations publiques, de la démission à l'assistance aux persécutés, du mémorandum à l'emploi de la force. Toute tentative de résistance ne conduisait pas nécessairement à la mort; mais elle s'accompagnait toujours de danger, de persécutions et de souffrances. Le succès lui fut refusé.

La présomption et l'outrecuidance des despotes national-socialistes, ainsi que la résistance qui leur fut opposée et qui eut pour flambeau le soulèvement du 20 juillet, sont sans précédent dans notre histoire. On ne doit pas considérer uniquement ces deux phénomènes comme un épisode éphémère de notre passé national – épisode dont seuls les historiens auraient encore à s'occuper. Hitler a précipité l'Allemagne dans le plus grand malheur qu'elle ait jamais connu; ce malheur se fait encore sentir et nous ne pouvons en voir la fin. La résistance aussi doit continuer à se faire sentir. Elle a une signification actuelle sublime pour les survivants et pour la génération d'après-guerre. Elle nous engage sans cesse à protéger l'esprit de la liberté, à garantir la liberté, comme le firent ceux qui, dans une situation sans issue, trouvèrent le courage de s'opposer à la tyrannie. Leur testament nous donne le devoir de lutter pour la dignité humaine, pour les droits de l'homme et pour un ordre social juste.

Dans le programme de gouvernement que les hommes du 20 juillet avaient établi, on trouve les phrases essentielles suivantes:

«Le premier devoir, c'est la restauration de l'entière majesté du droit.»

«Nous voulons rétablir les bases de la moralité, et cela dans tous les domaines de la vie publique et privée.»

«Nous voulons rétablir la liberté d'esprit, de conscience, de croyance et d'opinion.»

Cet esprit et l'attitude des hommes et des femmes de la Résistance allemande nous ont servi de ligne de conduite, lors de la réorganisation et de l'édification de notre communauté que nous avons créée au nom de nos frères qui vivent séparés de nous. Nous avons besoin, longtemps encore, de cette ligne de conduite.

Je pense que cette fête commémorative qui doit reposer sur l'humilité du souvenir, peut trouver ainsi sa justification profonde. Le 20 juillet n'est pas une date dont se souviennent uniquement ceux qui étaient présents ce jour-là et qui ont échappé à l'enfer des persécutions et de la vengeance.

Notre jeunesse n'a pas vécu elle-même la journée du 20 juillet. Quelle idée se fait-elle donc de ces événements et quelle est son opinion sur ces faits? Comme je l'ai déjà dit au début, la jeunesse n'est informée que d'une manière insuffisante.

C'est pourquoi le premier devoir de ceux qui étaient présents ce jour-là, est de transmettre le testament du 20 juillet à une jeune génération qui aujourd'hui

gehen werden, gehören zum grössten Teil dem Geburtsjahrgang 1944 an und werden morgen die ganze Verantwortung tragen –, das Vermächtnis des 20. Juli zu vermitteln.

Es ist keine einfache Sache, jungen Menschen gegenüber, die in der rechtsstaatlichen Ordnung unseres demokratischen Staatswesens aufwachsen, die Widerstandskämpfer zu legitimieren und die sittliche Berechtigung zum Widerstand gegen die bestehende Ordnung unter den damaligen Verhältnissen darzutun. Der Wertung muss die Darstellung vorausgehen. Ohne eine umfassende Kenntnis des geschichtlichen Ablaufs jener Jahre gibt es keine sachgerechte Wertung und Würdigung des Widerstands und des 20. Juli. Wir müssen also das Wissen um die Dinge weitergeben. Das schliesst die wichtige Frage ein, wie es überhaupt so weit kommen konnte. Geht man gerade dieser Frage nach, so ist das entscheidende Datum für Lehre und Beispiel der Vergangenheit, mit der wir leben, weniger der 20. Juli 1944 als vielmehr der 30. Januar 1933.

Denn die Tat der Männer des 20. Juli entsprang ihrer individuellen Entscheidung in einer Ausnahmesituation. Einmaligkeit in der Geschichte setzt jedoch keine Norm. Der kalte Hauch der Geschichte berührt uns, wenn wir in Dokumenten und Schilderungen von den einsamen Stunden lesen, in denen das Schicksal vom Einzelnen höchste Bewährung forderte. «Wir haben uns vor Gott und unserem Gewissen geprüft: es muss geschehen.» Das sind Worte Stauffenbergs. Die sich bewährten, sind uns Beispiel. Sie sind Vorbilder menschlicher Grösse. Rezepte für unser Verhalten können sie uns jedoch nicht geben. Die, die am 20. Juli gehandelt haben, machen uns nicht – um eine Formulierung Jakob Burckhardts in seinen «Weltgeschichtlichen Betrachtungen» aufzunehmen – «klug für ein andermal», wohl aber können sie uns «weise für immer» machen.

Die «Weisheit» des Widerstands gegen Hitler besteht in der Einsicht, dass sich der 30. Januar 1933 nicht mehr wiederholen darf. Das ist der Kern des Vermächtnisses, das uns die Widerstandskämpfer hinterlassen haben. Wird das erkannt und danach gehandelt, dann ist der 20. Juli nicht mehr nur ein Anlass für öffentliche Feierstunden, sondern vielmehr ererbtes Gut und wirksame Kraft in den Herzen unserer Bürger.

Es hat sich erwiesen, wie schwer – ja, dass es fast unmöglich ist, in einem totalitär regierten Staat, der alle Lebensbereiche organisiert, der alle Mittel der Meinungsbildung zur Durchsetzung seiner Ziele einsetzt und abweichende Anschauungen nicht duldet, der die Gesetzgebung bestimmt und die Rechtsprechung seinem Willen unterordnet, Widerstand zu leisten und die Wiederherstellung menschenwürdiger Zustände zu erzwingen. Einen aktuellen Anschauungsunterricht über die Verhältnisse, die in einem derartigen Staat herrschen, erhalten wir noch heute tagtäglich durch das kommunistische Regime in Mitteldeutschland.

Wichtiger noch als diese Kenntnis erscheint mir jedoch das Wissen um Anzeichen, Erscheinungen und Ursachen, die den verhängnisvollen Weg zum totalitären Staat öffnen. Unsere jungen Deutschen müssen wissen, warum es möglich gewesen ist, dass sich in unserem Land ein Unrechtsstaat etablieren und Macht über alle Bürger gewinnen konnte. Der Jugend muss gezeigt werden, wo die Schwächen lagen, die dem Nationalsozialismus den Griff zur Macht ermöglicht haben. Sie müssen auf das geistige Durcheinander und die politische Zersplitterung am Ende der Weimarer Demokratie hingewiesen werden, auf das mangelnde Engagement der Bürger, die fehlende Identifizierung mit der gültigen Staatsordnung, auf die

possède déjà une part de responsabilité dans l'Etat; les jeunes de 21 ans qui, pour les élections au Bundestag, iront voter pour la première fois, sont presque tous nés en 1944 et porteront demain la responsabilité tout entière.

Il n'est pas facile de légitimer les combattants de la Résistance aux yeux d'une jeunesse qui grandit dans l'ordre constitutionnel de notre Etat démocratique, et de montrer que l'opposition à l'ordre établi était moralement justifiée, vu les circonstances qui régnaient alors. La description des faits doit précéder leur estimation. On ne peut pas estimer et apprécier équitablement la Résistance et le 20 juillet si l'on n'a pas une connaissance approfondie du déroulement historique de ces années. Nous devons donc faire connaître les faits. A ce propos, il faut se demander comment les événements purent en arriver à ce point. Et si nous approfondissons cette question, il en ressort que la date décisive qui donne un enseignement du passé, n'est pas tant le 20 juillet 1944 que le 30 janvier 1933.

Car l'action des hommes du 20 juillet était le fruit de leur décision individuelle dans une situation d'exception. Pourant, un événement unique dans l'histoire ne peut pas servir de norme. Nous sentons passer sur nous le souffle froid de l'histoire, lorsque nous lisons les récits et les descriptions de ces heures solitaires où le destin exigeait de chaque individu qu'il se donne tout entier. «Nous nous sommes interrogés devant Dieu et devant notre conscience: nous devons agir. «Ce sont les paroles de Stauffenberg. Ceux qui ont fait preuve de courage, doivent être pour nous des exemples. Ils sont des modèles de grandeur humaine. Toutefois, ils ne peuvent nous donner des directives pour notre conduite. Car – pour reprendre une expression des «Weltgeschichtliche Betrachtungen» de Jakob Burckhardt –, les hommes qui ont agi le 20 juillet, ne peuvent pas nous rendre «prudents pour une autre fois», mais ils peuvent faire de nous des hommes «sages pour toujours».

La «sagesse» de la résistance contre Hitler, c'est de se rendre compte que le 30 janvier 1933 ne doit pas se renouveler: c'est la substance du testament que les résistants nous ont légué. Si nous comprenons cela et que nous agissons dans ce sens, alors le 20 juillet ne sera plus seulement une journée de commémoration, mais il représentera plutôt un bien dont nous avons hérité et une force active dans le cœur de nos concitoyens.

On a vu combien il était difficile – pour ne pas dire impossible – d'opposer résistance à la tyrannie et d'obtenir de force le respect de la dignité humaine, dans un Etat totalitaire qui régit tous les domaines de la vie, qui, pour arriver à ses fins, utilise tous les moyens propres à influencer l'opinion publique, qui ne tolère pas d'autres points de vue que les siens, qui détermine la législation et subordonne la juridiction à sa volonté. Aujourd'hui encore, le régime communiste de l'Allemagne de l'Est nous donne une idée de la situation qui règne dans un Etat totalitaire.

Pourtant il me semble qu'il est moins important de connaître cet état de choses que de savoir quels sont les symptômes, les phénomènes et les causes qui conduisent fatalement à l'Etat totalitaire. Les jeunes Allemands doivent savoir pourquoi un Etat d'injustice a pu s'installer dans notre pays et prendre une grande emprise sur tous les citoyens. Nous devons montrer à la jeunesse quels étaient les points faibles qui permirent au national-socialisme de s'emparer du pouvoir. Nous devons attirer leur attention sur la confusion qui régnait dans les idées et dans la politique à la fin de la Démocratie de Weimar, sur l'engagement assez faible des citoyens, sur leur indifférence vis-à-vis de la forme de gouvernement



Nachsicht gegenüber den Feinden der Demokratie, auf die Illusion, eine einmal in den Sattel gehobene Diktatur könne innerhalb der Grenzen und Schranken einer Demokratie gebändigt und gehalten werden.

Wer die Umstände kennt, die zum Niedergang der ersten deutschen Demokratie geführt haben, gelangt zu Einsichten und Massstäben, die verpflichtende Richtschnur für sein Verhalten in der Zukunft sind. Die Überantwortung der Macht im Staate an die Hitlerpartei war nicht unvermeidlich und nicht unausweichlich. Auf dem Hintergrund der historischen Tatsachen und Wahrheiten bedeutet «weise für immer», sich für die Erhaltung und für die Bewahrung unserer freiheitlich-demokratischen Grundordnung allezeit einzusetzen. Das verlangt Gemeinsinn und Verantwortungsbewusstsein von jedem einzelnen Bürger. Den Feinden und Gegnern von Menschenwürde, Recht und Freiheit muss entschlossen entgegengetreten und jeder Versuch, unsere Ordnung zu untergraben und zu zerstören, unmöglich gemacht werden. Nur auf diese Weise bewahren wir und die, die nach uns kommen, das Erbe derer, die im Hof der Bendlerstrasse und an vielen anderen Orten, an finsternen Wänden, vor denen sie zusammenbrachen, an Fleischerhaken, an denen sie ihr Blut verströmten, sich selbst der Freiheit zum Opfer brachten.

Es geht nicht darum, die Vergangenheit in dem Sinn zu «bewältigen», dass man von ihr freikommt, um endlich vergessen zu können. Es geht vielmehr darum, die Zukunft zu bewältigen, in die wir unsere Vergangenheit, unsere Geschichte mit hineinnehmen müssen. Dazu müssen wir uns mit dem, was geschehen ist, auseinandersetzen, daraus lernen und dem Hang zur Rechtfertigung abschwören. Nicht das Trennende, das in den oftmals zu abstrakt geführten Diskussionen um die sittliche Berechtigung des Tyrannenmordes und um das Mass der Eidesbindung gegenüber einer gottlosen Staatsgewalt zutage treten kann, sondern das Verbindende des Kampfes um und für die Freiheit muss im Vordergrund der bewusstseinsbildenden Lehre vom deutschen Widerstand stehen.

An dieser Stelle sollten wir unser Augenmerk für einen Augenblick auf jenes Ereignis werfen, das in einer inneren Verbindung zum 20. Juli steht: an den Aufstand der Arbeiter in Ost-Berlin und anderen Orten der Zone am 17. Juni 1953. Beide Ereignisse gehören zusammen. Beiden Ereignissen ist gemeinsam, dass sie mehr sind als flüchtige Tagesbegebenheiten. Beide Male brach aus Menschen der Wille hervor, gegen eine Macht ohne Recht und Gesetz, gegen die staatliche Willkür aufzustehen. Beide Ereignisse sind von der Ohnmacht der Freiheit und vom Scheitern des Widerstands gekennzeichnet.

Jene Deutschen im anderen Teil unseres Vaterlandes müssen noch immer die Freiheit entbehren, deren wir uns erfreuen dürfen.

Einen starken Kontrast zu dieser düsteren Vergangenheit und Gegenwart stellt demgegenüber die Lage des deutschen Volkes im freien Teil Deutschlands dar! Was ist hier nicht alles geschaffen und erreicht worden!

Das deutsche Volk im freien Teil unseres Vaterlandes

- hat noch nie so viele politische und persönliche Freiheiten besessen, wie sie heute verbürgt sind,
- genießt ein Mass an Rechtssicherheit, demgegenüber die nationalsozialistische und kommunistische Willkürherrschaft wie Gruselgeschichten aus grauer Vorzeit anmuten,

qui était alors en vigueur, sur l'indulgence dont on usait envers les ennemis de la démocratie; nous devons montrer à la jeunesse qu'on se faisait des illusions, lorsqu'on croyait à la possibilité de maîtriser une dictature, après qu'elle se fut établie, et de la maintenir dans les limites de la démocratie.

Ceux qui connaissent les circonstances qui ont conduit au déclin de la première démocratie allemande, parviennent ainsi à des conclusions qui leur indiquent la ligne de conduite à suivre dans l'avenir. La remise du pouvoir de l'Etat au parti d'Hitler n'était pas inévitable ni inéluctable. A la lumière des réalités et des vérités historiques, être «sage pour toujours» signifie lutter sans relâche pour la protection et pour le maintien de l'ordre fondamental libéral et démocratique. Cela exige de chaque citoyen qu'il fasse preuve d'esprit civique et de sentiments de responsabilité. Nous devons nous opposer avec fermeté aux ennemis et aux adversaires de la dignité humaine, du droit et de la liberté et nous devons barrer la route à tous ceux qui essaient de saper et de détruire notre ordre fondamental. Ce n'est que de cette manière que nous et nos descendants, nous conserverons l'héritage de ceux qui, dans la cour de la «Bendlerstrasse» et à beaucoup d'autres endroits, se sacrifièrent eux-mêmes pour la liberté, adossés à des murs sombres devant lesquels ils s'effondraient, pendus à des crochets de bouche-rie et répandant leur sang.

Il ne s'agit pas de «trionpher» du passé, de manière à en être libéré et à pouvoir enfin oublier. Mais il s'agit plutôt de triompher de l'avenir et d'y faire pénétrer notre passé et notre histoire. Pour cela, il nous faut analyser ce qui s'est passé, il faut en tirer une leçon et renier notre tendance à la justification. Ce qui doit être primordial dans l'enseignement de la résistance allemande, destiné à former les consciences, ce n'est pas l'élément séparateur qui peut apparaître au cours de discussions, souvent trop abstraites, sur la justification morale du meurtre du tyran et sur l'importance d'un serment par lequel on était lié à un pouvoir d'Etat impie et criminel, mais l'élément unificateur du combat pour la liberté.

Nous devons alors, pour un instant, porter notre attention sur un événement qui est en relation étroite avec le 20 juillet: le soulèvement des ouvriers à Berlin-Est et dans d'autres villes de la zone russe, le 17 juin 1953. Ces deux événements sont profondément liés entre eux. Ces deux événements ont ceci de commun: ils sont beaucoup plus que des incidents éphémères. Dans les deux cas, des hommes manifestèrent énergiquement leur volonté de se révolter contre un pouvoir sans droit et sans lois et contre l'arbitraire de l'Etat. Ces deux événements sont caractérisés par l'oppression de la liberté et l'échec de la résistance.

Les Allemands qui vivent dans l'autre partie de notre pays, sont toujours privés de la liberté dont nous jouissons.

La situation du peuple allemand, dans la partie libre de l'Allemagne, contraste fortement avec ce sombre passé, avec ce sombre présent. Tant de projets ont déjà été réalisés et tant de buts ont été atteints!

Le peuple allemand dans la partie libre de notre patrie

- n'a encore jamais possédé autant de libertés politiques et individuelles qu'il en possède aujourd'hui;
- jouit d'une telle sécurité des droits que le règne de l'arbitraire national-socialiste et communiste, comparé à cette sécurité, rappelle d'horribles histoires des temps les plus reculés;

- bietet soziale Sicherheit in einem Umfang, der seinesgleichen in unserer Geschichte sucht,
- besitzt schliesslich einen Lebensstandard wie nie zuvor.

Aber – rechtfertigt all dies eine sich selbst genügende Zufriedenheit und Satttheit, rechtfertigt dies staatspolitische Lauheit? Können wir in der Welt, wie sie nun einmal ist, einem schrankenlosen Egoismus frönen? Können wir das Gemeinwesen sich selbst überlassen und uns der Verantwortung entziehen? Sind alle Gemeinschaftsprobleme gelöst? Ist die Freiheit für alle Zeit gesichert?

Gewiss – eine erkennbare innere Gefahr droht uns nicht. Anders ist es dagegen um unsere äussere Sicherheit bestellt. Ist sie nicht latent bedroht? Müssen wir nicht stets auf der Hut sein? Hat etwa der militante Kommunismus auf seine Expansions- und Eroberungspläne verzichtet? *Vigilia pretium libertatis* – Wachsamkeit ist der Preis der Freiheit –, so lautet der Wahlspruch der NATO. Diese Parole gilt nicht nur für jene, denen unsere äussere Sicherheit anvertraut ist, sie gilt für alle Bürger und zu jeder Zeit.

Worauf es ankommt, ist zweierlei:

Zu einem bedarf unser Gemeinwesen der immer innigeren Verknüpfung der Bürger mit ihm. Es muss deutlich werden, dass ihm die Zuneigung aller gehört, dass es sich lohnt, ihm zu dienen und sich mit ihm zu identifizieren.

Zum anderen muss ein solchermassen geschärftes und gestärktes Gemeinschaftsbewusstsein von der geistigen Kraft und jener Willensstärke erfüllt werden, die im deutschen Widerstand lebendig war.

Im Widerstand gegen Hitler haben sich die Vorstellungen herauskristallisiert, die unseren Vorstellungen von Staatlichkeit, von der Ordnung des Ganzen, von der Verteilung der Gewalten und Gewichte in unserem Gemeinwesen entsprechen. Die Ideen, aus denen der Widerstand erwachsen ist, sind die gleichen, nach denen wir unsere Zukunft formen.

Darum muss die Tat des Grafen Stauffenberg und aller seiner Gesinnungsfreunde tief im Bewusstsein aller freiheitsliebenden Deutschen verankert sein. Darum darf an der Symbolkraft dieser Tat nicht gedeutelt werden. Sie ist Ansporn für jeden Deutschen, dem es ernst um die Erhaltung der Freiheit in deutschen Landen ist.

Wir bekennen uns zum Widerstand, der aus Gewissenhaftigkeit, Wahrhaftigkeit und Folgerichtigkeit im Denken und Handeln entsprungen ist.

Wir bekennen uns zu allen Menschen, die Widerstand gegen die Tyrannei geleistet haben und auch heute noch leisten.

Wir bekennen uns zu den Opfern, die gebracht worden sind und noch gebracht werden, und verneigen uns in Ehrfurcht und Dankbarkeit vor ihrer Grösse.

Ich finde keine bessere Deutung für das Vermächtnis, das uns die Männer und Frauen des Widerstands hinterlassen, und die Verpflichtung, die sie uns auferlegt haben, als den ersten Vers der dritten Strophe unserer nationalen Hymne:

«Einigkeit und Recht und Freiheit für das deutsche Vaterland.»

– possède sur le plan social une vaste sécurité sans précédent dans notre histoire;  
– enfin, a atteint un standard de vie qu'il n'avait jamais eu auparavant.

Mais tout cela peut-il justifier le contentement de soi et la suffisance, cela peut-il justifier la tiédeur nationale? Pouvons-nous, dans le monde tel qu'il est, nous abandonner à un égoïsme sans limites? Pouvons-nous abandonner la communauté à son propre sort et nous soustraire à la responsabilité? Les problèmes de la communauté sont-ils tous résolus? La liberté est-elle garantie pour toujours?

Certes, nous ne sommes pas menacés par un danger intérieur visible. Par contre, il en est autrement en ce qui concerne notre sécurité extérieure. N'est-elle pas menacée par un péril latent? Ne devons-nous pas être toujours sur nos gardes? Le communisme militant aurait-il par hasard renoncé à ses projets d'expansion et de conquête? *Vigilia pretium libertatis* – la vigilance est le prix de la liberté –: c'est la devise de l'O.T.A.N. Et cette devise n'est pas uniquement valable pour ceux qui ont la charge de notre sécurité extérieure, mais elle est valable pour tous les citoyens et à chaque instant.

Il y a deux points qui me paraissent importants:

D'une part, notre communauté a besoin d'une liaison de plus en plus étroite avec les citoyens. Il faut montrer clairement que la sympathie de tous les citoyens revient à la communauté, que cela vaut la peine de la servir et de s'engager pour elle. D'autre part, un sentiment de solidarité s'étant ainsi accru, on doit le parfaire avec une force spirituelle et avec l'énergie qui anima la Résistance allemande.

Dans la résistance contre Hitler se sont formées des idées qui correspondent à nos conceptions actuelles de l'Etat, de l'ordre fondamental, de la répartition des pouvoirs et des charges dans notre communauté. Les idées qui ont donné naissance à la Résistance, sont semblables à celles que nous prenons pour base de notre avenir.

Pour cette raison, l'action du comte Stauffenberg et de tous ceux qui avaient les mêmes convictions que lui, doit rester profondément ancrée dans la conscience de tous les Allemands épris de liberté. Pour cette raison, on ne doit pas ratiociner sur la force symbolique de cette action. Elle est un stimulant pour tous les Allemands qui prennent au sérieux le maintien de la liberté en Allemagne.

Nous nous déclarons solidaires de la Résistance qui est le fruit d'une délicatesse de conscience, d'une sincérité et d'un esprit de suite dans les actions et dans les idées.

Nous nous déclarons solidaires de tous les hommes qui se sont opposés à la tyrannie et s'y opposent encore aujourd'hui.

Nous nous déclarons solidaires de tous les sacrifices passés et présents et nous nous inclinons devant leur grandeur avec respect et reconnaissance.

Je pense que le testament que nous ont légué les hommes et les femmes de la Résistance ainsi que le devoir qu'ils nous ont confié, ne trouvent pas de meilleure expression que le premier vers de la troisième strophe de notre hymne national:

«Unité, Droit et Liberté pour la patrie allemande.»

## Bundeswehr und Gewerkschaften – Stützen des demokratischen Staates

### In Gemeinsamkeit mit allen Teilen des Volkes

Es ist keine Siegesfeier, die uns heute im Gedenken an den 20. Juli 1944 vereint. Denn die Ereignisse an diesem Tag führten zu einer bitteren, wohl der bittersten Niederlage, die je deutschen Menschen widerfuhr. Für einen Augenblick hielt die Welt den Atem an, als die Bombe detonierte, bestimmt, den Mann auszulöschen, dessen Hirn der Wahnwitz vom Herrenmenschen entsprungen ist und an dessen Händen Blut ungezählter Millionen klebte, die nicht bereit waren, ihm auf der Strasse der Welteroberung zu folgen, sondern die sich aufbäumten im Kampf gegen den Unmenschen und das Unrecht, das von ihm ausging.

Wir singen auch heute nicht das Hohelied vom Heldentod des Grafen Claus von Stauffenberg und seiner Mitverschworenen. Denn ihnen war kein Heldentod beschieden – jener schöne Tod, will man den Schulbüchern vergangener Zeiten glauben, der den Helden inmitten seiner Kameraden auf dem Schlachtfeld trifft. Sie starben einsam unter den Kugeln eines eilig zusammengestellten Peleton, an eine kahle Mauer gelehnt; sie wurden gehenkt, mit einem Strick zu Tode gewürgt, ihre Leichen verbrannt, die Asche in alle Winde verstreut, auf dass ihre Namen ausgelöscht würden für alle Zeiten.

Wir preisen auch nicht die Klugheit, mit der die Verschworenen zu Werke gingen. Denn sie waren keine Attentäter, sie waren weder Revoluzzer noch Mörder. Sie hassten die Konspiration, das Subversive blieb ihnen fremd. So mussten sie scheitern – nicht nur, weil ihr Schlag gegen den Tyrannen misslang, sondern weil sie ihm aus ihrem Wesen heraus nicht in Waffengleichheit begegnen konnten.

Und doch versammeln wir uns am heutigen Tag im Gedenken an die Männer des 20. Juli 1944, ihre Tat und ihren Tod. Wenn je das Wort, man soll aus der Geschichte lernen, einen Sinn hat, dann ist es die Geschichte dieses Tages, die uns aufgibt, die Vergangenheit zu erfassen und für die Zukunft Lehren daraus zu ziehen.

Es muss uns, die wir diesen Tag miterlebt haben, mit Scham erfüllen, wenn wir erfahren, dass von Jahr zu Jahr die Zahl unserer Mitbürger steigt, für die

## La Bundeswehr et les syndicats – piliers de l'Etat démocratique

En coopération avec tous les milieux de la population

Ce n'est pas la célébration d'une victoire qui nous réunit aujourd'hui en mémoire du 20 juillet 1944. En effet les événements de cette journée ont abouti à une défaite amère et même la plus amère que les Allemands aient jamais subie. Pendant un instant, le monde retint son souffle lorsque détona la bombe, destinée à anéantir l'homme dont le cerveau engendra la folie de la suprématie d'une race sur les autres et dont les mains étaient souillées du sang de millions d'hommes qui n'étaient pas prêts à le suivre sur la voie de la conquête du monde, mais qui se révoltèrent dans une lutte contre ce monstre et contre l'injustice qui émanait de lui.

Nous ne chantons pas non plus aujourd'hui le Cantique des cantiques de la mort héroïque du comte Claus von Stauffenberg et de ses conjurés. Car il ne leur avait pas été donné d'avoir une mort héroïque – cette belle mort qui, si l'on en croit les livres scolaires d'autrefois, frappait le héros au milieu de ses camarades sur le champ de bataille. Ils moururent seuls, adossés contre un mur nu, sous les balles d'un peloton d'exécution composé hâtivement; ils furent pendus, étranglés avec une corde, leurs corps furent brûlés, les centres furent dispersés aux quatre vents pour que leurs noms soient effacés à jamais.

Nous ne faisons pas non plus l'éloge de la prudence et de l'habileté avec laquelle ils agirent. Car ils n'étaient pas les auteurs d'un attentat, ils n'étaient ni des révolutionnaires, ni des meurtriers. Ils haïssaient la conspiration et ne connaissaient pas la subversion. C'est pourquoi ils échouèrent – non seulement parce qu'ils ne réussirent pas leur coup contre le tyran mais aussi parce qu'ils ne pouvaient, de par leur nature, s'opposer à lui à armes égales.

Et cependant nous nous réunissons aujourd'hui en mémoire des hommes du 20 juillet 1944, de leurs actions et de leur mort. S'il est vrai que l'on doit tirer une leçon de l'histoire, alors c'est l'histoire de cette journée qui nous engage à comprendre le passé et à en tirer une leçon pour l'avenir. Cela devrait nous remplir de honte, nous qui avons connu cette journée, lorsque nous apprenons que, d'année en année, le nombre de nos concitoyens augmente, pour qui l'événement du 20 juillet 1944 et ses raisons secrètes ne font plus même partie de l'histoire mais sombrent dans l'oubli, comme le voulaient alors les bourreaux

das Geschehen des 20. Juli 1944 und seine Hintergründe nicht einmal mehr Geschichte ist, sondern in Vergessenheit versinkt, so wie es die Henker damals beabsichtigten, als sie die Asche der Toten dem Wind übergaben. Müssen wir uns nicht schämen, wenn wir uns selbst dabei ertappen, den 20. Juli lediglich als Tatsache zu registrieren, ohne angerührt zu sein von dem, was er uns erst offenbart, wenn wir hinter die äusseren Geschehensabläufe blicken? Und wenn wir Erkenntnisse gewonnen haben aus dem sichtbaren Opfertod der kleinen, bekanntgewordenen Zahl mutiger Männer, sind wir immer bereit, dieser Erkenntnis gemäss unser Leben und unsere Entschlüsse zu gestalten, diese Erkenntnis an die Jugend weiterzugeben, aus der Geschichte zu lernen?

Ist es also nicht der tiefe Sinn unserer Versammlung, uns zu besinnen, zu künden von der Geschichte, aufzurufen für die Zukunft? Es will mir scheinen, dass dieser Auftrag der Toten des 20. Juli 1944 uns alle angeht und wir ihn ausführen sollen.

Dieser Tag begann wie jeder andere des 2. Weltkrieges. Das 5. Kriegsjahr ging zu Ende. Die Zeit der Blitzsiegte gehörte längst der Vergangenheit an. Die Soldaten an den Fronten erkannten verdrossen, dass dieser Krieg ein Unrecht und nicht zu gewinnen war und dass man ihren Idealismus schmäählich missbraucht hatte. Sie kämpften mit dem letzten Mut der Verzweiflung, ihre Familien und ihre Heimat zu erhalten.

Die Heimat litt unter den zunehmenden Vergeltungsschlägen der alliierten Luftwaffen, unter Not und Mangel und der Hoffnungslosigkeit, ein Ende der Qualen absehen zu können. Keiner war verschont geblieben, gezeichnet wir alle.

Doch im Laufe des Vormittags des 20. Juli 1944 flackerte landauf/landab im Heimatheer Unruhe auf, deren Grund nur den Eingeweihten bekannt sein konnte, die sich aber dem aufmerksamen Beobachter in ungewohnten Befehlen und Vorgängen mitteilte, bis am frühen Nachmittag die Ereignisse sich überschlugen. Die Truppe an der Front hat erst das Misslingen des Attentats erfahren. Am späten Abend war alles vorbei. Der Öffentlichkeit wurde die Verschwörung einer kleinen, feigen Offiziersclique, die der kämpfenden Truppe in den Rücken fallen wollte, bekanntgegeben. Der Aufstand ist niedergeschlagen, die Verbrecher werden mitsamt ihren Familien ausgerottet. Der Führer lebt und hat den Duce empfangen. Der Krieg geht weiter. Es sollte der totale Krieg werden und wurde die totale Niederlage.

Erst nach dem Krieg sind die Archive geöffnet worden. Erst nach dem Krieg ist es möglich gewesen, die Linien nachzuzeichnen, die zum 20. Juli hingeführt haben. Und erst jetzt wissen wir genau, dass dieser Tag ein letztes grosses Aufbegehren aller jener Kräfte in unserem Volk war, die den Widerstand im Unrechtsstaat des Nationalsozialismus verkörperten, jener grossen Zahl der ungenannten und unbekanntenen Frauen und Männer, die sich dem Joch der Unterdrücker nicht gebeugt haben, die Menschen geblieben sind und um derentwillen unser Volk wieder einen Platz in der Gesellschaft der anderen Völker einnehmen konnte.

In diesem Widerstand, der 1933 begann und zunächst im Zugriff von SA und SS seinen hohen Blutzoll leisten musste, einten sich alle jene Menschen, denen die Freiheit kein leeres Wort geblieben war, die den wachsenden Terror verabscheuten, die die Verbrechen des Regimes heimlich – und wenn es möglich, auch offen – bekämpften, die der Gefahr für ihr eigenes Leben trotzten,

lorsqu'ils dispersèrent dans le vent les cendres des morts. Ne devrions-nous pas avoir honte, lorsque nous nous surprenons nous-mêmes à considérer le 20 juillet uniquement comme un fait, sans être touchés par ce qu'il nous révèle lorsque nous regardons au-delà de l'aspect extérieur de cet événement? Et lorsque nous avons reconnu l'importance du sacrifice de ce petit nombre d'hommes courageux qui donnèrent leur vie, et que nous y avons réfléchi, sommes nous toujours prêts à orienter notre vie et nos décisions d'après ce que cet exemple nous apprend, sommes-nous prêts à en faire part à la jeunesse et à tirer une leçon de l'histoire?

N'est-ce donc pas le sens profond de notre réunion de réfléchir, de faire connaître l'histoire, de lancer un appel pour l'avenir? Il me semble que la mission des morts du 20 juillet 1944 nous concerne tous et que nous devons la remplir.

Cette journée commença comme toutes les autres journées de la Seconde Guerre Mondiale. La cinquième année de guerre touchait à sa fin. L'époque des victoires éclair était depuis longtemps révolue. Au front, les soldats se rendaient compte avec amertume que cette guerre était une injustice, qu'il était impossible de la gagner et qu'on avait honteusement abusé de leur idéalisme. Ils se battaient avec le courage du désespoir pour sauvegarder leurs familles et leur patrie.

Le pays subissait les représailles de plus en plus nombreuses des forces aériennes alliées et souffrait de la misère, de privations et du désespoir de voir jamais se terminer ces souffrances. Personne ne fut épargné et nous tous, nous avons été marqués.

Cependant au cours de la matinée du 20 juillet 1944, les troupes de l'intérieur furent saisies d'une inquiétude dont le motif ne pouvait être connu que par ceux qui étaient au courant, mais qu'un observateur attentif pouvait remarquer à des ordres et à des incidents inhabituels; puis, au début de l'après-midi, les événements se précipitèrent. Les troupes du front n'apprirent que l'échec de l'attentat. Tard dans la soirée, tout était fini. On annonça au public le complot d'un petit groupe d'officiers lâches qui voulaient traîtreusement porter atteinte à la cause des troupes combattantes. L'émeute est réprimée, les criminels sont exterminés avec leurs familles. Le Fuehrer est en vie, il a accueilli le Duce. La guerre continue. Cela devait être une guerre totale et ce ne fut qu'une défaite totale.

Ce n'est qu'après la guerre qu'on a ouvert les archives. Ce n'est qu'après la guerre qu'il a été possible de retracer les lignes qui ont conduit au 20 juillet. Et aujourd'hui seulement, nous savons avec certitude que cette journée fut une dernière grande révolte, dans notre peuple, de toutes les forces qui personnifiaient la résistance dans l'Etat d'injustice du national-socialisme, la révolte de ce grand nombre d'hommes et de femmes anonymes et inconnus qui ne se sont pas inclinés sous le joug des oppresseurs, qui sont restés des êtres humains et grâce auxquels notre peuple a pu reprendre une place dans la société des autres nations.

Dans cette Résistance qui commença en 1933 et qui dut d'abord payer de son sang les coups que lui portaient les S.A. et les S.S., s'unirent tous les hommes pour qui la liberté n'était pas un vain mot, les hommes qui détestaient la terreur croissante, qui combattaient les crimes du régime secrètement – et quand cela était possible, ouvertement –, qui affrontaient le danger menaçant leur propre vie, pour pouvoir redevenir un jour des hommes libres, pour redonner à la dignité humaine, également dans notre peuple, la place qui lui revenait. Ils



um dereinst wieder freie Menschen sein zu können, um auch in unserem Volke der Menschenwürde wieder den ihr gebührenden Platz einzuräumen. Sie wurden geschlagen, viele gingen ausser Landes, um von dort besser einwirken zu können, viele starben in Zuchthäusern und Konzentrationslagern oder unter dem rastlosen Fallbeil der Henker.

Es waren die Besten in unserem Volke, die diesen Opfergang antraten. Sie kamen aus allen Schichten unseres Volkes. Neben dem unbekanntem Arbeiter stand der Geistliche, neben dem Rechtsanwalt der Gewerkschaftler, neben dem Politiker der Student und die Hausfrau. Und sie fragten nicht nach ihrem Herkommen, welcher Konfession sie zugehörten, welcher Partei. Sie einigte zunächst der unbändige Wille, dem Spuk in unserem Lande ein Ende zu setzen. Das Morgen blieb dem Planen kleiner Kreise im Widerstand vorbehalten.

Man sage heute nicht, dass dieser Widerstand in der damaligen Umwelt leicht gewesen wäre, in einer Zeit, die sich nicht nur des psychischen, sondern auch in zunehmenden Masse des physischen Terrors bediente, die den Menschen in seiner Totalität forderte. Hierauf war der deutsche Mensch nicht vorbereitet, die deutsche Schule nicht eingestellt gewesen. Sie erzog vor 1933 und erst danach im engen Nationalismus, in Gehorsam gegenüber der Obrigkeit. Und nicht nur Schulen und Hochschulen huldigten diesen Erziehungsidealien. Nur so konnte der Nationalsozialismus, in dem er sich dieser Vokabeln meisterhaft bediente, diese Faszination auf unser Volk ausüben, die den Nachgeborenen so schwer verständlich ist. Heute wissen wir, dass unserem Volke die nötige politische Bildung gefehlt hat, um mit den Radikalismen in der Weimarer Zeit fertig zu werden.

So war der Widerstand auch nur auf einen relativ kleinen Kreis beschränkt geblieben. Die Arbeiterschaft und ihre Gewerkschaften waren bereits am 2. Mai 1933 führerlos gemacht worden. Ihr Aufbegehren zerfloss in einer Unzahl Einzelaktionen, die leicht von der Polizei erkannt und zerschlagen wurden. Erst mit der Zeit wuchs der Widerstand in allen Kreisen, wurden Fäden von Kreis zu Kreis gesponnen, wurde der Tyrannenmord diskutiert, wurden Richtlinien für die Zukunft erarbeitet. Aus diesen Kreisen kristallisierte sich der innere Kern des Widerstandes. Hier finden wir die Gewerkschafter der verschiedenen Richtungen, die Sozialisten Wilhelm Leuschner, Julius Leber und Carlo Mierendorf, die christlichen Gewerkschafter Bernhard Letterhaus, Franz Leuninger, Max Habermann, um nur einige zu nennen.

Ihr Name leuchtet am 20. Juli 1944 auf; die heute noch nicht Genannten bemühen wir uns, in einem Ehrenbuch zu erfassen. Hier treffen wir den konservativen Oberbürgermeister Goerdeler, die Brüder Bonhoeffer, den Professor Haushofer, den Pater Delp, den Reichsgerichtsrat von Dohnanyi und Soldaten, deren Aufgabe es im Kriege nachher sein musste, den Tyrannen zu beseitigen und zunächst die Befehlsgewalt zu übernehmen. An ihrer Spitze steht ein Generaloberst – Beck –, der einige Jahre Chef des Generalstabes war und so Hitler und seine Gedankengänge unmittelbar kennenlernen konnte. Er, der über alles andere den Frieden liebte, weil er den Krieg kannte, zog die Konsequenzen und quittierte den Dienst, nicht ohne sofort den Versuch eines nunmehr organisierten Widerstandes zu übernehmen.

Er sammelte den militärischen Widerstand zumeist in Kreisen der jüngeren gebildeten Stabsoffiziere, die erkannt hatten, dass das Idol, dem sie als junge

furent battus, beaucoup quittèrent le pays pour l'étranger afin de pouvoir mieux agir, beaucoup moururent dans des maisons de réclusion et dans des camps de concentration ou sous la guillotine sans cesse en action des bourreaux. Ce furent les meilleurs de notre peuple qui se sacrifièrent. Ils venaient de toutes les couches du peuple. À côté de l'ouvrier inconnu, on trouvait l'ecclésiastique; à côté de l'avocat, le syndiqué; à côté de l'homme politique, l'étudiant et la ménagère. Et ils ne se demandaient pas entre eux quelles étaient leurs origines, à que parti ou à quelle confession ils appartenaient. Ce qui les unissait d'abord, c'était la volonté indomptable de mettre fin aux cauchemars qui hantaient notre pays. L'avenir dépendait uniquement des projets de petits groupes de résistants.

Que l'on ne dise pas aujourd'hui que cette résistance fut facile dans l'ambiance qui régnait alors, à une époque où l'on ne se servait plus seulement de la terreur psychique mais de plus en plus de la terreur physique, et qui exigeait de l'homme qu'il se donne dans sa totalité. Le peuple allemand ne s'attendait pas à cela et les écoles n'y étaient pas préparées. Avant 1933 et encore plus par la suite, on y enseignait un nationalisme étroit et l'obéissance aux autorités. Mais on ne professait pas cet idéal d'éducation uniquement dans les écoles et dans les universités. Ce n'est qu'en se servant habilement de ces termes que le national-socialisme a pu exercer sur notre peuple une fascination que la génération d'après-guerre a tant de peine à comprendre. Nous savons aujourd'hui qu'il a manqué à notre peuple une formation politique nécessaire pour pouvoir venir à bout des courants radicaux sous la République de Weimar.

Ainsi la résistance resta limitée à un groupe relativement réduit. Déjà le 2 mai 1933, les ouvriers et leurs syndicats étaient privés de leurs leaders. Leur révolte se transforma en un nombre infini d'actions individuelles que la police découvrait et réprimait facilement. À la longue seulement, la résistance s'étendit à tous les milieux; des liens s'établirent entre les groupes divers, on discuta le meurtre du tyran, on prit des directives pour l'avenir. C'est à partir de ces groupes que se cristallisa le noyau de la résistance. Nous y trouvons les syndiqués de tendances diverses, les socialistes Wilhelm Leuschner, Julius Leber et Carlo Mierendorf, les syndiqués chrétiens Bernhard Letterhaus, Franz Leuninger, Max Habermann, pour n'en nommer que quelques-uns.

Le 20 juillet 1944 donne à leurs noms un grand éclat; nous nous efforçons de faire figurer, dans un livre à leur honneur, ceux qui jusqu'à maintenant n'ont pas encore été nommés. Il s'agit, entre autres, du bourgmestre conservateur Goerdeler, des frères Bonhoeffer, du professeur Haushofer, du père Delp, du conseiller au tribunal du Reich von Dohnanyi et de soldats qui plus tard devaient avoir pour tâche de supprimer le tyran et de prendre provisoirement le commandement. À leur tête se trouvait le général d'armée Beck qui, pendant quelques années, avait été chef de l'état-major général et qui avait pu ainsi connaître directement Hitler et ses pensées. Lui qui aimait la paix par-dessus tout parce qu'il connaissait la guerre, il agit en conséquence et quitta son poste, non sans toutefois avoir fait une tentative de résistance désormais organisée.

Il recruta le plus souvent les résistants militaires dans des groupes d'officiers supérieurs assez jeunes et cultivés qui s'étaient rendu compte que leur idole – cette idole qu'ils acclamaient lorsqu'ils étaient de jeunes lieutenants – ne pouvait résister à une critique sérieuse. Entre le syndiqué et l'officier noble se trouvaient des représentants de toutes les couches de notre peuple, qui essayèrent de trouver une issue au chaos des âmes.

Leutnante zugejubelt hatten, einer ernsten Kritik nicht standhalten konnte. Zwischen Gewerkschafter und adeligem Offizier zeigt sich die ganze Spannweite der Schichten unseres Volkes, die nach dem Ausweg aus dem Chaos der Seelen suchten.

Es ehrt die Träger des Widerstandes, dass sie nicht leichtfertig zu Werke gingen, dass sie um ihren Standort in langen Diskussionen gerungen haben, dass für sie der Eid bis zuletzt heilig blieb und damit ein inneres Hemmnis zur Tat. Dass sie letztlich Achtung vor dem Menschenleben bezeugten und nicht ein grosses Massaker eingeplant haben, dass es ihnen einzig und allein darum ging, die Menschen aus dem Irrgarten, in den sie hineingeraten waren, wieder herauszuführen in eine Menschlichkeit, in der die Nächstenliebe das höchste Gebot sein sollte. Es ehrt sie, dass sie den Mut hatten, ihren Lebenskreis aufzugeben und aufzugehen in einer neuen Gemeinschaft, die allein der Zukunft dienen wollte, die die Vergangenheit überwunden hatte und die Gegenwart zu überwinden hoffte.

All dieses heisse Bemühen führte hin zum 20. Juli 1944. Es endete als Tat an diesem Tag. Welches Heldentum wuchs in den folgenden Tagen und Monaten empor. Wie zeigte es sich in den uns überlieferten Briefen an die Frau, an die Kinder daheim, an die Freunde, die in rührender Weise Zeugnis ablegen von der Grösse dieser Männer – deshalb so gross, weil sie ihr Schicksal selbst als selbstverständlich empfanden und sich der Grösse nicht bewusst waren. Welche überlegene Menschlichkeit offenbart sich in den Worten der Angeklagten vor dem Volksgerichtshof und seinem geifernden Präsidenten Freisler, dem Totalitarismus in keiner Farbe fremd war. Wie gingen sie aufrecht zum Schafott. Und sie hatten nur ein Leben zu verwirken, das sie liebten, an dem sie hingen, wie Du und ich.

Wir, die wir heute hier versammelt sind, haben diesen Tag überlebt und den Kelch bis zur Neige auskosten müssen. Und deshalb sind wir zusammengekommen, uns auf das Vermächtnis der Toten des 20. Juli 1944 zu besinnen. Nicht der Toten Tatenruhm wollen wir künden, sondern ihr Vermächtnis aufnehmen und erfüllen. Das nur kann der Sinn einer Besinnungsstunde heute sein, das Geschehen aufzunehmen für die Gestaltung von Gegenwart und Zukunft.

Einig waren sie, die Toten, im Kampf gegen den Tyrannen, gegen die Diktatur. Seien wir auch einig in einer leidenschaftlichen Ablehnung des Totalitären, ganz gleich, in welcher Form es auftreten mag. Unsere Freiheit sei die Freiheit des anderen – ohne Ansehen der Person, des Herkommens oder der Rasse. Seien wir aber nicht nur einig, sondern schreiten wir zur Tat, wenn die Diktatur ihr Haupt erhebt – mag sie sich einer Färbung bedienen, wie sie will.

Einig waren sie, die Toten, im Glauben an die Möglichkeit, den Krieg als Mittel der Politik zu überwinden. Seien auch wir uns dieser Tatsache bewusst. Seien wir uns bewusst, dass jede Streitmacht ein Mittel der Politik ist, dass diese Politik aber nur auf den Frieden ausgerichtet sein darf, wenn sie eine menschliche genannt werden will, dass also jede Streitmacht nur der Erhaltung des Friedens dienen kann, sie also bei verfehlter Politik ihren eigentlichen Sinn verliert.

Einig waren sie, die Toten, in der Meinung, die Goerdeler in die Worte fasste: «Die einzige Spaltung, die es in Deutschland geben darf, ist die zwischen anständig und unanständig.» Goerdeler verstand unter anständig: weder reaktio-

Les représentants de la Résistance n'ont pas agi à la légère; ils ont, pendant de longues discussions, lutté pour leur position et cela leur fait honneur; le serment qui était intérieurement un obstacle à leur action, est resté pour eux sacré jusqu'au bout; ils ont, au fond d'eux-mêmes, témoigné du respect pour la vie humaine car ils n'ont pas organisé un grand massacre et cela leur fait honneur; pour eux, il s'agissait uniquement d'aider les hommes à sortir du labyrinthe dans lequel ils s'étaient égarés et de leur faire connaître une humanité qui devait avoir pour loi suprême l'amour du prochain. Ils ont eu le courage de quitter leurs milieux de vie et de se fondre dans une nouvelle communauté qui ne voulait servir que l'avenir, qui avait surmonté le passé et espérait surmonter le présent; et cela leur fait honneur.

Tous ces efforts ardents conduisirent au 20 juillet 1944 et se terminèrent ce jour-là par une action. De quel héroïsme ces hommes firent preuve dans les jours et les mois qui suivirent! Cet héroïsme se manifeste nettement dans les lettres qu'ils envoyèrent chez eux, à leur femme, à leurs enfants et à leurs amis; ces lettres qui nous ont été transmises, rendent témoignage, d'une manière émouvante, de la grandeur de ces hommes – ces hommes qui étaient grands parce qu'ils considéraient leur destin comme naturel et parce qu'ils n'étaient pas conscients de leur grandeur. Quelle humanité supérieure se révéla dans les paroles des accusés, lorsqu'ils comparurent devant le tribunal populaire et devant le président Freisler, écumant de rage; c'était un homme qui connaissait le totalitarisme sous tous ses aspects. Comme ils se tenaient droits en montant à l'échafaud! Et ils n'avaient qu'une vie à perdre, une vie qu'ils aimaient, à laquelle ils tenaient, comme toi et moi.

Nous qui sommes rassemblés ici aujourd'hui, nous avons survécu à cette journée et nous avons dû boire le calice jusqu'à la lie. Et nous nous sommes réunis pour méditer sur le testament que les morts du 20 juillet 1944 nous ont légué. Nous ne voulons pas faire connaître l'action glorieuse des morts, mais nous voulons accepter leur testament et satisfaire leurs volontés. Notre réflexion d'aujourd'hui ne peut avoir qu'un seul sens: comprendre ce qui s'est passé pour pouvoir façonner le présent et l'avenir.

Les morts étaient unis dans la lutte contre le tyran, contre la dictature. Nous aussi, soyons unis dans un refus passionné de tout ce qui est totalitaire, sous quelque forme que cela apparaisse. Que notre liberté soit la liberté des autres – sans considération de la personne, de l'origine ou de la race. Il ne faut pas seulement que nous soyons unis, mais il nous faut passer aux actes si la dictature fait son apparition – même si elle se cache sous des aspects trompeurs.

Les morts étaient unis parce qu'ils croyaient tous à la possibilité de supprimer la guerre en tant que moyen politique. Soyons, nous aussi, conscients de cette réalité. Soyons conscients du fait que toutes les forces armées sont des instruments de la politique, mais que cette politique ne doit être orientée que vers la paix, si elle veut être qualifiée d'humaine; les forces armées ne peuvent donc servir qu'au maintien de la paix et elles perdent leur signification première dans une politique erronée.

Les morts étaient unis par l'opinion que Goerdeler formula de la manière suivante: «Il ne doit y avoir en Allemagne qu'une seule séparation: la séparation entre la probité et l'improbité». Etre probe signifiait pour Goerdeler n'être ni réactionnaire, ni radical et ne pas vivre dans l'illusion. Souvenons-nous, nous

när, noch radikal noch illusionistisch. Seien auch wir dieses Auftrages eingedenk. Eine Flucht in Ideologien kann uns niemals helfen, unsere Probleme zu meistern. Nur der Weg über den freiheitlich demokratischen Rechtsstaat führt uns zu einem gesicherten und menschl. wü. Jigen Dasein.

Einig waren sie, die Toten, in ihrem Menschenbild von morgen. Es sollte ein Mensch sein, der den Anforderungen des Lebens, besonders der Technik, gewachsen ist, der aber vor allem seinen inneren Wert erkennen und anerkennen würde. Nehmen wir uns dieses Vermächtnisses in der heutigen Zeit besonders an. Wenn wir das Atom spalten und Energien ungeahnter Stärke freisetzen, wenn wir Mond und Mars mit Geschwindigkeiten anfliegen, die vor Jahren noch als Utopie galten, vergessen wir den Menschen nicht. Er darf nicht zum Sklaven der Technik heruntersinken, sondern Technik und Fortschritt müssen in den Dienst der Menschheit gestellt werden.

Zum Menschenbild von morgen gehörte für die Toten des 20. Juli aber auch die Bildung, war sie es doch, die Planer und Täter zu ihrem Tun antrieb. Überwinden wir das enge Bildungsideal von gestern, das heute noch manche Schulstube erfüllt, in manchem Lehrbuch seinen unheilvollen Niederschlag findet. Setzen wir an seine Stelle ein Bildungsideal, das den Menschen in das Morgen hineinstellt, das ihn befähigt, jeder diktatorischen Einflüsterung Widerpart zu bieten, das ihn befähigt, Mensch unter Menschen zu sein.

Einig waren sich die Toten vor allem in der Überwindung ihres Herkommens, ihrer Vorurteile. Sie wussten, dass der künftige freiheitlich-demokratische Staat nur sein würde, wenn sie die bisher in unserem Volk bestehenden Klischeevorstellungen überwinden könnten. Vom linken bis zum rechten Flügel, also vom Gewerkschaftler bis zum adeligen Offizier hin, einte sie der Wille zur neuen Gemeinschaft, die die Klassen herkömmlicher Art überwinden würde. Sie waren sich im Bündnis zur Überwindung der Diktatur einig. Nehmen wir ihre Haltung zur Grundlage für heute und die Zukunft.

Es gibt im heutigen Staat zwei potentiell gleich starke Kräfte, die Bundeswehr und die Gewerkschaftsbewegung. Sorgen wir dafür, dass sie nicht in Gegensatz zueinander gebracht werden, wie er für die Weimarer Zeit typisch war. Sorgen wir im Sinne des Vermächtnisses der Toten des 20. Juli dafür, dass Bundeswehr und Gewerkschaften im demokratischen Staat ihre gemeinsamen Aufgaben erkennen und erfüllen. Beide haben sie unsere freiheitlich-demokratische Grundordnung zu festigen und zu verteidigen, die einen nach innen, die anderen nach aussen. Dabei müssen wir uns klar darüber sein, dass diese Bundeswehr ein Spiegelbild unserer heutigen Gesellschaft ist und sein muss.

Die Tat der Toten soll uns mahnen, den Staatsbürger im Wehrdienst mitten in den Staat, mitten in die Gesellschaft zu stellen, es mit dem Staatsbürger in Uniform ernst zu meinen, und diesem Staatsbürger in Uniform die gleichen Rechte und Pflichten in Staat und Gesellschaft zu geben und zu erhalten, wie sie der Staatsbürger in Zivil hat. Die Tat der Toten vom 20. Juli ist nur denkbar in dieser Gemeinsamkeit mit allen Teilen des Volkes. Wir werden unsere Demokratie nur erhalten können, wenn wir diese Gemeinsamkeit nicht nur jetzt und hier deklamieren, sondern sie, komme was wolle, mit Leben erfüllen.

Das ist, so will mir scheinen, das Vermächtnis der Toten, das uns als die Aufgabe unseres Lebens gestellt ist.

aussi, de ces paroles. Chercher refuge dans des idéologies ne pourra jamais nous aider à venir à bout de nos problèmes. Seule la voie passant par l'Etat constitutionnel libéral et démocratique nous conduira à une existence pleine de sécurité et de dignité humaine.

Les morts étaient unis dans l'idée qu'ils se faisaient de l'homme de demain. Cela devait être un homme à la hauteur des exigences de la vie et plus particulièrement de la technique, mais qui saurait découvrir et apprécier sa valeur intérieure. Il faut que nous nous chargions de ce testament, particulièrement à l'époque actuelle. Lorsque nous provoquons une fission de l'atome et que nous libérons d'énormes quantités d'énergie, lorsque nous nous dirigeons vers la lune et vers Mars à des vitesses qui, il y a bien des années, semblaient encore utopiques, nous ne devons pas pour autant en oublier l'homme. Il ne doit pas s'abaisser à être l'esclave de la technique, mais le progrès et la technique doivent être mis au service de l'humanité.

Pour les morts du 20 juillet, l'éducation faisait partie intégrante de l'idée qu'ils se faisaient de l'homme de demain, parce que c'est précisément cette éducation qui poussa à l'action tous ceux qui participèrent au 20 juillet.

Il nous faut surmonter l'étroitesse d'un idéal d'éducation qu'on professait hier, qu'on professe aujourd'hui encore dans quelques salles de classe et qui se manifeste d'une manière inquiétante dans maints livres scolaires. Il faut le remplacer par un idéal d'éducation qui donne à l'homme une place dans l'avenir, qui le rende capable de s'opposer à toute suggestion d'idées dictatoriales et qui lui donne la possibilité d'être un homme parmi les hommes.

Les morts étaient particulièrement unis par la volonté de triompher de leurs origines et de leurs préjugés. Ils savaient qu'il n'y aurait un Etat futur démocratique et libéral que s'ils pouvaient surmonter les conceptions simplistes qui existaient encore dans le peuple. De la gauche à la droite, c'est-à-dire du syndiqué à l'officier noble, ils étaient unis par la volonté de fonder une nouvelle communauté qui triompherait des classes traditionnelles. Ils étaient unis par le désir commun de vaincre la dictature. Nous devons nous servir de leur attitude comme d'une base pour le présent et pour l'avenir.

Dans l'Etat actuel, il y a deux forces de même puissance: la Bundeswehr et le mouvement syndicaliste. Veillons à ce qu'elles ne soient pas amenées à s'opposer l'une à l'autre, comme c'était le cas sous la République de Weimar. Veillons, dans le sens du testament laissé par les morts du 20 juillet, à ce que la Bundeswehr et les syndicats prennent conscience de leurs devoirs communs dans l'Etat démocratique et à ce qu'ils les accomplissent. Ils doivent tous les deux consolider et défendre notre ordre fondamental libéral et démocratique, les uns à l'intérieur, les autres à l'extérieur. A ce propos, nous devons nous rendre compte que la Bundeswehr est et doit être un reflet de notre société contemporaine.

L'action des morts doit nous engager à donner au citoyen qui fait son service militaire, une place dans l'Etat et dans la société, et à prendre au sérieux le citoyen en uniforme; elle doit nous engager à donner à ce citoyen en uniforme et à maintenir pour lui, dans l'Etat et dans la société, des droits et des devoirs égaux du citoyen en civil. La mission des morts du 20 juillet n'est réalisable que dans une communion de tous les éléments du peuple. Nous ne pourrons

Einer der grössten Gegner unserer vergangenen Epoche, Churchill, sagte einmal: «Diese Toten vermögen nicht alles zu rechtfertigen, was in Deutschland geschah, aber ihre Taten und Opfer sind das Fundament eines neuen Aufbaues.»

An diesem 20. Juli sind wir alle aufgerufen. Folgen wir diesem Ruf. Erfüllen wir das Vermächtnis für uns, für unsere Kinder, für unser Volk und für die ganze Menschheit.

conserver notre démocratie que si nous réalisons cette communion – adviene que pourra –, sans nous contenter de la proclamer ici aujourd’hui.

Il me semble que c'est le testament laissé par les morts qui nous est assigné comme tâche de notre vie.

Un des plus grands adversaires de notre époque passée, Churchill, a dit un jour: «Ces morts ne peuvent pas justifier tout ce qui s’est passé en Allemagne, mais leurs actions et leurs sacrifices sont la base d'un nouvel édifice.»

Le 20 juillet, nous avons tous été appelés. Suivons donc cet appel. Exécutions le testament pour nous, pour nos enfants, pour notre peuple et pour l'humanité tout entière.



## Den Kommenden zur Mahnung

Am 20. Juli 1944 geschah eine geistige Aussaat

Am 18. Januar 1933 hielt die Berliner Universität, wie jedes Jahr, ihre Reichsgründungsfeier ab. An diesem Tag hielt der grösste der heute noch lebenden deutschen Staatsrechtslehrer, Rudolf Smend, die Festrede. Er sprach von der Verantwortlichkeit jedes Deutschen für den deutschen Staat. Seine Rede war eine einzige Warnung vor der heranrollenden Welle des Nationalsozialismus. Smend schloss seine Rede mit den Worten von Hölderlin:

«Wo ist Dein Delos,  
wo Dein Olympia,  
dass wir uns alle finden am höchsten Fest?»

Dennoch geschah das Unvermeidliche.

Auch das andere Wort von Hölderlin trat ein: «Du schweigst und duldest, denn sie verstehen Dich nicht.»

Der Nationalsozialismus kam unaufhaltsam zur Herrschaft und mit ihm die Verabsolutierung des eigenen Volkes und darum die Verachtung aller anderen Menschen.

Der Staat dankte ab. An seine Stelle trat die Partei.

Dieser Herrschaft des Nationalsozialismus entgegenzutreten war nicht nur nationale, sondern menschheitliche Pflicht. Noch leben unter uns Menschen, die durch die Bande des Blutes und der Liebe, der Freundschaft und des gleichen Wollens mit den Männern des 20. Juli verbunden waren. Es ist also nicht notwendig, sich die geschichtliche Lage von damals zu vergegenwärtigen, weil der 20. Juli 1944 unserem Volke noch zu nahesteht. Das unterscheidet ihn von vielen anderen Gedenktagen unserer Geschichte.

Gewiss, nur wenige Menschen haben am 20. Juli 1944 leidend und handelnd mitgewirkt. Viele hätten diesem Tag Gelingen gewünscht. Aber alle stehen heute unter der Auswirkung dieses Tages. Er repräsentiert die Ehrfurcht vor dem Menschen, die Menschenwürde und die Freiheit des Menschen.

Darum ist nicht der Ausgang des 20. Juli 1944 entscheidend. Bei höchsten Zielen ist es gleich, ob sie erreicht werden oder nicht. Es ist Ehre genug, sie gewollt zu haben. Sich dem schrankenlosen Macht- und Selbstbehauptungswillen des

## Un avertissement pour les générations futures

### La semence du 20 juillet 1944

Le 18 janvier 1933, l'université de Berlin célébrait comme chaque année l'anniversaire de la fondation de l'Empire allemand. Ce jour-là, le discours solennel fut prononcé par Rudolf Smend, le plus grand des professeurs de droit public qui vivent encore aujourd'hui. Il parla de la responsabilité que chaque Allemand avait vis-à-vis de l'Etat allemand. Tout dans son discours n'était que mise en garde contre la vague de national-socialisme qui menaçait de déferler sur l'Allemagne. Smend termina son discours par les paroles d'Hoelderlin:

«Où est ton Délos,  
Où est ton Olympie,  
pour que nous nous retrouvions tous pour la fête très solennelle?»  
Pourtant l'inévitable arriva.

Et c'est une autre parole d'Hoelderlin qu'on put citer alors: «Tu te tais et tu supportes car ils ne te comprennent pas.»

Le national-socialisme arriva au pouvoir sans qu'on puisse l'arrêter, faisant naître l'idée que le peuple allemand était absolu et que les autres hommes étaient méprisables.

L'Etat abdiqua. Le parti prit sa place.

S'opposer à la domination du national-socialisme n'était pas seulement un devoir national mais un devoir humain. Parmi nous vivent encore des personnes qui étaient liées aux hommes du 20 juillet par les liens du sang et de l'amour, de l'amitié et d'une même volonté. Il n'est donc pas nécessaire de retracer la situation historique d'alors, parce que le 20 juillet 1944 est encore trop proche de notre peuple. Cela le différencie de beaucoup d'autres journées commémoratives de notre histoire.

Certes, il n'y a que peu d'hommes qui, par leurs actions et leurs souffrances, ont pris part au 20 juillet 1944. Beaucoup auraient désiré le succès de cette journée. Mais tous aujourd'hui se ressentent de cette journée. Elle représente le respect de l'homme, la dignité humaine et la liberté de l'homme.

C'est pourquoi le résultat de 20 juillet 1944 n'est pas l'essentiel. Lorsqu'on a des objectifs très élevés, il importe peu de les atteindre ou non. Car il est déjà

Nationalsozialismus entgegenzustellen, forderte starke Beweggründe. Diese Motive sind nicht einheitlich. Vordergründig politische, militärische und kulturelle Erwägungen werden von letzten Einsichten getragen. Der Nationalsozialismus rief das verschüttete Gewissen im deutschen Volk wach. Zwischen äusserer Pflicht und innerer Notwendigkeit senkte sich in dieser einmaligen Konfliktsituation des deutschen Volkes diejenige Schale, auf der das von ihm für wahr Gehaltene ruhte. Niemand kann sein Gewissen preisgeben, ohne vernichtet zu werden.

Wir dürfen es nicht vergessen: Der Tag dessen wir heute gedenken, ist wirklich aus einer einmaligen Konfliktsituation herausgewachsen: Männer des Gehorsams mussten ungehorsam werden, Männer der Ordnung wider die Ordnung handeln, Männer heiligster Vaterlandsliebe mussten das Odium auf sich nehmen, wider das Vaterland zu stehen. Im Kampf gegen das Person gewordene Böse traten Männer nahe zueinander, die sich sonst im Leben wohl kaum begegnet wären. Sie wurden bei aller persönlichen und sachlichen Verschiedenheit zu einer Einheit. Im Gegensatz zu allen nichtdeutschen Ländern, die sich dem zynischen Geist bedenkenloser Machtmenschen beugen mussten, trugen die Mächte des Widerstandes im deutschen Volk die schwerste Last.

Liebe musste als Hass, Ehre als Schande, Treue als Treulosigkeit erscheinen. Um das Beste für die Menschen zu erreichen, musste das Schlimmste gewagt werden. Mit anderen Worten: Es musste Gewalt angewendet werden. Rudolf von Ihering hat für solchen Fall der Rechtfertigung die Worte gegeben: «Es ist, wenn man sich nicht scheut, den Ausdruck Recht dafür zu verwenden, das Ausnahmerecht der Geschichte, wodurch das Bestehen des Rechts als Regel praktisch ermöglicht wird, das sporadische Auftauchen der Gewalt in ihrer ursprünglichen geschichtlichen Mission und Funktion als Begründerin der Ordnung und Bildnerin des Rechts.»

Ein Wille, der, aus so schwerem inneren Konflikt geboren, das Leben mit all dem, was das Leben lebenswert macht, einsetzt, ist in sich gut. Ob solchem Willen ein Vollbringen geschenkt wird oder nicht, sagt nichts über den Wert dieses Willens aus. Das Ja der Geschichte, kann ein Nein des Gerichtes Gottes sein. Das göttliche Nein auf Golgatha ist zugleich ein göttliches Ja. So liegt auch im 20. Juli das Ja im Nein. Wohl musste der Weg des Unheils zu Ende gegangen werden. Solange noch ein dürrer Ast des Unrechts vorhanden war, musste auch die verzehrende Flamme des weltgeschichtlichen Gerichtes brennen. Ein edles Wollen aber wird in den Flammen des Gerichtes geläutert und trägt die Verheissung neuen Lebens in sich.

Wir dürfen nicht vergessen, dass auch für das Deutschland des Nationalsozialismus die Charakterisierung gilt, die einst ein deutscher Rechtsphilosoph für die Geschichte überhaupt gegeben hat: «Den schnödesten Missbrauch der Staatsgewalt haben die Völker ertragen, die Geissel des Attila und den Cäsarenwahnsinn der römischen Imperatoren, ja, sie haben nicht selten Despoten, vor denen sie im Staube krochen, als Helden gefeiert, sich berauschend und weidend an dem Anblick elementarischer Grossartigkeit, menschlicher Machtansammlung, einer wilden, unwiderstehlichen Macht, die gleich dem Orkan in der Natur alles vor sich darniederwirft, in dem sie vergassen und vergaben, dass sie selbst die Opfer waren.»

très honorable de les avoir voulus. Il fallait avoir de sérieux mobiles pour s'opposer à l'excessive volonté de puissance du national-socialisme et à son désir de s'affirmer. Ces motifs ne sont pas uniformes. En dernière analyse, des considérations politiques, militaires et culturelles sont fondées sur une plus haute idée. Le national-socialisme a réveillé la conscience endormie du peuple allemand. Le peuple allemand était dans une situation unique de conflit: entre le devoir extérieur et la nécessité intérieure, le plateau de la balance pencha du côté où le peuple allemand avait déposé ce qu'il tenait pour vrai. Personne ne peut abandonner sa conscience sans être anéanti.

Nous ne devons pas oublier que la journée que nous commémorons aujourd'hui, est vraiment le fruit d'une situation unique de conflit: il fallait que des hommes de l'obéissance deviennent désobéissants, que des hommes de l'ordre agissent contre l'ordre; il fallait que des hommes qui avaient un amour sacré pour leur patrie, prennent sur eux la responsabilité de s'opposer à leur patrie. Dans le combat contre le mal personnifié, des hommes se rassemblèrent qui, sans cela, ne se seraient sans doute jamais rencontrés dans la vie. Malgré toutes leurs divergences personnelles et objectives, ils devinrent un tout unifié. Contrairement à tous les pays non-allemands qui durent fléchir devant l'esprit cynique d'hommes autoritaires et sans scrupules, les forces de la résistance dans le peuple allemand portèrent le fardeau le plus lourd.

L'amour ne pouvait apparaître que sous forme de haine, l'honneur sous forme de déshonneur, la fidélité sous forme d'infidélité. Il fallait tenter le pire pour que les hommes puissent avoir le meilleur. En d'autres termes, il fallait user de violence. Rudolf von Ihering a justifié, dans ce cas, l'emploi de la violence par les paroles suivantes: «Si l'on n'a pas peur d'employer dans ce cas le mot «droit», c'est le droit d'exception de l'histoire qui pratiquement rend possible l'existence du droit comme règle, qui rend possible l'apparition sporadique de la violence dans sa mission et fonction historique première, comme fondatrice de l'ordre et créatrice du droit.»

Une volonté qui naît d'un conflit intérieur si grand et qui met en jeu la vie, avec tout ce qui la rend digne d'être vécue, est une volonté bonne en soi. Que cette volonté trouve son accomplissement ou non, cela ne témoigne pas de sa valeur. Le «oui» de l'histoire peut être un «non» du tribunal de Dieu. Le «non» divin au Golgotha est à la fois un «oui» divin. Et de même, le 20 juillet, le «oui» faisait partie du «non». Il fallait parcourir jusqu'au bout la route du malheur. Tant qu'il y avait encore une branche morte de l'injustice, il fallait que brûle la flamme dévorante du tribunal de l'histoire universelle. Mais une volonté noble se purifie dans les flammes du tribunal et elle porte au fond d'elle même la promesse d'une nouvelle vie.

Nous ne devons pas oublier que la caractérisation, donnée un jour à l'histoire en général par un philosophe allemand de droit, est aussi valable pour l'Allemagne du national-socialisme: «Les peuples ont supporté l'abus le plus vil du pouvoir de l'État, ils ont supporté les fouets d'Attila et la mégalomanie des empereurs romains; ils ont même souvent fêté comme des héros des despotes devant lesquels ils rampaient dans la poussière, en s'enivrant et en se repaissant à la vue d'une magnificence élémentaire, d'une accumulation de pouvoirs, d'une puissance violente et irrésistible qui balayait tout sur son passage comme un ouragan dans la nature; mais ils oubliaient alors qu'ils étaient eux-mêmes les victimes de ces despotes et ils leur pardonnaient.»

Von den Ereignissen des Lebens lässt sich die uns bedrängende Frage nicht trennen: Ist es recht, die Führung eines Volkes, das in schwerem, wenn auch aussichtslosen, selbst entfesselten Kampf steht, zu bekämpfen, mit dem Ziel, diese Führung zu beseitigen und die politischen Dinge neu zu gestalten? Wer so fragt, stellt die Frage falsch. Es muss vielmehr gefragt werden: Sind nicht die Menschen, die im Gegensatz zur Masse des Volkes in die Aussichtslosigkeit eines Kampfes und die in die verbrecherischen aussen- und innenpolitischen Wege einer Regierung Einsicht haben, vor Gott und den Menschen verpflichtet, dem Rad des Schicksals in die Speichen zu fallen?

Menschen, die so handeln, sind des bleibenden Dankes nicht nur des eigenen Volkes, sondern der ganzen Menschheit würdig. Geschichtliches Handeln ist nicht ohne Schuld möglich. Auf den guten Willen kommt es an. Es gibt aber nichts Gutes im Himmel und auf Erden denn ein guter Wille. Nicht der Zweck heiligt die Mittel. Aber ein guter, lauterer Wille heiligt die Mittel, die zur Erreichung eines Zieles ergriffen werden müssen. Auch Menschen guten Willens leben von der Vergebung.

Wie schon Rudolf von Jhering in seinem berühmten Buch «Der Zweck im Recht» sagt, hört die Gültigkeit der für den Alltag gedachten Gesetze im Notstand auf. Das gilt sowohl für das Leben des Individuums wie für das Leben der Völker und Staaten. Die Staatsstrieche bewegen sich nicht auf dem Boden des Gesetzes. Sie zu gestatten, ist vom Standpunkt des Gesetzes ein Widerspruch in sich. Wäre dieser Standpunkt der höchste, so wäre damit das Urteil über sie besiegelt. Aber über dem Gesetz steht das Leben. Ein politischer Notstand, der sich zur Alternative zuspitzt: Das Gesetz oder das Leben, trägt die Entscheidung in sich selbst. Der Staatsstreich opfert das Gesetz und rettet das Leben und damit das Recht. Solche Staatsstrieche appellieren an das Tribunal der Geschichte. Diese Instanz aber ist bis jetzt noch stets von allen Völkern als die höchste Instanz anerkannt worden. Das Urteil, das hier gefällt wird, ist endgültig. Im Widerspruch zum Gesetz schafft es das Recht.

Auch hier hilft uns Rudolf von Jhering, wenn er sagt: «Wenn es gilt, Schiff und Mannschaft zu retten, so darf und soll es auch die Staatsgewalt mit dem Gesetz tun, wenn dies der einzige Weg ist, um die Gesellschaft vor schweren Gefahren zu bewahren. Das sind die ‚rettenden Taten‘, wie unsere Sprache sie treffend nennt. Es ist das mit der Notlage gegebene Notrecht, das die Staatsgewalt damit zur Ausübung bringt, und das ihr ebensowenig versagt werden darf wie der Privatperson – sie darf es nicht nur, sie muss es. Aber beides bedingt: Sie darf es, wo sie muss.»

Nicht der Erfolg war wichtig, nicht der Kriegsausgang, sondern die Tatsache, dass am 20. Juli eine geistige Aussaat geschah. Das Samenkorn muss sterben, um Frucht zu bringen. Unsere sittliche Kreditwürdigkeit ist eine solche Frucht. Es ist der Glaube der Welt an das andere Deutschland.

Wir sehen auf die Zeit der nationalsozialistischen Gewaltherrschaft zurück wie auf einen schrecklichen Traum, der noch blutige Wirklichkeit war. Kann aber nicht eines Tages eine neue Diktatur entstehen? Der Ungeist ist nicht weniger reich an Einfällen zur neuen Gestaltung als der Geist. Eine Diktatur

Il y a une question qui nous tourmente et qu'on ne peut séparer des événements de la vie: Est-il juste de lutter contre les forces dirigeantes d'un peuple qui mène un combat difficile et même voué à l'échec, un combat qu'il a provoqué lui-même, lorsqu'on vise à supprimer ces forces dirigeantes et à donner une nouvelle structure à la politique? Il est faux de poser la question ainsi. Il faut plutôt la poser de la manière suivante: Lorsque contrairement à la masse du peuple, des hommes savent que le combat est sans espoir, et lorsqu'ils se rendent compte que les moyens employés par un gouvernement dans la politique extérieure et intérieure sont criminels, n'ont-ils pas le devoir, envers Dieu et envers les hommes, de barrer la route au destin?

Les hommes qui agissent ainsi, méritent non seulement la reconnaissance durable de leur peuple mais celle de toute l'humanité. Une action historique n'est pas réalisable sans culpabilité. Ce qui importe, c'est la bonne volonté. Car il n'y a rien de bon au ciel et sur la terre, si ce n'est la bonne volonté. Ce n'est pas la fin qui justifie les moyens. Mais une volonté bonne et sincère justifie les moyens qui doivent être employés pour atteindre un but. Les hommes de bonne volonté, eux aussi, ont besoin d'un pardon.

Comme le dit Rudolf von Jhering dans son célèbre ouvrage «Der Zweck im Recht», les lois qui sont déterminantes dans une situation normale, perdent leur validité dans un état d'urgence. Cela n'est pas seulement valable pour la vie de l'individu mais pour la vie des peuples et des Etats. Les coups d'Etat n'appartiennent pas au domaine de la légalité. Du point de vue de la loi, c'est une contradiction en soi de les approuver. Et si ce point de vue était décisif, il faudrait alors condamner les coups d'Etat. Mais au-dessus de la loi, il y a la vie. Un état d'urgence politique qui en arrive au point critique où l'on doit choisir entre la loi et la vie, porte la décision en lui-même. Le coup d'Etat sacrifie la loi, mais il sauve la vie et en même temps le droit. De tels coups d'Etat en appellent au tribunal de l'histoire. Jusqu'à maintenant, cette instance a toujours été reconnue par tous les peuples comme la dernière instance. Le jugement que porte ce tribunal, est définitif. Contrairement à la loi, il crée le droit.

Rudolf von Jhering nous vient également en aide par les paroles suivantes: «S'il s'agit de sauver le navire et l'équipage, le pouvoir d'Etat peut et doit aussi le faire avec la loi, si c'est le seul moyen de préserver la société de graves dangers. Ce sont les «actions qui mènent au sauvetage» (die «rettenden Taten»), comme on les nomme avec tant de justesse dans notre langue. Le pouvoir d'Etat applique ainsi les lois d'urgence qu'exige une situation d'exception et on ne doit pas l'en empêcher, pas plus qu'on ne doit en empêcher l'individu: le pouvoir d'Etat a non seulement le droit mais le devoir d'agir ainsi, et cela à une condition: il n'en a le droit que lorsqu'il en a le devoir.»

Ce qui est important, ce n'est pas la réussite ni l'issue de la guerre mais l'ensemencement spirituel qui a eu lieu le 20 juillet. Il faut que le grain meure pour produire des fruits. Notre crédibilité morale est un de ces fruits. C'est la croyance du monde en l'autre Allemagne.

Nous regardons rétrospectivement l'époque du despotisme national-socialiste comme un rêve effroyable qui pourtant était une sanglante réalité. Mais n'est-il pas possible, un jour, qu'une nouvelle dictature prenne naissance? Pour une réorganisation, l'esprit du mal n'est pas moins riche en idées que l'esprit du bien.

des Wohlstandes ist auch eine Gewaltherrschaft. Sich unter diese Herrschaft zu beugen, heisst ebenfalls das köstliche Vorrecht des Menschen aufgeben: Die Freiheit.

Das Streben nach den immer reichlicher angebotenen Gütern des Wohlstandes lässt uns Menschen immer mehr zu Sklaven werden. Ein Sklave ist aber auch bei äusserem Reichtum arm. Sind Gedenktage nur Erinnerungstage, so sind sie wertlos. Ein Gedenktag soll den Geist wecken. Wie damals eine Anzahl von Männern sich gegen die Leib und Seele verderbende Gewaltherrschaft wendete und das Leben einsetzte, um sie zu beseitigen, so ist es heute notwendig, sich gegen den Götzen Lebensstandard und Wohlstand einzusetzen. Die Herrschaft dieses Tyrannen ist nicht minder gefährlich als die Herrschaft eines Tyrannen aus Fleisch und Blut. Denn seine Herrschaft wurde von vielen als verderblich anerkannt, wenn sie auch nur von wenigen bekämpft worden ist. Die Herrschaft des Götzen Lebensstandard wird nur von wenigen in ihrer den inneren Menschen aushöhlenden Gefährlichkeit erkannt.

Der 20. Juli sollte uns mahnen, stark zu werden an dem inwendigen Menschen. Die beiden grossen Kirchen, die sich gerade unter der Gewaltherrschaft des Nationalsozialismus so nahestanden, wie sie kein Konzil einander nahebringen kann, haben in solchen Bestrebungen ihr gemeinsames Ziel. Aber sind sie nicht dadurch gelähmt, dass sie selbst an dem Wohlstandsstreben teilhaben und in äusseren Fragen ihre Kräfte verzehren, während sie ihre eigentlichen Aufgaben zu vergessen drohen, die darin besteht, den Menschen auf den Sinn seines Menschseins zu führen. Schulen und Universitäten werden von Organisationsfragen geschüttelt, als ob sie um ihrer selbst willen da wären und nicht um der jungen Menschen willen, denen sie zur Menschwerdung helfen sollen. Wer wagt es noch zu sagen, dass Kunst, Theater, Musik, Malerei, Skulptur und Dichtung nur dann einen Sinn haben, wenn sie auf diesen einen Punkt zielen. Wo ist der Politiker, der es wagt, den Menschen nicht nur Brot und immer mehr Brot und immer besseres Brot anzubieten, sondern darauf hinweist, dass die Menschen nicht vom Brot allein leben.

Johann Gottlieb Fichte hat einst mit Feuereifer die neuen Ideale der französischen Revolution begrüsst. Im Jahre 1793 erschien eine Schrift von ihm, die den Titel trug: «Zurückforderung der Denkfreiheit von den Fürsten Europas, die sie bisher unterdrückten».

Als sich Napoleon zum Kaiser gekrönt hatte und die Errungenschaften der Revolution aufs Äusserste bedroht waren, erkannte er in Napoleon die Personifikation alles Bösen. Deshalb rief er damals zu offenem Widerstand auf und sagte: «Napoleon wäre der Wohltäter und Befreier der Menschheit geworden, wenn nur eine leise Ahnung ihrer sittlichen Bestrebung in seinen Geist gefallen wäre. Jetzt ist er eine Rute in der Hand Gottes, aber freilich nicht dazu, dass wir den entblössten Rücken hinhalten, um vor Gott ein Opfer zu bringen und zu schreien: Herr! Herr! wenn es recht blutet, sondern, damit wir die Rute zerbrechen.»

Diese Worte Fichtes erhellen den orphischen Urgrund jeder Auflehnung des Gewissens gegen seine Bedrohung bei allen denjenigen, die nicht in der fragwürdigen Geborgenheit des Konformismus, sondern nur in der eigenen Verantwortung zu leben vermögen. Es ist der Mensch, der die Maschine führt, die

Une dictature de l'aisance est aussi une tyrannie. S'abaisser devant une telle domination, cela signifie également perdre le magnifique privilège de l'homme: la liberté.

L'aspiration aux biens de plus en plus abondants que nous offre l'aisance, fait de nous des esclaves. Mais un esclave est pauvre, même s'il affiche une richesse extérieure. Si les journées commémoratives ne sont que des journées du souvenir, elles sont sans valeur. Une journée commémorative doit éveiller l'esprit. Un certain nombre d'hommes se sont retournés alors contre une tyrannie qui dépravait les corps et les âmes et ils ont risqué leur vie pour la supprimer: aujourd'hui il est aussi nécessaire que nous nous opposions à l'idole standard de vie et aisance. La domination de ce tyran n'est pas moins dangereuse que la domination d'un tyran fait de chair et de sang. Car même si peu d'hommes ont combattu sa domination, beaucoup ont reconnu qu'elle était corruptrice. Mais peu d'hommes seulement se rendent compte du danger que représente pour l'âme humaine la domination de l'idole standard de vie.

Le 20 juillet doit nous exhorter à gagner une force intérieure. Les deux grandes Eglises qui précisément sous la tyrannie du national-socialisme étaient si proches l'une de l'autre, comme jamais un concile n'a pu les rapprocher, font des efforts dans ce sens vers un but commun. Mais ne sont-elles pas paralysées par le fait qu'elles aspirent elles-mêmes à l'aisance et qu'elles usent leurs forces dans des problèmes extrinsèques, tout en menaçant d'oublier leur devoir véritable qui consiste à montrer à l'homme le sens de sa condition humaine? Les écoles et les universités se laissent troubler par des questions d'organisation, comme si elles n'existaient que pour elles-mêmes et non pour des jeunes qu'elles doivent aider à devenir des hommes. Qui oserait encore dire aujourd'hui que l'art, le théâtre, la musique, la peinture, la sculpture et la poésie n'ont un sens que lorsqu'ils visent à atteindre ce seul but? Y-a-t-il un homme politique qui oserait n'offrir aux hommes que du pain, toujours plus de pain et du pain toujours meilleur, au lieu de montrer clairement que les hommes ne vivent pas uniquement de pain?

Johann Gottlieb Fichte a approuvé un jour avec ferveur les nouveaux idéaux de la Révolution française. En 1793 parut un de ses écrits qui portait le titre suivant: «Revendication de la liberté de pensée que les princes d'Europe supprimaient jusqu'à maintenant» («Zurückforderung der Denkfreiheit von den Fürsten Europas, die sie bisher unterdrückten»).

Lorsque Napoléon se fit couronner empereur et que l'œuvre de la Révolution fut menacée à l'extrême, Fichte reconnut en Napoléon la personnification du mal. C'est pourquoi il lança un appel en faveur d'une révolte ouverte en disant: «Napoléon serait devenu le bienfaiteur et le libérateur de l'humanité, s'il avait eu la moindre idée de ses aspirations morales. Maintenant il est un fouet dans la main de Dieu; pourtant, il ne l'est certainement pas pour que nous nous présentions devant Lui, le dos nu, et que nous fassions un sacrifice devant Dieu en criant: Seigneur, Seigneur! lorsque cela saignera, mais pour que nous brisions le fouet.»

Ces paroles de Fichte éclairent la cause orphique première de toute révolte de la conscience contre une menace quelconque, chez tous les êtres qui ne peuvent pas vivre dans la sécurité douteuse du conformisme, mais seulement avec une responsabilité individuelle. C'est l'homme qui maîtrise la machine, qui porte les



Waffen trägt, die Jugend erzieht, den Handel lenkt und die grossen Industrien dirigiert. Für den Menschen haben die Männer des 20. Juli gekämpft, haben sie gelitten und sind sie gestorben.

Sorgen wir dafür, dass über die Geschichte unserer Tage nicht auch das furchtbare Urteil gefällt werden kann, mit dem einst der Ostpreusse Ernst Wiechert seine Schilderung über die Zeit des Nationalsozialismus geschlossen hat:

«Den Toten zum Gedächtnis,  
den Lebenden zur Schande,  
den Kommenden zur Mahnung!»

armes, qui éduque la jeunesse, qui dirige le commerce et les grandes industries. C'est pour l'homme que les résistants du 20 juillet ont lutté, ont souffert et sont morts.

Veillons à ce que le terrible jugement employé un jour par l'écrivain Ernst Wiechert, de Prusse orientale, pour conclure une description de l'époque national-socialiste, ne soit pas appliqué à l'histoire contemporaine:

«En souvenir des morts;  
un déshonneur pour les vivants,  
un avertissement pour les générations futures I»

## Entschädigung für Opfer der nationalsozialistischen Verfolgung

### 33 Milliarden DM bis 1975 auf Grund des Entschädigungsgesetzes der Bundesrepublik Deutschland

Am 18. September 1965 ist das 2. Änderungsgesetz zum Bundesentschädigungsgesetz im Bundesgesetzblatt verkündet worden und damit in Kraft getreten. Der Gesetzgeber hat diesem Gesetz die Bezeichnung «BEG-Schlussgesetz» gegeben und damit zum Ausdruck gebracht, dass diese Novelle die abschliessende Regelung der Entschädigung für Opfer der nationalsozialistischen Verfolgung darstellen soll. Zusammen mit dem 3. Änderungsgesetz zum Bundesrückerstattungsgesetz vom 2. Oktober 1964 und dem 7. Änderungsgesetz zum Wiedergutmachungsgesetz für Angehörige des öffentlichen Dienstes vom 9. September 1965 hat der 4. Bundestag damit das umfangreiche Werk der innerdeutschen Wiedergutmachungsgesetzgebung im Wesentlichen abgeschlossen.

Die Bundesregierung hatte von Anfang an die Wiedergutmachung als ihr besonderes Anliegen und als Ehrenpflicht des deutschen Volkes angesehen. Nachdem vor der Errichtung der Bundesrepublik die Wiedergutmachungsvorschriften auf dem Gebiet der Rückerstattung von den Aliierten und auf dem Gebiet des Entschädigungsrechts von den Ländern erlassen worden waren – hier steht im Vordergrund das Entschädigungsgesetz der amerikanischen Zone aus dem Jahre 1949 –, begannen 1951 die Wiedergutmachungsverhandlungen mit Vertretern der israelischen Regierung und der Jewish Claims Conference in Den Haag, die u.a. der Ausarbeitung eines Rahmenprogramms für eine künftige Bundesgesetzgebung dienen sollten. Am 10. September 1952 wurde sodann mit dem Staate Israel der sog. Israelvertrag abgeschlossen, der eine deutsche Globalzahlung von 3 Milliarden DM an Israel und von 450 Millionen DM an die Claims Conference vorsah. Diese Beträge sind inzwischen in vollem Umfange gezahlt worden. Im sog. Haager Protokoll Nr. 1 mit der Claims Conference wurden ausserdem die Grundsätze für ein Bundesrückerstattungsgesetz und ein Bundesentschädigungsgesetz festgelegt. Dabei war man auf beiden Seiten der Auffassung, dass das finanzielle Volumen dieser beiden Gesetze rund 5 Milliarden DM betragen würde.

Das Bundesergänzungsgesetz zur Entschädigung für Opfer der nationalsozialistischen Verfolgung wurde am 18. September 1953 erlassen, also genau zwölf Jahre vor dem BEG-Schlussgesetz. Dieses Gesetz war notwendigerweise noch

## Les indemnisations pour les victimes de la persécution national-socialiste

**33 milliards de DM de plus jusqu'en 1975 pour la seule loi sur les indemnisations**

Le 18 septembre 1965, la deuxième loi portant modification à la loi sur les indemnisations est entrée en vigueur après promulgation au Journal Officiel de la République Fédérale. Le législateur lui a donné le nom de «Loi Finale», marquant ainsi sa volonté de régler définitivement par cette modification les indemnisations pour les victimes de la persécution national-socialiste. Après avoir voté, le 2 octobre 1964, la troisième loi portant modification de la loi sur les restitutions et, le 9 septembre 1965, la septième loi portant modification de la loi sur les indemnisations pour les membres de la fonction publique, le 4<sup>e</sup> Bundestag a pratiquement mené à bien l'œuvre considérable que représente la loi sur les indemnisations pour les ressortissants allemands.

Depuis toujours le Gouvernement Fédéral a considéré la question des indemnisations comme une de ses tâches premières et comme la dette d'honneur du peuple allemand. Avant la création de la République Fédérale, les dispositions relatives à la restitution ont été décrétées par les Alliés et celles concernant les indemnisations par les Länder (à citer notamment la loi sur les indemnisations de la zone américaine de 1949). Dès 1951, des pourparlers au sujet des indemnisations ont été entamés avec des représentants du Gouvernement israélien et de la Jewish Claims Conference à La Haye, qui ont d'ailleurs servi de base à l'élaboration du programme-cadre de la législation fédérale ultérieure. Puis, le 10 septembre 1952, a été conclu avec l'Etat d'Israël, l'accord israélien qui prévoyait le versement global de 3 milliards de DM à Israël et de 450 millions de DM à la Claims Conference. Depuis cette date, ces sommes ont été versées intégralement. De plus, dans le Protocole N° 1 de La Haye on a fixé, d'un commun accord avec la Claims Conference, les principes d'une loi sur les restitutions et les indemnisations. Les deux parties considéraient que le volume financier de ces deux lois serait de l'ordre de 5 milliards de DM environ.

La loi complémentaire sur l'indemnisation des victimes de la persécution nazie est entrée en vigueur le 18 septembre 1953, donc exactement 12 ans avant la Loi Finale. Cette loi était forcément encore incomplète étant donné que les expériences dans ce domaine du droit n'étaient pas encore nombreuses et que la discussion parlementaire avait dû être limitée au strict minimum, faute de temps.

unvollkommen, weil die Erfahrungen auf diesem Rechtsgebiet noch sehr gering waren und auch die parlamentarische Behandlung wegen Zeitmangels auf das Notwendigste beschränkt werden musste. Schon 1954 begann man deshalb mit den Vorarbeiten für eine umfangreiche Novelle zu diesem Gesetz, die am 29. Juni 1956 in Gestalt des neuen Bundesentschädigungsgesetzes in Kraft trat. Die Aufwendungen für dieses Gesetz wurden von Bund und Ländern auf 7 bis 8 Milliarden DM geschätzt. Das BEG 56 übernahm alle Programmpunkte des Haager Protokolls Nr. 1 und verbesserte darüber hinaus in zahlreichen Punkten die Rechtslage der Verfolgten. Schon damals konnte uneingeschränkt gesagt werden, dass die Bundesrepublik nicht nur die übernommenen Verpflichtungen voll erfüllt hatte, sondern weitere Leistungen zusätzlich und freiwillig vorgesehen wurden.

Entsprechendes gilt für das Bundesrückerstattungsgesetz, das am 19. Juli 1957 erlassen worden ist. Gemäss dem Haager Protokoll waren die Aufwendungen nach diesem Gesetz zwar grundsätzlich auf 1,5 Milliarden DM begrenzt worden, doch ging auch hier das materielle Recht, insbesondere durch Einfügung des § 5, über die eingegangenen Verpflichtungen hinaus.

Schon bei der Durchführung des Bundesentschädigungsgesetzes und des Bundesrückerstattungsgesetzes zeigte sich, dass die seinerzeit errechneten finanziellen Schätzungen viel zu niedrig lagen. So wurden allein nach dem Bundesentschädigungsgesetz bis zum Inkrafttreten der Schlussnovelle 19 Milliarden DM ausgezahlt, obwohl das Gesetz erst etwa zu 90% abgewickelt werden konnte und künftige Rentenzahlungen berücksichtigt werden müssen. Der gesamte finanzielle Aufwand für das Bundesentschädigungsgesetz wird daher ohne die Schlussnovelle auf über 28,5 Milliarden DM geschätzt. Trotzdem haben sich Bund und Länder im Jahre 1963 zu einer weiteren grosszügigen Verbesserung des Bundesentschädigungsgesetzes bereit erklärt und schliesslich auch einer erheblichen Ausweitung der eingebrachten Regierungsvorlage durch den Bundestag zugestimmt. Nachdem das BEG-Schlussgesetz ursprünglich ausser der Sonderregelung für die Emigranten aus den Ostblockländern nach dem 1. Oktober 1953 nur einzelne technische Verbesserungen enthalten sollte, sieht das Gesetz in seiner vorliegenden Fassung umfangreiche Verbesserungen und Erweiterungen der Rechtslage der Verfolgten vor. Das finanzielle Gesamtvolumen dieses Gesetzes wird dabei auf rund 4,5 Milliarden DM geschätzt, so dass die Gesamtaufwendungen von Bund und Ländern bis zum Jahre 1975 allein für den Bereich des Bundesentschädigungsgesetzes mit über 33 Milliarden DM anzusetzen sind.

Es kann nicht Aufgabe dieses Aufsatzes sein, alle Verbesserungen aufzuführen, die das BEG-Schlussgesetz gebracht hat. Im Vordergrund steht naturgemäss die Errichtung eines Sonderfonds für überregionale Verfolgtenengruppen in Höhe von 1,2 Milliarden DM. Aus diesem Fonds sollen insbesondere die sog. Post-Fifty-Three eine pauschalierte Entschädigung erhalten, nachdem sie wegen des Stichtages des 1. Oktober 1953 in § 160 BEG bisher von jeglicher Entschädigung ausgeschlossen waren. Für deutsche Verfolgte sind die wichtigsten Verbesserungen auf dem Gebiet des Rentenrechts erfolgt, wobei die Erhöhung des monatlichen Höchstbetrages der Berufsschadenrenten auf 1'000 DM ab 1. Januar 1966 besonders hervorzuheben ist. Von Bedeutung sind ferner die Erhöhung der Pauschalentschädigung für einen Ausbildungsschaden von 5'000 auf 10'000 DM, die Erweiterung des Soforthilfeanspruchs und die Einführung einer Krankenversicherung.

Dès 1954, on commençait donc à préparer une modification importante de cette loi qui est entrée en vigueur le 29 juin 1956, sous forme de la nouvelle loi sur les indemnités. Les dépenses entraînées par cette loi étaient évaluées à 7 à 8 milliards de DM par le Bund et les Länder. La loi de 1956 incorporait tous les points contenus dans le Protocole N° 1 de La Haye et, de plus, améliorait la situation juridique des persécutés sur de nombreux points. Déjà à cette époque-là, on pouvait dire sans réserve que non seulement la République Fédérale avait rempli pleinement ses obligations, mais encore que des prestations supplémentaires étaient prévues à titre volontaire.

Ceci est également vrai pour la loi sur les restitutions qui est entrée en vigueur le 19 juillet 1957. Selon le protocole de La Haye, les dépenses dans le cadre de cette loi étaient en principe limitées à 1,5 milliards de DM; mais là encore, la réalité juridique est allée plus loin que les engagements pris, en particulier grâce à l'adjonction de l'article 5.

Déjà au cours de l'application de la loi sur les indemnités et sur les restitutions, il s'est avéré que les évaluations financières du début étaient de loin inférieures à la réalité. Ainsi, dans le cadre seul de la loi sur les indemnités jusqu'au moment de l'entrée en vigueur de la modification de cette loi, 19 milliards de DM ont été versés, bien que la loi n'ait pu être exécutée qu'à 90% environ; de plus, il faut tenir compte des pensions qui sont à servir dans l'avenir. Les dépenses entraînées par la loi sur les indemnités – à l'exclusion de la Loi Finale – sont donc évaluées à plus de 28,5 milliards de DM. Néanmoins, le Bund et les Länder se sont déclarés prêts en 1963, à mettre au point une amélioration généreuse de la Loi et ils ont finalement accepté aussi une extension considérable du projet de loi, qui a été proposée par le Bundestag. A l'origine on avait envisagé, en dehors des dispositions spéciales pour les émigrés venus des pays de l'Est après le 1<sup>er</sup> octobre 1953, quelques améliorations techniques seulement; la loi dans sa forme actuelle prévoit une amélioration et une extension considérables de la situation juridique des persécutés. On évalue le volume total des dépenses dans le cadre de cette loi à environ 4,5 milliards de DM, si bien que le Bund et les Länder doivent envisager 33 milliards de DM de plus jusqu'en 1975 pour la seule loi sur les indemnités.

Ce n'est pas le but de cet article que d'énumérer toutes les améliorations apportées par la Loi Finale. Au premier plan se trouve naturellement la création d'un fonds spécial pour les catégories de persécutés qui échappent à une classification par régions. Le montant de ce fonds s'élève à 1,2 milliard de DM. Il est destiné surtout aux «Post-Fifty-Three» qui doivent recevoir une indemnité forfaitaire étant donné qu'ils étaient exclus du bénéfice de la loi à cause de la date-limite du 1<sup>er</sup> octobre 1953, stipulée dans l'article 160 de cette loi. Les améliorations les plus importantes pour les persécutés allemands se rencontrent en matière de droit des pensions. Il convient de souligner particulièrement le relèvement du montant maximum mensuel des pensions servies pour préjudices professionnels, au niveau de 1'000 DM, et ce à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1966. Sont également importantes: l'augmentation de 5'000 à 10.000 DM de l'indemnité forfaitaire pour préjudice subi en matière d'instruction, l'extension du droit à l'aide immédiate et la création des prestations-maladie.

La modification de la loi sur les indemnités rend nécessaire aussi une mise à jour des décrets d'application relatifs à cette loi. Les projets qui ont déjà été élaborés au Ministère des Finances, seront, après accord pris avec les Länder,

Die Neufassung des Bundesentschädigungsgesetzes macht auch eine Überarbeitung der Durchführungsverordnungen zu diesem Gesetz notwendig. Die im Bundesfinanzministerium bereits vorbereiteten Entwürfe werden nach Abstimmung mit den Ländern den Verbänden der Verfolgten wahrscheinlich noch im Monat November zur Stellungnahme zugeleitet werden. Nach Möglichkeit sollen die Verordnungen zu Beginn des Jahres 1966 verkündet werden.

Auch auf dem Gebiet des Rückerstattungsrechts hat sich durch Erlass des Änderungsgesetzes vom 2. Oktober 1964 die Rechtslage der Berechtigten erheblich verbessert. Gegenüber dem ursprünglich vorgesehenen finanziellen Rahmen von 1,5 Milliarden DM wird das Bundesrückerstattungsgesetz in der Neufassung einen Gesamtaufwand von etwa 4,3 Milliarden DM erfordern. Dabei stehen besonders zwei Verbesserungen im Vordergrund: Die Erfüllung der rückerstattungsrechtlichen Ansprüche in Höhe von 100% der festgestellten Beträge – nach dem Gesetz von 1957 war nur eine Befriedigung in Höhe von 50% möglich – und die Errichtung eines Härtefonds mit einem Betrag von 800 Millionen DM für Fristversäumer nach § 44 a BRüG. Auch die verwaltungsmässige Abwicklung des Bundesrückerstattungsgesetzes ist bereits weit fortgeschritten. Rund 70% der seinerzeit eingereichten Anträge sind entschieden, über 2,5 Milliarden DM bis zum 30. September 1965 gezahlt.

Betrachtet man das Gesamtbild der von der Bundesrepublik bisher aufgebrachten und noch aufzubringenden Leistungen auf dem Gebiet der Wiedergutmachung, so ergeben sich doch recht imposante Zahlen. Geleistet wurden bis 30. September 1965 auf den einzelnen Teilgebieten der Wiedergutmachung:

nach dem Bundesentschädigungsgesetz	19,0Mrd.DM
nach dem Bundesrückerstattungsgesetz	2,5Mrd.DM
nach dem Israelvertrag	3,5Mrd.DM
nach 12 Globalverträgen mit westeuropäischen Staaten	1,0Mrd.DM
sonstige Leistungen (öffentlicher Dienst, Nationalgeschädigte, Sonderfonds)	<u>2,6 Mrd. DM</u>
	insgesamt 28,6 Mrd. DM

Folgende Beträge werden schätzungsweise zur endgültigen Abwicklung der Wiedergutmachung noch zu leisten sein:

nach dem Bundesentschädigungsgesetz	14,3 Mrd.DM
nach dem Bundesrückerstattungsgesetz	1,8 Mrd. DM
sonstige Leistungen	0,6 Mrd. DM
	insgesamt 16,7 Mrd. DM

Somit wird sich ein Gesamtaufwand für die Wiedergutmachung von mehr als 45 Milliarden DM ergeben. Das ist das Viereinhalbfache dessen, was 1952 zugrunde gelegt worden ist, als die Wiedergutmachungsverhandlungen in Den Haag geführt wurden. Von diesem Gesamtaufwand werden etwa 80%, also rund 36 Milliarden DM, auf Leistungen in das Ausland entfallen.

Es gibt weite Kreise des In- und Auslandes, die diese gewaltige Leistung der deutschen Wiedergutmachung vorbehaltlos anerkennen. Insbesondere haben viele Verfolgte gerade aus Anlass der Verabschiedung des Wiedergutmachungsschlussgesetzes eindeutig zum Ausdruck gebracht, dass mit den getroffenen Regelungen der Wille der Bundesrepublik, im Rahmen des irgend Möglichen wieder gutzumachen, nachdrücklich unter Beweis gestellt worden ist. Immerhin melden

soumis – probablement encore au moins de novembre – aux organisations des persécutés, pour prise de position. Si possible, les décrets devaient être publiés début 1966.

Dans le domaine du droit sur la restitution, la loi du 2 décembre 1964 portant modification de l'ancienne loi a sensiblement amélioré la situation juridique des ayants droit. Contrairement aux prévisions initiales de 1,5 milliards de DM, la loi modifiée entraînera des dépenses d'un total de 4,3 milliards de DM environ. Deux améliorations sont à souligner tout particulièrement: satisfaction sera donnée à 100% en ce qui concerne les montants reconnus (la loi de 1957 ne prévoyait une indemnisation que de 50%) et la constitution d'un fonds de détresse doté de 800 millions de DM pour ceux qui sont frappés par la forclusion au titre de l'article 44 de cette loi. L'application de la loi est déjà bien avancée aussi au point de vue administratif. Des décisions ont été prises au sujet de 70% environ des demandes soumises, et plus de 2,5 milliards de DM ont été versés jusqu'au 30 septembre 1965.

Lorsqu'on regarde le tableau complet des efforts faits par la République Fédérale et ceux qu'elle fera encore à l'avenir dans le domaine de l'indemnisation, on est en présence de chiffres impressionnants. Jusqu'au 30 septembre 1965 ont été versés au titre des indemnisations dans les différents domaines:

— au titre de la loi sur les indemnisations	19 milliards de DM
— au titre de la loi sur les restitutions	2.5 milliards de DM
— au titre de l'accord avec Israël	3.5 milliards de DM
— au titre des 12 Conventions Bilatérales avec les pays de l'Europe Occidentale	1 milliard de DM
— paiements divers (fonction publique, personnes ayant subi des préjudices à cause de leur nationalité, fonds spécial)	2,6 milliards de DM
	Total 28,6 milliards de DM

En ce qui concerne les sommes qui doivent encore être versées à l'avenir, au titre de l'indemnisation, il y a lieu d'envisager:

— au titre de la loi sur les indemnisations	14,3 milliards de DM
— au titre de la loi sur les restitutions	1,8 milliard de DM
— prestations diverses	0,6 milliard de DM
	Total 16,7 milliards de DM

Ainsi le montant affecté aux indemnisations s'élèvera à plus de 45 milliards de DM. C'est 4% fois la somme envisagée en 1952, au moment des pourparlers de La Haye. 80% de cette somme, 36 milliards de DM environ donc, seront versés à l'étranger.

Bon nombre de gens de l'Allemagne et de l'étranger reconnaissent sans réserve cet immense effort fourni dans le domaine des indemnisations. Surtout beaucoup de persécutés, lors de la passation de la Loi Finale sur les indemnisations ont exprimé leur opinion sans équivoque, à savoir, que les dispositions prises ont prouvé la volonté de la République Fédérale de réparer, dans la mesure du possible, les préjudices causés. Mais il y a quand même encore aujourd'hui des voix qui disent, d'une façon parfois assez incisive, que les indemnisations sont absolument insuffisantes. Ici il y a lieu de distinguer entre deux groupes: les uns n'arrivent pas à surmonter leur haine engendrée par les terribles souffrances qu'ils ont



sich selbst heute noch Stimmen, die die Wiedergutmachung in manchmal recht scharfer Form für absolut ungenügend erklären. Man muss bei diesen Stimmen zwischen zwei Gruppen unterscheiden. Die einen können den in ihnen durch ihr furchtbares Leid geborenen Hass nicht überwinden. Sofern wir uns selbst gegenüber ehrlich und gerecht sein wollen, müssen wir die tiefe menschliche Tragik solcher Haltung verstehen. Eine Diskussion über die deutsche Wiedergutmachung kann freilich mit solchen Gruppen nicht geführt werden. Was sollte z.B. zu der Erklärung gesagt werden, dass Wiedergutmachung selbst dann geleistet werden müsse, wenn an ihr die deutsche Wirtschaft zugrunde gehe? Jedes Kind würde wohl begreifen, dass ein Ruin der deutschen Wirtschaftsstabilität auch für die Wiedergutmachung eine einzige Katastrophe wäre. Andere Gruppen kritisieren die Wiedergutmachung mit sachlichen Argumenten, Argumenten freilich, die einer kritischen Prüfung nicht standhalten. Mit ihnen haben wir uns auseinanderzusetzen.

Dass die Wiedergutmachung nicht in der Lage sei, alles furchtbare Leid durch finanzielle Leistungen auszugleichen, stand für alle Beteiligten – insbesondere für alle grossen Vertretungen der Verfolgten – von Anfang an fest. Das ungeheuerliche Ausmass der deutschen Staatskatastrophe von 1945 setzte auch der Wiedergutmachungsmöglichkeit eine natürliche Grenze. In praxi wurde die somit zwangsläufig gebotene Beschränkung der Wiedergutmachung dadurch erreicht, dass nur für bestimmte Arten von Schäden und nur für bestimmte Kreise von Geschädigten eine Entschädigung vorgesehen wurde. Die alliierten wie auch die deutschen Wiedergutmachungsbestimmungen sind vom ersten bis zum letzten Artikel eine einzige Kette von Vorschriften, die Begriffe festlegen, sachliche und persönliche Voraussetzungen normieren, Verfahrensregeln – insbesondere Anmeldefristen – einführen. Alle diese Vorschriften billigen zwar dem oder jenem eine Entschädigung zu, schliessen aber andere von Leistungen aus. Nun begegnet man an Hand von Einzelfällen immer wieder der Frage, warum dieser etwas bekomme, jener aber nicht. Wer mit solchem Argument gegen die Wiedergutmachung angeht, legt die Axt an das System als solches an. Gewiss, die getroffenen Grenzziehungen sind nicht naturgegeben, sie sind zwar das Produkt reiflichen Überlegens und besten Willens, bleiben aber Menschenwerk, Menschenwerk mit allen Mängeln, die solchem Schaffen anhaften können. Aber ohne solche Entscheidungen – sie sind oft schwer genug – hat sich in der ganzen Welt noch niemals eine Entschädigungsregelung, der Grenzen gesetzt sind, aufbauen lassen.

Menschenwerk ist auch die Durchführung der Wiedergutmachung. Man erlebt oft genug, dass die angeblich falsche Handhabung eines Einzelfalles herausgegriffen und zum Anlass einer allgemeinen Kritik an der Wiedergutmachung gemacht wird. Oft genug zeigt sich aber auch, dass die betreffende Äusserung von einem unzutreffenden Tatbestand ausgegangen ist oder dass ihr die Rechtslage nicht hinreichend bekannt war. Freilich: Es bleiben gewiss auch Fälle übrig, in denen irrtümlich unrichtige Entscheidungen zu Lasten der Verfolgten getroffen werden. Bei der hier einsetzenden Kritik wird aber meist vergessen, dass Tausende und Abertausende von Fällen zur vollsten Zufriedenheit der Betroffenen erledigt werden. Von ihnen wird nicht gesprochen. Sollte sich eine Kritik nicht auch einmal überlegen, welche schweren Probleme sich bei der Durchführung der Wiedergutmachung stellen? Einen vollen Beweis für die Schädigung kann der Verfolgte oft nicht erbringen, da er ja gerade durch die Verfolgungsmassnahmen

subies. Si nous voulons être honnêtes et justes envers nous-mêmes, nous devons accepter cette attitude pleine de profond tragique humain. Une discussion sur les indemnités allemandes n'est cependant pas possible avec de tels groupes. Que faudrait-il répondre p. ex. à la thèse que les indemnités doivent être fournies quitte à entraîner la ruine de l'économie allemande? Car n'importe quel enfant comprendra que la destruction de la stabilité économique allemande serait catastrophique pour les indemnités également. D'autres critiquent les indemnités à coups d'arguments plus objectifs qui ne résistent cependant pas à un examen critique. Ce sont ces arguments que nous devons analyser.

Tous, et surtout les représentants des grands groupements de persécutés, se rendaient compte, dès le début, que les indemnités ne pouvaient pas réparer, par des efforts financiers, toutes les terribles souffrances. Les dimensions de la catastrophe allemande de 1945 d'autre part, limitaient aussi pratiquement les possibilités d'indemnité. Il fallait donc forcément limiter les indemnités à certaines catégories de préjudices et de persécutés. Les stipulations dans ce domaine, aussi bien celles fixées par les Alliés que celles fixées par les Allemands, sont du premier au dernier article un enchaînement de dispositions définissant des notions, réglant des conditions objectives et personnelles, introduisant des règles de procédure, surtout en matière de délais de déclaration. Toutes ces dispositions reconnaissent certes une indemnité à telle ou telle personne, tout en excluant telle autre de ce bénéfice. Il y aura toujours des cas particuliers qui font demander pourquoi un tel obtient une indemnité et pas tel autre. Celui qui approche le problème des indemnités de cette façon mine le système en entier. Certes, les délimitations établies ne sont pas données par la nature, mais sont le résultat d'une longue réflexion et de la meilleure volonté. Elles restent cependant l'œuvre des hommes entachée de tous les défauts qu'une telle œuvre pourra avoir. Mais sans de telles décisions – qui souvent sont difficiles à prendre – on n'a jamais pu mettre sur pied un système d'indemnité, qui puisse respecter les limites de toute sorte.

L'exécution de cette indemnité est, elle aussi, œuvre humaine. Trop souvent, on se réfère à un cas particulier où soi-disant il y a eu application erronée et qu'on prend comme point de départ pour une critique générale des indemnités. Souvent il s'avère que la personne s'est trompée sur le fait à la base ou qu'elle ne connaît pas suffisamment la situation juridique. Certes, il y a aussi des cas où, par erreur, de fausses décisions sont prises au détriment des persécutés. Ceux qui critiquent ceci, oublient cependant la plupart du temps que des dizaines de milliers de cas sont réglés à l'entière satisfaction des personnes concernées qu'on ne cite jamais. Les critiques devraient un peu songer aux graves problèmes qui se posent lors de l'application de la loi sur les indemnités. Souvent le persécuté ne peut apporter des preuves complètes du préjudice subi étant donné que ce sont précisément les mesures de persécution qui l'ont mis dans cet état de difficulté de preuve, p. ex. par suite de la destruction de ses documents. Tous ceux qui collaborent à l'exécution de la loi doivent en tenir compte. Mais combien doit être ébranlé un tel principe chez quelqu'un qui, dans des cas particuliers, voit que la générosité en matière d'apport de preuves est exploitée par des éléments irresponsables?

Et lorsqu'il arrive que des employés généreux, lors de la découverte de trahisons malhonnêtes, sont publiquement suspectés – même par des persécutés – d'avoir voulu s'enrichir personnellement, on peut imaginer qu'un tel employé est enclin à durcir ses exigences en ce qui concerne l'apport de preuves. Alors, les

in eine Beweisnot – z.B. durch Vernichtung seiner Unterlagen – versetzt worden ist. Jeder, der an der Wiedergutmachung mitarbeitet, soll dem Rechnung tragen. Wie sehr muss aber wohl ein solches Prinzip bei einem Bearbeiter ins Wanken kommen, der in Einzelfällen erleben muss, dass die Grosszügigkeit der Beweiswürdigung von unverantwortlichen Elementen ausgenutzt wird? Und wenn es gar dahin kommt, dass grosszügige Bearbeiter aus Anlass der Aufdeckung unsauberer Fälle öffentlich – auch von Verfolgten – dem Verdacht einer zweifelhaften persönlichen Bereicherung ausgesetzt werden, dann kann man sich vorstellen, wie leicht dies bei einem solchen Bearbeiter zu einer Verschärfung der Beweisanforderungen führen kann. Hier helfen auch die bestgemeinten Erlasse und Hinweise, man möge sich von bedenklichen Einzelfällen nicht beeinflussen lassen, nichts.

Die Durchführung der Wiedergutmachung ist auch insoweit Menschen- und nicht Engelswerk. Menschenwerk, gewiss, aber – auch das muss einmal gesagt werden – das Werk von Menschen, die sich ihrer Aufgabe durchweg mit einer ungewöhnlichen Portion von Idealismus widmen. Sie wissen, dass sie auf einem in absehbarer Zeit auslaufenden Spezialgebiet arbeiten, dass ihre Ausbildung auf den allgemeinen Gebieten der Verwaltung und des Rechts zu kurz kommt, dass sie mehr als auf vielen anderen Gebieten im Feuer der Kritik von sehr entgegengesetzten Seiten stehen. Wer dies alles weiss und gleichwohl immer aufs Neue erlebt, wie allen Bearbeitern die Mitwirkung an dieser humanitären und gerechten Aufgabe ans Herz gewachsen ist, der kann ihnen nur seine tiefe, stille Anerkennung zollen.

Im Übrigen: Alle Entscheidungen der Wiedergutmachungsbehörden können vor unabhängigen Gerichten zur Nachprüfung gestellt werden. Oft genug werden Entscheidungen von den Gerichten revidiert. Aber gibt es nicht auch Fehlentscheidungen der Gerichte? Sie sind in keinem Land der Erde zu vermeiden. Die Kritik an Gerichtsurteilen zur Wiedergutmachung steht aber leider nur allzu häufig unter dem undemokratischen Motto: «Und gibst Du mir nicht einfach recht, so ist Dein ganzes Richten schlecht.» Unter diesem Motto stand – uns allen bekannt – so manche nationalsozialistische Urteilsschelte.

Manche Kritiker der Wiedergutmachung ziehen gern Vergleiche zwischen ihr und anderen Gebieten der NS- und Kriegsfolgenliquidation. «45 Milliarden DM für die Wiedergutmachung! Wie wenig, wenn 90 Milliarden DM für den Lastenausgleich aufgewendet werden!» Wäre es nicht richtig, dass man sich hier auch einmal fragt, wieviel Betroffene auf die eine und die andere Summe entfallen? Die 90 Milliarden DM des Lastenausgleichs verteilen sich auf das 20-30fache der Personenzahl, die an den 45 Milliarden DM der Wiedergutmachung partizipiert! Gibt es einen besseren Beweis dafür, dass der Wiedergutmachung eine absolute Priorität eingeräumt worden ist?

Kommt man auf diese Dinge zu sprechen, so wird namentlich auf die Regelung der Beamtenpensionen, auf die sogenannte 131er-Regelung, verwiesen. Ist hier nicht eine Gruppe wesentlich günstiger behandelt worden als die Verfolgten? Bezieht nicht manch einer seine volle Pension, der im NS-Staat ein NS-Aktivist gewesen ist? Wer sich mit diesen Fragen auseinandersetzen will, muss sich folgendes überlegen: Der deutsche Wiederaufbau – und erst er schuf die materielle Voraussetzung für die Wiedergutmachung – wäre nicht möglich gewesen ohne

meilleurs décrets et conseils de ne pas se laisser influencer par des cas particuliers scabreux, sont inefficaces. L'application de la loi sur les indemnisations est donc, là aussi, l'œuvre des hommes et non des anges. Œuvre humaine, certes, mais œuvre d'hommes qui, dans la plupart du temps, s'adonnent à leur tâche avec une dose extraordinaire d'idéalisme. Ils savent qu'ils travaillent dans un secteur spécial qui se liquidera lui-même dans un avenir prévisible, ils savent que leur formation générale en matière d'administration et de droit en souffre et qu'ils sont exposés plus qu'ailleurs aux critiques venant de côtés très divers. Celui qui n'ignore pas ces faits et voit quand même toujours à nouveau à quel degré tous ceux qui collaborent à cette tâche juste et humaine l'ont prise à cœur, ne peut que leur témoigner une profonde reconnaissance.

D'ailleurs, toutes les décisions des offices chargés de l'application de la loi sur les indemnisations peuvent être soumises à des tribunaux indépendants pour examen. Assez souvent ces derniers revisent des décisions. Mais n'y a-t-il pas aussi des jugements erronés des tribunaux? On ne peut les éviter dans aucun pays du monde. La critique des jugements au sujet des indemnisations se laisse, hélas, cependant trop souvent guider par la devise non-démocratique: «Si tu ne me donnes pas tout simplement raison, tout ton travail de juge est mauvais.» Cette devise que nous connaissons tous inspirait bon nombre de nazis critiquant la jurisprudence. Certains critiques de l'indemnisation se plaisent à comparer cette indemnisation aux autres domaines de la liquidation des séquelles du régime nazi et de la guerre. «45 milliards de DM pour les indemnisations! Que c'est peu lorsqu'on affecte 90 milliards à la péréquation des charges! «Ne serait-il pas juste de se demander là aussi, combien de personnes sont concernés par l'une et l'autre somme? Les 90 milliards de DM du fonds de péréquation des charges se répartissent entre un nombre de personnes 20 à 30 fois plus élevé que celui de ceux qui se partagent les indemnisations. Y a-t-il une meilleure preuve qu'on ait accordé une priorité absolue aux indemnisations?

Lorsqu'on aborde cette question-là, on fait allusion surtout aux dispositions réglant les pensions des fonctionnaires: les stipulations de l'article 131. Ce groupe de personnes n'est-il pas traité bien mieux que les persécutés? N'y a-t-il pas certains activistes du régime nazi qui reçoivent leur pension complète? Celui qui veut discuter de ce complexe problème ne doit pas oublier que la reconstruction de l'Allemagne – et c'est elle qui créa les conditions matérielles pour les indemnisations – n'aurait pas été possible si on n'avait pas réévalué à 100% les retraites des ouvriers et employés. Il va sans dire, et ceci n'est pas à justifier, que les dispositions relatives aux pensions des fonctionnaires devaient suivre cet exemple. Certes, il aurait été souhaitable de supprimer les retraites et pensions à tous les activistes nazis. Mais croit-on sérieusement qu'il aurait été possible, avec les moyens disponibles, d'examiner un million de personnes quant à leurs convictions et attitudes d'autrefois? Est-ce un secret que, même dans les territoires occupés naguère par les troupes allemandes, il a été impossible d'opérer un tel tri de la population? Ne sont-ce pas surtout les résistants qui se plaignent que dans leur pays il y a tel ou tel qui jouit d'un grand prestige et qui, par le passé, a «collaboré» de la façon la plus évidente? Cette allusion ne veut pas être une critique des problèmes qui concernent seuls les pays en question. Je ne voulais qu'attirer l'attention sur le fait combien il est évidemment difficile, voire impossible, de passer au crible des millions de personnes. Tous ceux qui critiquent la législation allemande se référant à l'article 131 de la Loi Fondamentale ne devraient pas perdre de vue cet état de choses.

eine volle Aufwertung der Renten der Arbeiter und Angestellten. Dass die Regelung der Beamtenpensionen sich dem anschliessen musste, ist so selbstverständlich, dass es wohl keiner weiteren Begründung bedarf.

Sicherlich wäre es wünschenswert gewesen, hätte man alle NS-Aktivisten vom Bezug der Renten oder Pensionen ausschliessen können. Glaubt man aber ernstlich, dass es jemals möglich gewesen wäre, mit den zu Gebote stehenden Mitteln Millionen von Menschen auf ihre damalige Gesinnung und Haltung hin zu durchleuchten? Ist es denn ein Geheimnis, dass eine solche Siebung der Bevölkerung auch in den ehemals von deutschen Truppen besetzten Gebieten nicht gelungen ist? Klagen nicht gerade die Widerstandskämpfer darüber, dass in ihren Ländern so mancher in hohem Ansehen steht, der seinerzeit in grösster Weise «kollaboriert» hat? Ich will mit diesem Hinweis keine Kritik in Fragen üben, die allein die betreffenden Länder angehen. Mein Hinweis sollte nur darauf aufmerksam machen, wie schwierig, ja unmöglich es offenbar ist, Millionenmassen politisch durchzukämmen. Eine Kritik der deutschen 131er-Gesetzgebung sollte diesen Gesichtspunkt nicht aus dem Auge verlieren.

Ist die deutsche Wiedergutmachungsleistung gemessen am Bruttosozialprodukt der Bundesrepublik zu gering? Man kann in der Tat leicht ausrechnen, dass die Wiedergutmachung nur einen Bruchteil dieses Bruttosozialprodukts in Anspruch nimmt. Aber solche Rechnung ist einfach falsch. Aus dem Bruttosozialprodukt müssen zunächst einmal alle Ausgaben bestritten werden, ohne deren Leistung die Erhaltung des staatlichen Lebens nicht gewährleistet wäre. Die deutsche Wiedergutmachungsleistung kann daher nur zu dem Teil des Bruttosozialproduktes in Beziehung gesetzt werden, der nach Bestreitung des «staatlichen Existenzminimums» verbleibt. Wer aber so rechnet, wird unschwer erkennen, wie ausserordentlich hoch die deutsche Wiedergutmachungsleistung im Vergleich zum disponiblen Teil des deutschen Bruttosozialproduktes ist.

Was gehört aber zum staatlichen Existenzminimum? Liegt der private und kollektive deutsche Lebensstandard nicht wesentlich über dem Niveau, dass sich ein mit der Ehrenschild der Wiedergutmachung belastetes Volk leisten sollte? Eine solche Fragestellung lässt Folgendes ausser Acht: Der Lebensstandard eines Industrievolkes wird nicht allein von ihm selbst bestimmt. Wollen wir die Augen vor der Tatsache verschliessen, dass die USA in der ganzen Welt Schrittmacher für eine ständige Steigerung des Lebensstandards sind? Wieviel wertvolle Kräfte sind schon aus allen Nationen nach den Staaten abgewandert, weil man eben dort besser leben kann? überdenkt man dieses Problem, wird sehr schnell klar, dass die Bundesrepublik gar nicht in der Lage wäre, den deutschen Lebensstandard unter das Niveau vergleichbarer Staaten herunterzudrosseln.

Bescheiden und einleuchtend mutet die Ansicht an, man solle die derzeitigen Haushaltsansätze für Wiedergutmachung nicht etwa erhöhen, wohl aber um einige Jahre mehr als ursprünglich beabsichtigt beibehalten. Auf diese Weise würden – so meint man – unter Vermeidung jeglicher Haushaltsschwierigkeiten Mittel für eine weitere Aufbesserung der Wiedergutmachung frei. Diese Auffassung wird der finanzpolitischen Situation der Bundesrepublik nicht gerecht. Die ausserordentlich hohen Leistungen für die Wiedergutmachung waren bislang nur möglich, weil eine Reihe wichtiger Staatsaufgaben zugunsten der NS- und Kriegsfolgenliquidation – und damit auch der Wiedergutmachung – zurückgestellt wurden. Dass diese Methode nicht ad infinitum fortgesetzt werden konnte,

Les efforts dans le domaine de l'indemnisation ne sont-ils pas assez importants par rapport au produit national de la République Fédérale? On peut, en effet, calculer facilement que les indemnisations n'absorbent qu'une fraction de ce produit national brut. Mais un tel compte est tout simplement faux. Car tout d'abord il s'agit d'affecter des fonds aux tâches dont la bonne exécution est indispensable pour l'existence même de l'Etat. Les indemnisations allemandes ne peuvent donc être comparées qu'à la partie du produit national brut qui reste après déduction du «minimum vital de l'Etat». Celui qui fera des comptes de cette façon reconnaîtra sans difficultés combien sont importantes les efforts en cette matière lorsqu'on les compare à la partie disponible du produit national brut allemand.

Mais que veut dire la notion de «minimum vital de l'Etat»? En Allemagne le niveau de vie, privé aussi bien que collectif, ne se situe-t-il pas bien au-dessus de celui que devrait s'accorder un peuple chargé de la dette d'honneur de l'indemnisation? Poser une telle question c'est oublier certaines choses: Le niveau de vie d'un pays industriel n'est pas déterminé par lui seul, voulons-nous fermer les yeux sur le fait que les Etats-Unis sont, pour le monde entier, le pays qui entraîne les autres à augmenter sans cesse leur niveau de vie? Combien d'éléments de valeur de toutes les nations sont déjà émigrés vers les Etats-Unis tout simplement parce qu'on y vit mieux? Lorsqu'on réfléchit à ce problème, on se rend vite compte que la République Fédérale ne pourrait pas abaisser le niveau de vie au-dessous de celui d'autres pays comparables.

L'idée de ne pas augmenter les crédits actuels destinés à l'indemnisation mais de les maintenir quelques années de plus que prévu à l'origine, paraît modeste et pleine de bon sens. De cette façon, pense-t-on, on pourrait dégager d'autres moyens pour améliorer les indemnisations sans pour autant créer des difficultés budgétaires. Ceux qui nourrissent cette opinion méconnaissent la situation financière de la République Fédérale. Les efforts particulièrement élevés en matière d'indemnisation étaient possibles jusqu'à maintenant seulement parce qu'un bon nombre de tâches importantes incombant à l'Etat ont été remises à plus tard au bénéfice de la liquidation des suites du régime nazi et de la guerre. Tout observateur attentif de l'évolution financière devait se rendre compte depuis un moment déjà qu'une telle méthode ne pouvait pas être employée ad infinitum. Mais on ne prête pas toujours cas aux signes précurseurs d'un orage qui s'approche. Un coup d'œil sur la chaude discussion sur le sujet du maintien de la stabilité budgétaire et monétaire qui se déroule actuellement, indique où nous en sommes arrivés. Lorsqu'il n'est plus possible de trouver des moyens au marché des capitaux même pour des besoins urgents, lorsqu'il faut supprimer certains crédits budgétaires qui jusqu'alors constituaient des tabous absolus pour des raisons hautement politiques, lorsqu'on ne peut pratiquement rien faire pour la protection de la population civile, lorsqu'il devient nécessaire d'élaborer une loi pour assurer la stabilité du budget – alors on devrait en rendre compte où en sont les choses.

L'art. 17 du projet de loi du Gouvernement assurant la stabilité budgétaire stipule que les prestations au titre de la loi sur les indemnisation ne doivent pas dépasser 1,9 milliards de DM chaque année en 1966 et 1967. Cette somme correspond à celle qui sera probablement versée au titre de la loi en 1965. (Les crédits du Bund et des Länder étaient de l'ordre de 2 milliards de DM, comme on le sait, et n'ont donc pas été utilisés intégralement.) Etant donné que l'extension des indemnisations – par suite de la modification de la loi – fera sentir ses effets en 1966 et 1967, la limite de 1,9 milliards de DM ne pourra être respectée

musste jedem aufmerksamen Beobachter der finanzpolitischen Entwicklung schon lange klar sein. Aber nicht immer werden die erkennbaren Zeichen eines heranahenden Sturmes beachtet. Ein Blick in die gerade auf Hochtouren laufende Diskussion um die Sicherung von Haushalt und Währung zeigt, wo wir stehen. Wenn es nicht mehr möglich ist, auch für dringende Bedürfnisse Gelder am Kapitalmarkt aufzunehmen, wenn Haushaltsansätze gekürzt werden müssen, die bisher aus hochpolitischen Gründen als absolute Tabus gegolten haben, wenn so gut wie nichts für den zivilen Bevölkerungsschutz getan werden kann, wenn ein Haushaltssicherungsgesetz vorgelegt werden muss, dann sollte man wissen, was die Uhr geschlagen hat.

Artikel 17 des Regierungsentwurfs eines Haushaltssicherungsgesetzes sieht vor, dass die Leistungen nach dem Bundesentschädigungsgesetz (BEG) in den Jahren 1966 und 1967 den Betrag von je 1,9 Milliarden DM nicht übersteigen. Dieser Betrag entspricht dem, was sich voraussichtlich für 1965 an Auszahlungen nach dem BEG ergeben wird. (Die Haushaltsansätze in Bund und Länder für 1965 lagen bekanntlich bei 2 Milliarden DM, sind also nicht voll ausgeschöpft worden.) Da sich nun aber 1966 und 1967 die Erweiterungen der Wiedergutmachung durch die BEG-Schlussnovelle auswirken würden, kann die Grenze von 1,9 Milliarden DM in diesen Jahren nur durch eine gewisse Streckung der Auszahlungen eingehalten werden.

Das Ausmass dieser Streckung soll durch eine Rechtsverordnung bestimmt werden. Man wird annehmen können, dass die 1966 fällig werdenden Leistungen – Renten sind übrigens von der Streckung ausgenommen – mit einer Quote von 50% oder etwas daruber bedient werden können. Die Quote für 1967 wird etwas tiefer liegen, weil aus den 1,9 Milliarden DM des Jahres 1967 nicht nur die Leistungen dieses Jahres, sondern auch die Restbeträge aus 1966 bezahlt werden müssen.

Gegen den Gedanken einer Streckung der Wiedergutmachungsleistungen wird Sturm gelaufen. Insofern teilt diese Sparmassnahme das Schicksal aller anderen Einschrankungsplane. Gibt es aber für die Bundesregierung und für den Bundesgesetzgeber einen anderen Weg, um die finanzielle Stabilität des deutschen Staates zu sichern? Es ist der Bundesregierung schwer genug gefallen, die Sparmassnahmen zu beschliessen und darin gar die BEG-Leistungen einzubeziehen. Aber liegt nicht die Erhaltung der finanziellen Stabilität der Bundesrepublik im Interesse aller, also auch im Interesse der Wiedergutmachungsberechtigten?

Trotz dieser eindeutigen Situation glauben manche Kreise, dass die Wiedergutmachungsgesetzgebung trotz der Ankündigung der letzten Novellen als «Schlussgesetze» noch einen weiteren Ausbau erfahren muss und auch erfahren wird. Ich halte einen solchen Gedanken für unreal. Das schliesst freilich nicht aus, dass der Gesetzgeber auf diesem Gebiet noch einmal tätig werden müsste, wenn das Bundesverfassungsgericht diese oder jene Neugestaltung durch die Novellen – Verfassungsbeschwerden sind gegen eine ganze Reihe von Punkten erhoben worden – für ungültig erklären sollte.

Betrachtungen zur Wiedergutmachungsschlussgesetzgebung können aus sehr verschiedenen Blickwinkeln angestellt werden. «Gottlob hört diese schreckliche Sache endlich auf.» Das ist eine Version. «Die finanzielle Seite der Wiedergutmachung muss leider, so unvollständig und unbefriedigend sie in mancher Beziehung sein mag, abgeschlossen werden. Das Ideelle an der Wiedergutmachung,

au cours de ces années qu'en échelonnant les versements. L'importance de cet échelonnement doit être fixée par un décret. Il est permis de penser que les prestations dues en 1966 – les retraites sont exclus de cet échelonnement – seront versées à 50% ou un peu plus. Ce pourcentage sera légèrement inférieur en 1967, étant donné qu'il s'agit de payer non seulement les prestations courantes de l'année mais aussi des arriérés de 1966.

Il y a des oppositions violentes contre l'idée d'un tel échelonnement. En ce domaine, cette mesure d'économie subit le même sort que tous les autres plans de restriction. Y a-t-il cependant un autre moyen pour le Gouvernement et le législateur fédéral pour garantir la stabilité financière de l'Etat allemand? Le Gouvernement a eu assez de mal de décider ces mesures de restriction et d'y inclure même les crédits au titre de la loi sur les indemnisations. Mais la sauvegarde de la stabilité financière de la République Fédérale n'est-elle pas dans l'intérêt de tous, donc aussi de ceux qui ont droit à l'indemnisation?

Malgré cette situation non équivoque, il y a certains groupes qui estiment que la législation sur les indemnisations doit encore être élargie et croient qu'elle le sera, bien que les dernières modifications ont été baptisées «Loi Finale». A mon avis, une telle idée ne tient pas compte de la réalité. Ceci n'exclut cependant pas que le législateur devrait à nouveau s'occuper de cette matière si jamais la Cour Constitutionnelle déclarait non valable telle ou telle disposition contenue dans les lois portant modification de l'ancienne loi. Des plaintes ont été déposées au sujet de toute une série de stipulations.

On peut se livrer à des réflexions sur la législation en matière d'indemnisation, qui sont de points de vue très différents. «Dieu merci, enfin cette chose affreuse prend fin», c'est l'une des versions possibles. «On doit en terminer avec le côté financier des indemnisations, si incomplètes et insatisfaisantes soient-elles à certains égards. Mais le côté immatériel de l'indemnisation, celle qui vient des cœurs, ne doit jamais être oubliée.» C'est là une deuxième version. Je suis persuadé que la grande majorité du peuple allemand ne voit la législation en matière d'indemnisation que sous ce deuxième aspect. Peut-être certains me prendront-ils un Parsifal à cause de ces paroles. N'entend-on pas toujours à nouveau des jugements sévères à l'encontre des indemnisations? Croyez-vous que je l'ignore? Certainement pas.

Dans ce domaine, comme partout ailleurs, il faut se méfier de ne pas accorder trop d'importance à des paroles prononcées d'une façon irréfléchie. Qui n'a pas entendu sporadiquement ces injures à l'adresse de l'Aide à Berlin, des retraites pour les victimes de guerre, des prestations du fonds de péréquation des charges aux réfugiés, des dépenses pour la défense et de bien d'autres choses. Je suis convaincu que de telles critiques dictées par l'humeur du moment ne sont pas significatives des véritables sentiments des personnes en question. Les cœurs même de ces combattants de la parole n'ignorent pas la terrible souffrance qu'on a infligée à des millions de persécutés; ils le regrettent et souhaitent ardemment qu'avec le temps qui s'écoule, une vraie réconciliation s'instaure.



die Wiedergutmachung der Herzen, darf niemals enden.» Das ist eine zweite Version. Ich bin der festen Überzeugung, dass die Masse des deutschen Volkes die Wiedergutmachungs-Schlussgesetzgebung nur unter diesem zweiten Aspekt betrachtet. Vielleicht mag mich mancher ob dieser Worte als einen Parzival werten. Fallen nicht immer wieder sehr harte Ausdrücke gegen die Wiedergutmachung? überhöre ich einfach solche Töne? Ich glaube dies nicht. Man muss sich auch hier davor hüten, unbedacht gesprochenen Worten ein zu grosses Gewicht beizulegen. Wem begegnen nicht immer wieder einmal Schimpfkanonaden über die Berlinhilfe, über Kriegsofferrenten, über Lastenausgleichszahlungen an Vertriebene, über Verteidigungsausgaben und über vieles andere mehr.

Ich bin der Überzeugung, dass solches Biertischmeckern in den meisten Fällen nichts über die wirkliche innere Haltung der Betroffenen aussagt. Auch die Herzen solcher Kämpfer des Wortes wissen um das furchtbare Leid, das Millionen von Verfolgten angetan worden ist, sie bedauern es und wünschen nichts sehnlicher, als dass die Zeit uns eine echte Versöhnung bringen möge.

## Unter der Last der Geschichte

### Neonazismus und Antisemitismus in der Bundesrepublik Deutschland

Das politische Verhalten eines Staates in der Völkergemeinschaft ist ebenso stark durch die Geschichte bedingt wie das Verhalten eines Menschen durch seine Vergangenheit. Beiden wird es nie gelingen können, ihr Handeln und die Reaktion der Umwelt auf dieses Handeln völlig von Ereignissen zu lösen, die vergangen und scheinbar abgeschlossen sind. In der heutigen Völkergemeinschaft gibt es kaum einen Staat, bei dem sowohl seine Politik, als auch das Verhalten der anderen Staaten zu dieser Politik stärker durch Ereignisse der Vergangenheit bedingt ist als bei der Bundesrepublik Deutschland. Diese Last der Geschichte, unter der das deutsche Volk heute so schwer trägt, hat es vor allem zwei Ereignissen zu verdanken, der nationalsozialistischen Gewaltherrschaft über weite Teile Europas und der Verfolgung der europäischen Juden während dieser Herrschaft.

Obwohl seit dem zweiten Weltkrieg zwanzig Jahre verflossen sind und längst eine Generation erwachsen ist, die diesen Krieg nicht mehr bewusst erlebt hat, hängen Erfolg und Glaubwürdigkeit der deutschen Politik immer noch davon ab, ob sie die Gewähr dafür bietet, dass diese Ereignisse sich nicht wiederholen. Bundesregierung und Parlament waren sich dieser Tatsache stets bewusst. Sie haben deshalb alles in ihren Kräften Stehende getan, um jedes Anzeichen eines Fortbestehens oder Wiederauflebens nationalsozialistischen Gedankenguts aufmerksam zu beobachten und rechtzeitig die erforderlichen Gegenmassnahmen zu treffen. Alljährlich erstattet der Bundesminister des Innern der Öffentlichkeit des In- und Auslandes Bericht über Stärke und Gefahr rechtsradikaler und antisemitischer Bestrebungen im Bundesgebiet und über die Massnahmen, die zu ihrer Bekämpfung getroffen wurden.

Ein Vergleich dieser Berichte aus den letzten Jahren zeigt, dass der organisierte Rechtsradikalismus keine nennenswerte Kraft mehr darstellt, die das politische Leben der Bundesrepublik oder gar die Entscheidungen ihrer Organe beeinflussen kann. Die Mitgliederzahlen rechtsradikaler Organisationen sind von 78'000 im Jahre 1954 auf 22 500 im Jahre 1964 gesunken. Die Organisationen selbst (1964 waren es noch 119) führen das Dasein von unter sich zerstrittenen Sekten, die in einem ständigen Kreislauf von Spaltungen und Fusionen befangen sind, ohne bisher eine Chance gefunden zu haben, aus diesem Kreis auszubrechen.

## Le fardeau de Thistoire

### Néo-nazisme et Antisémitisme dans la République fédérale d'Allemagne

Le comportement politique d'un Etat dans la communauté des peuples est conditionné par l'histoire autant que le comportement d'un homme l'est par son passé. Ils ne parviendront jamais ni l'un ni l'autre à libérer entièrement, d'évènements passés et apparemment achevés, leurs actions et les réactions qu'elles provoquent sur l'entourage. Dans la communauté des peuples de notre époque, on ne trouve guère d'Etat dans lequel la politique, de même que l'attitude des autres nations envers cette politique, soient dues à un si haut degré aux évènements du passé comme dans la République fédérale d'Allemagne. Ce poids de l'histoire que le peuple doit payer si cher, est dû en particulier à deux évènements: le despotisme national-socialiste qui s'étendait sur une grande partie de l'Europe et la persécution des Juifs européens sous ce régime.

Bien que vingt années se soient écoulées depuis la Seconde Guerre Mondiale et que depuis longtemps une génération ait grandi qui n'a pas connu cette guerre, la République fédérale d'Allemagne doit garantir que ces événements ne se reproduiront pas, si elle souhaite pour sa politique succès et confiance. Le gouvernement fédéral et le parlement ont toujours été conscients de ce fait. C'est pourquoi ils ont fait tout leur possible pour observer attentivement les moindres indices d'une continuité ou d'une renaissance des idées national-socialistes, afin de pouvoir prendre à temps les mesures nécessaires. Tous les ans, le ministre fédéral de l'intérieur publie un rapport en Allemagne et à l'étranger sur l'intensité et le danger des tendances d'extrême droite et antisémitiques dans la République fédérale et sur les mesures prises pour les combattre.

Une comparaison établie entre les rapports des dernières années montre que le radicalisme organisé de droite ne représente plus une force considérable, capable d'influer sur la vie politique de la République fédérale ou même sur les décisions de ses organes. Le nombre des membres, adhérant à des organisations d'extrême droite, est passé de 78.000 en 1954 à 22.500 en 1964. Les organisations elles-mêmes (en 1964, on en comptait 119) mènent la vie de sectes qui se disputent entre elles et se trouvent dans un mouvement circulaire permanent de scissions et de fusions, sans avoir eu jusqu'à maintenant l'occasion de s'échapper

Bei den Bundestagswahlen am 19. September 1965 konnten die Gruppen der äussersten Rechten nur 2,2 v. H. der Wählerstimmen erhalten, gegenüber 96,4 v. H. Stimmen für die Parteien, die eindeutig auf dem Boden der freiheitlichen demokratischen Grundordnung stehen. Ähnlich bedeutungslos sind die Auflageziffern rechtsradikaler Presseorgane. 1964 betrug die durchschnittliche Gesamtauflage der rechtsextremen Presseerzeugnisse, unter denen sich keine einzige Tageszeitung befindet, weniger als 200'000, während allein die demokratische Tagespresse täglich über 20 Millionen Exemplare druckt.

Geht man allein von diesen Zahlen aus, so müsste man zu dem Schluss kommen, dass Deutschland hinsichtlich der Gefahr eines Wiederauflebens des Nazismus sorglos in die Zukunft blicken kann. Ein solches allein an Mitgliederzahlen und Auflagehöhen orientiertes Urteil wäre zweifellos zu oberflächlich. Niemand kann die Augen vor Ereignissen verschliessen, die zwar keine aktuelle Gefahr darstellen, aber doch den Keim zukünftiger Gefahren in sich bergen können.

So haben gerade in letzter Zeit die Ausschreitungen wieder zugenommen, die nach dem äusseren Tatbild auf neonazistische oder antisemitische Motive schliessen lassen. Dies gilt vor allem für antisemitische Schmierereien, die nach dem Bamberger Fall sprunghaft zugenommen haben. Diese bedenklichen Erscheinungen werden in dem nächsten Jahresbericht des Bundesinnenministeriums näher untersucht werden. Die bisherigen Ermittlungsergebnisse lassen es unwahrscheinlich erscheinen, dass es sich dabei um Aktionen des organisierten Rechtsradikalismus handelt. Nach wie vor besteht die Mehrzahl der gefassten Täter aus Kindern, Betrunknen, Schwachsinnigen oder politischen Wirkköpfen. Auffällig ist dabei wieder die psychologisch erklärbare Erscheinung, dass ein Initialfall, der die öffentliche Meinung stark erregt, eine Welle politisch unmotivierter, ähnlicher Fälle auslöst, eine Erscheinung, die die Kriminologie auch bei anderen Verbrechensarten kennt. Ein anschauliches Beispiel bietet der Fall des Bamberger Schmierers Woitzek, dessen Tat mit Recht Abscheu und Empörung im In- und Ausland hervorgerufen haben. Wegen des Ausmasses und der Häufigkeit der damals in Bamberg angerichteten Verwüstungen war damals weithin vermutet worden, es müsse eine ganze Bande von Antisemiten dahinterstehen.

Ohne dem noch ausstehenden Gerichtsurteil vorgreifen zu wollen, kann schon jetzt gesagt werden, dass es sich um die Taten eines einzelnen minderjährigen Psychopathen gehandelt hat. Soweit er für seine Taten strafrechtlich verantwortlich gemacht werden kann, erwartet ihn eine strenge Strafe. Wenn auch von derartigen Hakenkreuzschmierern und Friedhofschändern keine akuten Gefahren für die menschliche Gesellschaft oder für die verfassungsmässige Ordnung ausgehen, so halten sich die staatlichen Organe doch im Hinblick auf die Ereignisse der Vergangenheit und die noch unvernarbten Wunden der Opfer der Gewalt Herrschaft, aber auch um der Wahrung und Festigung des Ansehens unserer Demokratie willen für verpflichtet, derartigen Erscheinungen mit Entschiedenheit entgegenzutreten.

In den letzten Monaten häuften sich auch die Fälle von offensichtlich politisch motivierten anonymen Drohungen und Beleidigungen gegenüber Politikern, Geistlichen, Schriftstellern und Künstlern, die ihre persönliche Meinung über Fragen, wie die der Oder-Neisse-Linie, geäussert haben. Die Vertreter der demokratischen Kräfte des Volkes einschliesslich der berufenen Sprecher der Vertriebenenorganisationen haben sich scharf von derartigen Zeichen eines politischen Vandalismus distanziert. Trotzdem werden die Organe der Exekutive

de ce cercle. Lors des élections au Bundestag, le 19 septembre 1965, les organisations d'extrême droite n'ont pu recueillir que 2,2% des suffrages, tandis que 96,4% des voix furent accordées aux partis qui ont nettement pour base l'ordre fondamental libéral et démocratique. Les tirages des organes de presse d'extrême droite sont également peu considérables. En 1964, le tirage global moyen des productions de la presse d'extrême droite, parmi lesquelles ne se trouve aucun quotidien, était de moins de 200.000; par contre, la presse quotidienne démocratique imprime à elle seule plus de 20 millions d'exemplaires par jour.

Si l'on ne se basait que sur ces nombres, on pourrait en conclure que l'Allemagne peut envisager l'avenir en toute tranquillité en ce qui concerne le danger d'une renaissance du nazisme. Néanmoins un tel jugement, fondé uniquement sur le nombre des membres et des tirages, serait trop superficiel. Personne ne peut fermer les yeux sur des événements qui certes ne représentent pas un danger actuel, mais qui peuvent quand même renfermer le germe de dangers à venir.

C'est ainsi que ces derniers temps on a constaté de plus en plus des actes de vandalisme qui, d'après leur aspect extérieur, dénotent des mobiles néo-nazistes ou antisémitiques. Cela s'applique surtout aux barbouillages antisémitiques qui, depuis l'affaire de Bamberg, se sont multipliés d'une manière vertigineuse. Dans le prochain rapport annuel du ministère fédéral de l'intérieur, ces faits délicats feront l'objet de recherches exactes. D'après les résultats des enquêtes menées jusqu'à maintenant, il est peu probable que ce soit l'œuvre d'organisations d'extrême droite. Après comme avant, la plupart des coupables arrêtés sont des enfants, des personnes ivres, des imbéciles ou des hommes aux idées politiques fantasques. Voilà qu'apparaît de nouveau ce phénomène qu'on peut expliquer psychologiquement: un cas initial, agitant fort l'opinion publique, entraîne toute une série de cas semblables sans motif politique; c'est un phénomène que la criminologie connaît également dans d'autres cas criminels. L'affaire Woitzek de Bamberg nous donne un exemple évident: ses inscriptions murales ont fait naître le dégoût et l'indignation à l'intérieur du pays et à l'étranger. Etant donné l'ampleur et la fréquence des ravages causés alors à Bamberg, tout le monde croyait à l'époque qu'il s'agissait de toute une bande d'antisémites.

Sans vouloir anticiper sur l'arrêt de la cour qui n'est pas encore prononcé, on peut déjà dire que tout cela était l'œuvre d'un seul psychopathe mineur. Dans la mesure où il pourra être rendu responsable de ses actes, il sera puni rigoureusement. Il est vrai que ceux qui peignent des croix gammées sur les murs et qui profanent les cimetières ne représentent pas un grave danger pour la société humaine ou pour l'ordre constitutionnel; néanmoins les organes nationaux se voient obligés de lutter avec résolution contre de tels phénomènes, non seulement en égard aux événements du passé et aux blessures non encore cicatrisées des victimes mais encore en vue du maintien et de la consolidation du prestige de notre démocratie.

Ces derniers mois, on a constaté une augmentation des menaces et des offenses anonymes de caractère manifestement politique, envers des hommes politiques, des ecclésiastiques, des écrivains et des artistes qui avaient exprimé leur opinion personnelle sur des problèmes comme celui de la ligne Oder-Neisse. Les représentants des forces démocratiques du peuple, y compris les porte-parole autorisés des organisations de réfugiés, ont nié avoir pris part à de telles manifestations de vandalisme politique. Les organes du pouvoir exécutif devront veiller néanmoins à ce que d'éventuels différends dans la politique intérieure

wachsam sein müssen, damit nicht zukünftige innen- und aussenpolitische Auseinandersetzungen und die Unzufriedenheit bestimmter Teile der Bevölkerung erneut einen Nährboden für politisches Rowdium nazistischer Prägung ergeben.

In zunehmenden Masse versucht auch eine Reihe nicht organisationsgebundener extrem nationalistischer Zeitschriften und Verlage durch geschickte Behandlung allgemein interessierender Themen auch solche Bevölkerungskreise anzusprechen, die rechtsradikalem Gedankengut nicht oder nicht mehr aufgeschlossen sind und die seit Jahren demokratischen Parteien ihr Vertrauen und ihre Stimmen gegeben haben. So wird in unverantwortlicher Weise die durchaus notwendige Diskussion der Historiker über die Ursachen der beiden letzten Kriege missbraucht, um ein Regime zu entschuldigen, an dessen historischer Schuld kein Vernünftiger mehr zweifelt.

Offensichtlich soll damit propagandistisch das Feld für eine allgemeine Rechtfertigung des Nationalsozialismus und seiner Gewalttaten vorbereitet werden – häufig durch Leute, die in der «Bewegung» führende Stellungen bekleidet haben. Niemand bestreitet der Wissenschaft das Recht, historische Erkenntnisse immer wieder neu zu überprüfen. Wir wehren uns aber ganz entschieden dagegen, dass die Feinde der Demokratie sich durchaus fragwürdiger historischer Thesen bedienen, um damit unsere freiheitliche Grundordnung zu untergraben und für eine vergangene Gewaltherrschaft zu werben. Noch ist nicht vergessen, dass auch Hitler einst mit der agitatorischen Ausschlichtung der Kriegsschuldfrage der Sprung aus den Hinterzimmern der Kneipen in die gefüllten Versammlungshallen gelang. Auch kulturpolitische Themen werden auf ähnliche Weise zu durchsichtigen politischen Zwecken ausgebeutet.

All' diese Erscheinungen, die nicht verharmlost werden dürfen, wirken verständlicherweise gerade auf diejenigen Mitbürger alarmierend, die selbst Opfer nationalsozialistischer Gewalttaten und Verfolgungen waren. Aus Kreisen der Widerstandskämpfer- und Verfolgtenorganisationen wird deshalb auch oft gegenüber den Erfahrungsberichten des Bundesministers des Innern eingewandt, sie gäben deshalb kein zuverlässiges Bild von der Stärke der rechtsradikalen Kräfte in Deutschland, weil sie lediglich eindeutig rechtsradikale Organisationen und Publikationen berücksichtigen, nicht aber die latenten nationalistischen Strömungen und antisemitischen Vorurteile in Bevölkerungsgruppen, die sich politisch nicht binden oder ihre Stimmen den demokratischen Parteien geben. Dem ist entgegenzuhalten, dass sich die Behörden bei der Beurteilung politischer Strömungen zunächst an das halten müssen, was exakt feststellbar ist. Wahlergebnisse, Organisations- und Mitgliederzahlen, die geringen Auflageziffern der Publikationen und die Finanznot der Gruppen sind Merkmale, die die Schlussfolgerungen der Berichte rechtfertigen. Ob und inwieweit darüber hinaus noch in der Bevölkerung nationalistisches oder antisemitisches Gedankengut vorhanden ist, entzieht sich exakter Berechnung. Meinungsumfragen und die weithin freimütig geäußerte Meinung der Nachkriegsgeneration lassen jedoch den Schluss zu, dass derartige antidemokratische Vorstellungen nur mehr bei einer Minderheit des Volkes zu vermuten und auch dort im Rückgang begriffen sind.

Es kann aber auch nicht oft genug davor gewarnt werden, von der Einstellung der deutschen Bevölkerung zu aktuellen Tagesfragen, wie die der deutschen Ostgrenzen oder der Waffenlieferungen an Israel, Schlüsse auf die Glaubwürdigkeit ihrer demokratischen Gesinnung zu ziehen. Die zuständigen Behörden werden

et extérieure et le mécontentement d'une certaine partie de la population ne fournissent pas un terrain favorable à des actes politiques vandalistes de caractère nazi.

Une série de périodiques ou de maisons d'édition nationalistes d'extrême droite qui ne sont pas liés par des organisations, essaient également de plus en plus, au moyen de thèmes généraux intéressants et rédigés avec habileté, d'attirer l'attention des groupes de la population qui ne sont pas ou ne sont plus ouverts aux idées de l'extrême droite et qui, depuis des années, ont accordé leur confiance et leurs suffrages aux partis démocratiques. Ils abusent ainsi, d'une manière inexcusable, des recherches absolument nécessaires faites par les historiens sur les causes des deux dernières guerres, pour pardonner à un régime dont la culpabilité historique n'est mise en doute par aucune personne raisonnable.

Il est évident qu'on compte ainsi, à l'aide de la propagande, préparer le terrain pour une justification générale du national-socialisme et de ses actes de violence, et ceci souvent par l'intermédiaire de personnes qui ont occupé des postes clef dans le «mouvement». Personne ne conteste à la science le droit de réviser à maintes reprises les connaissances dues à l'histoire. Mais nous nous refusons catégoriquement à accepter que les adversaires de la démocratie se servent de thèses historiques absolument douteuses pour saper de cette façon l'ordre fondamental libéral et faire de la publicité pour un despotisme passé. On n'a pas encore oublié qu'Hitler est parvenu jadis à franchir la distance entre les arrière-salles ces cafés et les salles de réunion combles, à l'aide de l'exploitation séditeuse du problème de la responsabilité de la guerre. D'une manière semblable, on se sert également de thèmes culturels politiques pour atteindre des buts politiques équivoques.

Tous ces phénomènes qu'il ne faut pas croire inoffensifs, ont précisément un effet alarmant sur les concitoyens qui ont été eux-mêmes victimes d'actes de violence et de persécutions national-socialistes. C'est pourquoi les organisations de résistants et de persécutés font souvent des objections en ce qui concerne les rapports d'information du ministre fédéral de l'intérieur: d'après eux, les rapports ne donnent pas une image véridique de la puissance des organisations de droite en Allemagne, parce qu'ils prennent uniquement en considération les organisations et publications nettement extrémistes de droite, sans prêter attention aux courants latents nationalistes et aux préjugés antisémitiques dans les groupes de la population qui ne sont pas liés politiquement ou qui donnent leurs suffrages aux partis démocratiques. A cela il faut objecter que dans leur jugement sur les courants politiques, les autorités doivent s'en tenir en premier lieu à ce qu'on peut constater exactement. Les résultats des élections, le nombre des membres et des organisations, les tirages peu considérables des publications et la pénurie financière des organisations sont des indices qui justifient les conclusions des rapports. Savoir si et dans quelle mesure il existe encore des idées nationalistes ou antisémitiques dans la population, cela échappe à tout calcul. Des sondages d'opinion et l'avis de la génération d'après-guerre qui souvent est exprimé avec franchise, permettent cependant de conclure que de telles conceptions antidémocratiques n'existent aujourd'hui que dans une minorité de la population et qu'elles y subissent une régression.

Même si l'on connaît l'attitude de la population allemande envers les problèmes actuels comme celui des frontières orientales de l'Allemagne ou celui de la

allerdings auch darauf achten müssen, dass die noch vorhandenen rechtsextremen Kräfte nicht die Auseinandersetzungen über solche das deutsche Volk bewegenden Fragen ausnützen, um mit Mitteln «schrecklicher Vereinfachung» und demagogischer Ausnutzung der Anliegen bestimmter Bevölkerungskreise neue Anhänger zu werben. Solchen Rattenfängern zu begegnen ist auch in Zukunft Aufgabe aller demokratischen Kräfte, besonders der öffentlichen Meinung, der Parteien, Gewerkschaften und Schulen. Die Behörden der Bundesrepublik, denen die Aufgabe übertragen ist, die Verfassung vor allen Angriffen und Infiltrationsversuchen totalitärer Ideologien – ob sie nun von rechts oder links kommen – zu schützen, bedürfen dabei nicht zuletzt der Unterstützung derjenigen Mitbürger, die am eigenen Leibe die Auswirkungen der Gewaltherrschaft erlitten haben.



livraison d'armes à Israël, il faudrait se garder d'en conclure que ses convictions démocratiques ne sont pas authentiques. Bien entendu, les autorités compétentes devront prendre garde à ce que les forces existantes d'extrême droite en profitent pas des différends sur ces problèmes concernant le peuple allemand, pour engager de nouveaux adhérents au moyen «d'une simplification terrible» et d'une exploitation démagogique des désirs de certains groupes de la population. Il faut s'opposer à ces preneurs de rats, ce qui incombe aussi pour l'avenir à toutes les organisations démocratiques, et plus particulièrement aux représentants de l'opinion publique, aux partis, aux syndicats et aux écoles. Les autorités de la République fédérale sont chargées de protéger la constitution contre toute attaque et toute tentative d'inéltation d'idéologies totalitaires – soit de la droite, soit de la gauche –, et pour cette tâche, elles ont besoin de l'assistance de tous les concitoyens qui ont souffert personnellement des effets du despotisme.

## **Kein Triumph, aber auch kein Trauertag**

Nationale Gedenktage sind Anlass, zurückzublicken und sich einig zu werden mit der eigenen Geschichte. Auch der 20. Juli ist ein nationaler Gedenktag, aber er ist keine Einladung zu nationaler Hochstimmung. Wir feiern heute keinen Triumph, wir gedenken eines Fehlschlages. Ein deutscher Aufstand misslang, der Recht und Moral wiederherstellen und Deutschland vor dem Untergang retten sollte.

Dennoch ist dieser Tag kein Tag der Trauer, dazu ist sein Gewinn zu gross. Er hat den Beweis erbracht, dass das deutsche Volk mehr war als nur eine Summe von Hitler-Leuten. Sicher ist die innere deutsche Opposition nicht gestorben, um uns ein bequemes Alibi gegen Anklagen zu verschaffen. Sie hat sich geopfert, damit wir und die, die nach uns kommen, wieder mit Ehre und Dankbarkeit von dem sprechen können, was sonst durch den Missbrauch des Regimes für immer verwüstet worden wäre: vom deutschen Vaterland.

Der fürchterliche Missbrauch verpflichtender Werte und Tugenden im Dritten Reich hat den Worten «Volk», «Vaterland», «Nation», einen hohlen Klang für unsere Ohren gegeben. Der Nationalsozialismus hatte das Volk zur blinden «Gefolgschaft», die Nation zur «Herrenrasse», das Vaterland zu «Blut und Boden», nationale Politik zu Gewalt und Verbrechen entartet. Die Männer, die den Schlag gegen Hitler führten, haben das gewusst. Es war dennoch Vaterlandsliebe, die sie bewegte, und die sie in einer letzten Konsequenz sogar befähigte, die Niederlage Deutschlands innerlich hinzunehmen, damit im neuen Beginn das Leben ihres Volkes wieder einen Sinn, der Name ihres Volkes wieder seine Ehre gewinnen möge. Es ist ein entscheidender Unterschied, ob man sein Vaterland über alles liebt, oder ob man es über alles setzt. Für die Männer des Widerstandes war es undenkbar, das Vaterland ohne Recht, ohne Achtung vor den anderen Völkern, ohne Verpflichtungen gegenüber den hohen menschlichen Idealen wieder aufzurichten. Diesen und keinen anderen Begriff vom Vaterland haben sie uns als Erbe hinterlassen. Er kann und darf nicht beiseite geschoben, nicht ausgemustert werden in der Bestandsaufnahme der deutschen Gegenwart.

## Ce n'est ni un triomphe, ni un jour de deuil

Les journées commémoratives nationales sont toujours une occasion pour porter son regard en arrière et pour méditer sur l'histoire de son pays. Le 20 juillet également est un jour de commémoration, mais il n'invite pas à l'ambiance de fête nationale. Nous ne fêtons pas un triomphe aujourd'hui, nous évoquons, au contraire, un coup manqué. Un soulèvement allemand qui voulait rétablir le droit et la morale et sauver l'Allemagne du naufrage, a échoué.

Néanmoins, cette journée n'est pas une journée de deuil, car le fruit qu'elle a porté est grand. Elle a prouvé que l'Allemagne était plus que la simple somme des partisans de Hitler. Les membres de l'opposition intérieure allemande n'ont certainement pas donné leur vie pour nous procurer un alibi facile contre des accusations formulées à notre égard. Ils ont fait ce sacrifice pour que nous, et ceux qui viendront après nous, puissions à nouveau parler avec honneur et gratitude de ce qui aurait été dévasté à jamais par l'abus du régime, à savoir: la patrie allemande.

Le terrible abus qui a été fait au Troisième Reich des valeurs morales et des vertus, a eu comme conséquence que les notions de «peuple», «patrie», «nation» retentissent d'un son creux à nos oreilles. Le national-socialisme a fait dégénérer les notions de «peuple» en «esclavage aveugle», de «nation» en «race de maîtres», de «patrie» en «sang et sol». La politique nationale n'était plus que tyrannie et crimes. Les hommes qui ont dirigé le coup contre Hitler, ne l'ignoraient pas. C'était, néanmoins, l'amour de la patrie qui les a animés, et qui, en dernier ressort, leur a permis d'accepter dans leur for intérieur la défaite de l'Allemagne, afin qu'à partir de ce nouveau point, la vie de leur peuple reprenne un sens et le nom de leur peuple retrouve son honneur. Il y a une différence décisive si on aime sa patrie au-dessus de tout, ou si on la place au-dessus de tout. Pour les hommes de la Résistance, il était impensable de rétablir la patrie sans droit, sans respect des autres peuples, sans obligations vis-à-vis des idéaux élevés de l'homme. C'est cette conception de la patrie, et pas une autre, qu'ils nous ont léguée en patrimoine. Elle ne doit pas être mise à l'écart ou éliminée lorsqu'il s'agit de faire l'inventaire de nos réalités allemandes.

Man sagt, wir Deutschen hätten einen unüberwindlichen Hang zum Gehorsam und zum Untertanengeist. Angesichts des innerdeutschen Widerstrebens und Widerstandes gegen Hitler vor und nach 1933, angesichts des 20. Juli 1944 und noch einmal seit dem 17. Juni 1953 kann jedermann mit Händen greifen, dass in der nationalen Überlieferung unseres Volkes Freiheit und Recht ihren festen Platz haben. Zumal dem 20. Juli und dem 17. Juni verdanken wir es, dass wir heute ohne unterwürfige Selbstbezeichnung von Schuld und Fehler, ohne arrogante Überheblichkeit von Deutschlands Ehre sprechen können.

Wir wollen und dürfen nichts beschönigen. Unfassbar schreckliche Dinge sind vom Nationalsozialismus unter dem deutschen Namen geschehen. Und es ist wahr, Deutsche haben dies getan, und Deutsche haben es geschehen lassen. Aber wer kann das Geschehenlassen schon begreifen, wenn er nicht selber einmal unter totalitärer Gewaltherrschaft hat leben müssen. Auf dem berühmt gewordenen Parteitag der KPdSU im Februar 1956 hat Chruschtschow sich selber und den anderen Politbüro-Mitgliedern die Frage gestellt, warum sie sich nicht rechtzeitig gegen Stalin zur Wehr gesetzt haben. Seine Antwort ist für das Leben in totalitärer Tyrannei kennzeichnend: Man habe diese Dinge zu verschiedenen Zeiten verschieden beurteilt. Man habe auch, wenn man mit Stalin zusammensass, nicht gewusst, ob man anschliessend nach Hause oder ins Gefängnis geschickt werde. Es sei klar, dass solche Verhältnisse jedes Mitglied des Politbüros in eine sehr schwierige Situation gebracht haben. Es sei daher verständlich, wie schwierig es war, sich gegen die eine oder andere ungerechte Massnahme, gegen schwere Irrtümer und Unzulänglichkeiten aufzulehnen. Auch im Licht dieser Äusserung können die Männer des 20. Juli ehrenvoll bestehen.

Dunkle, schreckliche, dämonische Perioden hat es in der Geschichte aller grossen Völker gegeben. Jedem Volk würde man Unrecht tun, würde man es nur nach solcher Phase seiner Geschichte beurteilen. Dies ist nicht die Stunde aufzuzählen, was der Welt aus dem deutschen Volk an grossen Leistungen und Werten gegeben worden ist. Aber in dieser Gedenkstunde darf, ja muss daran erinnert werden, dass eben auch Deutsche im Ringen gegen die nationalsozialistische Tyrannei gestanden, vieles gewagt, vieles gelitten haben. Zehntausende Deutsche – jemand hat ausgerechnet, im Durchschnitt zehn an jedem Tag – sind während der zwölf Jahre des Dritten Reiches aus politischen Gründen hingerichtet oder ohne Urteil umgebracht worden. Und wenn man heute über die Gestapo und ihren Riesenapparat spricht, dann darf man nicht vergessen, dass diese Apparatur des permanenten Terrors doch nur geschaffen wurde, weil das System sie benötigt hat. Sie wurde gebraucht, weil eben im deutschen Volk ein breiter, wenn auch meist stiller, so doch von den Machthabern als gefährlich empfundener Widerstand lebendig war. Die Gestapo wurde gebraucht, weil dieses Volk Hitlers Verbrechen nicht hingegenommen hätte, wäre ihm freie Willensbildung möglich gewesen.

«Lassen wir uns nicht in unserem Glauben daran beirren, dass das deutsche Volk wie in der Vergangenheit so auch für die Zukunft dies will: Gerechtigkeit, Redlichkeit und Wahrheit.»

Goerdeler selbst hat mit diesem Wort ausgesprochen, dass die innere Opposition davon überzeugt war, für die Deutschen handeln zu müssen, aber auch stellvertretend für sie handeln zu können.

On dit, que nous, les Allemands, avons un penchant invincible pour l'obéissance et l'esprit de soumission. Etant donné qu'il y a eu la Résistance contre Hitler avant et après 1933, qu'il y a eu le 20 juillet et enfin le 17 juin 1953, il éclate aux yeux du monde entier, que la liberté et le droit font partie intégrante de la tradition nationale de notre peuple. C'est surtout grâce au 20 juillet et au 17 juin, que nous avons le droit de parler de l'honneur allemand sans auto-accusation servile et sans prétention arrogante.

Nous ne voulons et ne devons rien excuser. Des actes affreux et inimaginables ont été commis par le régime national-socialiste, sous le nom de l'Allemagne. Et il est vrai, ce sont les Allemands qui l'ont fait, qui ont laissé faire. Mais qui pourrait déjà comprendre cette attitude passive s'il n'a pas dû vivre sous une dictature totalitaire. Au cours de la réunion du parti communiste de l'URSS, devenue fameuse, en février 1956, Khrouchtchev s'est posé à lui-même et aux autres membres du Bureau politique la question de savoir pourquoi ils ne se seraient pas opposés à temps à Staline. La réponse qu'il a donnée est significative pour la vie régie par une tyrannie totalitaire: On apprécie, disait-il, ces choses-là d'une façon différente selon les différents moments. On n'aurait su également, pendant les réunions avec Staline, si à leur issue on était envoyé à la maison ou à la prison. Il était donc évident, a-t-il poursuivi, qu'une telle situation avait placé chacun des membres du Bureau politique dans une position difficile. Ainsi on comprend combien il était difficile de s'opposer à l'une ou l'autre des mesures injustes ou aux graves erreurs ou insuffisances. De même, à la lumière de ces paroles, les hommes du 20 juillet font honneur au peuple allemand.

Tous les grands peuples ont, à un moment ou un autre, traversé des périodes sombres, violentes et subjuguées par le démon. Il ne serait pas juste de ne vouloir juger un peuple que d'après une telle phase de son histoire. Ce n'est pas le moment d'énumérer les réalisations et les valeurs que le peuple allemand a apporté au monde entier. Mais on a le droit, et même le devoir, de rappeler au cours de cette manifestation commémorative qu'il y a eu aussi des Allemands qui ont lutté contre la tyrannie nationale-socialiste, qui ont beaucoup osé et beaucoup souffert. Des dizaines de milliers d'Allemands – quelqu'un a calculé qu'il y en avait en moyenne dix par jour – ont été exécutés pour des raisons politiques ou supprimés sans aucun jugement, au cours des 12 années d'existence du III<sup>e</sup> Reich. Et lorsqu'aujourd'hui on évoque la Gestapo et son appareil géant, il ne faut pas oublier, que c'est précisément parce que le système en avait besoin que cet appareil de la terreur permanente a été créé. Ce dernier était indispensable précisément parce qu'il existait dans le peuple allemand un fort courant de Résistance qui – bien que calme le plus souvent – a été ressenti comme un danger par les détenteurs du pouvoir. La Gestapo était nécessaire parce que ce peuple n'aurait pas accepté les crimes de Hitler s'il avait eu la possibilité d'exprimer librement sa volonté.

«Ne nous laissons pas décourager dans notre foi que le peuple allemand aspire, dans le futur comme par le passé, à la justice, à l'honnêteté, et à la vérité.»

Goerdeler lui-même a exprimé par ces paroles que l'opposition intérieure était convaincue de devoir agir pour les Allemands, et de pouvoir le faire à leur place.

Vielleicht wird zu oft vergessen, dass der 20. Juli nur das letzte Glied einer Kette fehlgeschlagener Versuche war. Versuche gab es schon vor dem Krieg, vor der sich abzeichnenden Katastrophe. Es begann mit den Aktionen, die den Krieg verhindern sollten, mit dem Protest also nicht erst gegen die innerdeutschen Verbrechen der Nazis, sondern schon gegen ihr aussen- und machtpolitisches Programm.

Man kann nicht im Ernst behaupten, die Männer des Widerstandes hätten an Stelle Hitlers den Krieg gewinnen wollen. Um sich einem solchen Trugbild hinzugeben, besaßen sie ein zu genaues Wissen. Sie wussten, dass der Krieg verloren war, und dass es auch politisch nach der Konferenz von Casablanca für Deutschland keinen anderen Weg gab als Kapitulation. Die Kontakte des deutschen Widerstandes im westlichen Ausland hatten dort zwar Interesse wachgerufen. Aber dieses Interesse bezog sich auf die Schwächung des deutschen Feindes, nicht auf die Erkenntnis, dass Deutschland und der Nationalsozialismus im Grunde zwei verschiedene Dinge waren. Auch eine Regierung Beck-Goerdeler, die die Rechtsordnung wiederhergestellt, Verbrechen abgeurteilt und Wiedergutmachung geleistet hätte, konnte leider – und das machte die Last für diese Männer doppelt schwer – nur mit bedingungsloser Kapitulation rechnen.

Warum haben die Männer des 20. Juli dann gehandelt? Sie wussten doch, dass das Ende der Hitlerschen Tyrannei vor der Tür stand. Jeder von ihnen hätte dann wie alle anderen einen neuen Anfang probieren können. Sie wussten doch auch, was sie zu erwarten hatten bei Fehlschlag oder vorzeitiger Entdeckung. «Für eine so gute und gerechte Sache ist der Einsatz des eigenen Lebens der angemessene Preis», sagte Julius Leber für sie. Sicher, sie handelten aus Gewissensgrund. Vom Grafen Moltke ist das Wort überliefert, es gehe darum «das Bild des Menschen wieder aufzurichten im Herzen unserer Mitbürger».

Aber was war der letzte Beweggrund, sozusagen wider die Vernunft alles zu wagen? Es gibt nur eine überzeugende und überzeugend belegte Antwort: sie fühlten sich ganz persönlich verantwortlich für jene Gemeinschaft und Bindung, die sich in Volk und Vaterland darstellt. Sie wollten Volk und Vaterland retten vor endloser Verfluchung, vor dem Ausgestossenwerden aus der Geschichte. Sie wollten dem Guten und Grossen ihres Volkes noch einen Weg in die Zukunft erhalten. Sie liebten ihr Volk, ihr Deutschland. In der Nacht vor seinem Tod schrieb Henning von Tresckow: «Wenn einst Gott verheissen hat, er werde Sodom nicht verderben, wenn auch nur zehn Gerechte darin seien, so hoffe ich, dass Gott auch Deutschland um unsertwillen nicht verderben wird.» Und York von Wartenburg schrieb vor seiner Hinrichtung an die Mutter: «Es waren lediglich meine vaterländischen Gefühle, die Sorge um mein Deutschland. Deshalb stehe ich auch aufrecht vor meinen Vorfahren, dem Vater und den Brüdern. Auch für meinen Teil sterbe ich den Tod fürs Vaterland.»

Da spricht etwas, was uns Heutigen, allzuvielen von uns fremdartig klingt: mein Volk, mein Vaterland, mein Deutschland. Aber wir brauchen diese Werte, diese Verpflichtungen, diese Anrufe, ja, auch diese Gefühle wieder, wenn unser Volk in seiner menschlichen und nationalen Not und in der Verworrenheit der Welt bestehen will. Zweckdenken, Nützlichkeits erwägungen, materielle Interessen genügen nicht als Boden, auf dem Pflichtbewusstsein und Opfersinn für die Gemeinschaft wachsen können. Hart zugespitzt – die Kürze verlangt das – möchte ich sagen, man opfert nicht und man opfert sich nicht auf für Wachstums-

On oublie peut-être trop souvent que le 20 juillet n'était que le dernier maillon d'une suite de tentatives manquées. Dès la période précédant la guerre, avant que la catastrophe ne se dessine, il y a eu des tentatives. Au début celles-ci se sont manifestées par des actes pour empêcher la guerre, par des protestations non seulement contre les crimes commis par les nazis à l'intérieur du pays, mais déjà contre leur programme de politique étrangère et d'expansion forcée.

On ne peut prendre vraiment au sérieux ceux qui prétendent que les hommes de la Résistance ont voulu gagner la guerre à la place de Hitler. Ils voyaient trop clair pour se laisser leurrer par une telle illusion. Ils savaient que la guerre était perdue et qu'après la Conférence de Casablanca il n'y avait pas d'autres solutions pour l'Allemagne, même au point de vue politique, que la capitulation. On avait, certes, attaché un certain intérêt aux contacts que la Résistance allemande avait établis avec les pays de l'Ouest. Mais cet intérêt était dirigé uniquement vers l'affaiblissement de l'ennemi allemand: il n'était pas dû au fait qu'on avait reconnu que l'Allemagne et le national-socialisme étaient au fond deux choses différentes. Même un gouvernement Beck-Goerdeler qui aurait rétabli l'ordre fondé sur le droit, jugé les criminels, et procédé à des indemnisations, ne pouvait espérer qu'une capitulation sans conditions – et ceci rendait doublement lourde la tâche de ces hommes.

Alors, pourquoi les hommes du 20 juillet ont-ils agi? Puisqu'ils savaient que la fin de la tyrannie hitlérienne était imminente, chacun d'eux aurait donc pu tenter un nouveau départ, comme tout le monde, d'autant plus qu'ils connaissaient le sort qui leur était réservé en cas d'échec ou de découverte prématurée. Julius Leber a donné la réponse lorsqu'il disait: «Pour une si bonne et juste cause c'est la mise en jeu de la vie qui représente le prix adéquat.» Certes, ils ont agi selon leur conscience. Du Comte Moltke, on tient la parole qu'il s'agit de «rétablir l'image de l'homme dans le cœur de nos citoyens.»

Mais quel était le mobile décisif qui les a incités à tout risquer, pour ainsi dire contre toute raison? Il n'existe qu'une seule réponse convaincante suffisamment étoffée de témoignages, à cette question, à savoir, qu'ils se sont sentis personnellement responsables de cette communauté et de ces liens que représentent le peuple et la patrie. Ils voulaient sauver le peuple et la patrie pour qu'ils ne soient pas maudits jusqu'à la fin de l'histoire, pour qu'ils ne soient pas mis au ban de l'histoire. Ils voulaient garder un chemin ouvert vers l'avenir pour ce qui était grand et bon dans leur peuple. Ils aimaient leur peuple, leur Allemagne. Dans la nuit précédant sa mort, Henning von Tresckow a écrit ces paroles: «Ainsi que Dieu a promis de ne pas faire périr Sodome, pour peu qu'il y ait dix justes dans la ville, j'espère que Dieu ne laissera pas sombrer l'Allemagne à cause de nous.» Et York von Wartenburg, avant son exécution, a écrit à sa mère: «C'étaient seulement mes sentiments patriotiques, l'inquiétude au sujet de mon Allemagne. C'est pourquoi je me sens digne de mes ancêtres, de mon père, et de mes frères. Moi aussi, je subis la mort pour la patrie.»

Nous entendons là des mots qui semblent étranges à trop de nos contemporains: «mon peuple», «ma patrie», «mon Allemagne». Mais nous avons besoin de ces valeurs, de ces engagements, de ces appels, même de ces sentiments, si notre peuple veut se maintenir, dans sa détresse humaine et nationale et au milieu de tant de déchirements dans le monde. L'utilitarisme, des considérations d'utilité, des intérêts matériels ne suffisent pas pour préparer le sol sur lequel le sens du devoir et l'esprit de sacrifice pour la communauté peuvent s'épanouir. Pour

raten, Sozialproduktsanteile und Werbeparolen. Wirkliche Opfer werden nur für höhere Werte erbracht, zum Beispiel für die aus der Tiefe der Geschichte gewachsene Gemeinschaft der Menschen eines Landes, einer Sprache, einer Kultur, einer Not, eines Schicksals. Gerade für diese Generation, die im Dunkel gestörten Geschichtsbewusstseins nach Richtpunkten sucht, nach Aufgaben und Zielen, die Opfer und Hingabe lohnen, hält die Tat, die heute vor 22 Jahren scheiterte, eine Antwort bereit. Durch Liebe zum Vaterland, zu der natürlichen und geistigen Einheit unseres Volkes, gewinnen wir einen festen politischen Standort in einer ständig sich wandelnden, in einer gefährdeten und gefährdenden Welt. Das aber verlangt, dass jeder von uns zu jeder Stunde zu seinem Teil – mag dieser Teil noch so klein sein – die Verantwortung für das Ganze anzunehmen bereit ist. Der nach dem 20. Juli hingerichtete Pater Delp hat das einmal so gesagt: «In diesen Zeiten erträgt Gott nicht den Menschen, der da vor ihm erscheint und nur sein privates Anliegen und nur seine privaten Sorgen ihm vorträgt. In diesen Zeiten, in denen Gott mit der Menschheit würfelt um die Grundordnungen des Daseins, da verlangt der Herrgott den Menschen des weiten Herzens, der grossen Verantwortung, der wirklich vor Gott hintritt und das Ganze auf sich nimmt.» Was hier gesagt ist, gilt heute wie damals. Dies ist nicht das einzige, aber wohl doch das wichtigste, was uns Heutigen der 20. Juli sagt. Er sagt es nicht nur, er gibt es uns auf – für unser Volk, für unser ganzes deutsches Volk.



l'exprimer par une «formule-choc» – car je dois être bref –: on ne se sacrifie pas et ne consent pas des sacrifices pour des taux de croissance, des quotes-parts de produit national et des slogans publicitaires. De vrais sacrifices ne sont consentis que pour des valeurs plus élevées, par exemple, pour la communauté née des profondeurs de l'histoire des hommes d'un même pays, d'une même langue, d'une même civilisation, d'une même détresse, d'un même destin. C'est précisément pour cette génération qui, dans les ténèbres d'une conscience historique troublée, cherche des points de repère, des missions et des buts dignes de sacrifices et de dévouement, que l'acte qui a échoué, il y a 22 ans aujourd'hui, donne une réponse. C'est l'amour de notre patrie, de l'unité naturelle et spirituelle de notre peuple, qui constitue la base politique que nous rejoignons comme un point fixe dans un monde en perpétuel changement, monde menacé et menaçant. Mais ceci exige que chacun de nous, à chaque moment est prêt à accepter sa portion – pour petite qu'elle soit – de responsabilité pour l'ensemble. Le Père Delp, assassiné après le 20 juillet, l'a exprimé de la façon suivante: «Dans ces temps, Dieu ne supporte pas l'homme qui se présente devant lui avec seulement son affaire personnelle et ses petits soucis personnels. Dans ces temps, où Dieu joue aux dés avec l'humanité pour les ordres fondamentaux de l'existence, il exige l'homme au cœur généreux, prêt à prendre toute la responsabilité, un homme qui se présente vraiment devant Dieu et assume toute la charge.» Ceci est valable aujourd'hui comme hier. Ce n'est, certes, pas tout ce que le 20 juillet nous apporte, mais c'est probablement le message le plus important. Et ce n'est pas seulement un message, mais une mission – pour notre peuple, pour tout notre peuple allemand.

## Die Freiheit des Andersdenkenden

Der 20. Juli 1944 gehört in die Reihe jener tragischen Tage der deutschen Geschichte hinein zusammen mit dem März 1848 und dem 17. Juni 1953, als in unserem Volke die Freiheit gegen Gewalt aufstand, aber ihr ein unmittelbarer Erfolg versagt blieb.

Ohne die bewegenden Ereignisse des Jahres 1848 hätte es wohl später in Deutschland kein demokratisches Bewusstsein und keine Anfänge demokratischer Traditionen gegeben. Die deutsche Demokratie hätte ohne den Opfergang der Männer des 20. Juli 1944 wohl kaum das Vertrauen der Umwelt erworben. Dieser Aufstand war der Beweis dafür, dass Volk und Gewaltherrschaft nicht identisch waren. Zu dem Vertrauenskapital hat beigetragen, dass aus den Reihen des Widerstandes eine ganze Anzahl Persönlichkeiten in die Führungspositionen des demokratischen Deutschland eingerückt sind. Mit tiefer Trauer können wir nur feststellen, wieviele der Besten uns durch die Grausamkeit der Gewaltherrschaft heute fehlen.

Der 17. Juni 1963 hat deutlich gemacht, dass die Deutschen im anderen Teile unseres Vaterlandes sich mit dem ihnen von aussen aufgezwungenen Regime nicht abgefunden haben. Bis in die jüngste Zeit hinein wurde bei verschiedensten Anlässen – ob nun bei den gewaltigen Familientreffen in Ost-Berlin oder durch das Echo auf das Vorhaben eines öffentlichen Meinungs-austausches in beiden Teilen Deutschlands – der Umwelt sichtbar gemacht, dass die Deutschen sich auch durch Mauer und Stacheldraht nicht auseinanderhalten lassen. Wir sind ein Volk und wollen auch eines bleiben.

Jeder der genannten Tage ist ein Kulminationspunkt und kann nicht von seiner Vorgeschichte gelöst werden. Zum März 1848 gehört der Opfergang derer, die in den Jahrzehnten seit den Freiheitskriegen für die Einlösung der Versprechungen stritten, welche die Regierenden dem Volk gemacht hatten.

Der 17. Juni 1953 ist nicht denkbar ohne den Mut und die Opferbereitschaft der Männer und Frauen, die sich in den Jahren vorher der Gewaltherrschaft widersetzen und zu Zehntausenden die Zuchthäuser, Gefängnisse und Lager der

## La liberté de ceux qui ne partagent pas l'opinion commune

Le 20 juillet 1944 fait partie de cette série des journées tragiques de l'histoire allemande que sont celles du mois de mars 1848 et le 17 juin 1953, lorsque la liberté s'est élevée dans notre peuple contre la tyrannie, sans toutefois remporter un succès immédiat.

S'il n'y avait pas eu les événements de l'année 1948, la conscience démocratique n'aurait pu naître en Allemagne, et nous n'aurions pas connu les débuts d'une tradition démocratique. La démocratie allemande n'aurait probablement pas gagné la confiance du monde s'il n'y avait pas eu le sacrifice des hommes du 20 juillet. Ce soulèvement a apporté les preuves que le peuple ne se confondait pas avec la tyrannie. La confiance dans cette démocratie se trouve d'autant plus renforcée qu'un certain nombre de personnalités de la Résistance occupent des positions-clés dans l'Allemagne démocratique d'aujourd'hui. Et c'est pleins de douleur, que nous devons nous rendre à cette évidence: nombre des meilleurs, arrachés à nous par la cruelle tyrannie, nous manquent aujourd'hui.

Le 17 juin 1953 a montré que les Allemands vivant dans l'autre partie de notre patrie, ne se sont pas accommodés au régime qu'on leur a infligé de l'extérieur. Encore ces derniers temps, lors des occasions les plus diverses – soit au moment des grandes rencontres des familles à Berlin-Est, soit par l'écho qu'a déclenché le projet d'un échange de conférenciers – il a été démontré au monde entier, que ni Mur, ni barbelés peuvent séparer les Allemands. Nous sommes un seul peuple et nous voulons le rester.

Chacune des journées dont nous venons de parler constitue un point culminant, inséparable des événements qui l'ont précédé. Le sacrifice de ceux qui, pendant les décennies suivant les Guerres de Libération ont lutté pour que les promesses faites au peuple par les dirigeants soient réalisées – ce sacrifice fait partie intégrante de la révolution de mars 1848.

Le 17 juin 1953 est inconcevable sans le courage et le sacrifice de ces hommes et de ces femmes qui, pendant les années précédentes, se sont opposés à la

neuen Herren füllten. Deshalb war ja auch immer eine der Losungen jener stürmischen Tage: Freiheit für die politischen Gefangenen.

Der 20. Juli 1944 nun war der tragische Höhepunkt einer Entwicklung, die in Wahrheit mit der Errichtung der nationalsozialistischen Gewaltherrschaft begann. Die Zerschlagung aller nicht von NSDAP kontrollierten Organisationen stiess auf Widerstand. Dieser wurde mit einer beispiellosen Terrorwelle gebrochen. Zehntausende von politisch Andersdenkenden, damals in erster Linie Sozialdemokraten, Kommunisten und Gewerkschaftler, wurden in den provisorischen Kerkern des Regimes gefangengehalten und gefoltert, Tausende in den ersten Monaten ermordet. Lange Jahre bevor der Krieg die Schreckensherrschaft des Regimes auf andere Länder ausdehnte und die den deutschen Namen verdunkelnden Konzentrationslager mit Männern, Frauen und Kindern aus anderen Ländern Europas füllte, waren es Deutsche, die von der Gewaltherrschaft verfolgt, gemartert und gequält wurden. Ihre aufrechte Haltung gereicht dem deutschen Volk zur Ehre. Ohne sie hätte es weder den 20. Juli 1944 noch Hoffnung auf ein besseres Deutschland gegeben.

Leider stand ein allzu grosser Teil unseres Volkes den Vorgängen im Jahre 1933 verständnislos gegenüber. Die Enttäuschung über die Schwäche der demokratischen Republik und das Elend der Weltwirtschaftskrise führten zu einem unverdienten Vertrauensvorschuss für die neuen Herren. Allzu leichtgläubig übersah man die Sturmzeichen und schloss die Augen vor jener Verfolgung, die einen nicht direkt selbst betraf, und vor der bald erkennbaren Vorbereitung eines Angriffskrieges. Wer aber glaubt, um des Lebensstandards willen auf die Freiheit verzichten zu können oder zu müssen, der verliert ausser der Freiheit auch noch Frieden und Leben. Dies ist die bittere, unbestreitbare Erfahrung unseres Volkes.

Erst in den Stürmen des Krieges und der Niederlage hat es gelernt, dass Freiheit unteilbar ist. Wer sie heute meinem Mitmenschen nimmt, der raubt mir morgen meine eigene Freiheit. Immer noch gilt der grossartige Satz der Rosa Luxemburg: Freiheit ist immer die Freiheit des Andersdenkenden. Deshalb treten gute Demokraten nicht nur für die eigene Freiheit, sondern für die Freiheit aller ein.

Ich erwähnte die Verfolgung der Kommunisten im Jahre 1933. Trotz des neuen Schreckensregime jenseits der Mauer dürfen wir die Teilnahme der Kommunisten am Widerstand nicht einfach verschweigen. Willkürherrschaft schreibt Geschichte nach Bedarf neu. Wir müssen es mit der Wahrheit und der Gerechtigkeit halten. Nur ein kleiner Teil jener Männer wollte damals eine Gewaltherrschaft nur durch eine andere ersetzen.

Bei den meisten gab es viel Idealismus, Mut und Opferbereitschaft im Glauben an eine vermeintlich bessere Ordnung. Tausende kamen um, Tausende wurden von ihrer Führung in sinnlose Abenteuer verstrickt. Von den überlebenden Altkommunisten jener Zeit sind nur ganz wenige in den Dienst der neuen Gewaltherrschaft getreten. Für die meisten ist das jetzige Zonenregime Verrat an alten Idealen. Sie sind verbittert, geflohen, verfolgt und geschunden und zum Teil erneut hinter Gittern. Damit weist ihr Lebensweg ähnliche Züge auf wie der von ehemals gläubigen Nationalsozialisten, welche die Erkenntnis der Verbrechen und die Not des deutschen Vaterlandes in die Reihen des aktiven Widerstandes geführt hat.

tyrannie et ont peuplé par dizaines de milliers les maisons de réclusion, prisons et camps des nouveaux maîtres. C'est ainsi qu'un des slogans revendicatifs de ces journées mouvementées était: Liberté pour les prisonniers politiques.

Or, le 20 juillet 1944 constituait le point culminant tragique d'une évolution qui, en vérité, avait commencé au moment de l'établissement de la tyrannie nationale-socialiste. La dislocation de toutes les organisations non contrôlées par la N.S.D.A.P. se heurtait à une Résistance, qui fut anéantie par une vague de terreur sans précédent. Des dizaines de milliers de personnes, non-conformistes du point de vue politique, à l'époque surtout des sociaux-démocrates, des communistes et des syndicalistes, furent emprisonnées et torturées dans les geôles provisoires du régime; et c'est par milliers qu'ils furent assassinés au cours des premiers mois. Bien avant que la guerre étende la tyrannie du régime à d'autres pays et que les camps de concentration, qui ont souillé le nom de l'Allemagne, se soient remplis d'hommes, de femmes et d'enfants en provenance d'autres pays, ce furent des Allemands qui furent persécutés, martyrisés et torturés par le régime tyrannique. Leur attitude droite fait honneur au peuple allemand. Sans eux, il n'y aurait eu ni 20 juillet 1944, ni espoir de voir naître un jour une Allemagne meilleure.

Malheureusement une trop grande partie de notre peuple n'a pas compris les événements de l'années 1933. La déception due à la faiblesse de la république démocratique et la misère de la grande crise économique facilitaient la création d'une réserve de condescendance non-méritée à l'égard des nouveaux maîtres. Trop crédules, on ne prêtait pas cas aux signes précurseurs, ou bien on fermait les yeux sur la persécution qui ne vous concernait pas directement, ainsi que sur les préparatifs, de plus en plus évidents, d'une guerre offensive. Celui qui croit cependant pouvoir ou devoir renoncer à la liberté au profit du niveau de vie, ne perd non seulement la liberté, mais également la paix et la vie. C'est là l'expérience amère et incontestable qu'a dû faire notre peuple.

C'est seulement dans les orages de la guerre et de la défaite que notre peuple a compris que la liberté est indivisible. Celui qui aujourd'hui en prive mon voisin, m'arrachera ma propre liberté demain. La belle parole de Rosa Luxemburg est toujours valable: Le mot «liberté» signifie toujours la liberté d'exprimer une opinion différente. C'est pourquoi de bons démocrates ne défendent non seulement leur propre liberté, mais la liberté de tous.

J'ai mentionné la persécution des communistes en 1933. Et, malgré l'installation d'un nouveau régime de terreur de l'autre côté du Mur, nous ne devons pas purement et simplement passer sous silence la participation des communistes à la Résistance. La tyrannie, elle, réécrit l'histoire selon ses besoins; nous, par contre, devons respecter la vérité et la justice. Ce n'était qu'une petite fraction des hommes de la Résistance communiste qui désirait simplement remplacer une tyrannie par une autre.

La plupart d'entre eux, au contraire, possédaient beaucoup d'idéalisme, de courage, d'esprit de sacrifice, parce qu'ils croyaient en un meilleur monde. Des milliers parmi eux ont péri, et des milliers ont été entraînés par leurs dirigeants dans des aventures sans lendemain. Parmi les anciens communistes de cette époque qui ont survécu, il n'y en a que très peu qui sont entrés au services de la nouvelle tyrannie. Pour la plupart d'entre eux, le régime zonal actuel constitue

Erst gemeinsame Not, gemeinsamer Widerstand und gemeinsame Verfolgung haben damals Brücken geschlagen, die vordem leider nicht bestanden. Konservative, Liberale und Sozialdemokraten, Katholiken, Protestanten und Freidenker und, solange es ging, auch unsere jüdischen Mitbürger, Nord- und Süddeutsche, Arbeiter, Offiziere und Beamte, sie alle wuchsen zu einer Not- und Leidensgemeinschaft in gemeinsamem Ringen zusammen, die davon zeugte, dass wir Angehörige eines Volkes sind.

Wir wissen, dass es Freiheit nicht ohne Bindung gibt: Bindung an den Respekt vor der Freiheit und den Rechten anderer; Bindung an die Werte, auf denen das Zusammenleben unserer Gemeinschaft beruht. Bindungslose Freiheit führt zur Anarchie, die in Gewaltherrschaft umschlägt; Bindung ohne Freiheit macht die Gemeinschaft zum Götzen und erstickt die Würde der menschlichen Persönlichkeit.

Wir sagen ja zur Demokratie, weil sie die menschenwürdigste Regierungsform ist. In ihr müssen sich Regierung und Bürger um ein Höchstmass an Übereinstimmung bemühen. Sie ermöglicht Wechsel und Anpassung an neue Notwendigkeiten auf friedliche Weise, also ohne Gewalt. Ein Regime ist menschenunwürdig, wenn es den Bürgern nur den blutigen Weg der Gewalt lässt, um ihr Selbstbestimmungsrecht auszuüben.

Freiheit und Menschenwürde sind dem Staat vorgegeben und stehen nicht zu seiner Disposition. Eine Ordnung, die Freiheit und Menschenwürde zerstört, widerspricht dem ewigen Sittengesetz und kann freie Menschen nicht in Pflicht nehmen. Widerstand gegen eine solche Ordnung ist nicht nur menschliches und göttliches Recht, sondern wird zur sittlichen Pflicht. Diese Pflicht ruft aber nur den Einzelnen. Widerstand kann nicht von Menschen befohlen werden. Wohl kann sich der Einzelne mit Gleichgesinnten verbinden, wohl kann er versuchen, andere Gewissen aufzurütteln. Aber er darf nicht den Nächsten über seine eigene Einsicht hinaus zwingen. Widerstand aus Pflicht erfordert den höchsten Massstab in der Beurteilung der Reinheit der Motive und des legitim gewordenen Notwehrcharakters des Handelns. Die bitterschwere Gewissensentscheidung der Auflehnung gegenüber der eigenen Obrigkeit war keine Auflehnung gegen, sondern für das eigene Volk, um es von verbrecherischer Gewalt zu befreien und dem Morden ein Ende zu setzen.

Dieser Widerstand war bitterer als der Entschluss zum Widerstand in den von Deutschland besetzten Gebieten. Widerstand in Deutschland konnte sich nicht auf die Solidarität der ganzen Nation stützen. Jeder Einzelne stand zunächst für sich allein und hatte den bitteren Weg des Alleinseins zu gehen, bis er auf Gleichgesinnte stiess. Die von deutscher Gewalt besetzten Völker haben im Ringen um ihre Freiheit bewunderungswürdige Opfer gebracht. Der Gewissenskonflikt des deutschen Widerstandes aber blieb ihnen erspart. Bei uns stiess der Widerstand nicht nur auf die verbrecherische Gruppe der Träger des Regimes, sondern auch auf die vielen Männer, die in alter Tradition ihre Bürgerpflicht zu erfüllen glaubten, und auch auf jene, die im irregeleiteten Idealismus einer guten Sache und der Grösse ihres Volkes zu dienen wähnten. Auch dies gehört in die Tragik der Geschichte jener Jahre hinein.

Die Demokratie muss sich gegen ihre Feinde schützen können. Die Weimarer Demokratie ist bestimmt nicht deshalb untergegangen, weil sie sich beizeiten derer erwehrte, die keine Achtung vor der Freiheit anderer hatten. Wir müssen

une trahison des anciens idéaux. Ils sont aigris, ils ont fui, ils ont été persécutés et martyrisés, et ils se trouvent, en partie, à nouveau derrière des grilles de prison. Ainsi, le chemin qu'ils ont parcouru ressemble à celui des nationaux-socialistes convaincus au départ, qui, se rendant compte des crimes qui étaient commis et voyant la patrie en détresse, ont rejoint les rangs de la Résistance active.

C'est seulement en partageant la détresse, la Résistance et la persécution que des ponts ont pu être jetés, qui avant n'existaient pas, hélas. La lutte commune des conservateurs, des libéraux, et des sociaux-démocrates, des catholiques, des protestants et des libres penseurs, et, tant que cela était possible, aussi de nos concitoyens juifs, des Allemands du Nord et du Sud, des ouvriers, des officiers et des fonctionnaires – cette lutte les soudait tous dans une communauté de détresse et de souffrance, qui témoignait que nous sommes les membres d'un seul et même peuple.

Nous savons que la liberté ne peut pas exister sans obligations: obligation de respecter la liberté et les droits des autres; obligation de respecter les valeurs qui sont la base de l'ordre de notre Société. La liberté sans obligations mène à l'anarchie, qui engendre la tyrannie. S'il y a des obligations sans liberté, la Société devient une idole et étouffe la dignité de la personne humaine.

Nous voulons la démocratie parce qu'elle représente la forme de gouvernement la plus digne pour l'être humain. Sous un régime démocratique, le gouvernement et le gouverné doivent s'efforcer de réaliser un maximum d'harmonie. La démocratie permet des changements et des adaptations à de nouvelles nécessités d'une façon pacifique, donc sans contrainte. Un régime n'est pas digne de l'homme, lorsqu'il ne reste au citoyen que l'instrument sanglant de la force pour exercer son droit à l'autodétermination.

La liberté et la dignité de l'homme constituent des données pour l'Etat; elles ne sont pas à sa disposition. Un régime, qui détruit la liberté et la dignité de l'homme est contraire à l'éternelle loi morale et ne peut engager à son service des hommes libres. La Résistance contre un tel régime n'est pas seulement un droit humain et divin, mais devient un devoir moral. Ce devoir cependant n'appelle que l'individu en tant que tel; la Résistance ne peut être commandée par des hommes. L'individu peut, certes, se joindre à ceux qui partagent ses idées et essayer de réveiller les consciences des autres. Mais il n'a pas le droit d'exercer une pression sur son prochain, si ce dernier croit ne pas pouvoir changer de conviction. Dans le cas d'une Résistance par devoir, il faut appliquer des normes sévères pour apprécier la pureté des mobiles et pour juger s'il s'agit d'un acte de légitime défense. La décision, dictée par la conscience et si difficile à prendre, de se soulever contre l'autorité régnante, n'avait pas pour conséquence un soulèvement contre le peuple, mais pour le peuple, pour le libérer du pouvoir criminel et pour mettre fin aux massacres.

Cette décision était plus dure à prendre en Allemagne que dans les pays occupés par les Allemands. La Résistance en Allemagne ne pouvait pas s'appuyer sur la solidarité de la nation entière. Au départ chacun était seul et devait continuer dans son chemin amer de la solitude, jusqu'au moment où il rencontrait des hommes qui partageaient ses idées. Les peuples dont les territoires étaient occupés par la force allemande ont fait des sacrifices dignes de notre admira-

darauf achten, dass unter dem Vorwand, die Freiheit schützen zu wollen, die Freiheit selbst nicht demontiert wird. Hier steht ein anderer 20. Juli, der 20. Juli 1932, als warnendes Beispiel. Der damalige Staatsstreich gegen die demokratische Preussenregierung legte den Weg für Hitler frei. In Deutschland ist nun einmal die Freiheit mehrfach durch Missbrauch und Usurpation der Staatsgewalt zerstört worden. Deshalb gilt es, jeden Gebrauch staatlicher Macht sorgsam zu kanalisieren. Sonst gräbt sich die Macht selbst ein unkontrolliertes Bett.

Vor allem schliesslich brauchen wir die Tugend demokratischer Wachsamkeit. Institutionen allein vermögen die Freiheit nicht zu schützen, wenn nicht freie Bürger entschlossen ihre eigene Freiheit und ihre freiheitliche Ordnung zu schützen bereit sind.

Unser Staat – das ist kein Fremdkörper; das sind wir selbst. Die Weimarer Republik ging auch an der Gleichgültigkeit der Mehrheit ihrer Bürger zugrunde. Sie sahen zu, wie Minderheiten wackerer Demokraten und entschlossener Feinde der Demokratie miteinander rangen. Heute sind die extremen Gegner der Demokratie auf geringe Bruchteile unseres Volkes zusammengeschrumpft. Wir sollten die Sammlung der versprengten Gruppen weder übersehen noch überbewerten. Aber als Lehre daraus sollten wir erkennen, dass die Grundfragen unserer staatlichen Ordnung, unserer nationalen Zukunft und unserer in die Gegenwart hineinwirkenden Vergangenheit immer wieder freimütig mit den jungen Bürgern unseres Landes erörtert werden müssen. Dabei ist nicht nur Wissen zu vermitteln. Das kann leicht langweilen. Dabei ist nicht nur Legenden vorzubeugen, so nötig das auch ist. Dabei geht es vor allem um das persönliche Engagement des Einzelnen für die Werte, die auf dem Spiele stehen. Erst dann ist der Einzelne ein souveräner Bürger, der selbst die Geschichte von Staat und Gemeinschaft bestimmt.

Dies Engagement kann nicht gelehrt, sondern nur vorgelebt werden. Für dieses Vorleben brauchen wir die Eltern und Erzieher, die Verantwortlichen in all den vielfältigen Organisationen einer freien Gesellschaft. Vor allem aber muss es sichtbar sein bei der politischen Führung selbst – am 20. Juli, aber auch sonst in der Kärntnerarbeit eines jeden Tages.



tion, dans leur lutte pour la liberté. Mais ils n'ont pas souffert de ces cas de conscience qu'ont connus les Résistants allemand. Chez nous, la Résistance se heurtait non seulement au groupe criminel détenteur du pouvoir, mais aussi à tous ceux, nombreux, qui croyaient remplir leur devoir de citoyen selon la vieille tradition, et aussi à ceux qui, dans un idéalisme trahi, s'imaginaient de servir une bonne cause et la grandeur de leur peuple. Ceci aussi fait partie du tragique de l'histoire de ces années.

La démocratie doit pouvoir se protéger contre ses adversaires. La République de Weimar n'a certainement pas sombré parce qu'elle s'est opposés de bonne heure à ceux qui ne respectaient pas la liberté des autres. Nous devons veiller à ce que, sous prétexte de vouloir sauvegarder la liberté, celle-ci ne soit étouffée elle-même. Ici, il convient de rappeler, comme avertissement, un autre 20 juillet, celui de l'année 1932. Le coup d'Etat d'alors contre le gouvernement démocratique prussien a ouvert la voie à Hitler. Puisqu'en Allemagne la liberté a été supprimée à plusieurs reprises par l'abus et l'usurpation du pouvoir de l'Etat, nous devons soigneusement canaliser l'emploi de ce pouvoir sinon, il risque de se creuser lui-même son lit incontrôlable.

Mais avant tout nous avons besoin de la vertu de grande vigilance démocratique. Des institutions seules ne sont pas capables de sauvegarder la liberté, si des citoyens libres ne sont pas prêts à défendre leur propre liberté et leur ordre social basé sur la liberté.

Notre Etat – ce n'est pas en corps étranger, c'est nous-mêmes. La République de Weimar a sombré à cause aussi de l'indifférence de la plupart de ses citoyens. Ils sont restés passifs dans la lutte qui opposait les minorités de démocrates courageux aux adversaires décidés de la démocratie. Aujourd'hui, les adversaires extrémistes de la démocratie ne constituent plus qu'une minime fraction de notre population. Nous ne devrions ni passer sous silence, ni surestimer ce rassemblement des groupes isolés. Mais nous devrions en tirer l'enseignement qu'il faut toujours recommencer la discussion, en toute franchise, avec les jeunes de notre peuple, discussion sur les questions fondamentales touchant à notre Etat, sur notre avenir et notre passé qui continue à avoir des répercussions sur notre existence actuelle. Toutefois, il ne s'agit pas seulement de transmettre des connaissances; cela peut facilement engendrer l'ennui. Bien que ce soit nécessaire, il ne s'agit pas seulement, non plus, d'empêcher que des légendes naissent. Ce qui compte surtout, c'est l'engagement personnel de chacun pour les valeurs qui sont en jeu. Ce n'est qu'à ce moment-là que l'individu devient un citoyen souverain, qui détermine lui-même l'histoire de l'Etat et de sa communauté.

Cet engagement ne peut être enseigné, mais il faut le vivre en exemple. C'est à nos parents et éducateurs ainsi qu'aux responsables des multiples organisations d'une société libre qu'incombe cette tâche importante. Mais c'est surtout aux dirigeants politiques eux-mêmes à nous donner cet exemple: le jour du 20 juillet, certes, mais aussi dans l'accomplissement des tâches plus humbles de chaque jour.

## Der Widerstand formt das Traditionsbild der Bundeswehr

Es ist kein Zufall, dass in der Reihe der Gedenkveranstaltungen zum 20. Juli 1944 immer wieder Soldaten zu Worte kommen. Ich erinnere daran, dass vor mir an dieser Stelle schon die Generale Graf Kielmansegg und Graf Baudissin aus Anlass des Gedenkens an den Widerstand gegen die nationalsozialistische Terrorherrschaft gesprochen haben. Im vorigen Jahr vertrat der Staatssekretär im Bundesministerium der Verteidigung, Karl Gumbel, hier als Sprecher des Verteidigungsressort.

Gewiss, gerade wir Soldaten sind uns bewusst, dass die Gruppe der Offiziere nur ein Teil der im Widerstand kämpfenden Kräfte war. Alle Schichten des deutschen Volkes haben am Widerstand teilgehabt: Konservative, Liberale, Sozialisten, Wirtschaftsführer und Gewerkschaftler, Geistliche, Diplomaten, Beamte, Soldaten, Arbeiter und andere mehr.

Wohl aber haben die Soldaten eine wichtige handelnde Rolle gespielt; waren sie doch zu dieser Zeit die einzigen, die noch über ein Machtmittel zur Aktion verfügten. Wohl ist die Zahl der Opfer, die zu bringen waren, unter den Soldaten am grössten. Nach den mir bekannten und zugänglichen Unterlagen haben 158 Männer im Zusammenhang mit dem 20. Juli 1944 ihr Leben gegeben, sei es dass sie ermordet und hingerichtet wurden, selbst ihrem Leben ein Ende gesetzt haben, oder auf andere Weise umgekommen sind. Von diesen 158 Opfern haben 78, also etwa die Hälfte, die Uniform der Wehrmacht getragen; allein 20 waren Generale. Manche von diesen Soldaten – und darunter gute Freunde von mir – starben nur deshalb, weil sie von den Überlegungen und Vorbereitungen der Verschwörer zwar etwas gewusst, ihnen aber die Kameradschaft und die Hoffnung den Mund verschlossen hatten und sie nicht zu Denunzianten werden liessen.

Der sichtbarste Repräsentant der im Widerstand verbundenen und kämpfenden Offiziere war neben dem Generaloberst Ludwig Beck der Oberst Graf Claus

## La résistance imprègne la conception de la tradition de la Bundeswehr

Ce n'est pas par hasard, que les militaires prennent fréquemment la parole au cours de manifestations commémorant le 20 juillet 1944. Je vous rappelle qu'avant moi les Généraux Comte Kielmansegg et Comte Baudissin ont, ici-même, évoqué la Résistance dans sa lutte contre le régime de terreur nationale-socialiste. L'année dernière, c'était le Secrétaire d'Etat du Ministère de la Défense, M. Gumbel, qui était le porte-parole de la Défense.

Certes, surtout nous le soldats, nous nous rendons compte que le groupe d'officiers en question ne constituait qu'une partie des forces engagées dans la Résistance. Toutes les couches de la population y ont, en effet, pris part: des conservateurs, des libéraux, des socialistes, des industriels, des syndicalistes, des prêtres, des diplomates, des fonctionnaires, des soldats, des ouvriers, et bien d'autres.

Les soldats ont cependant joué un rôle important et actif, puisqu'à cette époque ils étaient les seuls à disposer encore du pouvoir indispensable à l'action. De plus, c'est parmi les militaires que le nombre des victimes a été le plus élevé. Selon les documents que je connais et auxquels j'ai pu accéder, 158 hommes ont donné leur vie pour le 20 juillet 1944, soit qu'on les ait assassinés, ou exécutés, soit qu'ils aient mis fin à leurs jours eux-mêmes, soit enfin qu'ils aient péri d'une autre façon. De ces 158 victimes, 78, donc à peu près la moitié, ont porté l'uniforme de la Wehrmacht, 20 parmi eux étant des généraux. Certains de ces soldats – et quelques-uns étaient au rang de mes amis – sont morts uniquement parce que, tout en ayant eu connaissance des projets et préparatifs des conjurés, ils ont gardé le silence par camaraderie, dans l'espoir du succès, et parce qu'ils n'ont pas voulu être des dénonciateurs.

Le représentant le plus en vue des officiers qui ont été unis par la Résistance et qui ont combattu dans son sein, était, en dehors du Général d'armée Ludwig Bedc, le Colonel Comte Claus Schenk von Stauffenberg, lui qui, après bien des

Schenk von Stauffenberg; er, der sich zu entscheidender Tat durchrang, der als erster die Brücken hinter sich abbrach und sogar das Odium des Attentäters auf sich nahm.

Wer beauftragt ist, über ein geschichtliches Ereignis von solcher Tragweite zu sprechen, ist versucht, zunächst die persönlichen Beziehungen zu den handelnden Gestalten zu suchen. Als ganz junger Generalstabsoffizier tat ich 1942/43 in der Organisationsabteilung des Generalstabes des Heeres Dienst. Dort traf ich mit Oberst Stieff und den damaligen Majoren Merz von Quirnheim und Graf von Stauffenberg zusammen. Letzterer war gerade 35 Jahre alt. Wir arbeiteten sozusagen Tür an Tür. Ganz lebendig steht mir dieser mit einer jugendlichen Ausstrahlungskraft begnadete Offizier noch vor Augen. Nie wieder habe ich erlebt, dass ein junger Generalstabsoffizier eine solche Vertrauensstellung im ganzen Generalstab besass wie er. Er konnte zuhören – eine grosse Kunst. Er konnte raten in einer Art, die jedem Beratenen das Gefühl der Richtigkeit des erteilten Rates vermittelte. Er konnte Widerstrebende durch überzeugende Argumente gewinnen. Und er konnte mit dynamischer Kraft handeln, wo er zur Tat gerufen war. Häufig holte ihn der damalige Chef des Generalstabes des Heeres, Generaloberst Halder, über mehrere Stufen der Hierarchie hinweg zum unmittelbaren Vortrag. Zugleich aber war er christlich gebunden, hochgebildet, musisch interessiert und von einer tiefen Fröhlichkeit erfüllt. Selten habe ich einen Menschen so erfrischend und so gelöst lachen hören wie ihn. Wir spürten damals, dass er zu höchsten Stellungen in der Armee prädestiniert war.

Nun, seine geschichtliche Leistung hat sich nicht in einem hohen militärischen Rang manifestiert; darauf kommt es ja auch nicht an. Wohl aber hat er für alle Zeiten ein Vorbild gesetzt, das heute einen Anknüpfungspunkt, ja einen Festpunkt für die Tradition in der Bundeswehr darstellen kann.

Der Traditionserlass der Bundeswehr stellt daher auch die Gewissenstreue und Gewissensentscheidung des Soldaten im Widerstand als beispielhaft für die Bundeswehr dar. «Ihr Geist und Ihre Haltung sind uns Vorbild», so schrieb schon der erste Generalinspekteur der Bundeswehr, General Heusinger, in einem Aufruf an die Kommandeure der Bundeswehr im Jahre 1959. Zahlreiche Kasernen der Bundeswehr tragen die Namen von Widerstandskämpfern aller Bereiche.

Lassen wir aber unseren Blick schweifen über Mauer und Stacheldraht hinweg in jenen anderen Teil Deutschlands, der sich noch heute unter einer totalitären Diktatur befindet und unter Missbrauch des wahren Sinngelantes des Wortes Demokratie sich «Deutsche Demokratische Republik» nennt, so stellen wir mit Erstaunen fest, dass man auch dort den Namen und die Tat Stauffenbergs für sich beansprucht. So schreibt z.B. der stellvertretende Staatsrats-Vorsitzende, Heinrich Homann, in der Ostberliner Nationalzeitung zum 20. Juli 1964 einen Artikel unter der Schlagzeile «Stauffenberg ist unser». Bei einer Besprechung in der «Zeit» vom 28. Januar 1966 über die beiden neuesten Bücher aus den Jahren 1964/65 über Stauffenberg von Bodo Scheurig und Joachim Kramarz zieht Wolfgang Venohr den Schluss: «Stauffenberg gehört weder der Bundesrepublik noch der DDR. Stauffenberg ist weder des Westens noch des Ostens. Er gehört dem ganzen Deutschland.»

Ich stimme dem Satz «er gehört dem ganzen Deutschland» voll und ganz zu. Sicherlich hat Stauffenberg nie an ein geteiltes Deutschland gedacht. Wer hätte

luttons de conscience, a osé commettre l'acte décisif, qui le premier a coupé les ponts derrière lui et qui n'a pas hésité à accepter l'opprobre d'être qualifié d'auteur d'un attentat.

Celui qui est chargé de traiter d'un événement historique d'une telle importance, est tenté de se baser d'abord sur des relations personnelles avec les personnages en question. Tout jeune, je travaillais comme officier d'Etat-Major, en 1942/43 à la Direction «Organisation» de l'Etat-Major de l'Armée. C'est là où je fis la connaissance du Colonel Stieff, et de Merz von Quirnheim ainsi que du Comte de Stauffenberg qui étaient alors Commandants. Ce dernier avait tout juste 35 ans. Nous avons pratiquement travaillé côte à côte. Le souvenir de ce jeune officier doué d'un rayonnement et d'un ascendant de jeunesse est encore très vivace en moi. Jamais après, je n'ai vu de jeunes officiers jouir d'une telle confiance au sein de l'Etat-Major. Il savait écouter – un très grand art. Il savait donner des conseils d'une façon telle que ceux qui les recevaient avaient l'impression de recommandations justes et valables. Il savait gagner ceux qui étaient réticents par des raisons convaincantes. Et il savait faire preuve d'un puissant dynamisme, lorsqu'il était appelé à l'action. Souvent le Chef d'Etat-Major de l'Armée, le Général d'armée Halder, lui demandait son avis personnel, en sautant ainsi plusieurs échelons de la hiérarchie. En même temps, il était profondément chrétien, hautement cultivé, l'intéressait aux beaux-arts et était rempli d'une calme et profonde joie. Rarement j'ai entendu rire un homme avec un telle fraîcheur et une telle spontanéité. Nous avons senti à l'époque qu'il était prédestiné aux plus hautes fonctions dans l'armée.

Or, sa grandeur historique ne s'est pas manifestée par un grade militaire fort élevé, et ce n'est d'ailleurs pas cela qui compte. Il a, par contre, donné un exemple pour tous les temps, exemple qui peut être aujourd'hui un point de départ ou même un point de cristallisation pour la tradition de la Bundeswehr. C'est ainsi que le «décret sur la tradition» (Traditionserlass) de la Bundeswehr met l'accent sur la fidélité à sa conscience du soldat se trouvant dans la Résistance, ainsi que sur la décision qu'il a prise selon cette conscience; le décret en fait des exemples pour la Bundeswehr. «Leur esprit et leur attitude constituent un exemple pour nous», ainsi l'exprimait déjà le premier Chef d'Etat-Major des Forces Armées, le Général Heusinger, dans un appel adressé aux commandants de la Bundeswehr en 1959. De nombreuses casernes de la Bundeswehr portent d'ailleurs les noms de Résistants de toutes provenances.

Mais lorsque nos regards se portent au-delà du Mur et des barbelés, et qu'ils s'arrêtent sur cette autre partie de l'Allemagne qui aujourd'hui encore se trouve sous une dictature totalitaire et qui, faisant le pire abus du mot «démocratie», s'appelle «République Démocratique Allemande», nous constatons, à notre grande surprise, qu'on se réclame là aussi, du nom et de l'acte de Stauffenberg. C'est ainsi que le vice-président du «Staatsrat», Heinrich Homann, a intitulé un article dans la «Ostberliner Nationalzeitung» du 20 juillet 1964, «Stauffenberg est à nous». Lors de la présentation des deux plus récents livres des années 1964/65 sur Stauffenberg, de Bodo Scheurig et de Joachim Kramarz, Wolfgang Venohr, dans le journal «Die Zeit» du 28 janvier 1966, tire cette conclusion: «Stauffenberg n'appartient ni à la République Fédérale, ni à la RDA. Stauffenberg n'appartient ni à l'Ouest, ni à l'Est. Il appartient à l'Allemagne tout entière.»

Je souscris pleinement à la phrase «il appartient à l'Allemagne entière», Stauffenberg n'a certainement jamais songé qu'il pouvait y avoir une Allemagne

schon 1944 die Phantasie gehabt, sich das zweigeteilte Deutschland des Jahres 1966 vorstellen zu können. Sicherlich hat Stauffenberg gearbeitet und ist er gestorben für das ganze «heilige» Deutschland, um mit seinen letzten Worten zu sprechen. Ebenso sicher aber hat er sich dabei ein Deutschland in freiheitlicher und rechtsstaatlicher Ordnung vorgestellt. Sein Kampf galt der Diktatur, der unrechtmässigen Gewalt, dem Verfall von Anstand und Moral, der Verletzung menschlicher Würde, dem Missbrauch guten Willens. Für ihn und seine Freunde hätten Bautzen und Workuta in einer Linie mit den Konzentrationslagern des 3. Reiches gestanden.

Wir, die wir glauben, für ein ganzes Deutschland in Einheit und Freiheit sprechen zu dürfen, können daher getrost Stauffenberg und mit ihm alle Männer des Widerstandes in Übereinstimmung mit der grossen Zielsetzung sehen, an der alle die Verfassung bejahenden politischen Kräfte unserer Bundesrepublik gemeinsam arbeiten.

Die Männer des Widerstandes sind – ich sagte es schon – traditionswürdige Vorbilder für die Bundeswehr. Tradition aber ist nur dort sinnvoll, wo sie uns hilft, den uns heute gestellten Auftrag zu erfüllen. Wir haben also die Frage zu stellen, welche Hilfen und welche Lehren wir aus den Vorgängen des 20. Juli für das Verhalten der Soldaten der Bundesrepublik gewinnen können.

Ich meine zunächst, wir sind veranlasst worden, über die Fragen der Pflicht, des Gehorsams und des Eides neu und tiefer nachzudenken. Das Ergebnis dieser Prüfung ist häufig diskutiert und kommentiert worden. Lassen Sie es mich trotzdem noch einmal zusammengefasst vortragen. Jede soldatische Institution bedarf – auch im Zeitalter der Technik und der gesellschaftlichen Wandlungen – zur Erfüllung ihrer Aufgabe einer hierarchischen Ordnung. Es müssen Befehle erteilt, es muss Gehorsam geübt werden. Der Gesetzgeber hat im Soldatengesetz die Pflicht zum Gehorsam gesetzlich verankert. Der erteilte Befehl ist unverzüglich, gewissenhaft, mit allen Kräften und vollständig auszuführen. So steht es dort. Eine strenge und umfassende Forderung, die im Übrigen nicht im Gegensatz zu unserer Konzeption eines «mitdenkenden Gehorsams» steht. Im gleichen Gesetz aber sind dem Befehlenden wie dem Gehorsamen Grenzen gesetzt worden. Befehle, die nicht zu dienstlichen Zwecken gegeben werden oder die gegen die Menschenwürde verstossen, brauchen nicht befolgt zu werden. Befehle, deren Befolgung ein Verbrechen oder Vergehen mit sich bringen würden, darf nicht gehorcht werden. Zum Ungehorsam berechtigt andererseits nicht eine gegenteilige Meinung über die reine Zweckmässigkeit eines Befehls. Sie kann und sollte in Gegenvorstellungen vorgebracht werden, entbindet aber nicht vom Gehorsam, wenn der Befehl aufrechterhalten wird.

Insoweit ist die Regelung einfach, vernünftig und einer demokratischen Ordnung angemessen.

Die Problematik setzt erst ein, wenn eine Staatsführung die legale verfassungsmässige Grundlage verlässt, wenn sie moralische Massstäbe missachtet, wenn sie Freiheit, Recht und Menschenwürde mit Füssen tritt, kurz wenn sie zur verbrecherischen Staatsführung wird, Opposition und freie Meinungsäusserung verhindert. Das aber ist eine Ausnahmesituation. Die Verhaltensweise für solche Fälle kann nicht gesetzlich kodifiziert werden. Hier setzt die freie Entscheidung des sittlich gebundenen Gewissens ein.

divisée. Qui, en 1944, aurait pu imaginer l'Allemagne de l'année 1966 partagée en deux? Stauffenberg a travaillé et est mort certainement pour toute l'Allemagne «sacrée», pour employer ses dernières paroles. Mais il est certain aussi que ceci signifiait pour lui une Allemagne libre et dotée d'un régime basé sur le droit. Il a lutté, contre la dictature, la force illégale, la dégradation des mœurs et de la morale, la violation de la dignité humaine, l'abus des bonnes volontés. Pour lui et ses amis, Bautzen et Workuta se seraient trouvés au même rang que les camps de concentration du Troisième Reich.

Nous, qui croyons pouvoir parler au nom de l'Allemagne entière, unie et libre, nous n'avons pas à hésiter à considérer que Stauffenberg, et avec lui tous les hommes de la Résistance, tendaient vers le même grand objectif pour lequel travaillent en commun toutes les forces politiques de la République Fédérale qui souscrivent à notre Constitution.

Comme je viens de le dire, les hommes de la Résistance sont des exemples dignes d'être à l'origine d'une tradition nouvelle pour la Bundeswehr. Mais la tradition a un sens seulement là où elle nous aide à remplir la tâche devant laquelle nous nous trouvons aujourd'hui. Nous devons donc nous poser la question de savoir quels enseignements nous pouvons tirer des événements du 20 juillet pour l'attitude des soldats de la République Fédérale.

Je pense que tout d'abord ils nous ont amenés à méditer à nouveau et plus profondément sur les notions du devoir, de l'obéissance et du serment. Le résultat de ces réflexions a souvent été discuté et commenté. Permettez-moi néanmoins de vous le présenter en résumé. Toute institution militaire a besoin – même à l'ère de la technique et des mutations de la société – d'un ordre hiérarchique pour pouvoir remplir ses tâches. Des ordres doivent être donnés, l'obéissance doit être observée. Dans la Loi sur la condition militaire, le législateur a stipulé que l'obéissance constitue un devoir. L'ordre reçu est à exécuter sans délai, avec soin, complètement et aussi bien que possible. Ainsi le prévoit la loi. Il s'agit là d'une exigence sévère et très étendue, qui d'ailleurs ne se trouve pas en contradiction avec notre conception de «l'obéissance co-pensée».

La même loi prévoit cependant des limites aussi bien pour celui qui donne les ordres que pour celui qui doit obéir. On peut refuser d'exécuter des ordres, qui n'ont pas de rapport avec le service ou qui violent la dignité humaine. On doit refuser d'obéir aux ordres dont l'exécution entraînerait un crime ou un délit. Un avis contraire sur la seule opportunité d'un ordre, ne justifie toutefois pas la désobéissance. Cette opinion divergente devrait se manifester par des contre-propositions ou critiques, mais elle ne dispense pas de l'obéissance, si l'ordre est maintenu.

Jusqu'à-là, les dispositions sont simples, raisonnables et correspondent à l'ordre démocratique.

Un problème se pose cependant lorsque le gouvernement d'un Etat abandonne les bases légales et constitutionnelles, quand il fait fi des normes morales, piétine la liberté, le droit et la dignité de l'homme, bref, lorsqu'il devient criminel et supprime l'opposition et la liberté de l'expression. Mais il s'agit là d'une situation exceptionnelle. Le comportement à adopter dans des cas pareils ne peut pas être fixé par la loi. C'est à ce moment que la libre décision prise par une conscience liée par la morale doit intervenir.

Aber eine solche schwere Entscheidung – vor die die Soldaten der Bundeswehr hoffentlich niemals gestellt werden – ist dem heutigen Soldaten leichter gemacht als dem der Vergangenheit. Der Eid, den das nationalsozialistische Regime seinen Soldaten abverlangte, band diese an die Person Adolf Hitlers und forderte unbedingten Gehorsam. Zwar galt auch für diesen Eid die Erkenntnis, dass in der Geschichte des Abendlandes der Eid immer eine zweiseitige Verpflichtung gewesen ist. Er bindet den, der ihn entgegennimmt, nicht weniger, als den, der ihn leistet. Der Wille zum rechtmässigen Handeln ist selbstverständliche Voraussetzung für Eidgeber und Eidnehmer. Nur deshalb kann der Eid auch mit einer religiösen Bekräftigung verbunden werden. Der Wortlaut des Soldateneides des dritten Reiches aber machte das Erkennen dieser Zusammenhänge schwierig und brachte viele tapfere und ehrenwerte Soldaten in schwere Gewissensnot. Eid und Gelöbnis der Soldaten der Bundeswehr sind anders geartet. Sie binden Gehorsam und Einsatz des Lebens an Recht und Freiheit des deutschen Volkes, d.h. an die sittlichen Grundlagen unserer Verfassung. Damit wird der Soldat zum Verteidiger einer freiheitlichen, rechtsstaatlichen demokratischen Staatsordnung. Wenn die demokratische Grundordnung von der politischen Führung verlassen werden sollte, dann – aber nur dann – mahnen ihn Eid und Gewissen zu eigener Entscheidung.

Die Männer des 20. Juli haben uns hierfür ein Beispiel gesetzt. Ich stimme jedoch voll mit dem General Graf Kielmansegg überein, wenn er vor genau drei Jahren an dieser Stelle gesagt hat: «Als Vorgang kann der 20. Juli sicher keine Norm setzen, ganz einfach deswegen, weil niemals ein Verhalten in einer Ausnahmesituation eine Norm setzen kann. Das aussergewöhnliche Extrem kann nicht die Regel des täglichen Handelns sein.» In einer rechtsstaatlichen Demokratie, ich wiederhole es, ist dieser Vorgang nicht die Regel. Aber er gelte uns als ständige Mahnung.

Lassen Sie mich ein Letztes sagen. Es liegt mir am Herzen, zusammen mit meinem eindeutigen Bekenntnis zum 20. Juli 1944 zugleich den Soldaten gerecht zu werden, die in jenen Kriegsjahren glaubten, wie Generationen von deutschen Soldaten vor ihnen, ihre Pflicht im Kampf an der Front treu zu erfüllen. Schuld- und Verhängnis sind hier eng verwoben. Aus der Sicht ihres Verantwortungsbereiches heraus erkannten viele hinter der äusseren Fassade nicht das Ausmass des Verbrechens und die bösen Absichten, die hinter all dem Geschehen standen. Und so wie es dunkel ahnten, glaubten sie, der Abwehr des äusseren Feindes, dem Schutz der Familie und Heimat, dem soldatischen Gehorsam den Vorrang geben zu müssen. Oft entschieden sie sich auch hierzu nur unter Gewissensnot.

General Graf Baudissin zitierte hier vor zwei Jahren aus einer Denkschrift Goerdelers aus dem Jahre 1943, in der es heisst, dass «die einzige Spaltung, die es in Deutschland geben darf, die zwischen ‚anständig‘ und ‚unanständig‘ sein dürfe». Daran anknüpfend wollte Graf Baudissin die «schmerzlichen Fronten von damals zwischen Widerständlern und Nicht-Widerständlern überwinden».

Wenn wir also in die Zukunft schauen und eine tragfähige Formel der Lehren aus dem 20. Juli für unser heutiges Verhalten suchen wollen, so sollten wir weniger fragen: Wo bist Du gewesen, hier oder dort? Wir sollten vielmehr prüfen: Welches waren Deine sittlichen Motive? und jeder sollte sich selbst erforschen: Hast Du, nach dem, was Du damals wusstest und beurteilen konntest, «anständig» gehandelt, ohne Rücksicht auf die eigene Person, selbst wenn die Erfolgsaussich-



Une décision aussi grave – à laquelle les soldats de la Bundeswehr, je l'espère, n'auront jamais à faire face – est plus facile à prendre pour le soldat d'aujourd'hui que pour celui d'hier. Le serment que le régime national-socialiste imposait à ses soldats, les liait à la personne d'Hitler et exigeait une obéissance absolue. Certes, ce qui était vrai tout au long de l'histoire de l'Occident, s'appliquait également à ce serment, à savoir, que celui-ci a toujours été un engagement réciproque. Il lie celui qui le reçoit, au même titre que celui qui le donne. La volonté d'agir en conformité avec le droit, constitue la condition naturelle pour les deux parties. C'est ainsi seulement que le serment peut être renforcé par une formule religieuse. Le texte du serment du Troisième Reich cependant rendait difficile la reconnaissance de toutes ces interdépendances et était à la base de graves cas de conscience chez nombre de soldats courageux et honnêtes. Le serment que prêtent les soldats de la Bundeswehr est différent. Il fait dépendre l'obéissance et la disposition de la vie, du droit et de la liberté du peuple allemand, c'est-à-dire, des bases morales de notre Constitution. C'est ainsi que le soldat devient le défenseur d'un régime fondé sur les principes du droit, de la liberté, et de la démocratie. Si jamais les responsables politiques déviaient de cet ordre démocratique – et ce n'est qu'à ce moment-là-le serment et la conscience exigeraient alors qu'une décision soit prise individuellement, par chacun.

Les hommes du 20 juillet nous en ont donné un exemple. Je m'associe pleinement aux paroles qu'a prononcées ici-même, il y a exactement 3 ans, le Général von Kiemann, lorsqu'il disait: «Le 20 juillet en tant qu'événement ne peut pas constituer une norme, tout simplement parce que jamais le comportement adopté dans une situation exceptionnelle peut devenir norme. La situation extrême ne peut pas être la règle pour les actions quotidiennes. «Dans une démocratie basée sur le droit, je le répète, une telle situation n'est pas la règle. Mais nous devons la considérer comme un avertissement permanent.

Permettez-moi de faire une dernière remarque. Il me tient à cœur, tout en me déclarant solidaire sans équivoque des hommes du 20 juillet 1944, de rendre justice à tous ceux parmi les soldats qui étaient persuadés pendant les années de guerre, tout comme des générations de soldats avant eux, de remplir fidèlement leur devoir dans la lutte au front. La culpabilité et le destin sont imbriqués étroitement ici. Dans la perspective de leurs responsabilités, beaucoup n'ont pas reconnu les dimensions des crimes et les mauvaises intentions qui se cachaient derrière la façade extérieure. Et même lorsqu'ils avaient un vague pressentiment, ils croyaient devoir mettre au premier rang la défense contre l'ennemi extérieur, la protection de la famille et de leur pays et l'obéissance militaire. Souvent aussi, ils ont pris leur décision tout en souffrant dans leur conscience.

Il y a deux ans, le Général Comte Baudissin citait ici un passage d'un mémoire de Goerdeler datant de 1943, où il dit que «la seule division admissible en Allemagne est celle qui existe entre les hommes d'honneur et ceux qui ignorent l'honneur. «En se basant sur cette parole, le Comte Baudissin essayait de combler le fossé regrettable creusé alors entre les hommes de la Résistance et ceux qui n'y ont pas participé.

Si nous dirigeons nos regards vers l'avenir, et si nous voulons dégager une formule valable des enseignements du 20 juillet pour notre comportement à adopter aujourd'hui, nous ne devrions pas demander: «De quel côté étais-tu, de

ten gering waren? Und wenn wir bei dieser Prüfung an uns auch nur etwas auszusetzen haben, so sollte das unser Gewissen schärfen und eine Mahnung für künftiges Handeln sein.

Das was ich mit diesem Schlussgedanken zum Ausdruck bringen wollte, hat schon im 18. Jahrhundert der französische Rechts- und Staatsphilosoph Charles de Montesquieu klassisch formuliert. Er schrieb in «L'esprit des lois», Buch 11, Kapitel 3:

«La liberté politique ne consiste point à faire de que l'on veut. Dans un Etat, c'est-à-dire dans une société ou il y a des lois, la liberté ne peut consister qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vouloir; et à n'être point contraint de faire ce que l'on ne doit pas vouloir.»

In deutsch heisst das:

«Die politische Freiheit besteht nicht darin, zu machen, was man will. In einem Staat, d.h. in einer Gesellschaft, in der es Gesetze gibt, kann die Freiheit nur darin bestehen, dass man tun kann, was man wollen muss, und nicht gezwungen zu sein, zu tun, was man nicht wollen darf.»

Tun wir das Unsere, jeder an seiner Stelle, eine Gesellschaftsordnung zu bewahren und zu schützen, in der die Freiheit herrscht, die mit moralischen Massstäben verbunden bleibt.

celui-ci ou de l'autre?» Mais il faudrait plutôt examiner les mobiles moraux qui ont animé les hommes. Et chacun devrait s'interroger: «Ai-je, selon les connaissances que j'avais à l'époque et le jugement que je pouvais en tirer, agi en homme d'honneur, sans me soucier de ma propre personne, même lorsque les chances de réussite étaient faibles?» Et si lors de cet examen de conscience nous trouvons le moindre grief à nous reprocher, cela devrait rendre encore plus vigilante notre conscience et devrait constituer un avertissement pour tous nos actes futurs.

Ce que j'ai voulu exprimer par ces dernières phrases, le philosophe et juriste français Charles de Montesquieu l'a déjà formulé d'une façon classique au 18<sup>e</sup> siècle, lorsqu'il dit dans «L'esprit des lois» vol. 11, chap. 3:

«La liberté politique ne consiste point à faire ce que l'on veut. Dans un Etat, c'est-à-dire dans une société où il y a des lois, la liberté ne peut consister qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vouloir; et à n'être point contraint de faire ce que l'on ne doit pas vouloir.»

Faisons au mieux, chacun à notre place, pour maintenir et sauvegarder une Société dans la quelle règne la liberté, elle-même étroitement liée aux normes morales.

## Kampf gegen Unrecht ist dauernder Auftrag

Nicht geschulte Spezialisten des illegalen Kampfes und des Lebens im Untergrund, sondern Deutsche aus den verschiedensten Schichten des Volkes – getrieben aus der Sorge um Deutschland und durch ihre Gewissensnot – erhoben am 20. Juli 1944 die Hand gegen das Unrechtsregime. Dieser Tag sollte nicht am Erfolg oder Misserfolg der Aktion gemessen werden. Wir haben in der Auswahl unserer nationalen Feiertage keine besonders glückliche Hand gehabt. Auch können Traditionen und Erinnerungen nicht allein dazu beitragen, die Gegenwart unseres Lebens zu meistern. Nach meiner Auffassung fällt aber im Gegensatz zu dieser Feststellung der 20. Juli 1944 vollkommen aus dem Rahmen. In der Beurteilung dieses Tages hilft auch kein formal-juristisches Denken weiter. Hier gibt es nur ein klares Ja oder Nein. Für diesen Staat und für die Zukunft unseres Volkes ist eine unmissverständliche Zustimmung zum 20. Juli von entscheidender Bedeutung. Gerade deshalb sollten wir alles Erdenkliche tun, damit der 20. Juli in der deutschen Geschichte den richtigen Platz eingeräumt bekommt.

Es ist eigentümlich, dass viele Historiker in der Beurteilung des deutschen Widerstandes immer nur auf die Vorgänge weniger Jahre vor dem Aufstand eingehen. Ist es tatsächlich so gewesen, dass nur in dem Zeitabschnitt 1941 bis 1944 der Widerstand gegen Hitler und sein Regime sich formierte? Der 20. Juli ist nur zu verstehen und richtig zu würdigen, wenn wir mehrere Jahrzehnte in der deutschen Geschichte zurückblättern. Die Auseinandersetzungen mit dem Rechts- und Linksradikalismus in der Weimarer Republik waren Ausgangsbasen für den Widerstand in der Zeit nach 1933 und ganz besonders in den letzten Jahren des Zweiten Weltkrieges. An dieser Tatsache ändert sich auch dann nichts, wenn wir wissen, dass viele Männer und Frauen den Nationalsozialismus erst mit Beginn des letzten Krieges durchschauten. Mit Respekt und Hochachtung müssen wir uns an alle erinnern, die erst spät zur Auflehnung gegen Hitler bereit waren und an deren Wiege wahrhaftig nicht das Lied des Aufstandes gesungen wurde. Auch für den Aussenstehenden ist es schwierig zu begreifen, dass ein in preussischer Pflicht- und Lebensauffassung aufgewachsener Beamter sich zur Rebellion gegen die Staatsführung entschliessen kann – ganz zu schweigen von den Männern, die mit ihrer Berufswahl den unbedingten Gehorsam als oberstes Gesetz anerkannten. Daneben stehen Deutsche, die in der Weimarer

## La lutte contre l'injustice constitue une mission permanente

Ce n'étaient pas des spécialistes, qualifiés de la lutte illégale et de l'existence dans l'illégalité, qui se sont soulevés le 20 juillet 1944 contre le régime l'injustice, mais des Allemands des couches les plus diverses de notre peuple, poussés par leur inquiétude au sujet de l'Allemagne et par leur conscience en détresse. Cette journée ne devrait pas être jugée par le succès ou l'échec de l'action. Nous n'avons pas eu la main bien heureuse dans le choix de nos journées de fête nationale. De plus, des traditions et des souvenirs ne suffisent pas à eux seuls pour surmonter les obstacles de notre époque. Mais ma conviction est que le 20 juillet 1944 constitue quelque chose de spécial auquel la constatation qui précède ne peut être appliquée. Pour l'appréciation de cette journée, on n'est pas plus avancé lorsqu'on se met à penser dans des catégories de droit formel. Ici il s'agit de se prononcer clairement par un oui ou par un non. Pour cet Etat et pour l'avenir de notre peuple, il est d'une importance décisive de nous déclarer sans équivoque solidaires du 20 juillet. C'est précisément pour cela que nous devrions faire tout notre possible pour qu'on attribue dans notre histoire au 20 juillet la place qui lui revient.

Il est curieux que beaucoup d'historiens, en étudiant la Résistance allemande, n'analysent que les événements qui précèdent de quelques années le soulèvement. Est-ce vrai que c'était seulement dans la période de 1941 à 1944 que la Résistance contre Hitler et son régime s'est formée? On ne peut comprendre et apprécier à sa juste valeur le 20 juillet, que lorsqu'on se tourne en arrière dans l'histoire allemande de plusieurs décennies. Les luttes contre le radicalisme de gauche et de droite dans la République de Weimar constituaient les bases de départ de la Résistance qui a suivi 1933, et surtout de celle des dernières années de la Deuxième Guerre Mondiale. Ceci reste vrai même lorsque nous savons que beaucoup d'hommes et de femmes n'ont connu les vraies intentions du national-socialisme qu'au début de la Guerre. C'est avec du respect et avec de l'estime que nous devons évoquer tous ceux qui ne se sont ralliés à l'opposition contre Hitler que tardivement, et qui n'ont pas été nourris du chant du soulèvement. Pour quelqu'un de non-initié également, il est difficile

Zeit bereits ihr Leben für die Republik und für die Farben des Deutschen Reiches auf das Spiel gesetzt haben. In unserem Lande erinnert kein Denkmal und keine Gedenktafel an jene, die im Reichsbanner «Schwarz-Rot-Gold» sich fast täglich mit Rechts- und Linksextremisten, Monarchisten, mit Völkischen und Antisemiten herumschlagen mussten. Hunderte starben bereits damals für die Republik und im Kampf gegen den Radikalismus verschiedenster Färbung. Wen wundert es, dass gerade aus diesen Formationen sich später die ersten Zellen des Widerstandes nach 1933 bildeten? Das ist um so beachtlicher, wenn wir von der Enttäuschung wissen, die eine nichtentschlossene Führung des Kampfes gegen die NSDAP und gegen die Kommunisten hinterlassen hatte. Ich halte wenig von den immer wieder angestellten Vergleichen zwischen den Abwehrmassnahmen des Kapp-Putsches und der Verhaltensweise demokratischer Parteien und Verbände in den Jahren 1930 bis 1933. Zu einer solchen Gegenüberstellung fehlt die vergleichbare Ausgangslage. Trotzdem bleibt die Tatsache bestehen, dass Fehler in diesen entscheidenden 30er Jahren begangen wurden, die sich niemals wiederholen dürfen. Für das Versagen in dieser Zeit musste später bitter bezahlt werden.

Widerstand ist nicht nur die Sache der Stunde des Aufstandes gegen den Tyrannen, Widerstand gegen das Totalitäre, gegen das Unmenschliche, gegen das Schlechte ist ein dauernder Auftrag. Dieses Wort «Widerstand» sollte einen eindeutigen Sinn bekommen. Es hat nicht im Geringsten etwas mit dieser Deutung zu tun, wenn Brandstifter in Berlin sich ostdeutsche Widerstandsgruppe nennen.

Ich möchte auch ein klares Wort an jene richten, die aus sehr unterschiedlichen Gründen einen Beitrag zu der sehr spürbaren Staatsverdrossenheit leisten. Wer genauer hinsieht, muss feststellen, dass sie durch ihr Tun – gewollt oder ungewollt – den Unbelehrbaren, den Nihilisten und den nicht nur links, sondern auch weit rechts angesiedelten Anarchisten in die Hand arbeiten. Wer etwas davon erfahren will, was wir unter Verpflichtung gegenüber dem eigenen Volke verstehen, der mag sich daran erinnern, was Julius Leber auf dem Gang zur Hinrichtung gesagt hat:

«Wir haben getan, was in unserer Macht gestanden hat. Es ist nicht unser Verschulden, dass alles so und nicht anders ausgegangen ist.»

Dieser Mann hat sich in den letzten Minuten seines Lebens vor seinem Volk dafür entschuldigt, dass nicht mehr erreicht werden konnte.

Wenn einmal der laute, überhebliche und dumme Nationalismus überwunden sein wird, sollten wir uns an Julius Leber, den grossen deutschen Patrioten, erinnern.

Neben der Legion des Widerstandes aus der Arbeiterbewegung, der Kirchen und der Soldaten standen kleine Gruppen, die wir nicht vergessen sollten. Sie konnten sich nicht auf eine Glaubensgemeinschaft, eine Partei oder eine militärische Machtposition stützen. Allein, höchstens von einem winzigen Freundeskreis unterstützt, führten sie ihren Kampf gegen Hitler. Aus der deutschen Jugendbewegung kamen viele Ungereimtheiten, kulturpolitische und politische Fragwürdigkeiten. Vor den jungen Deutschen, die in einer grossartigen Gesinnung – von der Hohen-Meissner-Formel geprägt – Widerstand leisteten und das letzte Opfer auf sich nahmen, sollten wir uns heute auch verbeugen.

de comprendre qu'un fonctionnaire formé par la conception prussienne du devoir et de la vie, puisse se décider à la rébellion contre ses dirigeants politiques – pour ne pas parler des hommes qui, du fait du choix de leur métier, ont reconnu comme loi suprême l'obéissance absolue. A côté d'eux, il y a des Allemands qui déjà à l'époque de Weimar ont risqué leur vie pour la République et pour les couleurs du Reich allemand. Dans notre pays, aucun monument et aucune plaque commémorative n'évoquent le souvenir de ceux qui au sein de la Bannière du Reich «Noir-Rouge-Or» ont presque quotidiennement dû se battre contre des extrémistes de droite et de gauche, des monarchistes, des racistes et des antisémites. Déjà à cette époque, des centaines sont morts pour la République dans leur lutte contre le radicalisme des tendances les plus diverses. Peut-on s'étonner en voyant que c'était précisément à partir de ces formations que se sont créées plus tard les premières cellules de la Résistance qui suivit 1933? Cesi est d'autant plus remarquable lorsque nous connaissons la déception qu'avait laissée la direction hésitante de la lutte contre la N.S.D.A.P. et contre les communistes. Je n'apprécie pas beaucoup des comparaisons toujours établies, à nouveau, entre les mesures prises pour parer au putsch de Kapp et l'attitude des partis et organisations démocratiques pendant les années 1930 à 1933. On ne peut procéder à une telle confrontation étant donné que les situations de départ ne sont pas comparables. Néanmoins, il est indéniable que des erreurs ont été commises au cours des années 30 au caractère décisif, erreurs qui ne doivent plus jamais être renouvelées. L'échec de cette époque a dû être payé cher plus tard.

La Résistance n'est pas seulement l'affaire de l'heure du soulèvement contre le tyran; la Résistance contre tout ce qui est totalitaire, contre l'inhumain, contre le mal constitue une mission permanente. Ce mot «résistance» devrait avoir un sens sans équivoque. Il n'existe pas le moindre rapport avec cette interprétation lorsque des incendiaires à Berlin s'appellent «groupe est-allemand de résistance».

Je voudrais également m'adresser sans ambages à tous ceux qui, pour des raisons très diverses, contribuent à accroître la lassitude à l'égard de l'Etat, qui devient de plus en plus perceptible. Celui qui regarde de plus près, doit constater que leur attitude – voulue ou non – sert d'appui aux irréductibles, aux nihilistes et aux anarchistes non seulement de gauche, mais aussi de l'extrême-droite. Celui qui veut savoir ce que nous entendons par engagement vis-à-vis de son propre peuple pourra se rappeler les paroles prononcées par Julius Leber en marche vers son exécution. «Nous avons fait ce qui était dans notre pouvoir. Ce n'est pas notre faute si le résultat est ce qu'il est, et n'est pas différent.» Cet homme, au cours des dernières minutes de son existence, s'est excusé auprès de son peuple de n'avoir pu obtenir davantage.

Lorsque le nationalisme tonitruant, arrogant et bête sera surmonté, nous devons nous souvenir de Julius Leber, le grand patriote allemand.

A côté de la légion de la Résistance venue du mouvement ouvrier, des églises et des soldats, existaient des groupes que nous ne devrions pas oublier. Ils ne pouvaient pas s'appuyer sur une communauté de foi, un parti ou une position de force militaire. Ils menaient leur combat contre Hitler, seuls, tout au moins soutenus par un petit cercle d'amis. Le «Mouvement de la Jeunesse» a certes produit beaucoup d'absurdités, des choses d'un caractère douteux en matière

de politique et de civilisation. Mais nous devrions nous incliner aujourd'hui également devant les jeunes Allemands qui, dans un magnifique élan – imprégnés de la «formule du Hohen-Meissner» – ont participé à la Résistance et ont consenti le dernier sacrifice.

Oui, je pense, que doivent être inclus dans notre commémoration même ceux qui ont lutté courageusement et honnêtement contre le régime national-socialiste et sont morts sans se rendre compte que leurs dirigeants n'avaient pas le moindre scrupule pour vouloir remplacer cette dictature tout simplement par une autre.

Le 20 juillet 1944 constitue un legs et une obligation. Nous devrions graver au fond de nos cœurs ce qui est arrivé pour le garder frais dans notre mémoire et dans celle des générations qui viendront après nous. Nous devons cela à cette Allemagne que nous aimons tous.



Heinrich Lübke

Hier die Referenten...



Karl Ibach



Konrad Adenauer





Karl Ibach



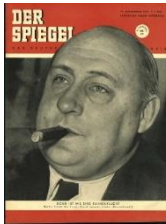
Paul Peter Nahm



Heinrich Freiherr von Lersner



Konrad Adenauer



Ernst Lemmer



Johann Baptist Gradl



Walter Hallstein



Wolf Graf von Baudissin



Fritz Erler



Franz Thedieck



Ludwig Rosenberg



Ulrich de Maizière



Johann-Adolf Graf von Kielmansegg



Dr. Fabian von Schlabrendorff



Georg Neemann